



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

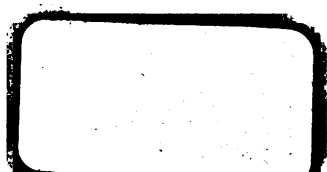
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

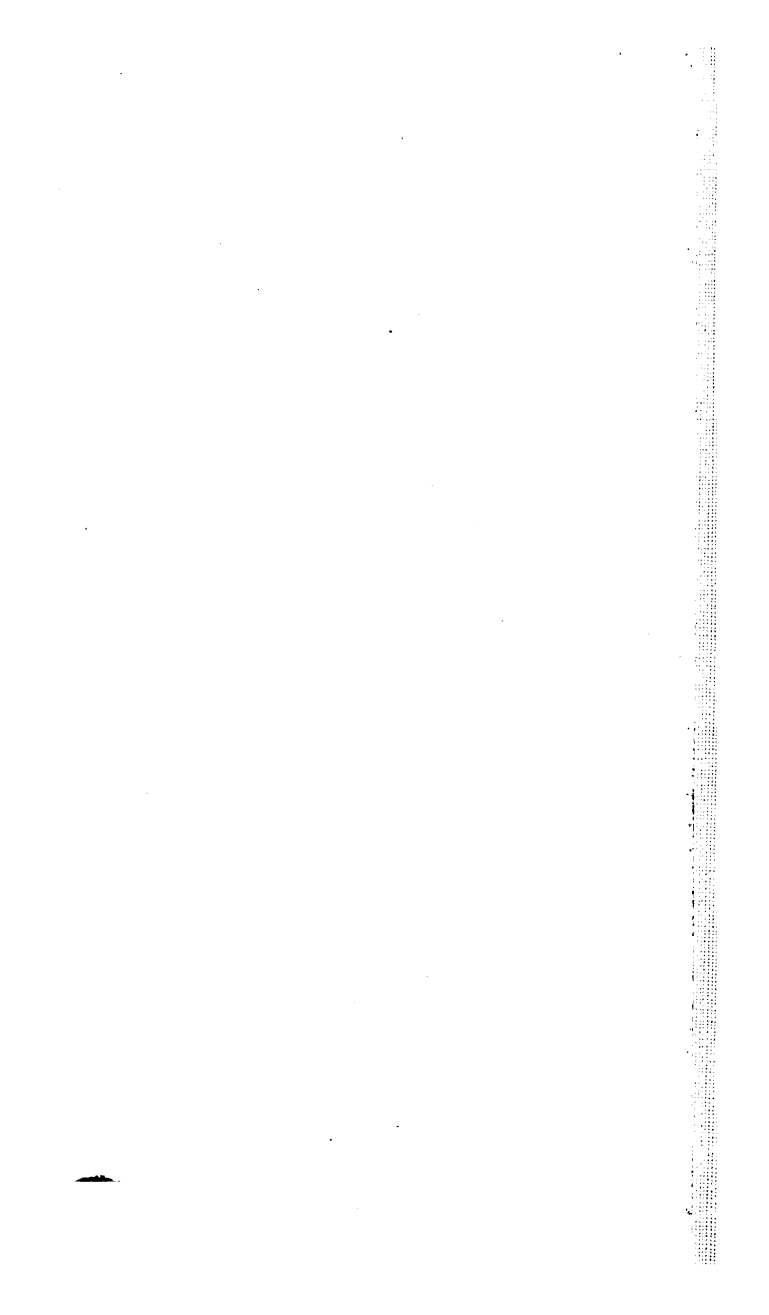
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100



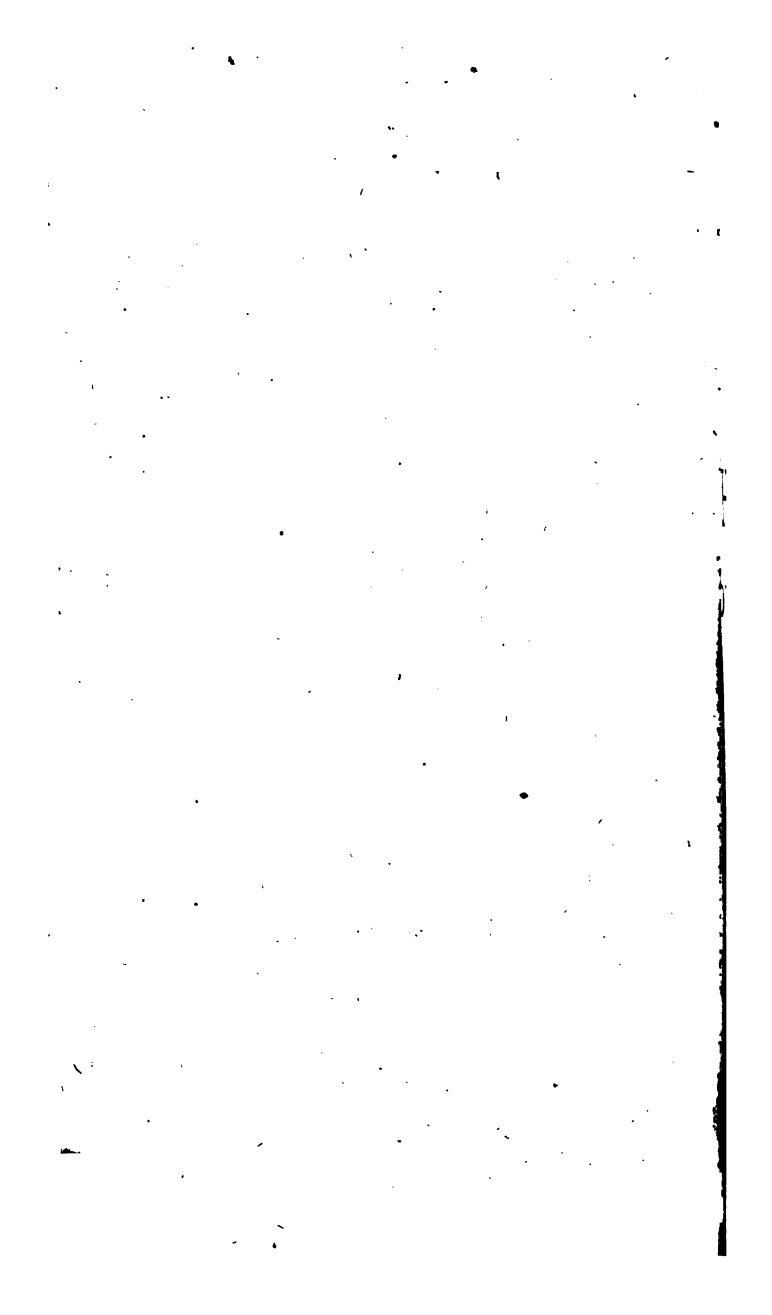






2896

Bayard, Pierre  
—  
—  
—



**HISTOIRE  
DU CHEVALIER  
BAYARD.**

## PERMISSION SIMPLE.

**JEAN-JACQUES DE VIDAUD**,  
*MARQUIS DE VILLERON, Comte de la Batie  
& Mognenins, Seigneur de Fargues, Cairanne,  
Bivier, la Maison-forte de Montbives, & autres  
Places, Conseiller d'État & au Conseil Privé,  
Directeur général de la Librairie, & Docteur  
d'honneur de la faculté de Droit.*

**V**U l'article VII de l'Arrêt du Conseil du 3 août 1777, portant règlement pour la durée des Privilèges en Librairie, en vertu des pouvoirs à Nous donnés par ledit Arrêt: Nous permettons au sieur BERNUSET, Libraire à Lyon, de faire faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre: *l'Histoire de Pierre Terrail, dit le Chevalier Bayard*, par M. GUYARD DE BERVILLE, laquelle édition sera tirée à mille exemplaires, en un volume, format in-12, & sera finie dans le délai de six mois, & la charge par ledit sieur de représenter à l'Inspecteur de la chambre Syndicale de Lyon, la quittance exigée par les articles VIII & IX du même Arrêt; d'avertir ledit Inspecteur du jour où l'on commencera l'impression dudit Ouvrage; au défr de l'article XXI de l'Arrêt du Conseil du 30 août 1777, portant suppression & création de différentes Chambres Syndicales, de faire ladite édition absolument conforme à celle de Paris 1773, d'en remettre, conformément à l'Arrêt du Conseil du 16 avril 1785, neuf exemplaires aux mains des officiers de la Chambre Syndicale de Lyon, d'imprimer la présente permission à la fin du Livre, & de la faire enregistrer dans deux mois, pour tout délai, sur les registres de ladite Chambre Syndicale de Lyon, le tout à peine de nullité.

DONNÉ à Paris, le 20 Novembre 1786.

VIDAUD.

Par Monseigneur,  
DUMIRAIL.

Enregistré à la Chambre Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Lyon, le 29 Novembre 1786.

G. REGNAULT, Adjoint.

**HISTOIRE**  
**DE PIERRE TERRAIL ,**  
*D I T*  
**LE CHEVALIER**  
**BAYARD ,**  
**SANS PEUR ET SANS REPROCHE.**  
*Par M. GUYARD DE BERVILLE.*

---

---

**NOUVELLE ÉDITION.**

---

---



**A L Y O N ,**  
**Chez BERNUSSET , Grande rue Merciere.**

---

**M. DCC. LXXXVI.**



THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY

488225

ASTOR, LENOX AND  
TILDEN FOUNDATIONS.

R

1911

L



A MESSIEURS  
LES GENTILSHOMMES,  
ÉLÈVES DE L'ÉCOLE ROYALE  
MILITAIRE.

MESSIEURS.

*C'EST particulièrement à vous  
que j'ai consacré mon temps, en  
travaillant à faire revivre un héros*

## ÉPIÔRE

dont les faits doivent être immortels  
comme son nom. Toutes les grandes  
actions qui l'ont rendu l'honneur de  
son siècle , toutes ses vertus vous  
appartiennent.

BAYARD , sorti d'une maison  
plus illustre par son ancienneté , ses  
alliances & les grands hommes qu'elle  
a produits , que distinguée par les  
faveurs de la fortune , est exacte-  
ment l'image d'une grande partie de  
la jeune noblesse. Il a marché sur les  
traces de ses ancêtres , & les a tous  
surpassés. Sa situation a été la vôtre ,  
MESSIEURS. Vous avez tous  
l'avantage de la naissance comme  
lui ; vos aïeux , comme les siens ,  
ont dû leur noblesse à leurs vertus .

## É P I T R E 3

*vous travaillez à les imiter ; & les  
leçons que vous recevez dans cette  
excellente école , où la magnificence  
& l'amour paternel de votre roi vous  
a rassemblés , ne permettent pas de  
douter que vous ne soyez un jour  
l'honneur des maisons dont vous  
sortez , que vous n'ajoutiez même à  
la gloire de votre sang ; & qu'enfin ,  
comme Bayard , plusieurs d'entre  
vous ne soient un jour des modèles  
pour la postérité.*

*SON histoire ne peut , MES-  
SIEURS , qu'exciter dans vos  
cœurs cette noble émulation ; & en  
vous la présentant , je n'ai moi-*

## **É P I T R E.**

*même d'autre objet que d'y contri-  
buer, & de vous donner ce témoi-  
gnage public du profond respect avec  
lequel je suis.*

**MESSIEURS,**

Votre très-humble  
& très-obéissant  
serviteur, D. B.



## PRÉFACE.

UN écrivain du dernier siècle ,  
en parlant avec éloge du chevalier  
Bayard , termine son discours par  
ces mots : « Je conseillerois volon-  
» tiers aux nobles , qu'au lieu de  
» tant de livres fabuleux , ils fissent  
» lire son histoire à leurs enfants ,  
» d'autant que sans y prendre rien  
» de vain , ils y trouveront de quoi  
» cultiver & fortifier les semences  
» de vertus que nature a mises en  
» eux. » Combien ne sommes-nous  
pas mieux fondés à reprocher ,  
avec tous les gens qui pensent bien ,  
à tant d'écrivains de nos jours ,  
cette multitude d'ouvrages , les uns  
frivoles , les autres dangereux , dont

## 10. P R É F A C E.

ils inondent le public ? Ceux-là ne tendent qu'à amollir les cœurs, ceux-ci à corrompre la morale ; d'autres respirent la révolte contre toute subordination, & d'autres attaquent la Divinité jusque sur son trône : ouvrages cependant recherchés, & lus avec tant d'avidité, que leurs Auteurs en deviennent tous les jours plus hardis, au point même de se faire une gloire de la flétrissure.

Combien ces Auteurs, la plupart nés avec des talents réels, n'auroient-ils pas plus d'honneur de faire revivre une quantité de productions de l'esprit humain, en tous genres & en toutes langues, que le temps a fait presque disparaître, ou qu'il a au moins reléguées dans le fond des bibliothèques, & d'autres composées en notre langue, lorsqu'elle étoit encore bien loin de la perfection où elle est parvenue, & qui par cette raison sont à peine intelligibles, &

## P R É F A C E. 11

devenues très-rares , qui cependant n'en seroient pas moins utiles & agréables au public , & avantageuses aux écrivains.

De ce nombre est l'histoire que je présente à la noblesse Françoisse , & à tous ceux qui se destinent à la profession des armes. Ils y trouveront un modèle de toutes les vertus civiles , militaires & chrétiennes. « Je veux , disoit le sieur Fortin de la Houguette à son fils \* , que ce soit la première histoire que tu lises & que tu me racontes ; tâches de l'imiter en ce que tu pourras , il ne se peut faire de copie qui ne soit bonne sur un si merveilleux original. Si tu ne peux arriver à sa valeur , qui est hors d'exemple , sois fidèle à ton prince , & débonnaire comme lui. » Que de leçons en si peu de mots !

---

\* Fortin de la Houguette , aviz d'un bon père à son fils.



## 12      P R É F A C E.

Dès ma plus tendre enfance, j'ai  
 oui parler du chevalier Bayard  
 comme d'un des plus grands hommes  
 des derniers siècles. Son portrait,  
 dans la galerie du Palais-Royal à  
 Paris, m'inspira le dessein de con-  
 noître ce héros. Je lus, je m'instrui-  
 fis, & bientôt ce que j'en appris  
 surpassa de beaucoup ce que j'avois  
 entendu. Quelques affaires m'ayant  
 conduit à Grenoble, j'y trouvai la  
 mémoire de Bayard presque aussi ré-  
 sente que s'il ne fût mort que depuis  
 vingt ou trente ans; j'y lus que sa  
 vie avoit été imprimée; mais ma  
 surprise fut extrême de ce que dans  
 la patrie même de ce héros, dans  
 la province dont il avoit fait la  
 gloire, son histoire n'étoit dans  
 les mains de personne, en sorte que  
 j'eus une peine extraordinaire à en  
 acquérir un exemplaire, grand  
 in-12, fort épais, imprimé à Gre-  
 noble chez Nicolas, 1650, qui  
 n'est qu'une nouvelle édition de

## P R É F A C E. 13

celle de Godefroy de 1619, dédiée  
au roi Louis XIII.

Je ne puis exprimer avec quelle  
avidité & quelle satisfaction je lus  
cette histoire, quoique très-mal-  
écrite, & d'un style si vieux pour  
sa date, qu'il est évident que  
l'éditeur n'a fait que copier les ori-  
ginaux de l'année 1527; mais elle  
n'en est pas moins estimable, tant  
pour son exactitude, que pour une  
quantité de notes instructives tirées  
des auteurs contemporains.

L'admiration que je conçus pour  
un homme si merveilleux, m'ins-  
pira l'idée de lui donner une nou-  
velle vie, & de mettre dans les  
mains de la jeunesse militaire un  
livre aussi utile que curieux, & un  
modele de toutes les vertus qui doi-  
vent la distinguer du peuple.

On n'écrit point la vie des hom-  
mes ordinaires. Il importe peu à un  
siècle de savoir que tel homme a  
vécu dans le siècle précédent, si

## 14 P R É F A C E.

cet homme n'a fait que ce que mille autres ont fait comme lui. A de tels hommes l'histoire ne doit tout au plus que la conservation de leurs noms, & de quelques faits, s'ils l'ont mérité. Mais les héros, les hommes extraordinaires en tous genres, ceux qui ont réuni toutes les vertus, & qui les ont possédées dans un degré supérieur, ceux-là ont un droit singulier à l'histoire, & la nature qui les a produits a un intérêt personnel de conserver leur mémoire, & leurs faits recueillis en corps.

De tous les héros dont la vie a été écrite, Bayard est peut-être le seul qui puisse être loué généralement & sans exception. Tels ont eu telles vertus, tels en ont eu d'autres; mais y en a-t-il un seul qui n'ait eu quelque vice? Bayard n'en a eu aucun, & il a été doué de toutes les vertus humaines. La bonté jointe à la valeur, l'intrépidité à

## P R É F A C E. 15

une prudence extraordinaire ; le sang-froid dans le péril , & une présence d'esprit admirable pour s'entirer ; une sagesse & une justesse de point de vue qui , dans les conseils , ramenoient toujours tous les avis au sien , avec un talent pour l'exécution que personne ne posséda à un plus haut degré. Son attachement pour ses rois , pour sa patrie , pour tous ses devoirs ; son zèle pour le service , qui ne lui a jamais permis de se refuser à rien , & qui au contraire le plaçoit toujours le premier aux attaques , & le dernier dans les retraites ; sa piété au milieu du tumulte des armes , sa charité inépuisable , sa libéralité , sur-tout envers les troupes qu'il commandoit , qui partageoient toujours entr'elles les rançons de ses prisonniers ; sa générosité & sa grandeur d'âme dans la victoire , sa vigilance dans les petites occasions comme dans les grandes , &c. &c. Telles ont été les vertus

## 16 P R É F A C E.

qui lui ont acquis la confiance des rois qu'il a servis , & celle des troupes qu'il a commandées , lesquelles se sont toujours estimées invincibles sous ses ordres ; l'estime enfin des souverains , même étrangers , qui lui en ont prodigué les témoignages : vertus qui l'ont rendu la terreur des ennemis de la France , que son nom seul effrayoit. Enfin , & pour abréger un éloge qui pourroit paroître outré si tous les historiens ne l'avoient confirmé , Bayard a été le seul guerrier que son siècle même ait décoré du surnom de chevalier sans peur & sans reproche , qui ait eu l'honneur d'armer son roi chevalier , & celui de recevoir une députation du parlement de Paris ; peut-être encore est-il le seul qui ait vu en mourant les larmes sincères des mêmes ennemis qu'il faisoit trembler quelques heures auparavant , & le seul qui , après sa mort , ait reçu de leur part les honneurs funebres réservés aux rois.

## P R É F A C E. 17

Cette histoire a encore un grand avantage que je ne puis me dissimuler. Il semble que le siècle de mon héros a été celui des grands hommes, & que l'on ne fait après Bayard lequel seroit le plus digne de notre admiration. Tel fut un duc de Nemours, un Chaumont-d'Amboise, un Lautrec, un Clermont-Montoison, un Louis de la Trimouille, des Chabannes, des de Foix, des Trivulces, un Louis d'Arces, un Molard, des d'Alegres, & tant d'autres dont l'énumération est superflue pour ceux qui liront l'histoire même, & qui y trouveront une multitude d'hommes, même parmi les inférieurs, dignes, comme les chefs, d'être loués & imités.

Quant à mon travail, je suis bien éloigné de m'ériger en auteur; je n'ai eu que deux motifs en écrivant : le zèle d'un bon citoyen qui a en vue le bien & l'honneur de sa patrie, & le regret de ne pas voir dans les

## 18 P R É F A C E.

maines & sous les yeux de tout le monde , sur-tout de la jeunesse , l'histoire d'un héros digne de l'immortalité. Je n'ai donc fait que la traduire , pour ainsi parler , en style plus supportable que l'ancien , & présenter au public & à la noblesse un maître de vertus plus capable de les rendre sensibles & praticables par les exemples , que ne le seroient des instructions verbales.

Jé ne me suis point attaché à un style fleuri & académique , qui , à mon avis , n'est pas celui de l'histoire ; j'ai écrit tout naturellement , ne me piquant d'autres choses que d'une grande exactitude dans les faits , & de la pureté du langage , autant que j'en suis capable. Tout ce que j'ai ajouté à l'original se réduit à quelques notes & anecdotes relatives à mon sujet , que j'ai tirées des auteurs les plus fideles. J'ai aussi conservé quelques phrases des originaux , les unes pour leur singularité ,

## P R É F A C E. 19

d'autres pour leur énergie , & je les ai distinguées par le caractère italique. Mais j'ai écarté une quantité de minuties , de petits détails , dont les anciens se piquoient , & que le bon goût de notre siècle ne supporteroit pas.

Je dois faire une observation pour l'intelligence de quelques dates ; tout le monde ne comprendra pas que le mois de février & de mars paroissent en quelques endroits les derniers de telle ou telle année ; mais on doit savoir qu'alors l'année ne commençoit qu'au jour de pâques , à quelque jour qu'il se trouvât , & que l'on n'a commencé à coter l'année du premier janvier qu'à pareil jour de l'année 1564 , par ordonnance de Charles IX. J'ai répété cette observation seulement une fois dans mon ouvrage , pour en rafraîchir la mémoire à mes lecteurs.

Et si mon zèle est récompensé par l'applaudissement du public , &



## 20 PRÉFACE.

sur-tout de ceux à qui j'ai eu principalement dessein de plaire & d'être utile, je ne différerai pas long-temps à leur présenter un second-Ouvrage aussi intéressant & aussi instructif que la vie de Bayard \*.

Enfin, & pour finir cette préface par où je l'ai commencée, mes vœux seront comblés, si j'ai la satisfaction de voir l'exemple que je donne, de faire revivre les morts dignes de mémoire, suivi par des gens plus capables que moi de fournir la même carrière.

---

\* Cette préface a été écrite en 1760. Le second ouvrage annoncé ici, est l'histoire du connétable du Guesclin, 2 volumes in-12, qui a paru depuis, & qui se trouve chez le même libraire.



# GÉNÉALOGIE.



## GÉNÉALOGIE

### DU CHEVALIER BAYARD.

**L**A province du Dauphiné aussi féconde qu'aucune autre du royaume en grands hommes, étoit dans son origine un démembrement du royaume de Bourgogne. On tient que lors de l'extinction de ce royaume vers l'an 1130, un nombre de seigneurs du pays se rendirent maîtres des cantons ou petites provinces où ils se trouvoient puissants. La Savoie se donna à un prince dont la postérité y regne encore. La province connue depuis près de 500 ans sous le nom de Dauphiné, fut d'abord divisée en sept ou huit petites souverainetés. Les seigneurs de la Tour-du-Pin, Clermont, de Sassenage, & autres, avoient chacun leur ressort indépendant les uns des autres, avec tous les droits de souverains. Le tout enfin se réunit à une seule province en faveur d'un seigneur de la Tour-du-Pin, qui lui donna le nom de Dauphiné, en l'honneur de sa femme nommée Delphine, & qui prit pour lui & pour ses successeurs le titre de Dauphin de Viennois.

## II GÉNÉALOGIE.

Le dernier de ces princes, Humbert II, devenu veuf, & n'ayant plus d'enfants, par la perte qu'il fit de son fils unique, âgé de trois ans, lequel, suivant une tradition du pays (contredite par de bons auteurs) il laissa tomber dans le Rhône d'une fenêtre ou balcon de son palais à Vienne, se dégoûta du monde, traita de son état avec Philippe de Valois, roi de France, en 1343, & continua d'en jouir jusqu'en 1345, que par une dernière transaction du mois de mars, il délaissa sans retour la province au roi, en investit lui-même, au mois de juillet suivant, le roi Charles V, alors nommé le duc de Normandie, âgé de douze ans, en lui mettant en main l'épée Delphinale, la bannière de St. George, un sceptre & un anneau. Cela fait, il se retira dans l'ordre de S. Dominique, y fit profession, en 1351, à Avignon, entre les mains du pape, & mourut le 13 mai 1355, à Clermont en Auvergne, d'où son corps fut apporté au grand couvent de Paris, dont il avoit été prieur, & inhumé sous une grande tombe de cuivre qui se voit encore au pied du grand autel. Il fut aussi patriarche d'Alexandrie, & administrateur de l'archevêché de Rheims.

La maison Terrail, ou du Terrail, de

## G É N É A L O G I E. 23

laquelle est sorti le héros dont nous donnons l'histoire au public, étoit, suivant l'opinion commune, établie dès la division du royaume de Bourgogne dans la partie supérieure du Dauphiné qui confine à la Savoie, à l'extrémité de la vallée de Graisivaudan, environ à six lieues de Grenoble vers l'orient, & elle jouissoit de temps immémorial de la seigneurie de Grenion. Elle fut dès-lors féconde en guerriers, & s'allia aux plus nobles maisons, étant de celles que les auteurs ont nommées *noble & ancienne chevalerie*, & depuis (\*), *l'écarlate de la noblesse*.

Comme cette maison est éteinte, nous ne croyons pas devoir en donner ici une généalogie aussi étendue que le président d'Expilly l'a donnée dans un temps où elle subsistoit encore; nous nous bornerons à indiquer les maisons avec lesquelles elle a eu des alliances directes & indirectes. Telles sont celles des Alleman de Laval, des Alleman de Mont-Martin, (dont madame la maréchale de Balincourt, actuellement

---

(\*) Il paroît que cette expression doit son origine en Dauphiné, au temps de l'invasion de Louis XI, & que l'on a prétendu par là mettre une différence essentielle entre la noblesse d'origine & celle qu'il créa par lettres-patentes.

## G É N É A L O G I E

vivante, est la dernière) la Rochefoucault, par Gilberte (mere de celle qui a fait la substitution en faveur de l'aînée des filles de la maison d'Estaing), Simiane d'Esparron, Boissieu, Beaumont de Saint-Quentin, de la Tour & des Adrets, Romanieu, la Tour-du-Pin, Morges, Sassenage, Virieu, Montlezun, la Chau, Dagout, Maugiron, Hostun, &c. &c.

Nous venons de dire que Gilberte de la Rochefoucault eut une fille à qui les biens & titres de la maison, avec la seigneurie & château du Terrail, situés près de la Mure en Dauphiné, étoient échus, & qu'elle les a substitués en faveur de l'aînée des filles de la maison d'Estaing-Saillant. La substitution s'est effectuée en la personne de dame Marie Claire d'Estaing du Terrail, fille aînée du feu marquis d'Estaing, chevalier des ordres du roi, laquelle, aux clauses & conditions de ladite substitution, a transmis ses droits, à la charge de porter le nom & les armes du Terrail, à son fils Joseph Durey, chevalier, marquis du Terrail, Baron de Saint-André, seigneur de la duché-pairie de Damville, maréchal des camps & armées du roi, chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis, lieutenant-général pour sa majesté des ville & évêché de Verdun & du Verdunois, &c.

Quant

Quant à la terre, seigneurie & château de Bayard, ils ont passé par succession dans la maison de Simiane, & sont actuellement possédés par Pauline de Simiane, dame de Noinville, dont les enfants sont, Alphonse Durey de Noinville, cornette au régiment de Bourgogne, cavalerie, & dame N. Durey de Noinville, marquise de Prulay.

Morey, au mot Bayard, édition de 1698, & autres subséquentes, a donné un précis de généalogie de cette maison assez exact, auquel nous renvoyons le lecteur pour abrégé celle que nous lui présentons. Nous ajoutons seulement que tous les aïeux de notre héros furent des guerriers illustres. Aubert, son cinquième aïeul, fut blessé mortellement à la bataille de Varey ou Varces (a).

---

(a) L'édition de 1650 dit Varey; mais je crois que c'est une faute. On ne connoît point en Dauphiné de bataille de Varey, ni de ville ou village de ce nom: mais bien le village de Varces, à une lieue & demie de Grenoble, près de Vif, où il est encore mention d'une ancienne bataille, & le lieu où elle s'est donnée s'appelle encoré le *Champ de la Guerre*. Les laboureurs, en travaillant la terre, y ont trouvé, pendant plus de deux siècles, de grosses balles de plomb au poids de quatre onces, que l'on nommoit alors pierres d'arquebuses.

Robert son fils, & quatrième aïeul, suivit long-temps les dauphins Cuignes V (b) & Humbert I, & fut tué au service du dernier, dans une action contre les Savoyards.

Philippe, fils de Robert, & troisième aïeul, se signala dans les guerres contre les Anglois & les Flamands, & mourut aux pieds du roi Jean, à la bataille de Poitiers, le 19 septembre 1356, laissant d'Aloyse Cassard (c) deux fils, Pierre I. qui suit, & Jean, lequel fut tué à la bataille de Verneuil, le 17 août 1424, avec trois cents gentilshommes Dauphinois.

Pierre I, bisaïeul de Bayard, étoit mort avant son frere à la bataille d'Azincourt en 1415, laissant entr'autres enfants :

Pierre I aïeul, qui se rendit si illustre

(b) Ce prince fut tué le 25 août 1333, d'un coup de garrot (fleche d'arbalète), dont sa noblesse fut si irritée, qu'elle donna le lendemain l'assaut au fort de la Perrière, avec tant de fureur, qu'elle l'emporta, passa tout au fil de l'épée, rasa le fort & le bourg, de maniere qu'il n'en resta pas de vestiges.

(c) Cette famille est éteinte. Elle a donné à l'église le cardinal Cassardi, archevêque de Tours, dont on voit l'épitaphe sur la porte de la sacristie des Dominicains à Lyon, où il mourut en 1237.

## G É N É A L O G I E 37

Dans les guerres de Charles VI, & Charles VII, qu'on l'avoit honoré du surnom de *l'épée Terrail*. Nous ne pouvons nous refuser un peu de détail sur ce grand homme. Il fut particulièrement aimé & estimé de Charles VII, qui récompensa sa valeur & ses services en roi. Pierre se trouva sous son règne à toutes les occasions contre les Anglois & contre les Flamands, & contribua plus que personne au gain de la bataille d'Anton, le 11 juin 1430, où Louis de Châlons, prince d'Orange, fut défait si complètement, que de son armée composée de Savoyards & de Bouguignons, & du double plus nombreuse que celle du roi, tout fut tué, pris ou noyé, & que le prince, pour en échapper, n'eut d'autre ressource que de se jeter dans le Rhône à cheval & armé de toutes pièces, & de le passer à la nage. Pierre II soutint le parti du même roi pendant les troubles excités en Dauphiné par le Dauphin Louis (d).

---

(d) Tout le monde sait que le Dauphin, fils de Charles VII, qui fut depuis le roi Louis XI, prétendit que le Dauphiné étoit pour lui un appanage à titre de souveraineté, aux termes de la donation. Il s'y retira, s'empara de l'autorité, fit rendre la justice en son nom, saisi tous les deniers royaux, mit des impôts, &c. Et pour se



## 18. G É N É A L O G I E.

lequel ayant succédé à la couronne, sous le nom de Louis XI, employa utilement ce brave capitaine dans la guerre du bien public qui menaçoit tout le royaume d'une division intestine. Enfin, il mourut glorieusement comme ses ancêtres sur le champ de bataille à celle de Monthéry, le 16 juillet 1465. Ce fut lui qui acquit la terre & château du Bayard, dont Pierre III, son petit-fils, & notre héros, a immortalisé le nom. Il laissa huit enfants, dont l'aîné :

Aymon, pere de Bayard, servit toute sa vie jusqu'à la journée de Guinegate, en 1479, où il reçut quatre blessures, dont l'une le priva pour toujours de l'usage d'un bras, & le força de se retirer, âgé de soixante cinq ans, au château de Bayard dans sa famille, où il mourut en 1496. D'Helene Alleman, ou des Alleman (e),

---

défendre contre les troupes que le roi son pere envoya pour le soumettre, l'argent lui manquant, il distribua des lettres de noblesse, sans choix & sans discernement, à quiconque avoit de quoi les payer.

(e) L'une des plus anciennes maisons du Dauphiné & des plus distinguées, tant par les alliances que par le nombre des guerriers qu'elle a produits dans tous les temps. Du vivant de Bayard il est mention de plus de douze seigneurs de ce nom, capitaines d'hommes d'armes, ou

## G É N É A L O G I E. 29

il laissa quatre fils & quatre filles , Georges qui suit , Pierre III , seigneur de Bayard , dont nous donnons l'histoire , Philippe & Jacques. Ces deux derniers prirent le parti de l'église ou du cloître. Philippe prit l'habit de S. Benoît, en l'abbaye d'Ainay (f) , sous

de gens de pied , de différentes branches , & surtout de Soffrey Alleman , seigneur de Molard & d'Uriage , dont il sera fait de fréquentes & honorables mentions dans cette histoire ; Barachin Alleman , seigneur de Rochechinard ; Charles son neveu , chevalier de Rhodes , & grand-prieur de Provence. Toutes ces branches sont éteintes , excepté celles de Champier & de Montmartin , dont nous avons dit plus haut que madame la maréchale de Balincourt est la dernière. Celle de Champier subsiste en la personne du marquis de Champier en Dauphiné , & de ses deux frères , comtes de Lyon , dont la mere étoit de la maison de Beaumont.

Il y a eu du nom des Alleman quatre évêques de Grenoble , Sibon Alleman vivoit en 1457 ; Laurent I & Laurent II , l'un oncle & l'autre cousin-germain de Bayard , étoient des Alleman-Laval , & N. Alleman de Montmartin , mort en 1715.

Le plus ancien de cette maison , dont l'histoire ait conservé le nom , est Guigue Alleman , chevalier , qui testa en 1275 , & donna 500 liv. à partager entre cinq chevaliers qui feroient le voyage de la Terre-Sainte pour le salut de son ame.

(f) Abbaye considérable près de Lyon , aujourd'hui dans la ville , autrefois le temple

## 30 GÉNÉALOGIE.

son oncle qui en étoit abbé, & mourut abbé de Josaphat, à Chartres. Jacques fut élevé par l'évêque de Grenoble, son oncle maternel, qui le fit chanoine de son église, où il fut ensuite doyen (g) & enfin mourut évêque de Glandeves. Les quatre filles furent Marie, femme de Jacques du Pont, seigneur d'Aly en Savoie, mere de Pierre du Pont, dit le capitaine Pierre-Pont, illustre dans cette histoire ; Claude, femme d'Antoine de Theys, seigneur de la Blayette, dont est sortie la branche d'Herculeys qui est éteinte ; Catherine, chartreuse à Premol (h), près

---

d'Auguste, en Latin *Athenaceum*, parce que ce prince, de son vivant, y avoit établi une académie à l'instar de celle d'Athenes. Horace en parle en ce vers :

*Aut Lugdunensem Rhetor dicturus ad Aram.*

C'étoit alors une abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, sécularisée depuis, & mise en commande : elle est aujourd'hui collégiale & paroisse.

(g) On voit encore les armes de Terrail sur la porte de sa maison, qui est devenue le doyenné. Il y a des auteurs qui disent qu'il ne fut évêque de Glandeves qu'après Jacques son frere, abbé de Josaphat,

(h) Monastere de filles de l'ordre de Saint-Bruno, à trois lieues de Grenoble.

de Grenoble , & Jeanne , bénédictine à l'abbaye des Bayes , près de la même ville.

Georges , frere aîné de Bayard , fut le seul qui se maria ; il épousa Jeanne d'Arvillars , de laquelle il eut une fille unique , & mourut en 1535. En lui s'éteignit la branche de Terrail Bayard , qui étoit l'aînée de la maison. François , sa fille , mourut jeune & sans enfans , & fit sa mere , Jeanne d'Arvillars , sa légataire universelle. C'est par celle-ci que les biens ont passé par succession dans la maison de Simiane , & de cette maison à Gilberte de la Rochefoucault , mere de celle qui a fait la substitution dont nous venons de rendre compte.

Il subsistoit encore une branche cadette , qui étoit celle des Terrail , seigneurs de Bernin , dont l'un étoit Gaspard qui suivit , comme on le verra , notre héros dans toutes ses expéditions , & qui se montra digne d'être du même sang ; François son fils fut tué à la Saint-Barthelemi , par la perfidie d'un parent contre lequel il plaidoit au parlement de Paris , laissant deux fils , François & Thomas , en qui s'éteignit entièrement cette maison illustre , qui avoit produit pendant plusieurs siècles consécutifs

## 32 GÉNÉALOGIE.

tant de grands hommes, auxquels on peut  
appliquer avec justice ces vers d'Horace :

*Fortes creantur fortibus.....*

*Nec imbellem feroces*

*Progenerant Aquilæ columbarum.*

Les armes de cette maison étoit d'azur,  
au chef d'argent, chargé d'un lion naissant  
de gueules, à la cotice ou trait d'or brochant  
sur le tout.





# HISTOIRE DU CHEVALIER BAYARD.

---

## LIVRE PREMIER.

---

### SOMMAIRE.

*Naissance du chevalier Bayard. Il se détermine à treize ans pour le parti des armes. Présage de ce qu'il doit être un jour. Il est présenté au duc de Savoie, qui le reçoit en qualité de page. Il se fait aimer de son maître & de toute la cour. Le duc de Savoie va visiter Charles VIII à Lyon. Réception que le roi lui fait. Le duc offre son page au roi, qui le reçoit avec satisfaction. Le surnom de Piquet est donné à Bayard, & à quelle occasion. Le roi le donne au comte de Ligny, & le lui recommande. Le seigneur de Vaudrey publie*

un tournoi à Lyon. Bayard s'engage à y combattre. Il attrape de l'argent de l'abbé d'Ainay son oncle. Il combat au tournoi, & en sort victorieux à l'âge de dix-sept ans. Il est fait homme d'armes dans la compagnie du comte de Ligny. Il prend congé du roi, qui le comble de bienfaits. Tendresse du comte & sa générosité pour Bayard. Il part pour sa garnison avec un équipage de seigneur. Réception que lui fait toute la compagnie du comte de Ligny. Il donne un tournoi aux dames de la ville. Il en remporte les prix, & les distribue à deux combattants. Charles VIII part pour la conquête du royaume de Naples. Il fait son entrée dans Rome en souverain. Bataille de Fornoue, gagnée par le roi. Bayard lui présente une enseigne de cinquante hommes, & en est récompensé. Le roi rentre en France, & apprend tout aussi-tôt la révolte de Naples. Il meurt subitement à Amboise.

**B**AYARD naquit au château dont il porta le nom, en l'année 1476, sous le regne de Louis XI. Guillaume d'Avançon, archevêque d'Ambrun, qui, long-temps après, acquit cette seigneurie, faisant faire des réparations au château, voulut que la chambre où Bayard étoit né, fût conservée par respect pour la mémoire d'un si grand homme.

Quoique l'histoire de sa vie que nous présentons au public paroisse singulièrement consacrée à la noblesse & à l'état militaire, elle n'en est pas moins digne d'être mise dans les mains de la jeunesse de tous les états : un homme qui a possédé toutes les vertus, est un modele en tous genres, que chacun doit & peut s'efforcer d'imiter. La bonté & la droiture de son cœur, sa générosité, sa charité lui ont acquis le surnom de bon ; sa valeur & son intrépidité, celui de chevalier sans peur ; enfin sa fidélité à tous ses devoirs l'a fait connoître sous le nom de chevalier sans reproche. Toutes les circonstances de sa vie ont justifié ce glorieux témoignage de son siècle, & la postérité ne le lui refusera pas.

Les historiens qui ont écrit sa vie, ne nous apprennent rien de ses premières années, qu'il passa sans doute dans les amusements de son âge, & à recevoir les premières instructions de ses parents.

A peine eut-il atteint l'âge de treize ans, qu'Aymond Terrail, son pere, accablé d'années & de blessures, se sentant près de sa fin, fit venir ses quatre fils devant lui, en présence de leur mere, pour savoir d'eux quel parti ils vouloient embrasser. L'aîné déclara vouloir vivre auprès de ses parents tant que Dieu les conserveroit, & ensuite jouir tranquillement de son bien. Bayard, le second, parla après son frere, & dit avec une vivacité au-dessus de son



âge , que tenant de son pere & d'une longue suite d'aïeux un nom illustre dans les armes , & de grands exemples de vertus guerrieres , il le prioit de trouver bon qu'il les imitât , que c'étoit-là son inclination , & qu'il espéroit , avec l'aide de Dieu , ne point déroger de la gloire de ceux de sa maison , dont il lui avoit souvent entendu citer les hauts faits. A ce discours le pere ne put retenir ses larmes , & il lui dit : mon fils , Dieu t'en fasse la grace : tu as déjà la taille & la ressemblance de ton aïeul , qui fut un des plus accomplis gentilshommes de son temps : ta résolution me comble de joie , & dans peu je la seconderai , en te plaçant dans quelque maison de prince , où tu puisse faire ton apprentissage des armes.

Il lui tint parole dès le lendemain ; & pour cela il envoya un de ses gens à l'évêque de Grenoble son beau-frere , le prier de se rendre chez lui. Le prélat , qui aimoit tendrement sa famille , vint le jour même , & trouva au château beaucoup de gentilshommes , parents ou amis , que le pere avoit invités dans le même dessein ; le jour suivant l'évêque leur dit la messe , & on dîna. Bayard servoit à table ses parents avec une modestie & des graces qui lui attirerent les yeux & les louanges de toute la compagnie.

Après le repas , le vieillard prit la parole en ces termes : je vous ai invités , Messieurs ,

à m'honorer de votre présence , pour vous consulter comme bons parents & amis , sur le sort de mes enfants , avant que Dieu dispose de moi , ce que j'attends tous les jours , vu mon âge & mes infirmités. Ensuite il leur rendit compte de ce qui s'étoit passé entre lui & ses enfants , & parlant de Bayard , il dit : Pierre , mon second fils , m'a causé une joie inexprimable en me déclarant son goût pour la guerre : il ressemble trop à feu mon pere , pour n'être pas un jour comme lui un bon & brave gentilhomme , & je crois que vous en concevez la même espérance que moi : je vous prie donc de me conseiller en quelle maison de prince ou de seigneur je dois le placer pour qu'il prenne de bonnes leçons , & qu'il puisse s'avancer , avec le temps , dans le parti des armes. Chacun en dit son avis : l'un opinoit pour le mettre page chez le roi de France , un autre dans la maison de Bourbon : mais l'évêque de Grenoble parlant au pere , lui dit : vous savez que le duc de Savoie nous honore de son amitié , & nous regarde comme ses bons serviteurs , je me charge de lui présenter mon neveu en qualité de page. Le prince est à Chambéry , je peux dès demain y conduire votre fils , & je fais mon affaire de l'équiper & de lui donner un cheval. Toute la compagnie applaudit , sur-tout le pere , qui , les larmes aux yeux , remit à l'instant le jeune Bayard entre les mains

du prélat , en lui disant : je vous le donne , & prie Dieu que , quelque part que vous le placiez , il vous fasse honneur.

Alors l'évêque envoya commander à Grenoble des habits de velours , satin & autres pour l'enfant , avec ordre que tout fût prêt dès le lendemain , ce qui fut exécuté ; en sorte que Bayard tout équipé & sur son petit cheval , se présenta devant la compagnie d'aussi bonne grace , que s'il eût été en présence du duc de Savoie.

Le cheval accoutumé à une plus grande charge , & sentant les éperons , fit trois ou quatre sauts qui alarmerent la compagnie ; mais Bayard bien loin de s'effrayer , se raffermir en selle , redoubla les coups d'éperons , & fournit devant tout le monde sa carrière , & réduisit le cheval comme auroit fait un homme de trente ans. Son pere , charmé de voir tant de hardiesse dans un enfant qui ne faisoit que sortir de l'école , & qui montoit pour la première fois , lui demanda , en riant , s'il n'avoit pas eu peur : Bayard avec la même assurance , lui répondit qu'il espérait , avec l'aide de Dieu , manier autrement son cheval avant qu'il fût peu , & lui faire voir de près les ennemis du prince qu'il serviroit. Ensuite l'évêque lui ordonna de prendre congé de la compagnie , ce qu'il fit , sans mettre pied à terre , adressant d'abord la parole à son pere , à qui il souhaita que Dieu le conservât assés

long - temps pour qu'il reçût de lui des nouvelles satisfaisantes , comme il l'espéroit. Le vieillard lui donna sa bénédiction , ne lui recommandant qu'une chose : mon fils , lui dit-il , quelque prince que vous serviez , souvenez-vous que votre prince naturel est le roi de France , & que vous ne devez jamais porter les armes contre lui , ni contre votre patrie ; après quoi Bayard fut embrassé de tous les assistants , & prit son congé.

La dame Terrail , sa mere , voyoit de son appartement ce qui se passoit , & fondoit en larmes : on alla l'avertir de venir voir son fils pour la dernière fois ; elle vint , l'embrassa , & lui dit : mon fils , vous savez avec quelle tendresse je vous ai élevé , vous n'en devez jamais perdre le souvenir ; je n'aurai plus occasion de vous en donner de nouvelles marques , mais j'exige pour toute reconnoissance , que vous vous souveniez toute votre vie de ce que je vais vous dire : je vous recommande trois choses , & si vous les accomplissez , soyez assuré de vivre honorablement en ce monde , & que Dieu vous bénira. La première , c'est de craindre Dieu , le servir & l'aimer , sans jamais l'offenser , s'il vous est possible : c'est lui qui nous a tous créés , qui nous fait vivre & nous conserve : c'est lui qui nous sauvera , sans lui & sans sa grace nous ne saurions faire la moindre bonne œuvre : soyez exact à le

prier tous les jours le matin & le soir , & il vous aidera. La seconde , c'est que vous soyez doux & civil envers la noblesse , & que vous ne témoigniez ni hauteur , ni orgueil à personne : soyez toujours prêt à obliger tout le monde , évitez la médifance , le mensonge & l'envie , ce sont des vices indignes d'un chrétien : soyez sobre , fidele à votre parole , & sur-tout charitable pour les pauvres , & Dieu vous rendra abondamment ce que vous donnerez pour l'amour de lui : soulagez particulièrement les veuves & les orphelins autant que vous le pourrez : enfin fuyez les flatteurs , & gardez-vous bien de l'être vous-même , c'est un caractere également odieux & pernicieux. La troisieme chose que je vous recommande , c'est , encore une fois , la charité ; elle n'appauvrit point , & apprenez de moi que telle aumône que vous ferez pour l'amour de Dieu , vous sera infiniment profitable pour le corps & pour l'ame. Voilà tout ce que j'avois à vous dire : votre pere & moi n'avons pas encore long-temps à vivre , Dieu veuille qu'avant de mourir nous apprenions de vous des nouvelles qui nous fassent honneur & à vous , & je vous recommande à sa bonté divine.

Bayard répondit modestement : Madame , je vous rends graces de tout mon cœur des bonnes leçons que vous venez de me faire , & j'espère , moyennant la grace de celui à qui vous me recommandez , d'en con-

server chèrement le souvenir , & de les pratiquer si exactement que vous en ferez satisfaite , & je vous supplie , en prenant congé de vous , de me continuer vos bonnes grâces. Alors la dame lui donna une bourse où il y avoit sept écus d'or qui valoient alors 3 liv. 10 s. chacun , & elle chargea un domestique de l'évêque de deux autres écus d'or pour les présenter de sa part à l'écuyer du duc de Savoie qui seroit chargé du chevalier , avec une petite malle pleine de linge à son usage. Cela fait , l'oncle & le neveu partirent , & prirent la route de Chambéry , où ils arrivèrent le même jour , Bayard n'ayant de sa vie ressenti tant de joie qu'il en avoit de se voir à cheval.

Cette ville est de toute ancienneté du diocèse de Grenoble , & l'évêque y tient un official & une juridiction ecclésiastique. Le prélat attendit le lendemain pour se rendre à la cour du duc , qui apprit avec plaisir son arrivée , l'estimant & l'honorant comme l'un des plus vertueux & des plus respectables prélats de son siècle. Ce prince (a) tenoit une cour très-brillante , & fut toute sa vie fidele allié de la France. Le lendemain donc , qui étoit un dimanche , l'évêque se rendit de bonne heure chez le duc ,

---

(a) C'étoit Charles I , fils d'Amédée IX & d'Yolande de France , fille de Charles VII. Il avoit succédé à son frere Philibert I.

duquel il fut reçu avec toutes les démonstrations possibles de bonté & d'amitié : il l'accompagna & l'entretint jusqu'à l'église où ils entendirent la messe, pendant laquelle l'évêque lui présenta, suivant l'usage, l'évangile & la paix à baïser. En sortant de l'église, le duc lui tendit la main, & le retint à dîner avec lui. Pendant le repas, Bayard servoit son oncle de si bonne grace, que le prince en fut frappé ; il demanda à l'évêque qui étoit cet enfant qui lui donnoit à boire avec un air si sage & si modeste pour son âge. Monseigneur, répondit le prélat, c'est un jeune gentilhomme, mon neveu, que j'ai amené pour vous le présenter, si ses services vous sont agréables ; mais ce ne sera qu'après le dîner de votre altesse, & dans un état où il puisse lui plaire. Je l'accepte dès à présent, repartit le duc, je l'ai déjà pris en amitié, & je serois bien difficile, si je refusois un tel présent de votre main. Le chevalier, charmé de ce qu'il venoit d'entendre, & instruit par son oncle de ce qu'il avoit à faire, ne s'amusa pas à dîner, il sortit dans l'instant, & alla se mettre en état de paroître avantageusement devant le duc ; il fit seller & parer son cheval & vint au petit pas au palais, où ce prince appuyé sur une fenêtre le vit entrer dans la cour, faisant bondir son cheval, & le maniant comme auroit fait un écuyer de profession. Monseigneur de Grenoble, dit le duc, je crois que c'est

là votre petit mignon qui monte si bien à cheval ? Oui , Monseigneur , répondit l'évêque , c'est mon neveu lui-même , il sort de bonne race , & sa famille a produit de braves gentilshommes & de vaillants chevaliers : son pere accablé de vieillesse , & couvert de blessures , n'a pu avoir l'honneur de vous le présenter lui-même & m'en a donné la commission. Je le reçois dès ce moment à mon service , dit le prince , le présent m'est cher , & je prie Dieu qu'il marche sur les traces de ses ancêtres dont je connois le nom & la bravoure. Aussi-tôt il fit appeller celui de ses écuyers en qui il avoit le plus de confiance , le chargea du jeune Bayard , & le lui recommanda comme un enfant dont il concevoit les plus grandes espérances. L'évêque remercia le prince en homme pénétré de ses bontés , & prit congé de lui. Le duc passa encore quelque temps à Chambéry , d'où il se proposa d'aller dans peu à Lyon , rendre ses devoirs à Charles VIII , roi de France qui y étoit alors.

Cependant Bayard , installé en sa qualité de page , acquit en peu de temps l'estime & l'amitié de toute la cour de Savoie : il s'attacha aux devoirs & aux exercices de son état avec tant d'application & de succès , qu'il l'emporta bientôt sur tous ses camarades , à la danse , à la lutte & aux faits des armes , mais sur-tout à monter à cheval : il se rendit si officieux , si prévenant ,



il obligeoit avec tant de graces les seigneurs & les dames , que le duc & la duchesse concurent pour lui , en peu de temps , une amitié vraiment paternelle.

Six mois après ce qui vient d'être dit , le duc de Savoie partit de Chambery & prit la route de Lyon. Charles VIII y étoit depuis un an avec sa cour , & s'y amusoit , entr'autres choses , à donner des tournois , des carroufels & des bals aux dames de la ville , il leur faisoit même l'honneur de les admettre à sa table. Le roi , averti de l'arrivée du duc de Savoie , envoya au-devant de lui le comte de Ligny (b) , l'un des principaux seigneurs de la cour , avec nombre de gentilshommes , & un détachement des *archers* de sa garde , qui le rencontrèrent à deux lieues de Lyon. Le prince fit grand accueil au comte de Ligny , au seigneur d'Avesnes (c) , & à tous les autres seigneurs , & ils continuèrent la route en causant ensemble. Le comte apperçut le jeune Bayard parmi le cortège , & fut si charmé de sa bonne grace à cheval ,

(b) Louis de Luxembourg , fils de Louis , comte de Saint-Pol , connétable de France , qui eut le cou coupé à Paris , le 19 décembre 1475 , pour crime de félonie.

(c) Gabriel d'Albret , seigneur d'Avesnes , frere de Jean d'Albret , roi de Navarre. Jean fut pere de Jeanne d'Albret , mariée à Antoine de Bourbon Vendôme , desquels naquit Henri IV , en 1553.

qu'il ne put s'empêcher d'en faire compliment au duc : c'est , répondit ce prince , un jeune Dauphinois , neveu de l'évêque de Grenoble , qui me l'a donné il y a environ six mois encore tout enfant , mais je n'en ai jamais vu de plus adroit à ses exercices , & de plus hardi pour son âge à dompter un cheval , ni qui ait plus de grace à tout ce qu'il fait : il est d'une des meilleures maisons de la province , & des plus fécondes depuis plusieurs siècles en grands hommes de guerre , & je ne doute pas qu'il ne fasse honneur à son nom. En même temps il ordonna au page de fournir une carrière ; piquez , Bayard , lui dit-il , piquez. Bayard , qui ne demandoit autre chose , la fournit , & au bout de la course il fit faire à son cheval quatre ou cinq courbettes , dont le comte de Ligny & toute la compagnie furent charmés. Ce seigneur en fit au duc de nouveaux compliments , & ajouta que le roi recevrait avec plaisir à son service un gentilhomme qui donnoit déjà de si belles espérances. Je suivrai votre avis , mon cousin , repartit le duc , je ne puis donner à mon page une plus grande marque de mon affection que de le placer dans une si bonne école , & dans la plus brillante & la plus glorieuse cour du monde.

Sur ces entrefaites ils arrivèrent à Lyon , où les rues étoient pleines de peuple , & les fenêtres de dames , pour voir le prince , qui méritoit bien cet empressement , étant

beau , jeune , & plein de graces & de majesté , il retint à souper avec lui le comte de Ligny , le seigneur d'Avesnes , & avec eux les autres seigneurs & gentilshommes François qui étoient allés à sa rencontre.

Le lendemain le duc étant prêt à sortir pour aller faire la révérence au roi , reçut la visite du comte de Ligny , du seigneur d'Avesnes & du maréchal de Gié (d) , qui le conduisirent chez le roi , ils le trouverent au moment qu'il sortoit pour aller à la messe à un couvent de cordeliers que lui & la reine Anne de Bretagne sa femme avoient fondé depuis quelques années au Faubourg de Vaize (e). Le duc en abordant le roi voulut s'incliner profondément , mais le roi le prévint , & l'embrassa : soyez le bien arrivé , *mon cousin* , *mon ami* , lui dit-il , je desirois le plaisir de vous voir , & si vous n'eussiez pas pris la peine de venir jusqu'ici , j'étois résolu d'aller vous voir chez vous , où je vous aurois peut-être causé de l'embarras. *Monseigneur* , répartit le duc , vous ne sauriez me causer de l'embarras , si ce n'est que je n'eusse pu faire à votre majesté une réception digne d'un si grand prince ; mais je vous prie de croire

---

(d) Pierre de Rohan , maréchal de France , favori de Charles VIII , mort en 1513.

(e) Le roi & la reine avoient fondé ce couvent sous le nom de l'Observance , en considération d'un religieux , nommé frere Jean Bourgeois , qu'ils honoroient d'une estime singuliere.

que moi & mes états sommes à votre service , & que je me regarde comme le moindre de vos sujets : le roi rougit un peu du compliment , & lui répondit avec beaucoup d'amitié. Ensuite ils sortirent ensemble à cheval , en s'entretenant jusqu'à l'église où ils entendirent la messe ; à l'offrande , le duc présenta au roi une pièce d'argent qu'il offrit à l'autel , suivant l'usage de ce temps-là. Les deux princes s'en retournerent ensemble , & le roi retint le duc à dîner , avec le comte de Ligny & le seigneur d'Avesnes.

Pendant le repas la conversation roula sur la chasse , les chevaux & les chiens ; on y parla de tournois , de guerre & de galanterie : le comte de Ligny en prit occasion de dire au roi que le duc de Savoie avoit dessein de lui faire présent d'un page qui n'avoit pas encore quatorze ans , & qui à cet âge-là étoit aussi hardi cavalier qu'il en eût jamais vu , & que si sa majesté vouloit en avoir le plaisir , elle le verroit en allant à vêpres à l'abbaye d'Ainay. Le roi y consentit , & demanda au duc qui étoit ce joli page : Monseigneur , répondit le duc , je le tiens de l'évêque de Grenoble , son oncle ; c'est un de vos sujets , & il sort d'une maison de votre province de Dauphiné , qui a donné aux prédécesseurs de votre majesté de grands capitaines ; mon cousin de Ligny l'a vu avec plaisir , & vous en jugerez.

## Histoire

Bayard n'étoit pas présent à cette com-  
sation, mais elle lui fut bientôt rapportée.  
n ressentit plus de joie, dit son historien.  
si le roi lui eût donné sa ville de Lyon.  
courut aussi-tôt vers l'écuyer du duc de  
voie, & lui dit : je viens d'apprendre  
n cher maître, mon ami, que mon-  
gneur a parlé de moi au roi, & que  
majesté veut me voir aujourd'hui sur  
on cheval, je vous prie en grace de le  
re mettre en état de paroître devant les  
inces ; en même-temps il lui présenta  
quelqu'argent, que cet officier refusa. Il  
moit Bayard comme son enfant : allez  
ulement, lui dit-il, vous mettre en  
at de paroître, & quant à votre che-  
il, c'est mon affaire ; je souhaite que  
ous ayez le bonheur de plaire au roi,  
ne peut vous rien arriver de plus heu-  
eux, & avec l'aide de Dieu, vous pourrez  
evenir assez grand seigneur pour me rendre  
ervice à moi-même. N'en doutez pas,  
mon cher maître, répondit Bayard, j'ai  
eçu de vous de trop bonnes leçons, depuis  
ue je suis à son altesse, pour en être  
igrat, & si jamais j'ai du bien, vous  
ous en appercevrez.

Il alla tout de suite s'habiller & se parer  
le son mieux, en attendant l'heure de  
monter à cheval, & que le premier écuyer  
int le prendre. Celui-ci, qui ptévoyoit  
que le chevalier alloit changer de maître,  
ui dit avec amitié : mon cher Bayard,  
quelque

quelque satisfaction que je ressente de votre avancement , je n'en ai pas moins de regret de vous perdre de vue ; j'apprends que vous allez passer au service du roi de France , vous ne pouvez souhaiter rien de plus avantageux , ni de plus belle occasion de vous faire un nom & une fortune. Dieu le veuille , répondit Bayard , & qu'il me fasse la grace de pratiquer les leçons de vertu que j'ai reçues de vous depuis que je suis sous votre gouvernement : j'espère qu'avec son aide vous n'aurez jamais de moi que de bonnes nouvelles ; & si je suis un jour en état d'être reconnoissant , je n'en perdrai pas l'occasion.

L'heure de partir venue , ils monterent à cheval , celui de Bayard étant paré & ajusté comme pour le roi même , & se rendirent dans les prairies d'Ainay. Les princes & leurs cours y arriverent par eau un moment après , & le roi eut à peine mis pied à terre qu'il apperçut l'écuyer & le page à cheval. Page , mon ami , s'écria-t-il , donnez de l'éperon : ce que Bayard fit à l'instant avec la grace d'un homme qui auroit eu trente ans d'exercice ; & au bout de la carrière , il lui fit faire trois ou quatre sauts , & revint vers le roi à bride abattue , & s'arrêta tout court devant lui avec une adresse admirable. Le roi en fut charmé , ainsi que toute la compagnie ; & sa majesté voulant en avoir encore le plaisir , lui cria : *pique* , page ,

*pique.* (Les autres pages répétèrent *piquez* ; piquez ; de là le surnom de *Piques* lui est resté fort long-temps.) Cette seconde course fournie , le roi dit au duc de Savoie : mon cousin , il est impossible de manier mieux un cheval ; je vois que le comte de Ligny ne m'a rien dit de trop de votre page ; je n'attends pas que vous m'en fassiez présent , c'est à moi à vous demander le page & le cheval : *Monseigneur* , répondit le duc , le maître est à vous , le page doit bien vous appartenir ; je souhaite qu'il ait un jour le bonheur de vous rendre de bons services. Il est impossible , reprit le roi , qu'il ne devienne homme de bien : comte de Ligny ; je vous le remets , à la charge que son cheval sera à lui , & nourri avec les vôtres. Le comte jugeoit trop bien des rares qualités de Bayard , pour ne pas le recevoir avec plaisir , & ne prévoir pas l'honneur qu'il en auroit par la suite. Il le plaça parmi ses pages , & à mesure que les vertus de l'enfant se développoient , le maître conçut tous les jours plus d'amitié & de tendresse pour lui. Enfin , après trois ans de service , Bayard ayant atteint sa dix-septième année , le comte le fit homme d'armes dans sa compagnie , & gentilhomme de sa maison , aux gages de trois cents livres.

Le duc de Savoie passa encore quelques jours à Lyon en plaisirs & en fêtes avec le roi & toute la cour , ensuite il prit

congé de sa majesté , & retourna dans ses états. Le roi ne s'en sépara pas sans peine , & suivant son humeur généreuse , il le combla de magnifiques présents. Peu après il quitta lui-même la ville de Lyon , pour continuer la visite de son royaume , à quoi il employa près de trois années , & termina son voyage par se rendre dans la même ville.

Pendant le séjour qu'il y fit , un seigneur de la comté de Bourgogne , nommé Claude de Vaudrey , bon officier , & qui aimoit les exercices militaires , demanda au roi , & obtint la permission de donner un tournoi pour occuper la jeune noblesse. Ce tournoi devoit consister en courses de chevaux , & en combats à pied & à cheval , à la lance & à coups de haches. Le roi qui aimoit tout ce qui étoit l'image de la guerre , l'ayant accordé , le seigneur de Vaudrey fit attacher à un poteau ses écussons (f) , où tout gentilhomme qui vouloit entrer en lice devoit mettre la main , & ensuite donner son nom au roi d'armes du tournoi. Bayard , fait homme d'armes depuis quelques jours , vint à passer avec

---

(f) Ses armes étoient emmanchées de gueules & d'argent. Cette maison , très-illustre dans la comté de Bourgogne , portoit pour devise : *j'ai Valu , Vaux & Vaudrai* , par allusion à trois terres qu'elle possédoit , Vaux , Vallu & Vaudrey. J'ignore si elle subsiste encore.



un de ses camarades devant ses écussons , & s'arrêta tout pensif , & violemment tenté de paroître dans la carrière : hélas ! disoit-il , si je savois où prendre de quoi me mettre en état de combattre ici , je toucherois bien volontiers à ces écussons. Ce camarade , nommé Bellabre , (g) gentilhomme comme lui du comte de Ligny , surpris de son action & de le voir rêver , lui en demanda la cause : Ah ! mon ami , répondit Bayard , la main me démange de toucher-là ; mais quand je l'aurai fait , qui me fournira des chevaux & des équipages convenables ? Bellabre un peu plus âgé que lui , & plus avisé , lui dit : te voilà bien en peine , camarade ; n'as-tu pas ici ton oncle , ce gros abbé d'Ainay ? (h) Si tu veux m'en croire , nous l'irons voir ensemble , & s'il te refuse de l'argent , je me charge de prendre crosse & mitre , & tout ce que je pourrai attraper. Non pas , mon ami , dit Bayard ,

---

(g) Pierre de Pocquieres , seigneur de Bellabre , du Limousin. Il fut toute sa vie ami de Bayard , & le suivit dans presque toutes ses campagnes. Il en sera parlé honorablement dans le cours de cette histoire.

(h) L'abbé d'Ainay n'étoit pas oncle de Bayard ; il y avoit entr'eux la distance du troisieme au cinquieme degré. Son nom étoit Théodore Terrail. Il posséda son abbaye quarante-huit ans , & y mourut en 1505. Sa sépulture se voit encore au milieu de la nef. Voyez la note (b) de la Généalogie.

respectons l'église & ses ministres : j'espere, reprit Bellabre, n'être pas à la peine d'en venir-là ; quand ton oncle saura ton dessein, & que tu es aimé du roi, il fera les choses généreusement. Bayard, rassuré par son ami, ne balança plus, & du même pas alla toucher aux écussons.

Le roi d'armes (Mont-Joye) qui étoit préposé pour recevoir les noms des combattants, fut surpris de la hardiesse du jeune homme, & lui dit : comment, *Piquet*, vous n'êtes encore qu'un enfant, & vous voulez vous jouer au seigneur de Vaudrey, qui est un des *plus rudes chevaliers* de la chrétienté ? Mont-Joye, reprit Bayard, si j'ai touché là, croyez que ce n'est ni par orgueil, ni par fausse gloire, c'est pour apprendre le métier des armes de ceux qui peuvent m'en donner des leçons ; & Dieu aidant, j'espere m'en tirer à la satisfaction des dames. Le roi d'armes sourit, en admirant tant de résolution & de sagesse dans un homme de dix-sept ans. Bientôt toute la ville sut que Bayard avoit touché aux écussons du tournoi : le bruit en alla au comte de Ligny, qui, ne pouvant contenir sa joie, courut en faire part au roi : ce prince n'en fut pas moins charmé, & répondit : *Mon cousin, je vous ai donné-là un élève qui vous fera de l'honneur, le cœur me le dit.* Je souhaite, Sire, répliqua le comte, qu'il se tiré bien de cette affaire-ci,

mais il est bien jeune pour se mesurer avec le seigneur de Vaudrey.

Toucher aux écussons n'étoit pas le plus difficile , l'embarras étoit d'avoir de l'argent pour paroître avec éclat. Je ne fais , disoit Bayard à Bellabre , comment aborder l'abbé d'Ainay , si tu ne me sers d'introducteur ; je suis bien assuré que si mon oncle l'évêque de Grenoble étoit chez lui , je pourrois compter sur sa bourse , mais il est à son abbaye de S. Saturnin à Toulouse ; quand je lui écrivois , jamais la réponse ne pourroit venir à temps. Ne t'inquiète pas , répondit Bellabre , nous irons demain chez l'abbé , & je fais mon affaire d'en tirer de l'argent. Le lendemain les deux amis se firent conduire à Ainay par la Saône , & à peine furent-ils débarqués , que le premier homme qu'ils apperçurent dans la prairie , fut l'abbé lui-même qui disoit son office avec un de ses religieux. Il l'abordèrent respectueusement ; mais l'abbé déjà instruit que son neveu avoit touché aux écussons , & qui sentit ce que cette visite signifioit , ne leur fit pas grand accueil , & portant la parole à Bayard : Qui vous a rendu si téméraire , lui dit-il , que d'aller toucher aux écussons de messire Claude de Vaudrey ? Il n'y a quetres jours que vous étiez encore page , à peine avez-vous dix-sept ou dix-huit ans ; il vous conviendrait mieux d'avoir encore le fouet à l'école , que de montrer

tant de vanité. Mon cher oncle, répondit modestement le chevalier, je vous proteste qu'il n'entre point de vanité dans mon action, je n'ai point d'autre dessein que de me montrer digne de l'honneur que j'ai de vous appartenir, & d'être d'une maison où la vertu est depuis long-temps héréditaire; ainsi, *Monseigneur*, je vous supplie, autant que je puis le faire, de m'aider de quelque argent, d'autant que je n'ai ici ni parent, ni ami à qui je puisse m'adresser, que vous seul. Ma foi, repartit assez brusquement l'abbé, cherchez qui vous en prêtera, les biens d'église ont été donnés pour faire prier Dieu, & non pas pour être dissipés en tournois. Alors Bellabre prenant la parole, repartit : *Monseigneur*, sans le mérite & les vertus de vos aïeux, vous ne seriez pas abbé d'Amay; vous en avez obligation à la gloire qu'ils ont acquise & à leur nom que vous portez; vous leur en devez de la reconnoissance; & vous ne sauriez mieux la témoigner qu'en faisant du bien à votre neveu: jusqu'ici il vous a fait honneur, il a les bonnes grâces du roi & celles du comte notre maître, qui l'a déjà fait homme d'armes dans sa compagnie; le roi même fait qu'il doit combattre, & vous devez être ravi de lui voir de l'émulation, & contribuer à son avancement; peut-être vous en coûtera-t-il deux cents écus pour le mettre en équipage, & vous en aurez

de l'honneur pour dix mille. L'abbé ne manqua pas de répliquer, ni les gentilshommes de lui répondre, si bien que l'oncle se rendit enfin, & consentit d'aider son neveu.

Il les conduisit chez lui; & ayant ouvert une armoire, il y prit une bourse de laquelle il tira cent écus qu'il remit à Bellabre, en lui disant : mon gentilhomme, chargez-vous de cet argent, & d'acheter deux chevaux à ce brave gendarme, il a encore la barbe trop jeune pour que je m'en fie à lui, & je vais écrire un mot à Laufencin pour qu'il lui fournisse les habillements dont il pourra avoir besoin. Je vous remercie pour lui, & en mon particulier, dit Bellabre, comptez sur notre reconnaissance, & que nous publierons vos bienfaits.

L'abbé écrivit donc au marchand de fournir au jeune homme les étoffes qui lui seroient nécessaires pour paroître honorablement au tournoi, comptant que le tout ne passeroit pas cent francs, mais il se trompa étrangement à son calcul. Les deux amis prirent congé de l'abbé, emportant son argent & son billet d'ordre, & fort contents du succès de leur voyage. A peine furent-ils dans leur bateau, que Bellabre dit à Bayard : sur mon ame, camarade, il me vient une bonne pensée, c'est que quand Dieu nous envoie une bonne fortune, c'est à nous d'en profiter; tu fais que ce que l'on attrape à moines porte

benédiction ; nous tenons le billet de l'abbé , il n'a point limité l'ordre qu'il donne à Laurencin ; crois - moi , doublons le pas avant que ton oncle se ravise , & prends des habits pour ce tournoi - ci , & pour quatre tournois encore , car aussi bien tu n'en auras autre chose de ta vie.

Bayard rit de bon cœur de la sallie de son ami : tu as raison , lui dit il , faisons diligence , car si le bon homme fait ses réflexions , nous ne tenons rien , il ne manquera pas d'envoyer ses ordres , & de fixer la somme qu'il veut dépenser. L'événement justifia leur prévoyance. Ils hâtèrent donc leur conducteur , & dans un moment ils se rendirent chez Laurencin , à qui Bellabrè porta la parole : nous venons , dit-il , de chez l'abbé d'Ainay , oncle de mon camarade , qui a fait une action bien généreuse ; il a su que son neveu a touché aux écussons du seigneur de Vaudrey , & il a été charmé de le voir marcher sur les traces de ses ancêtres ; comme il sait que nous logeons ensemble , il nous a envoyé chercher ce matin , & après nous avoir bien régales , il a donné à son neveu trois cents beaux écus pour avoir des chevaux , & afin que personne ne paraisse avec plus d'éclat que lui au tournoi , il lui a encore remis cette lettre adressée à vous , pour que vous lui donniez tout ce qu'il lui faut pour l'habiller ; mais , de grâces ne perdons pas un moment , car l'heure

nous appelle à notre devoir. Laurencin prit la lettre, la lut, & leur dit : soyez les bien venus, Messieurs, tout est ici à votre service, & à celui de M. l'abbé; sa générosité ne m'étonne pas, je n'ai jamais connu d'homme plus raisonnable, ni plus judicieux; j'ai eu affaire à lui pour de bonnes sommes, sans jamais aucunes difficultés.... Il alloit étendre la conversation, lorsque Bellabre, qui n'étoit pas venu pour écouter les éloges de l'abbé, l'interrompit : nous vous avons dit que nous sommes très-pressés, lui dit-il, ne nous retardez pas. Alors le bourgeois, pour servir leur impatience, leur fit présenter tout ce qu'il avoit de plus beau & de meilleur goût en velours, satin & étoffes d'or & d'argent dont ils choisirent, avec toute la diligence possible, pour sept à huit cents livres, & les mirent entre les mains des railleurs, avec ordre d'y mettre les ciseaux à l'instant même.

Cependant l'abbé s'applaudissoit de s'être défait de son neveu à meilleur marché qu'il n'avoit cru. Il se mit à table avec bonne compagnie qui dînoit chez lui, & pendant le repas, il raconta l'aventure : j'ai eu ce matin, dit-il, une terrible étreinte : mon petit étourdi de neveu de Bayard n'est pas allé toucher aux écussons de messire Claude de Vaudrey, & ne m'a-t-il pas fallu lui donner de l'argent pour se monter, & un ordre à Laurencin de lui fournir tout

ce qu'il lui faudra pour s'accoutrer. Vous avez fait là une fort bonne action, *Monseigneur*, lui dit son secrétaire; votre neveu, tout jeune qu'il est, veut se distinguer comme ont fait tous ses ancêtres, & sur-tout votre aïeul; mais une chose me choque ici; c'est que votre ordre à Laurencin est illimité, & que si votre neveu veut des étoffes pour deux mille écus, Laurencin les lui donnera. L'abbé, après avoir un peu rêvé, s'écria: vous pensez juste, je n'ai pas borné la somme; appelez bien vite le maître-d'hôtel. Celui-ci venu, l'abbé lui dit: il faut que vous alliez tout à l'heure chez Laurencin lui dire de ma part que j'ai donné ce matin un billet d'ordre à mon neveu pour prendre chez lui des étoffes pour paroître au tournoi, mais que je ne veux pas qu'il en donne au-delà de cent ou cent vingt livres; allez vite, & revenez de même. Le maître-d'hôtel partit à l'instant, fit diligence, & s'acquitta de sa commission. Cela est déjà fait, dit le marchand, sans lui donner le temps d'achever; je vous assure que le neveu de M. l'abbé est un aimable gentilhomme, & que je lui ai donné de quoi faire honneur à son oncle. Et pour combien d'argent en a-t-il pris, répliqua le maître-d'hôtel? Je vais vous le dire, reprit Laurencin. Aussi-tôt il ouvrit ses livres, & il trouva qu'il y en avoit pour près de huit cents livres: par notre-dame, s'écria l'autre,



*vous avez tout gâté ; je venois vous dire de n'en pas donner pour plus de cent ou de cent vingt livres. L'ordre ne porte pas cela , repartit Laurencin ; au contraire , il porte de donner ce que le jeune homme demandera , & s'il eût voulu le double , je n'en aurois pas fait de difficulté. Le mal est fait & sans remede , dit le commissionnaire , & il reprit le chemin de l'abbaye , où il trouva l'abbé avec sa compagnie où il les avoit laissés , c'est à dire , à table. Quand son maître le vit arriver , il lui demanda compte de sa commission. Je suis allé bien vite , répondit-il , mais j'étois parti trop tard , votre neveu avoit déjà fait sa foire , il n'en a pris que pour huit cents livres. Sainte-Marie , pour huit cents livres , s'écria l'abbé , en élevant les bras par dessus sa tête ! courez chez lui , & lui dites de reporter chez Laurencin ce qu'il a pris au-delà de cent vingt livres , autrement qu'il n'aura jamais rien de moi.*

Bayard de son côté prévint ce qui pouvoit arriver ; il ne se tint pas chez lui , & chargea ses gens de donner de l'exercice à quiconque viendrait de la part de son oncle ; en sorte que quand le maître d'hôtel revint , on lui dit que Bayard étoit chez le comte de Ligny : ne l'ayant pas trouvé-là , il revint sur ses pas , & on lui dit que le chevalier étoit allé essayer des chevaux au-delà du Rhône ; enfin on le fit mourir pendant deux heures par-tout où

Bayard n'étoit pas. Voyant donc qu'on se moquoit de lui, il prit le parti de s'en retourner rendre compte à son maître de son voyage & de son succès. C'est un petit frippon, dit l'abbé, il s'en repentira. Cependant tout le mal qui lui en arriva, fut d'avoir des habits, des chevaux & de l'argent, & de laisser à son oncle le temps de s'en consoler.

Les deux amis, Bayard & Bellabre, ayant fait leur coup à leur grande satisfaction, eurent chacun trois habillements uniformes pour le tournoi; car Bayard voulut que son ami y parût avec ses livrées, n'ayant rien l'un & l'autre qu'ils ne partageassent.

Il ne s'agissoit plus que d'avoir des chevaux; l'occasion s'en présenta d'elle-même. Un gentilhomme Piémontois, arrivé à Lyon depuis peu de jours, s'étoit cassé une jambe par une chute; il avoit deux chevaux de maître qu'il se détermina à vendre pour ne pas les nourrir à rien faire. Bellabre en fit la découverte, en parla à son ami, & le conduisit chez le gentilhomme malade, avec lequel le marché fut aisé à conclure: il les leur donna à essayer, après quoi le prix fut accordé à cent dix écus pour les deux chevaux; l'argent fut délivré, avec deux écus pour ses valets, qui conduisirent les chevaux au logis de leurs nouveaux maîtres.

Le tournoi étant indiqué à trois jours

delà, les deux gentilshommes employerent cet intervalle à faire panser & orner leurs chevaux avec tout le soin & la recherche possibles ; comme firent tous ceux qui devoient combattre.

Suivant le ban qui avoit été publié, avec la permission du roi, le tournoi commença le lundi 20 Juillet 1494. Le seigneur de Vaudrey, qui en étoit l'auteur, entra le premier dans la carrière & s'essaya contre plusieurs braves gentilshommes de la maison ou des troupes du roi, entr'autres Jacques Galyot de Genouillac, seigneur d'Alter, sénéchal d'Armagnac, qui fut depuis grand-écuyer de France, & grand-maître de l'artillerie ; Germain de Bonneval ; Louis de Médouville, seigneur de Sandricourt ; le seigneur de Châtillon, de la maison de Coligny ; le seigneur de Bourdillon, & nombre d'autres, la plupart honorés de l'amitié particulière du roi, & qui firent des merveilles. Or le bann portoit, qu'après que chacun auroit fait sa charge, il feroit le tour de la lice à visage découvert, pour que les spectateurs jugeassent qui auroit bien ou mal combattu.

Le chevalier Bayard alors dans sa dix-huitième année, encore foible & délicat en apparence, se mit en rang à son tour, & fit là son coup d'essai, que l'on jugea un peu téméraire pour son âge. Cependant, soit que par cette même raison le seigneur de Vaudrey voulut le favoriser, soit par

son adresse & sa force , il emporta les suffrages , & tout le monde convint que personne n'avoit si bien fourni la carrière , tant à pied qu'à cheval. Les dames surtout se récrièrent d'admiration , & quand il passa devant elles à visage découvert , elles le louerent dans leur patois , en termes singuliers : *Vey vos cest en malotru , il a mieux say que tous les autres.* Toute cette belle assemblée lui rendit le même témoignage , auquel le roi voulut bien ajouter le sien propre , en disant au comte de Ligny pendant son souper : "*par la foi de mort* " *corps* , mon cousin de Ligny , Piquet " a montré aujourd'hui , pour son coup " d'essai , ce qu'il doit être un jour ; c'est " le plus beau présent que je vous aie fait " de ma vie. Sire , répondit le comte , " c'est à votre majesté que l'honneur en " reviendra , & c'est à l'ardeur de lui plaire " qu'il doit la gloire du tournoi ; je ne " suis inquiet que d'une chose , c'est de " savoir la part que l'abbé d'Ainay prendra au succès de son neveu ". Le roi qui savoit déjà l'aventure , & qui en avoit ri de bon cœur , s'en divertit encore avec toute sa cour.

Environ un an après ce tournoi , le comte de Ligny prit Bayard en particulier , & lui dit : Piquet , mon ami , vous avez trop bien commencé le métier des armes , pour ne pas le continuer ; ce métier veut être exercé : ainsi quoique je vous aie fait

gentilhomme de ma maison avec trois cents livres de gages , & trois chevaux entretenus , je vous ai encore mis dans ma compagnie d'ordonnance , & mon avis est que vous alliez joindre vos camarades. Vous trouverez d'aussi braves hommes qu'il y en ait en France , & qui s'exercent journellement aux armes , joutes , & tournois , vous ne pouvez être mieux qu'avec eux en attendant qu'il y ait la guerre.

Bayard qui ne fouhaitoit rien avec plus d'ardeur , l'en remercia comme de la plus grande grace qu'il en eût reçu de sa vie. Monseigneur , lui dit-il , vous me prévenez ; j'étois dans le dessein de vous demander la permission de me rendre à la compagnie , dont j'ai entendu parler avec éloge , & mon empressement est tel , que si vous le trouvez bon , je partirai dès demain , & j'espère en valoir mieux toute ma vie. J'y consens , répondit le comte , mais je veux auparavant vous mener prendre congé du roi après son dîner. Il l'y conduisit en effet au moment que le roi sortoit de table : Sire , lui dit le comte , voici votre Piquet qui vient prendre congé de votre majesté , il va joindre ses compagnons en Picardie. Bayard se mit à genoux devant le roi avec un air modeste & assuré. Ce prince le regarda gracieusement , & lui dit : *Piquet , mon ami , Dieu veuille continuer en vous ce que j'ai vu au commencement , & vous serez prud'homme ;*

*vous allez dans un pays où il y a de belles dames ; faites tant que vous acquériez leurs bonnes grâces , & adieu , mon ami.* Bayard rendit grâces au roi avec respect , & ensuite prit congé des princes & seigneurs , qui tous l'embrassèrent , & lui témoignèrent le regret qu'ils avoient de le perdre , pendant que de son côté il n'avoit jamais ressenti tant de plaisir , & qu'il eût voulu être déjà rendu à son quartier.

Le roi fit appeller un de ses valets-de-chambre qui gardoit sa cassette , & lui ordonna de compter au chevalier trois cents écus , & lui fit encore présent d'un de ses plus beaux chevaux. Bayard , en reconnaissance , donna trente écus au valet-de-chambre , & dix à celui qui lui amena le cheval ; & ce premier trait de générosité augmenta encore l'estime de tous ceux qui en furent instruits.

Le comte le ramena chez lui , & le soir il lui donna des conseils avec la tendresse d'un père , ne lui recommandant autre chose que la religion , l'honneur & la vertu. Et l'embrassant enfin les larmes aux yeux , il lui dit : Adieu , mon ami , vous partirez demain avant que je sois levé , je vous souhaite toute prospérité & bon voyage. Bayard , un genou en terre , & lui baisant la main qu'il mouilloit de ses larmes , prit son dernier congé , & se retira , suivi de tous les gentilshommes & officiers de la maison , qui l'embrassèrent tendrement ,

& l'assurèrent du regret qu'ils avoient d'être séparés de lui. Dans le moment le tailleur du comte lui apporta de sa part deux riches habillements complets, & un de ses gens lui apprit que ce seigneur lui avoit envoyé, par un palefrenier, le plus beau cheval de son écurie tout harnaché. Le chevalier, surpris de tant de bienfaits ajoutés à ceux dont le comte l'avoit déjà comblé, chargea le tailleur de lui en faire ses très-humbles remerciements, puisqu'il ne pouvoit s'en acquitter lui-même, lui donna vingt écus pour lui, & dix pour le palefrenier. Ensuite il fit ses malles, pour que rien ne retardât son départ.

Dès qu'il fut jour, il fit partir ses meilleurs chevaux au nombre de six, beaux par excellence, après eux ses équipages, & lui-même les suivit avec cinq ou six autres bons chevaux qu'il avoit encore. Bellabre, son ami & son compagnon, ne put être du voyage, parce qu'il attendoit une couple de beaux chevaux qui lui venoit d'Espagne; mais il le conduisit quelques lieues, & lui promit de le rejoindre dans peu.

Bayard marcha à petites journées pour ne point fatiguer ses équipages; & quand il fut à trois lieues d'Aire en Picardie, où étoit la compagnie du comte de Ligny, il envoya un de ses gens pour lui préparer son logis. Dès que ses camarades le furent si proche, ils monterent à cheval au nom-

bre de cent vingt gentilshommes, & vinrent à la rencontre, croyant ne pouvoir faire trop d'honneur à un homme chéri du roi & de leur capitaine, & que depuis longtemps ils désiroient posséder, sur la réputation qu'il s'étoit faite. Ils le joignirent à demi-lieue de la ville, & l'abord se fit de part & d'autre avec de grands témoignages de joie, d'estime & d'amitié, & ils le conduisirent à la ville, où son entrée avoit l'air d'un triomphe, & où les dames, déjà aux fenêtres, étoient impatientes de voir ce jeune gentilhomme dont on leur avoit tant vanté les vertus, la sagesse & la grandeur d'ame.

Tout ce beau cortège étant arrivé au logis du chevalier, le souper se trouva prêt, suivant les ordres qu'il avoit donnés; une partie de la compagnie y resta, & la conversation roula toute sur le chevalier, particulièrement sur son succès au tournoi du seigneur de Vaudrey, & sur les bonnes grâces du roi.

Messieurs mes compagnons, répondit modestement Bayard, je n'ai pas encore eu le temps de mériter les louanges que vous me donnez; mais avec l'aide de Dieu, & sur vos traces, j'espère valoir quelque chose un jour. Un de la compagnie, nommé Tardieu, homme de bonne humeur, & aimant le plaisir, interrompit la conversation, & s'adressant au chevalier: Camarade, lui dit-il, vous n'êtes pas venu à la



garnison sans avoir la bourse bien garnie ; je vous apprends que les dames de cette ville effacent toutes celles de la province, & qu'en particulier celle chez qui vous êtes logé est une des plus belles ; elle sera ici demain, vous en jugerez. Je suis d'avis que pour votre bienvenue, vous fassiez parler de vous, & que vous donniez aux dames un tournoi dans huit ou dix jours ; il y a long-temps qu'elles n'en ont vu ; elles vous en sauront gré, & moi en particulier je vous aurai obligation de la première grâce que je vous aurai demandée. Quand vous auriez souhaité de moi chose plus difficile, répondit Bayard, soyez assuré que je ne vous l'aurois pas refusée, à plus forte raison une chose qui me fait plus de plaisir qu'à vous-même ; chargez-vous seulement d'en avoir la permission de notre commandant, & de m'envoyer le trompette. Ne vous inquiétez pas de permission, répliqua Tardieu, le capitaine Louis d'Ars (i) nous l'a donnée pour toujours : dans trois ou quatre jours il sera ici ; & s'il y a du mal, je le prends sur moi. Cela

---

(i) L'un des plus illustres capitaines de son temps. Il étoit Dauphinois, parent & voisin de Bayard. On m'a assuré que sa maison subsiste encore à quelques lieues de Grenoble, mais non pas à beaucoup près dans l'éclat où devoit être la postérité d'un si grand homme, & d'une si ancienne noblesse.

étant, dit Bayard, vous serez satisfait dès demain. Cependant l'heure de se séparer vint, chacun se retira avec promesse de se rejoindre le lendemain de bonne heure au même endroit. Tardieu y arriva le premier, & débuta par dire: Camarade, voici notre trompette que je vous amène, il n'y a plus à s'en dédire.

Quoique le chevalier, fatigué d'une longue marche, eût eu besoin de repos, cependant la proposition que Tardieu lui avoit faite de donner un tournoi, ne lui avoit pas permis de dormir un moment; il avoit passé toute la nuit à en disposer, l'ordonnance, qui se trouva déjà dressée, quand Tardieu entra. Elle portoit que  
" Pierre de Bayard, gentilhomme du  
" Dauphiné, nouvellement initié au mé-  
" tier de la guerre, des ordonnances du  
" roi, sous les ordres de haut & puissant  
" seigneur, monseigneur le comte de Ligny,  
" faisoit crier & publier un tournoi au  
" vingt de juillet, hors & tout proche les  
" murs de la ville d'Aire, à tous venants,  
" pour y combattre à trois coups de lance  
" sans lice, à fer émoulu, & armés de  
" toutes pièces, & douze coups d'épée,  
" le tout à cheval; dont le prix pour le  
" mieux faisant sera un brasselet d'or  
" émaillé de sa livrée, du poids de trente  
" écus. Que le lendemain seroit combattu  
" à pied, à la lance, à une barrière de hau-  
" teur d'appui; & qu'après la lance rom-

„ pue, il y auroit assaut à coups de hache,  
 „ à la discrétion des juges & gardes du  
 „ camp, dont le prix pour le mieux faisant  
 „ seroit un diamant de la valeur de qua-  
 „ rante écus. » Quand Tardieu eut lu cette  
 ordonnance, il s'écria : Mon compagnon,  
 jamais Lancelot, Tristant ni Gauvain ne  
 l'eussent mieux dressée : trompette, va crier  
 cela par la ville ; & d'ici à trois jours,  
 dans toutes les garnisons de la province,  
 pour que tous nos amis en soient instruits.  
 Or, il y avoit alors en Picardie plusieurs  
 compagnies faisant ensemble sept à huit  
 cents hommes d'armes, celles du maré-  
 chal de Cordes (k), des Ecoissois, du  
 brave & illustre seigneur de la Palice (l),  
 & plusieurs autres, qui toutes apprirent  
 par le trompette l'indication du tournoi à  
 Aire, à huit ou dix jours de là. Tous ceux  
 qui voulurent se mettre sur les rangs, hâ-  
 terent leurs équipages, & ; malgré la briè-  
 veté du terme, ils s'y rendirent au nombre  
 de quarante ou cinquante.

Dans cet intervalle arriva le vaillant  
 capitaine Louis d'Ars, qui fut charmé  
 d'être venu à temps pour assister au tour-  
 noi. Dès que Bayard le fut arrivé, il alla  
 lui rendre ses devoirs, & en fut accueilli

---

(k) Philippe de Crevecoeur, seigneur Picard, mort en 1494.

(l) Jacques Chabannes. Voyez à la fin du livre, note première.

avec toutes les démonstrations de joie possibles, comme un homme attendu, & comme un compatriote, & même un proche voisin. Pour surcroît de satisfaction au chevalier, son bon ami Bellabre arriva aussi le jour d'après le commandant, & eut de tout le monde une réception digne d'un ami de Bayard, & d'un camarade annoncé. Alors ce ne fut plus que plaisirs, fêtes & bals pour les dames, en attendant le jour désiré. Bayard fit voir par tout tant de grâces, de sagesse & de générosité, que les dames de la ville & celles de la province, venues pour la fête, ne pouvoient se lasser de le louer, ni s'empêcher de lui donner unanimement la préférence, sans que pour cela il conçut aucune vanité, ni ses compagnons aucune jalousie.

Enfin le jour indiqué arriva. On disposa l'ordonnance du tournoi, & chacun se présenta en état de combattre. Les deux juges du camp furent le capitaine Louis d'Arc, & le seigneur de Saint-Quentin, capitaine des Ecois. Le nombre des combattants se trouva de quarante-six, que les juges du camp partagerent au sort en deux bandes de vingt-trois contre vingt-trois. Cela fait, & les combattants étant prêts d'entrer en lice, le trompette sonna, & publia distinctement l'ordonnance du tournoi.

Suivant cette ordonnance, le chevalier parut le premier dans la barrière, & veldi

qui se présenta pour combattre contre lui ; fut Aymond de Salvaing , seigneur de Boissieu (m) son cousin , surnommé par sobriquet *Tartarin* , comme Bayard avoit celui de *Piquet* , suivant la coutume de ce temps-là. Ils coururent l'un à l'autre si vivement , que Boissieu rompit sa lance à demi-pied du fer , & Bayard l'atteignit au haut du garde-bras , & mit la sienne en cinq ou six pieces. Aussi-tôt deux trompettes sonnerent pour annoncer ce bel assaut. Ils retournerent à la seconde charge , & Tartarin atteignit Bayard si rudement au coude , qu'il faussa son garde bras , & que tous les assistants crurent qu'il lui avoit percé le bras de part en part. Le chevalier frappa Tartarin au-dessus de la visiere , & lui enleva un bouquet de plumes qu'il portoit. Enfin la troisième charge fut aussi belle que les deux premières.

Après eux parut Bellabre qui combattit contre un capitaine des Ecossois , nommé David de Fougas ; ils rompirent aussi chacun trois lances avec toute l'adresse possible , & à la satisfaction des spectateurs.

Ensuite le chevalier Bayard revint au combat à l'épée , suivant l'ordre du tournoi. Dès la première botte , il fit trois morceaux de la sienne , & du tronçon il fournir le nombre de coups ordonnés , avec un

---

(m) Voyez à la fin du livre , note seconde.

succès admirable. Les autres assaillants fournirent aussi leur assaut chacun à leur tour, de sorte que tous les assistants & même les deux juges du camp avouerent que l'on n'avoit jamais vu pour un jour mieux courir la lance, ni combattre à l'épée; & les suffrages se réunirent en faveur de notre chevalier, de Tartarin, de Bellabre, du capitaine David, du bâtard de Chimay, homme d'armes dans la compagnie du maréchal de Cordes & de Tardieu. (n)

La journée faite, & chacun ayant rempli sa carrière glorieusement, on se rendit au logis du chevalier, qui avoit fait préparer un souper magnifique pour les combattants & nombre de dames invitées, & que le bruit du tournoi avoit attirées de dix lieues à la ronde. Le repas fut suivi de danses & de plaisirs jusqu'à une heure du matin, que chacun se retira. Tout le monde combla de louanges l'auteur de la fête, & convint qu'il n'avoit point d'égal dans les exercices, & qu'on ne pouvoit voir un gentilhomme plus accompli.

Suivant l'ordonnance du tournoi, rapportée ci-dessus, on se prépara le lendemain à

---

(n) Jean de Tardieu, (du Rivail le nomme *Miles Rhutunensis*,) gentilhomme du Rouergue. Il étoit homme d'armes dans la compagnie du comte de Eigny avant Bayard, avec lequel on le retrouvera plusieurs fois dans cette histoire. Voyez les notes (op) du second livre.

recommencer. Tous les combattants se rendirent de bonne heure chez le capitaine Louis d'Ars, où le chevalier sans peur & sans reproche étoit déjà arrivé pour l'inviter à dîner avec le seigneur de Saint-Quentin, & les mêmes dames de la veille; le capitaine le promit, & comme il étoit jour de dimanche, ils allerent ensemble à la messe, au retour de laquelle chaque cavalier donnant le bras à sa dame, on se rendit chez le chevalier, où le dîner se trouva prêt, & où l'on fit encore meilleure chère que la veille. Le repas ne fut pas long, car à deux heures sonnantes la trompette appella les combattants à la carrière pour fournir la seconde journée, ceux qui n'avoient pas remporté le prix du premier jour espérant être plus heureux le second.

Les juges du camp, les seigneurs & les dames étant placés, Bayard entra le premier comme la veille, & eut pour adversaire un gentilhomme du Haynaut, estimé fort brave, nommé Hannotin de Suker. Ils se porterent par-dessus la barrière de si terribles coups, qu'en un instant leurs lances furent en pièces; ensuite ils firent assaut à la hache, qu'ils avoient apportée pendue à la ceinture, & leurs coups furent tels qu'il sembloit qu'ils se battissent à mort; enfin Bayard en porta un à son homme sur l'oreille, avec tant de force, qu'il le fit d'abord chanceler, puis tomber sur les genoux, & d'un seul coup, par-dessus la

barrière , lui fit baiser la terre. Alors les juges crièrent : *hola ! hola ! c'est assez ; qu'on se retire.*

Après eux , entra en lice Bellabre contre un gentilhomme de Gascogne , nommé Arnaulton de Pierreforade ; ils firent des merveilles , & dans un moment mirent leurs lances en éclats ; ensuite ils en vinrent à la hache si rudement , que celle de Bellabre fut rompue , & les juges les séparèrent. Ce fut le tour de Tardieu avec son adversaire David de Fougas , qui se firent admirer comme la veille , & après eux tous les combattants parurent , & firent tous des prodiges de force & d'adresse , en sorte qu'il étoit plus de sept heures quand le tournoi finit , & toute la compagnie avoua que pour un petit tournoi , on n'avoit jamais vu tant & de si habiles Athletes rassemblés.

Chacun se retira pour se désarmer , après quoi ils se rendirent tous chez le chevalier pour souper , où étoient déjà le capitaine Louis d'Ars , le seigneur de Saint-Quentin , & toutes les dames. Le repas surpassa les deux précédents ; & comme on peut bien le penser , la conversation roula sur les faits d'armes des deux journées ; chacun en dit son avis , & après le souper , il fut question d'adjuger les deux prix. Les juges allèrent aux opinions ; d'abord aux dames , les sommant de dire franchement & selon leur conscience qui avoit le mieux fait ,



*sans favoriser l'un plus que l'autre.* Tout le monde , tant les gentilshommes que les dames , convint qu'en général on n'avoit jamais vu si bien faire ; mais les avis se réunirent en faveur du chevalier Bayard , & les prix des deux journées lui furent adjugés & remis pour les donner à qui bon lui sembleroit. Les deux juges contestèrent poliment à qui prononceroit , mais le capitaine Louis d'Ars en défera si absolument l'honneur au seigneur de Saint-Quentin , qu'il ne put s'en défendre , & la trompette ayant sonné pour faire faire silence : messeigneurs , dit-il , qui êtes ici présents , tant ceux qui ont combattu , que ceux qui ont été spectateurs du tournoi dont messire Pierre de Bayard a donné les prix pour les deux journées , nous vous déclarons , & faisons savoir , qu'après nous être bien consultés & délibérés , monseigneur Louis d'Ars & moi , en qualité de juges par vous délégués pour adjuger les deux prix , & après avoir recueilli les avis des braves & illustres gentilshommes & des belles & nobles dames qui ont assisté au tournoi , nous avons trouvé que chacun a très-bien & vaillamment fait son devoir : mais que , sans faire tort à aucun , toutes les voix sont que le seigneur de Bayard a été *le mieux faisant des deux journées* : c'est pourquoi les seigneurs & dames lui déferent l'honneur de disposer des deux prix ; ainsi , seigneur de Bayard ,

c'est à vous à les distribuer à qui vous jugerez à propos. Le chevalier rougit & demeura un peu interdit, puis prenant la parole : Monseigneur, dit-il, je ne pense pas avoir mérité cet honneur, & je crois que beaucoup d'autres l'ont mieux mérité que moi ; cependant puisque les seigneurs & les dames veulent bien me l'accorder, je supplie tous mes compagnons, qui ont mieux combattu que moi, de trouver bon que je donne le prix de la première journée au seigneur de Bellabrè, & celui de la seconde au capitaine des Ecoissois, le seigneur David de Fougas, & en même-temps il les leur délivra, sans que personne s'en plaignit, & aussi-tôt les danses & les plaisirs commencerent comme la veille.

Pendant les deux années qui s'écoulerent depuis l'arrivée de Bayard en Picardie jusqu'au départ du roi pour le royaume de Naples, le chevalier donna fréquemment des tournois ; dans la plupart desquels il demeura vainqueur : il s'acquit l'estime & l'amitié de tout le monde ; & sur-tout des dames, qui ne pouvoient se lasser de louer sa sagesse, sa générosité, & ses autres vertus.

(1494.) Charles VIII s'étant résolu de revendiquer, par la force des armes, les droits qu'il avoit sur le royaume de Naples, entra en Italie à la tête d'une armée nombreuse, la traversa toute entiere, sans rencontrer d'obstacle ; & le 31

décembre , il fit son entrée à Rome , à la lueur des flambeaux , & la lance en arrêt , suivi de toutes ses troupes. Il y exerça aussi-tôt plusieurs actes de souveraineté , y fit planter ses justices , fit faire quelques exécutions de criminels , & donna à d'autres des lettres de graces. Le pape Alexandre VI , si connu par les crimes , n'ayant pu s'opposer à l'entrée du roi , s'étoit retiré dans le château Saint-Ange , pour ne pas être témoin de cet événement & de ses suites. Le roi le fit venir à composition , & le força à le couronner empereur de Constantinople & roi de Naples ; ensuite il partit pour soumettre ce royaume , où il laissa pour vice-roi Gilbert , comte de Montpensier , prince du sang. Le comte de Ligny qui suivit le roi dans ce voyage , s'y fit accompagner par le chevalier Bayard , tant pour avoir auprès de lui un jeune homme si brave , & qui lui étoit si cher , que pour lui donner occasion de se signaler. Puffendorff rapporte un trait de ce voyage qui mérite sa place ici. Il dit que le roi passant par Toscane , voulut s'en rendre maître , qu'il s'empara d'une partie des places de ce duché , & qu'il tenta d'avoir le reste : qu'après beaucoup de conférences avec les états , où on ne put convenir des conditions , un seigneur , nommé Pierre Caponi , prit en présence du roi le cahier des propositions , le déchira , & dit fièrement : *Puisque sa majesté nous demande*

*Impossible, elle n'a qu'à faire battre le tambour, & nous ferons sonner le tocsin; le roi étonné d'un discours si hardi, rabattit beaucoup de ses demandes, & à la fin se désista totalement.*

En passant à Grenoble, ce prince avoit choisi un nombre de gens du parlement pour s'en faire un conseil dans son voyage; Jean Palmier, président à mortier; Antoine Putod, Jean Fléard & Jean Rabot, conseillers; il nomma Fléard chancelier du royaume de Naples, par lettres du 20 mai 1495. Ce grand & savant personnage mourut, le 19 octobre de l'année suivante à Revero, proche de Mantoue, repassant en France avec tous ses confrères, après la révolte de Naples, dont nous parlerons bientôt.

Le roi, après sa glorieuse campagne; laissa une bonne partie de son armée pour la garde de ce royaume, & reprit le chemin de la France avec moins de dix mille hommes. Etant proche de Fornone, il fut inopinément attaqué par une armée de soixante mille hommes, tant des troupes du pape, qui étoit l'auteur de l'entreprise, que des Vénitiens, du duc de Milan & d'autres princes d'Italie. Leur dessein étoit de le surprendre, le défaire & l'enlever lui-même: il y avoit un prix de cent mille ducats pour celui qui le rapporteroit au camp mort ou vif, & six ducats pour chaque tête de François; mais le ciel en

disposa autrement. Charles, forcé de combattre avec si peu de forces, & comptant sur la valeur de ses troupes & de ses bons officiers (o) remporta une victoire complète, mit dix mille des ennemis sur la place, sans perdre plus de sept cents des siens, & le carnage auroit encore été plus grand, sans la crue subite d'une petite rivière qui empêcha le roi de profiter de son succès (p). Les ennemis y perdirent presque tous leurs chefs, sur-tout ceux des Vénitiens; plusieurs seigneurs de la maison de Mantoue y périrent; & le marquis lui-même ne dut son salut qu'à ses éperons & à la bonté de son cheval. Bayard se trouva dans l'armée du roi avec la compagnie du comte de Ligny; il s'y distingua plus que personne, & eut deux chevaux tués sous

(o) Parmi les gentilshommes qui combattirent à Fornoue, on compte nombre de seigneur Dauphinois, avec leurs compagnies, toutes composées de noblesse de la province: mais comme l'énumération en seroit trop longue, nous ne nommerons que les Terrails, les Allemans, les Sassenages, les Clermons, les Miolans, qui firent des prodiges de valeur.

(p) La nuit qui survint força les combattants de se séparer, le roi étant résolu d'achever le lendemain ce qu'il avoit si bien commencé: mais dans cet intervalle un torrent, qui divisoit les deux camps, s'accrut de la hauteur de sept pieds, & s'étant débordé, sauva, sans doute, les débris de l'armée combinée.

lui : il prit une enseigne de cinquante hommes d'armes , & la présenta au roi , qui , déjà instruit de l'ardeur avec laquelle il s'étoit comporté , lui accorda une gratification de cinq cents écus. Il se trouva encore à cette bataille un gentilhomme Dauphinois , nommé Jacques de Cize de Chambaran , âgé de dix-neuf ans , dont toute la famille , tant les femelles que les mâles , étoient de taille gigantesque. Celui-ci étoit alors dans la garde du roi , & sa famille s'est éteinte sous le règne de Henri IV.

Charles , après cette glorieuse journée de Fornoue , s'avança jusqu'à Verceil , où il trouva un corps considérable de Suisses venus à son secours : il fit lever le siège de Novarre , où Ludovic Sforce , se prétendant duc de Milan , tenoit assiégé Louis , duc d'Orléans , qui fut depuis le roi Louis XII. La noblesse Dauphinoise , qui avoit fait tant de merveilles à la dernière bataille , se signala encore devant Novarre ; mais elle y perdit trois grands hommes ; Pierre de Saffrenage , Charles Atterman , oncle de Bayard , & Barachin Alleman , son cousin germain , seigneur de Rocheschinard , chevalier de malte & grand-prieur de Provence.

Le roi , après ces expéditions , repassa en France & se rendit à Lyon , où se trouverent la reine Anne sa femme , & la

duchesse de Bourbon sa sœur (g), venues au-devant de lui. De Lyon il alla avec toute sa cour à Paris, & passa par Saint-Denis, où il visita les sépultures de ses ancêtres, comme s'il eût prévu qu'il ne devoit pas tarder à les rejoindre, quoiqu'il n'eût alors que vingt-six ans. Ensuite il passa encore deux années à visiter son royaume, pratiquant & donnant l'exemple de toutes sortes d'actes de vertus & de religion : enfin il se rendit à Amboise, où il apprit la révolte générale du royaume de Naples, la rentrée triomphante de Frédéric, la mort du comte de Montpensier, & le retour forcé de ses troupes : il se résolut à retourner en personne pour réduire ce royaume, & partit au mois de septembre, 1497, pour Lyon, mais il ne passa pas Tours : il revint sur ses pas à Amboise passer l'hiver, & il y mourut subitement au mois d'avril suivant, en regardant jouer à la paume, âgé de vingt-huit ans. Il avoit eu d'Anne de Bretagne, sa femme, quatre enfants, morts avant lui.

---

(g) Anne de France, femme de Pierre de Bourbon, seigneur de Beaujeu.



# HISTOIRE DU CHEVALIER BAYARD.

---

## LIVRE SECOND.

---

### SOMMAIRE.

*Louis XII succede à Charles VIII. Il répudie la reine Jeanne , & épouse la reine Douairiere. Il rend quelques offices vénaux. Il part pour la conquête du duché de Milan. Il s'en rend maître en très-peu de temps , & y fait son entrée. Naissance de madame Claude. Bayard va à la cour de Savoie. Honneurs qu'il y reçoit. Il y donne un tournoi à la priere d'une dame qu'il y avoit aimée autrefois. Il remporte le prix du tournoi. Ludovic Sforce rentre dans Milan. Bayard avec cinquante hommes en défait trois cents. Il les poursuit jusque dans la ville , & est fait prisonnier. Honneurs qu'il reçoit de Ludovic , qui le renvoie sans rangon. Ludovic se sauve de*



*Milan, & est pris. Milan se soumet au roi. Désintéressement admirable de Bayard. Le roi envoie une armée à Naples. Mort du comte de Ligny, Bayard défait un parti Espagnol, & prend Sotomayor, qu'il traite trop généreusement. Cet Espagnol se sauve contre sa parole, & est repris. Il parle mal de Bayard, qui l'appelle en duel. & le tue. Combat de treize François contre autant d'Espagnol, où Bayard & d'Orsoy seuls soutiennent contre treize. Il surprend un trésorier des ennemis, & lui enleve son trésor. Distribution qu'il en fait. Grand trait de générosité. Alarme donnée au camp François. Bayard défend seul un pont contre deux cents Espagnols. Il est secouru, pris & délivré. Expédition en Roussillon. Mort de la reine Jeanne, première femme du roi. Maladie de Louis XII. Sa guérison. Mort de Frédéric, roi de Naples, de la reine Isabelle de Castille & de Philippe d'Autriche son gendre. Ferdinand épouse Germaine de Foix niece du roi. Caractère de cette reine. Bologne soumise au pape par les troupes du roi. Ingratitude de Jules II.*

**C**HARLES VIII étant mort sans enfants, Louis, duc d'Orléans, son beau-frère (a), lui succéda, comme le plus

---

(a) Il étoit alors âgé de trente-six ans, & étoit fils de Charles, duc d'Orléans, dont le père,

prochain héritier de la couronne. Il se fit sacrer à Rheims, le 27 mai 1498 ; & prit la couronne à St. Denis, le premier juillet suivant.

Il avoit épousé Jeanne de France, sœur de Charles & fille de Louis XI. C'étoit un mariage forcé, & qui ne s'étoit fait que par la volonté absolue de son redoutable beau-pere ; & mariage conséquemment nul, d'autant plus qu'il paroissoit constant qu'elle ne pouvoit être mere. Louis ordonna que les procédures pour leur séparation fussent commencées, & le pape nomma des commissaires (b) qui instruisirent le procès, & déclarèrent le mariage nul. Le roi lui donna le duché de Berry pour apanage : elle se retira à Bourges, y vécut encore sept ans, & mourut en 1505 ; en odeur de sainteté.

Cette affaire terminée, le roi se maria, le 18 janvier 1499, à la reine douairière, Anne de Bretagne (c), & ce fut alors.

---

Louis I, frere de Charles VI, avoit épousé Valentine de Milan, qui lui avoit apporté ses droits sur ce duché. La mere de Louis XII étoit Marie de Cleves.

(b) Philippe de Luxembourg, évêque du Mans, Louis d'Amboise, évêque d'Alby, depuis cardinal, & Pierre, évêque de Ceura, Portugais.

(c) Son contrat de mariage avec Charles VIII portoit cette clause singulière, qu'en cas qu'elle devînt veuve, elle ne pourroit se remarier qu'avec

qu'il rendit vénaux tous les offices royaux qui n'étoient pas offices de judicature , & en retira des sommes considérables , ne voulant point fouler son peuple par des augmentations de tailles , ou par de nouveaux impôts.

(1499.) Dans ce temps-là le duché de Milan étoit , comme nous l'avons dit , dans les mains de Ludovic Sforce , qui en jouissoit au préjudice du roi , auquel il appartenoit du chef de son aïeule-paternelle , Valentine Visconti , femme de Louis , duc d'Orléans , son aïeul , frere de Charles VI , mariée en 1386 , à condition que faute de mâles de la maison de Visconti , le duché tomberoit à elle ou à sa postérité.

Louis conçut donc le dessein de rentrer dans ses droits , négligés tant à cause des guerres contre les Anglois , que par les divisions des maisons d'Orléans & de Bourgogne ; l'occasion s'en présentoit , & il étoit en étant de chasser l'usurpateur. Il se rendit à Lyon , où il fit son entrée le premier Juillet 1499 , & envoya son armée par l'Astesan , sous la conduite de Jean-Jacques Trivulce (d) & du seigneur d'Au-

le successeur du roi , & cela , pour assurer plus solidement l'union de son duché de Bretagne à la couronne de France.

(d) Trivulce & d'Aubigny furent tous deux dans la suite maréchaux de France. Le premier

bigny , tous deux grands capitaines. Louis commença par s'assurer des Vénitiens , & leur abandonna Crémone , & tout le territoire compris entre les rivières d'Adda & de Serio , quoiqu'il ne fût encore le maître ni de l'une , ni de l'autre. L'armée débuta par le saccage de deux petites places , *Nona & la Rocca* ; de là elle mit le siege devant Alexandrie , qui fut bien défendue par ceux qui la tenoient pour Ludovic , mais qui fut enfin prise. Sitôt que la garnison de Pavie en fut avertie , elle remit sa place à l'armée du roi. Ludovic , abandonné de ses sujets , & ayant déjà perdu une partie de ses villes , quitta Milan , emporta avec lui tous ses trésors , & s'enfuit en Allemagne , auprès de l'empereur Maximilien premier , qui le reçut comme un ancien ami & allié. Après son départ , la garnison de Milan imita celle de Pavie , & abandonna la ville à l'armée Française. Le roi , en ayant reçu la nouvelle , s'y rendit en diligence , & y fit son entrée , & peu de jours après fut maître de la citadelle , par la lâcheté du gouverneur , qui

---

étoit d'une des premières maisons de Milan ; le second étoit de la maison royale d'Écosse , & se nommoit Berault Stuart. Trivulce mourut , en 1518 , à Milan , où il fut enterré dans le tombeau de ses ancêtres , avec cette épitaphe laconique : *Joannes-Jacobus Trivulcius , magnus , qui auxquam quievit , quiescit. Tace,*

se laissa corrompre. C'étoit la dernière ressource de Sforce , qui espéroit qu'elle lui serviroit un jour à recouvrer les places qu'elle s'étoient soumises à la France : mais la reddition entraîna toutes celles qui lui restoient encore , en sorte que tout le duché fut aussi-tôt réduit à l'obéissance du roi , & peu après la seigneurie de Gênes , dont fut fait gouverneur Philippe de Cleves , seigneur de Ravestein , proche parent de Louis XII.

Le 14 octobre de la même année , naquit madame Claude , fille du roi & de la reine Anne , qui fut dans la suite reine de France , & femme de François I. Peu après que Louis en eut eu la nouvelle , il partit de Milan pour retourner dans son royaume , laissant pour gouverneur de ses conquêtes Trivulce ; la garde de la citadelle au seigneur d'Espî (e) ; & celle de la Roquette à un Ecoissois parent d'Aubigny. Avant de quitter Milan , Louis retrancha plusieurs impôts , en modéra quelques autres , & partit chargé de lauriers & des bénédictions des peuples , qui venoient tous les jours en foule se soumettre à ses loix. Il se rendit à Lyon , de là à Orléans , où il termina l'ancienne querelle des ducs de Gueldres & de Juliers , & les réconcilia pour toujours.

Après le départ du roi , les garnisons

(e) Il fut dans la suite grand-maître de l'artillerie.

Françoises demeurées dans la Lombardie , sans ennemis à combattre , passoient le temps dans les plaisirs , entr'autres , à se donner des fêtes & des tournois , selon l'usage de ces temps-là. Bayard profita de ce loisir pour aller voir ses amis en Savoie , dans la maison du duc , où il avoit été page.

Charles I , son ancien maître , dont le souvenir lui étoit encore cher , étoit mort. Sa veuve , Blanche Paléologue , héritière de Montferrat , ( fille de Guillaume VI & d'Elisabeth Sforce ) se tenoit à Garigan en Piémont , qui lui avoit été donné pour son douaire. C'étoit une princesse très-vertueuse & très-généreuse , & qui n'avoit pas eu pour Bayard moins d'amitié que le feu duc son époux. Sa cour étoit aussi brillante qu'aucune autre de l'Europe , & les étrangers y étoient reçus avec une magnificence royale. Elle avoit alors pour surintendant de sa maison , le seigneur de Fluxas , dont la femme avoit été avant son mariage , & étoit encore favorite de la princesse. Cette dame étoit auprès d'elle en qualité de demoiselle , lorsque le chevalier entra page du duc , il y avoit alors environ dix ans. Elle étoit belle , vertueuse & de bonne maison. Bayard se trouvoit doué des mêmes avantages , & cette conformité avoit fait naître entre eux une inclination qui devint bientôt amour ; en sorte que s'il eût dépendu d'eux , ils se

seroient volontiers mariés ; mais le voyage du duc à Lyon , & l'entrée de Bayard au service du roi de France les sépara , de façon que jusqu'au temps dont nous parlons , ils n'avoient eu nouvelles l'un de l'autre que par lettres. Dans cet intervalle , la beauté & le mérite de cette demoiselle lui procurèrent l'alliance du seigneur de Fluxas , qui étoit riche & puissant , quoiqu'elle n'eût point de biens. Quand elle vit le chevalier à la cour de la duchesse , elle le reçut avec tous les témoignages d'amitié que la bienfaisance pouvoit lui permettre : elle avoit été instruite de toutes les occasions où il avoit acquis de l'honneur , du tournoi du seigneur de Vaudrey , de celui d'Aire , & de tous ceux qui les avoient suivis , sur-tout de la journée de Fornoue , où il avoit été loué par le roi même , & dont le bruit avoit été grand en France & en Italie. Elle l'en félicitoit , & ils se rappelloient encore avec plaisir leurs anciennes amours : enfin , lui dit-elle , puisque vous trouvez tant de plaisir & d'honneur dans les tournois , je voudrois que vous en donnassiez le plaisir à la princesse chez qui vous avez commencé à en apprendre le métier. Madame , lui répondit Bayard , vous savez que mes premiers sentiments ont été pour vous , que je vous ai toujours porté respect & obéissance , & que j'ai été aussi reconnaissant de l'amitié que vous avez eue pour moi , que de celle de la duchesse même ;

vous n'avez donc qu'à ordonner ce qui se pourra faire pour votre plaisir & pour le sien , & pour celui de toute la cour. Cela étant , mon cher chevalier , dit la dame de Fluxas , vous obligerez beaucoup la princesse & moi , de lui donner un tournoi ; vous êtes dans ces environs , tant de braves officiers François , qu'il est impossible que la fête ne soit belle. Je vous le promets , repartit Bayard , & dans peu de jours ; & comme vous êtes la personne du monde dont les bonnes grâces me sont les plus précieuses , je vous honore trop pour vous demander d'autre faveur que votre main à baiser , & seulement un de vos brettelets : la dame le lui donna , & il le reçut gracieusement sans lui dire , ce qu'il avoit dessein d'en faire , & l'heure du souper étant venue , il eut l'honneur de s'asseoir à la table de la duchesse où il avoit autrefois fait le service. Après le souper , on dansa , & cette bonne princesse lui fit encore l'honneur de s'entretenir avec lui , de lui faire raconter tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle ne l'avoit vu , & de lui témoigner sa satisfaction de son avancement.

Bayard , retourné chez lui , ne pensa plus qu'à son tournoi ; c'étoit pour lui un plaisir , ou plutôt une passion : il ne s'occupa toute la nuit qu'à en rédiger l'ordonnance , en sorte que dès le lendemain matin , il envoya un trompette en faire la publication.



dans toutes les villes voisines où il y avoit garnisons , & déclarer aux officiers & gentilshommes qui voudroient s'y trouver armés de toutes pieces , qu'à quatre jours de là , qui seroit un dimanche , le chevalier Bayard , donneroit dans la ville de Carignan , un tournoi , dont le prix seroit un brasselet de sa dame , où pendroit un rubi de la valeur de cent ducats , qu'il *délivreroit au mieux faisant , à trois coups de lance sans lice , & douze coups d'épée.*

Le trompette fit la publication , & rapporta les noms de quinze gentilshommes qui avoient promis de s'y rendre. La duchesse apprit avec beaucoup de joie la galanterie de Bayard , & ordonna que les échafauds fussent prêts dans la place d'armes pour le jour indiqué.

Le jour venu , le chevalier s'y rendit avec le seigneur de Mondragon , & deux autres tous armés de pied en cap ; & bientôt tous les combattants y arrivèrent. Les premiers qui entrèrent en lice furent Bayard & le seigneur de Rouastre , adroit & vigoureux gentilhomme , & porte-en-seigne du duc régnant , Philibert II. Celui-ci débuta par un beau coup , dont il mit sa lance en trois ou quatre pieces ; Bayard lui porta un si grand coup sur le haut de son grand buffle , qu'il l'abattit percé à jour , & mit sa lance en cinq ou six éclats. Ils coururent la seconde lance , & firent au moins aussi bien qu'à la première :

Bayard lui porta la sienne si violemment à la visière qu'il lui enleva son panache , & fit chanceler le cavalier sans cependant le désarçonner. A la troisième lance , Rouastre croissa la sienne fort adroitement , & le chevalier mit la sienne en pièces. Après eux combattirent les seigneurs de Mondragon & de Chevron , qui furent admirés de tous les spectateurs ; tous les autres combattants parurent à leur tour , & tous firent des merveilles.

L'assaut à la lance fini , on en vint aux épées. Bayard au second coup rompit la sienne , & fit voler celle de son adversaire : ensuite les autres fournirent chacun leur carrière , & on convint que tous avoient parfaitement bien fait , & le tournoi finit avec le jour. Alors la duchesse ordonna au seigneur de Fluxas d'inviter tous les gentilshommes à souper avec elle , & comme elle étoit magnifique en tout , le souper se trouva digne d'elle & d'eux. Après le repas , & avant que les plaisirs & la danse commençassent , les trompettes & haubois annoncèrent qu'il étoit temps de donner le prix du tournoi à qui seroit jugé l'avoir gagné. Les seigneurs de Grammont & de Fluxas , juges du camp , prirent la voix de la princesse , & ensuite des spectateurs , des dames , & des combattants mêmes , qui tous unanimement adjugerent le prix au chevalier. Ce fut donc à lui que les deux juges le présentèrent ; il rou-

git , & le refusa ; mais ne pouvant s'en défendre , il déclara que c'étoit à la dame de Fluxas que l'honneur en appartenoit ; que l'ayant gratifié d'un de ses brasselets , c'étoit à elle à délivrer le prix. Le seigneur de Fluxas , assuré de la vertu de sa femme & de celle de Bayard , ne se formalisa point de la déclaration ; il joignit cette dame avec le seigneur de Grammont , & celui-ci porta la parole : madame , lui dit-il , monseigneur de Bayard , à qui toute la compagnie a déferé le prix du tournoi , déclare que c'est vous qui l'avez gagné , par la faveur que vous lui avez faite de votre brasselet , qu'ainsi c'est à vous à en disposer , & je viens vous le présenter pour cela. La dame reçut cette nouvelle galanterie du chevalier avec ses graces ordinaires , & le remercia de l'honneur qu'il lui faisoit. Puisque vous dites , ajouta-t-elle , que mon brasselet vous a rendu vainqueur , je le garde pour moi , & le conserverai toute ma vie pour l'amour de vous ; mais le rubis qui vous appartient comme vainqueur , puisque vous le refusez , je crois devoir le remettre au seigneur de Mondragon , qui a les voix après vous. Le prix fut donc délivré , & le choix fut généralement applaudi. Après le prix donné , le bal commença , suivant l'usage de cette cour , où les plaisirs ne manquoient pas : la noblesse Française les fit durer encore cinq ou six jours , après lesquels chacun rejoignit sa garnison.

La duchesse ne pouvoit contenir sa joie , de voir son ancien page aimé , estimé & honoré si généralement , qu'il ne faisoit pas même de jaloux. Bayard alla prendre congé d'elle , l'assurant qu'après le prince qu'il servoit , personne au monde n'avoit plus d'empire qu'elle sur lui , & qu'il seroit toute sa vie à son commandement. De l'appartement de la duchesse , il passa dans celui de ses premières amours , la dame de Fluxas , de qui les adieux ne se firent pas sans larmes versées de part & d'autre. Cette belle inclination ne fut interrompue qu'à leur mort , sans que leur réputation en souffrît la moindre atteinte , & ils conserverent toute leur vie l'habitude de s'envoyer des présents chaque année.

Pendant long - temps on ne parla à la cour de la princesse que du mérite de Bayard , & de ses rares qualités. Il y donna deux marques de sa reconnoissance , qui étoient en lui une vertu dominante , l'un à Pison de Chenas , dont nous avons parlé , & l'autre à l'écuyer sous lequel il avoit commencé ses exercices. Il fit présent au premier d'un beau cheval , & le chargea d'envoyer au second une belle mulle à Montcaillier , où il s'étoit retiré & marié.

Peu de temps après ce qui vient d'être rapporté , Ludovic Sforce , qui s'étoit retiré en Allemagne , & qui avoit emporté beaucoup d'argent , y avoit levé une armée composée d'un bon nombre de Lansquenets ,

de Suisses & de Bourguignons , & d'un beau corps de cavalerie Allemande. Avec ces troupes , il rentra en Lombardie , & le troisieme jour de janvier il surprit la ville de Milan , par le moyen de quelques intelligences qu'il y avoit conservées ; & il en chassa les François , la citadelle tenant toujours pour le roi. A l'exemple de la capitale , la plupart des villes conquises par Louis , se soumirent à Sforce , & particulièrement celles de la route de Gênes , comme Tortone , Voghere , & autres places fortes. Quand le roi eut appris cet événement , il résolu de réduire de nouveau ces rebelles , & envoya une puissante armée , sous les ordres du comte de Ligny & de Trivulce.

Pendant le peu de temps que Ludovic occupa Milan , depuis qu'il l'eut surprise , jusqu'à ce qu'il en fut chassé de nouveau , Bayard étoit resté en Italie après le départ du roi , & avec le congé du comte de Ligny. Il ne doutoit pas que la fuite de Ludovic , auprès de l'empereur Maximilien , ne fût une feinte , & qu'il ne revînt bientôt avec des forces ; qu'ainsi son retour occasioneroit plus d'affaires qu'à la premiere campagne , où il ne s'étoit passé aucune action. L'ardeur qu'il avoit pour exceller dans le métier des armes , le tenoit continuellement au guet pour chercher des occasions de se signaler & de servir son prince. Il étoit en garnison alors à vingt milles

milles de Milan , où il passoit le temps avec ses camarades dans tous les exercices militaires. Il fut informé un jour qu'il y avoit dans Binasco trois cents chevaux , qu'il seroit facile de défaire ; il en parla à ses compagnons , qui aimoient trop ce jeu-là pour refuser la partie : ils sortirent donc de grand matin au nombre d'environ cinquante maîtres pour tenter l'aventure. De l'autre côté, le capitaine qui commandoit dans Binasco , étoit brave & alerte , & s'appelloit Jean-Bernardin Cazache. Il fut par ses espions qu'un parti François devoit venir l'attaquer , si bien que pour n'être pas surpris , il vint à leur rencontre , à la portée d'une carabine , en deça de ses barrières. Ce fut un plaisir pour lui de voir si peu de monde , comptant par l'avantage du nombre en avoir bon marché. Dès que les deux troupes s'aperçurent , elles fondirent l'une sur l'autre , criant d'un côté , *France , France* , & de l'autre , *More , More*. La charge fut vive , & il en fut de part & d'autre renversé à terre un grand nombre qui eurent bien de la peine à se remonter. Mais Bayard sembloit un lion furieux ; il faisoit voler des têtes & des bras avec une intrépidité sans pareille. Voyant qu'après une heure de combat , la victoire n'étoit pas encore décidée en sa faveur , il s'écria : comment , mes compagnons , cette poignée de gens vous tiendra-t-elle ici tout le jour ? Si ceux

qui sont dans la place en étoient avertis ; nous serions tous perdus ! Courage , mes amis , redoublons nos coups , & les renversons. Ces paroles ranimerent la troupe , chacun se sentit une nouvelle ardeur , & criant encore *France , France* , ils tombèrent sur les ennemis avec une telle impétuosité , qu'ils leur firent quitter la place & reculer , en faisant cependant toujours bonne contenance. Les François les suivirent de cette sorte quatre ou cinq milles vers Millan ; mais les Lombards se voyant près de la ville , tournerent bride , & s'y sauvèrent à toutes jambes , & les François les chassoient toujours. Quand ceux-ci furent presque à la vue des murs , un des principaux & des plus expérimentés , voyant , le danger s'écria : *tourne , homme d'armes , tourne*. Chacun obéit , excepté Bayard qui étoit trop échauffé pour l'entendre ; il poursuivoit les fuyards avec tant d'ardeur , qu'il entra dans Milan avec eux , & les chassa jusqu'au palais du prince. Les croix blanches qu'ils portoit le firent bientôt reconnoître pour un François , & tout le peuple cria après lui , *Piglia , Piglia* ; il fut environné dans un moment , & fait prisonnier par Cazache , qui l'emmena chez lui & le fit désarmer. Il fut surpris de voir un homme de vingt-quatre ans , qui avoit donné des marques d'une force & d'une bravoure si extraordinaires. Ludovic entendant le bruit que cette aventure faisoit , en demanda la cause ; on

l'instruisit de la déroute du capitaine Cazache , & de ce qu'un François , d'une valeur merveilleuse, quoiqu'extrêmement-jeune, avoit suivi les fuyards jusque sous les fenêtres. Il fut curieux de le voir , & commanda qu'il lui fût amené. On alla aussi-tôt dire au capitaine Cazache d'envoyer son prisonnier , Cazache , qui étoit brave & généreux , craignant que Ludovic ne se livrât à sa fureur , & ne fit un mauvais parti au jeune François , voulut le conduire lui-même au palais , après l'avoir fait revêtir d'un de ses habits & mis en état de paroître. Ludovic ne fut pas moins étonné de son air de jeunesse , que des louanges qu'il lui avoit entendu donner. Mon gentilhomme , lui dit-il , approchez-vous , & me dites ce qui vous a amené en cette ville. Bayard , qui de sa vie ne s'étoit étonné de rien , lui répondit librement : en vérité, Monseigneur, je ne pensois pas y être entré seul , je croyois être suivi de tous mes camarades , mais ils sont plus sages & plus au fait de la guerre que moi , sans cela ils seroient prisonniers comme je le suis ; cependant , dans ma disgrâce , je loue le ciel de ce que je suis tombé en aussi bonnes mains que le capitaine à qui je me suis rendu. Ludovic lui demanda de combien étoit l'armée Française : Monseigneur , repartit Bayard , je vous jure que je ne pense pas qu'il y ait plus de quatorze ou quinze cents hommes d'armes , & seize à dix-



huit mille hommes de pied , mais ce sont tous gens d'élite , & résolus à soumettre cette fois , & pour toujours , le duché de Milan au roi notre maître ; & pour vous , Monseigneur , je vous assure que vous seriez aussi bien & plus en sûreté de votre personne en Allemagne qu'ici ; car vos gens ne sont pas capables de nous résister. Le duc feignit de prendre plaisir à l'assurance avec laquelle Bayard parloit , mais elle ne laissa pas de lui donner à penser ; néanmoins pour lui montrer que le retour des François ne l'étonnoit point ; il lui dit en raillant : ma foi , mon gentilhomme , je souhaite que l'armée du roi de France & la mienne se rencontrent , pour que le sort d'une bataille décide entre lui & moi de la possession de ce duché , car je ne vois pas qu'il y ait autre moyen de nous accorder. Bayard lui répondit sur le même ton : & moi , Monseigneur , je voudrois que ce fût plutôt demain que dans trois jours , pourvu que je fusse hors de prison. Qu'à cela ne tienne , dit le prince , je vous rends libre dès ce moment , & demandez-moi tout ce que vous voudrez , je vous l'accorde. Le chevalier qui ne s'attendoit pas à tant de générosité , mit un genou en terre pour l'en remercier : toute la grace que je vous demande , dit-il , Monseigneur , c'est de me faire rendre mes armes & mon cheval , & de me faire conduire à ma garnison qui est à

vingt milles d'ici ; voila le plus grand bien que vous puissiez me faire , & dont je serai tellement reconnoissant , que *hors le service du roi mon maître , & mon honneur sauf* , je serai toujours à votre commandement. Je vous l'accorde , reprit le prince , vous allez être content. Capitaine , ajouta-t-il , en se retournant vers Cazache , faites-lui rendre son cheval , ses armes , & tout ce qui lui appartient. Rien n'est plus aisé , dit Cazache , tout est chez moi , & en même-temps il ordonna à deux ou trois de ses gens d'apporter à l'instant les armes de Bayard & d'amener son cheval ; ce qui étant fait , Ludovic le fit armer en sa présence , & le chevalier , sans mettre le pied à l'étrier , se jeta en selle , ensuite il se fit donner une lance , & levant sa visière , je vous rends graces de tout mon cœur , dit-il au prince , du bienfait que je reçois de vous , & je regrette d'être incapable de le reconnoître.

Comme cela se passoit dans une cour fort spacieuse , Bayard fit faire quelques courbettes à son cheval , & ensuite fournit une carriere qu'il finit par rompre sa lance en cinq ou six pieces. Ludovic ne fut pas à beaucoup près réjoui de ce qu'il venoit de voir , au contraire , il ne put taire ce qu'il en pensoit : si tous les hommes d'armes de France , dit-il , ressembloient à celui-là , j'auroit un mauvais parti. Cependant il tint parole , & lui donna un trompette

pour le conduire à sa garnison ; mais il n'alla pas si loin : dans ce jour-là même l'armée Françoisse s'étoit rapprochée de sept à huit milles , & savoit déjà que la vivacité de Bayard lui coûtoit sa liberté , mais chacun excusoit sa jeunesse & son ardeur.

A peine fut-il au camp , qu'il se rendit chez le comte de Ligny , son général , qui fut bien étonné de le voir. Eh ! comment , Piquet , lui dit-il , êtes-vous sorti de prison , avez-vous payé votre rançon ? J'étois prêt à envoyer un trompette pour la payer , & vous ramener. Monseigneur , répondit Bayard , je vous en remercie comme je dois ; le seigneur Ludovic vous en a épargné la peine , & a fait aujourd'hui assaut de générosité avec vous ; il m'a renvoyé sans rançon : ensuite il lui raconta mot à mot ce qui lui étoit arrivé , en présence du seigneur Trivulce & d'une foule d'officiers que la joie de le revoir avoit amenés. Trivulce lui demanda , si à juger de la contenance & des discours de Ludovic , il croyoit qu'il risquât la bataille. Monseigneur , répondit Bayard , il ne s'est pas expliqué jusque-là avec moi , mais il ne m'a pas paru un homme facile à étonner , & peut-être avant peu vous en saurez des nouvelles. Quant à moi , je ne puis que me louer de lui ; & tout ce que je fais , c'est que la plupart de les gens sont dans Novarre , & qu'il doit les aller joindre , ou bien leur ordonner de s'approcher de Milan.

Nous avons dit que Ludovic étoit rentré dans Milan , & que la citadelle étoit toujours restée aux François : quand il vit l'armée du roi si proche de lui , il craignit de se trouver enfermé entr'elle & la citadelle , c'est pourquoi il s'échappa de nuit pour se retirer à son armée à Novarre avec presque tout son monde , laissant dans la ville le cardinal son frere avec peu de gens. Sur ces entrefaites , la Trimouille étoit arrivé à l'armée de France : il fut résolu entre lui , le comte de Ligny & Trivulce , & tous les lieutenants - généraux , d'aller attaquer Ludovic dans Novarre : il ne manquoit pas de troupes , mais elles étoient composées de Bourguignons , Suisses , Lansquenets & cavalerie Allemande , & par cette variété , difficiles à gouverner ; aussi en peu de jours la ville tomba-t-elle entre les mains des généraux François. Cela arriva le vendredi avant Pâques fleuri.

On fit courir le bruit que le prince n'étoit pas dans la ville , & qu'il s'étoit une seconde fois retiré en Allemagne ; mais soit qu'il fût trahi ou non , il fut ordonné que les gens de pied passeroient par-dessous la pique , & Ludovic , y passant parmi les autres en habit de soldats , fut reconnu & fait prisonnier , & le reste de son armée congédié vies & bagues sauvées (f). Ce qui est de

---

(f) Ludovic Sforce fut conduit prisonnier en France , d'abord à Pierre-Scize à Lyon , ensuite

certain , c'est que les Suisses s'étant mutinés , ou faute de paiement , ou à l'instigation d'Antoine de Bessay , grand-bailli de Dijon (g) , qui avoit beaucoup de crédit chez eux , ou enfin parce que Ludovic avoit moins du Suisses dans Novarre que le roi n'en avoit devant la place , ils refuserent de combattre les uns contre les autres , ce qui est arrivé souvent , & a décidé du gain ou de la perte d'une bataille. Quoi qu'il en soit , Ludovic méritoit un sort plus heureux , s'il eût combattu pour une meilleure cause ; il étoit brave , généreux & bienfaisant , mais ces bonnes qualités ne le garantirent pas des caprices de la fortune.

Quand le cardinal son frere apprit qu'il étoit prisonnier , il fit promptement sauver ses deux fils en Allemagne auprès de l'empereur , & lui-même se souva vers Bologne , avec une escorte de cinq ou six cents chevaux ; mais il fut arrêté en route par Severin de Gonzague , capitaine des Vénitiens , qui le remit aux François & garda le butin , argent , meubles & bagages , que l'on

au Lys-Saint-Georges en Berry , & enfin au château de Loches en Touraine , où il mourut en 1510.

(g) Antoine de Bessay , baron de Trichâtel , & d'une ancienne & illustre maison de la comté de Bourgogne. Il étoit en grand crédit auprès des cantons Suisses , & ce fut lui qui eut commission du roi de lever chez eux un corps de quinze mille hommes pour la conquête du Milanéz.

offra deux cents mille ducats. Les révoltés de Milan & du Duché ne furent pas plutôt le sort de leurs princes, qu'ils se soumirent au roi, s'attendant au pillage & au saccagement de leur ville; mais ils trouverent un roi & des généraux plus magnanimes qu'ils ne méritoient, & qui leur firent grace entiere.

Lors de la conquête de Milan, l'année précédente, par Louis en personne, ce prince voulant récompenser les grands officiers, leur avoit donné plusieurs places du Duché pour les tenir en fiefs relevant de lui: entr'autres au comte de Ligny, Tortone, Voghere, & quelqu'autres places: elles avoient toutes suivi l'exemple de la capitale, & s'étoient rendues à Ludovic. Le comte en eut un si grand ressentiment, qu'il résolut d'aller les châtier; il mena avec lui le fameux capitaine Louis d'Ars, le chevalier Bayard & plusieurs autres officiers. Quand ses sujets surent son dessein, & qu'il étoit déjà à Alexandrie, résolu, disoit-il, de les mettre à feu & à sang, (quoiqu'il n'en eût seulement pas la pensée,) ils furent extrêmement alarmés, craignant une destruction qu'ils savoient avoir méritée. Ils choisirent vingt des plus qualifiés d'entre eux, & les députerent au-devant de leur seigneur pour lui crier miséricorde. Ces députés vinrent à deux milles de Voghere, & se mirent en devoir de lui faire leur révérence; mais quoiqu'il les vît, &

qu'on les lui montrât, il n'en fit pas semblant, & passa outre jusqu'au logement qui lui étoit préparé dans la ville. Les députés, plus effrayés qu'auparavant, l'y suivirent, s'adresserent à Louis d'Ars, & implorerent sa protection auprès de leur seigneur justement irrité. Il la leur accorda avec sa bonté & sa générosité naturelles, & les remit au lendemain. Dans l'intervalle, il prévint le comte de la grace qu'on devoit lui demander, & le pria de l'accorder à sa considération, ce qu'il n'eut pas grande peine à obtenir. Le lendemain donc après le dîner du comte, cinquante des principaux de la ville, nues têtes, se jetterent à genoux devant lui, en implorant sa miséricorde. L'un d'entr'eux, homme fort éloquent, le harangua en sa langue : Monseigneur, lui dit-il, vous voyez à vos pieds les députés de vos serviteurs & sujets, les habitants des villes & places qui vous appartiennent ; nous venons reconnoître notre faute & en demander pardon au roi notre souverain, & à vous qu'il nous a donné pour seigneur. Nous espérons l'obtenir en vous remontrant très-humblement que nos places ne sont pas capables de se soutenir contre telle puissance qui se présente : nous vous protestons de n'avoir cédé qu'à la force, sans avoir cessé un moment d'avoir le cœur François ; & si vous croyez, Monseigneur, que la faute soit volontaire, ou l'effet de la foiblesse de nos esprits, nous

vous en demandons grace de tout notre cœur, en vous assurant qu'à l'avenir nous ne vous donnerons aucun sujet pareil d'être irrité contre nous ; & si jamais ce malheur nous arrive, nous nous remettons dès ce jour, nous, nos femmes, nos enfants & nos biens à votre merci, & consentons qu'il ne nous soit fait aucune grace ; & pour gage de la fidélité & obéissance que nous vouons au roi & à vous, nous prenons très-humblement la liberté de vous offrir un petit présent, moins proportionné à notre devoir qu'à nos forces : ce sont trois cents marcs de vaisselle d'argent que nous vous supplions d'accepter pour marque que votre colère est apaisée. Alors cet orateur montra au comte deux tables couvertes d'argenterie de toute espèce, que ce seigneur ne daigna regarder ; mais d'un air furieux & d'un ton à les faire trembler : qui vous a rendu si hardis, leur dit-il, que de vous présenter à mes yeux, traîtres & misérables que vous êtes, après avoir eu la lâcheté de vous révolter sans y être forcés par aucune puissance ? Quelle confiance puis-je avoir désormais en tous vos serments de fidélité ? A-t-il paru un ennemi devant vos places ? Avez-vous essuyé un siège, un assaut ? Avez-vous entendu un seul coup de canon ? Quelles excuses venez-vous donc me faire, quand je vois que vous vous êtes jetés volontairement dans les bras de l'usurpateur de ce duché ? Fuyez de devant moi, &



vous dérobez à ma colere avant qu'elle éclate , & craignez que je ne vous fasse tous pendre aux fenêtres de vos maisons.

Pendant ce terrible discours , les pauvres députés étoient comme des gens qui attendent leur arrêt ; mais le sage capitaine d'Ars , le bonnet à la main , & un genou en terre devant le comte , prit la parole , & lui demanda leur grace : Accordez-la moi , dit-il , Monseigneur , pour l'honneur de Dieu & de la passion de son fils ; je me suis engagé à l'obtenir , faites honneur à la parole que je leur en ai donnée ; je vous promets pour eux qu'à l'avenir ils seront fideles au roi & à vous. Alors les députés , sans attendre la réponse du comte , se mirent à crier : grace , Monseigneur , grace. Nous vous promettons d'exécuter ce que le seigneur d'Ars vous a promis , & nous en renouvelons nos serments. Le comte à cet cri put à peine retenir ses larmes , la compassion s'empara de lui : Allez , leur dit-il , je vous pardonne à la considération du capitaine d'Ars , dont je voudrois reconnoître les vertus par chose plus considérable , mais gardez-vous d'y contrevenir. Quant à votre argenterie , vous ne méritez pas que je l'accepte , remportez-la. Puis appercevant Bayard , il lui dit : *Piquet , prenez toute cette vaisselle , je vous la donne pour votre cuisine.* Et moi , je vous en remercie , répondit Bayard ; à Dieu ne plaise que ce qui vient de trahres & de si mauvais sujets

entre chez moi, il me porteroit malheur. Cela dit, il prit la vaisselle piece à piece, & la distribua à ceux qui se trouverent là, sans en rien réserver pour lui : ensuite il sortit de la chambre, & les députés le suivirent. Quand il fut dehors, toute la compagnie demeura dans l'étonnement d'une action si noble de la part d'un homme qu'on savoit n'être pas riche. Avez-vous vu, dit le comte, la générosité de Piquet, & son désintéressement ! C'est grand dommage que Dieu ne l'ait pas fait naître roi, il se feroit acquis tout l'univers par son grand cœur : je me promets de le voir un jour un des plus parfaits hommes du monde : chacun en dit autant, & tous convinrent que c'étoit lui rendre justice. Le comte pour le dédommager de sa générosité, ne voulant pas être en reste, lui envoya le lendemain un magnifique habillement de velours, doublé de satin broché, un cheval de grand prix, & une bourse de trois cents écus, qui ne lui firent pas grand profit, car ils furent bientôt partagés avec ses camarades. Peu de jours après, le comte s'en retourna à Milan, où le cardinal d'Amboise venoit d'arriver en qualité de lieutenant-général pour le roi en Lombardie, & de là repassa en France.

Nous avons rapporté le chagrin que le feu roi Charles VIII avoit eu en apprenant la révolte des Napolitains, de la perte de ce royaume, & du retour de ses troupes,

Cette perfidie ne seroit pas demeurée impunie sans la mort de ce prince. Louis XII, son successeur, commença ses projets par la conquête de son duché de Milan, comme étant son patrimoine; ainsi sa vengeance sur Naples fut suspendue (h). Déjà Ferdinand, fils d'Alphonse, en faveur de qui s'étoit fait la révolte, étoit mort, & Frédéric, son oncle, lui avoit succédé.

Pendant que Charles tenoit le royaume, il avoit fait épouser au comte de Ligny, son

(h) Ce fut pendant cette campagne de 1503, que Bayard, offensé par Hyacinthe Simonetta, homme de mérite, de valeur, & d'une grande maison au duché de Milan, mais arrogant jusqu'à l'insolence, l'appella en duel & le tua. On ne trouve ce trait d'histoire que dans Alcyar, juriconsulte Milanez, qui même n'en rapporte ni la cause, ni les circonstances. Voici les termes : *Cognovi strenuos equites, dum nimium elegantior student, in armis conclusos, victoriam emanibus emisisse : ex quibus vel maximo insignis fuit Hyacinthus Simonetta, Mediolanensis, Bayardo Gallo congressus, quo tempore primum Franci in Italiam prorupere; manifestum, calamitatis Sfortiacæ, quæ mox subsecuta est, præsagium.* J'ai vu, dit-il, de braves chevaliers, qui, pour trop affecter le bon air & la bonne grace sous les armes, ont laissé échapper la victoire. Tel fut principalement Hyacinthe Simonetta, gentilhomme Milanez, contre Bayard, capitaine François, pendant les premières irruptions des François en Italie. Ce fut un présage manifeste de la déroute des Sforces, qui arriva peu après.

parent, une dame du premier rang dans ce pays, Eléonore de Baux, princesse d'Altemore, de la maison de Baux, très-ancienne & très-illustre en Provence, jadis souveraine d'Orange, & qui avoit passé dans le royaume de Naples : le départ du comte lui fut si sensible qu'elle en étoit morte de douleur. Par sa mort & par les bienfaits de Charles, ce seigneur possédoit dans ce royaume un grand nombre de terres & de places, particulièrement dans la Pouille, comme Venoze, Ganoze, Modervine, Bezeille & autres. Louis ayant résolu de remettre le royaume de Naples sous son obéissance, le comte de Ligny avoit compté d'aller y commander l'armée du roi, mais son projet fut rompu deux fois, & on a cru que ce fut le dépit qu'il en eut qui occasiona sa mort quelque temps après, le 31 décembre 1503.

Le roi nomma pour commander son armée, Berault Stuart, seigneur d'Aubigny, brave & sage officier, alors capitaine de la garde Ecossoise (i). Cette armée étoit belle &

---

(i) Le président Hénaut (Abrégé Chron.) & l'abbé Lavocat (Dict. Hist.) le nomment Robert Stuart; mais son vrai nom étoit Bérault. Il mourut en 1543. La seigneurie d'Aubigny est en Berry, & fut érigée en duché-pairie par lettres non vérifiées, du mois de janvier 1685, en faveur de Louise-Renée de Penencourt de Plœuc.

nombreuse , tant en infanterie qu'en cavalerie : la compagnie du comte de Ligny en étoit , sous les ordres de son lieutenant le capitaine Louis d'Ars. Bayard n'eut garde de ne pas les suivre , mais il eut bien de la peine à obtenir le congé du comte , qui l'avoit tellement pris en amitié , qu'il ne pouvoit se résoudre à s'en séparer. Ce bon maître le vit partir avec regret , & sembloit pressentir qu'il ne se reverroient plus.

Aubigny marcha droit au royaume de Naples , & fit si grande diligence , que Frédéric pris au dépourvu , d'ailleurs peu aimé de ses sujets , se trouva hors d'état de se défendre , & n'eut d'autre ressource que d'abandonner le royaume aux meilleures conditions qu'il put. Il fit son traité avec le général François , par lequel il fut dit qu'il seroit conduit en France , lui , sa femme & leurs enfants (k) , & qu'il auroit pour apanage la jouissance à vie du duché d'Anjou. Il fut reçu du roi avec les honneurs dus à sa dignité , & le traité fut exactement observé tant qu'il vécut , mais après sa

favorite de Charles II, roi d'Angleterre , & de Charles Lenox , duc de Richemont , leur fils , & de sa postérité qui en jouit encore.

(k) Frédéric maria une de ses filles à Louis de La Trimoille. C'est de là que cette maison prétend avoir des droits sur la couronne de Naples , & que les fils aînés portent le nom de princes de Taranto.

mort , arrivée en 1504 , sa veuve fut tellement négligée , qu'elle tomba dans une véritable indigence & dans la misere.

La conquête de Naples faite, les garnisons furent distribuées dans les places , & la compagnie du comte de Ligny eut pour quartiers les terres de ce seigneur , & le capitaine d'Ars donna à Bayard le gouvernement de quelques terres , où il s'en acquitta à la satisfaction générale.

Dans le même temps il fut fait un autre traité avec Ferdinand , roi d'Aragon , mari d'Isabelle de Castille , pere de Jeanne la folle , & aïeul de Charles-Quint. Ferdinand avoit des prétentions sur une partie du royaume de Naples , laquelle le roi lui céda , & par ce traité la paix fut faite entre les deux princes , & avec l'empereur Maximilien , & elle fut publiée à Lyon l'année même. Le médiateur fut l'archiduc Philippe , fils de l'empereur & gendre de Ferdinand ; mais ce fut une paix masquée. Le traité fait par l'archiduc , comme plénipotentiaire de son beau-pere , fut bientôt violé ; & pendant que Louis se reposoit sur la foi du roi d'Aragon , celui-ci envoya très-promptement , & avant que Louis pût s'y opposer , une puissante armée à Ferdinand Gonsalve , dit le grand capitaine , alors son lieutenant dans les places qui lui avoient cédées. Ces troupes entrèrent dans le royaume de Naples par

les intelligences du pape Alexandre VI, s'emparèrent de la capitale, & chassèrent les François de presque tout le royaume. Aubigny les soutint le plus long-temps qu'il put; mais enfin, forcé de céder au nombre, il se retira dans la Pouille, où il tint encore long-temps, & jusqu'à l'année 1504, qu'après avoir donné grand nombre de batailles, gagné les unes, perdu les autres, les François furent obligés de quitter le pays. Comme cet événement n'est pas de notre sujet (1), nous ne nous y étendrons pas, & nous raconterons ce qui arriva à notre héros pendant le séjour des François dans la Pouille.

Etant en garnison à Monervine, il s'ennuya de rester dans l'oïiveté, & de ne pas faire quelque action digne de lui. Il en parla un jour à ses camarades, & leur fit observer que, d'un côté, l'inaction les rendoit paresseux & efféminés; & que, de l'autre, les ennemis en prendroient avantage, & s'imagineroient peut-être que les François les craignoient assez pour n'oser se mettre en campagne: c'est pourquoi, ajouta-t-il, j'ai dessein de faire demain une course vers Andres ou Barlette; peut-être rencontrerai-je de leurs coureurs, & & je le souhaite, pour nous mesurer ensem-

---

(1) On peut en voir le détail dans la vie du cardinal Ximènes, par Marfolier. Paris, 1749.

ble. On applaudit à son projet, & chacun voulut être de la partie. Ceux qui en devoient être se disposèrent dès le soir même, eux & leurs chevaux, & ils sortirent de la garnison au point du jour, au nombre de trente jeunes gentilshommes, résolus de ne pas y rentrer sans avoir vu l'ennemi de près.

Ce jour-là même, & dans le même dessein, un officier Espagnol, proche parent du grand capitaine Gonsalve, nommé dom Alonzo de Soto-Mayor, brave & expérimenté capitaine, étoit sorti de la ville d'Andres, pour aller chercher les François à la tête de quarante ou cinquante gentilshommes d'élite. Il seroit difficile de juger lequel eut plus de plaisir de lui ou de Bayard, quand ils se découvrirent à la portée d'un canon, & qu'ils virent que leur nombre étoit à peu-près égal. Dès que le chevalier eut reconnu les Espagnols à leurs croix rouges : Allons, amis, dit-il à sa troupe, voilà ce que nous sommes venus chercher, il y a ici de l'honneur à acquérir, faisons tous notre devoir ; & si vous ne me voyez faire le mien, tenez-moi toute ma vie pour un homme sans cœur. Chargeons, répondit toute la compagnie, ne leur donnons pas l'honneur de nous attaquer. Alors, la visière baissée, & prenant le galop en criant, *France, France*, ils tombèrent sur la troupe Espagnole, qui de son côté se mit à crier, *Espagne*.



*Espagne, Sant-Jago, & à pointe de cheval, & la lance baissée, les reçut vigoureusement. Dès le premier choc, il y eut bon nombre de renversés de part & d'autre, que leurs compagnons eurent bien de la peine à remonter. L'affaire ayant duré environ une demi-heure indécise, & chacun voulant en avoir la gloire, la seconde attaque fut, de côté & d'autre, plus rude que la première; mais enfin Bayard anima tellement les siens par son exemple & par ses discours, qu'il détermina la victoire, & que les Espagnols furent rompus. Il en demeura sept sur la place, & autant de prisonniers: le reste prit la fuite, & leur commandant Soto-Mayor comme les autres. Bayard le poursuivit l'épée dans les reins, en lui criant : *Tourne, homme d'armes, tourne, & ne te laisse pas ruer par derrière. Soto-Mayor préférant la défense à une mort honteuse, se retourna & fondit sur Bayard. Ils se portèrent dans un instant & sans relâche cinquante coups d'épée; mais enfin le cheval de Soto-Mayor, rendu de lassitude, succomba, ne pouvant davantage seconder l'ardeur de son maître. Alors Bayard lui cria, *rends-toi, homme d'armes, ou tu es mort. A qui me rendrai-je*, dit Soto-Mayor? Au capitaine Bayard, répondit le chevalier. Dom Alonzo ne voyant plus d'autre parti que de se rendre ou de mourir, & déjà instruit par la renommée des beaux faits de son**

vainqueur , lui remit son épée, après avoir fait tout ce que l'on pouvoit attendre d'un très brave officier ; & si ses compagnons avoient combattus comme lui , la victoire auroit coûté cher aux François , au lieu qu'ils ne perdirent pas un homme , & qu'ils en furent quittes pour cinq ou six blessés , & deux chevaux tués. En revanche , ils avoient des prisonniers , qu'ils emmenerent à leur garnison. Le chevalier , qui dans la route s'étoit informé du nom & de la qualité du sien , lui fit donner une des plus belles chambres du château , & lui envoya des habits & tout ce qui pouvoit lui être nécessaire. Il porta même la générosité jusqu'à lui dire : Seigneur dom Alonzo , je suis informé de votre naissance ; mais j'estime encore plus le renom de brave & vaillant officier que vous vous êtes acquis ; je ne veux point vous traiter en prisonnier ; donnez-moi votre parole de ne point sortir de ce château sans mon congé , je vous le donne tout entier pour prison ; il est grand & il y a bonne compagnie qui se fera honneur de votre société , jusqu'à ce que vous traitiez de votre rançon , pour laquelle je vous promets que vous me trouverez de bonne composition. Capitaine , répondit dom Alonzo , j'accepte votre offre gracieuse , & vous donne ma parole de ne point sortir d'ici sans votre congé.

La rançon de Soto-Mayor ayant été accordée , entre lui & Bayard , à mille écus ,

il resta environ quinze jours au château avec les officiers François, de qui il recevoit tous les bons traitements possibles, avec une liberté entière, personne ne le croyant capable de violer sa parole. Cependant un jour, soit mauvaise foi, soit ennui de sa captivité, & de n'avoir point de nouvelles des siens, il suborna un soldat de la garnison, nommé Théode, Albanois de nation, & lui promit que s'il pouvoit l'aider à se sauver, il lui donneroit de quoi vivre à son aise le reste de ses jours. Il ne faut, lui dit-il, que me tenir prêt demain, au point du jour, un bon cheval, hors les portes du château, & un pourceau : je suis libre, comme tu le vois ; nous partirons ensemble, & en quatre heures nous serons à la garnison, qui n'est qu'à quinze ou vingt milles d'ici : tu en seras bien récompensé ; & de plus, je te donnerai cinquante écus. L'Albanois, qui aimoit l'argent, accepta le parti, après lui avoir pourtant fait observer qu'il étoit prisonnier sur sa parole, & que Bayard n'étoit pas homme à le lui pardonner. Je ne veux pas lui manquer de foi, répliqua don Alonzo ; il a mis ma rançon à mille ducats, je les lui enverrai, & ne suis pas obligé à davantage. En ce cas, dit l'Albanois, comptez sur moi, demain à l'ouverture des portes je vous attendrai à cheval, avec un autre pourceau pour vous ; feignez de vous promener & de prendre le frais, & sortez.

La chose fut exactement exécutée; le portier, averti que dom Alonzo étoit sur sa parole, le laissoit aller & venir librement, de sorte qu'il fut bientôt à cheval, & piqua des deux. Bayard, toujours vigilant, vint faire sa ronde dans la cour, & demanda où étoit son prisonnier, avec qui il se promenoit & causoit tous les matins. Personne ne pouvant lui en donner des nouvelles, il s'adressa au portier, qui ne put lui en dire autre chose, sinon qu'il avoit paru près de la porte, au point du jour. Il fut aussi-tôt sonner le tocsin; mais ni dom Alonzo, ni l'Albanois ne parurent. Il est impossible d'exprimer la colere & l'indignation de Bayard; il fit en toute diligence monter à cheval un de ses soldats, nommé le Basque, avec dix autres, & leur ordonna de courir vers Andres à toute bride, & à quelque prix que ce fût, de ramener dom Alonzo mort ou vif, de tâcher aussi de prendre l'Albanois pour le payer de ses peines aux crénaux du château. Le Basque fut à cheval dans un instant, & l'éperon dans le ventre, prit le chemin d'Andres, sans regarder s'il étoit suivi ou non, quoique ses camarades fussent en effet sur ses pas. Ils n'eurent pas fait deux milles, qu'ils apperçurent dom Alonzo qui étoit pied à terre & resangloit son cheval; il voulut remonter, mais le Basque ne lui en donna pas le temps, il fondit sur lui & l'arrêta. Quant à Théode, il se garda

bien de se laisser prendre ; il gagna Andres à bride abattue , & dom Alonzo fut ramené à Monervine. Quand le chevalier le vit , il ne put contenir ses reproches : Est ce là , lui dit-il , l'action d'un gentilhomme , de fuir d'une prison où il est libre sur sa foi ? J'avois la votre de ne pas sortir d'ici sans mon congé , & vous l'avez violée , je ne dois plus me fier à vous. Je n'ai point eu dessein de vous faire tort , répondit l'Espagnol , nous sommes d'accord de mille écus pour ma rançon , dans deux jours vous les auriez eus , & ma parole auroit été dé gagée ; mais je me suis ennuyé de n'avoir aucunes nouvelles de chez moi , & j'allois en chercher. Bayard étoit trop irrité pour se payer de telles excuses ; il le fit conduire dans une tour , où il le tint quinze jours renfermé , sans cependant lui faire mettre les fers aux pieds , comme il auroit pu ; du reste , le fit traiter comme auparavant. Au bout de ce terme , arriva un trompette avec un valet de dom Alonzo , chargé de sa rançon , qui fut délivrée au chevalier , & l'Espagnol remis en liberté. Il partit donc , après avoir pris congé d'assez bonne grace de Bayard & de tous les officiers , & avoir vu en sa présence son argent distribué jusqu'au dernier sou à la garnison.

Dom Alonzo , retourné à Andres , fut reçu avec tous les témoignages possibles de joie & d'amitié ; chacun le félicita de son

son retour , & le consoloit de sa disgrâce. Ensuite on le questionna sur Bayard , & sur la façon dont il en avoit été traité. Je vous jure , répondit à cela dom Alonzo , que quant au seigneur de Bayard , je ne crois pas qu'il y ait dans le reste du monde un homme plus vigilant & plus intrépide ; s'il n'est aux champs , il n'en est pas plus tranquille , non plus que sa troupe ; il la tient dans un exercice continuel , soit à la lutte , soit à jeter la barre , ou autres images de la guerre : il n'a pas son pareil pour la générosité , j'en ai vu plusieurs exemples ; mais en dernier lieu il a , en ma présence , distribué à ses soldats l'argent de ma rançon , sans en réserver un ducat ; enfin , s'il vit , ce sera un des plus grands hommes que l'on ait jamais vu. Cependant je ne puis me louer du traitement que j'ai reçu de lui pendant ma prison , ni ne puis croire que ses ordres aient été suivis ; mais ses gens ne m'ont pas traité en gentilhomme , & je m'en ressentirai tant que je vivrai. Chacun en dit son avis , les uns disoient qu'il n'y a pas de belles prisons , d'autres ne reconnoissoient pas Bayard aux plaintes de dom Alonzo , d'autres enfin blâmoient dom Alonzo lui-même , & ne pouvoient l'en croire.

Le chevalier fut informé , quelques jours après , des discours de l'Espagnol , par un officier de Monervine , prisonnier à Andres , & rançonné ; il en fut surpris , & su l'heure

assembla toute la garnison , à qui il dit : J'apprends que dom Alonzo se plaint parmi les siens que je l'ai traité le plus mal que j'ai pu ; vous en avez été témoins , & je ne crois pas qu'un prisonnier puisse prétendre plus d'agréments qu'il en a eu ici avant son évafion , & même depuis , finon qu'il a été plus refferré : je ne pense pas qu'il ait à fe plaindre de moi , ni de perfonne ; & fi cela étoit , je lui en ferois fatisfaction. Je vous prie donc tous de me dire franchement s'il s'est paffé quelque chose à mon infçu qui ait pu le fâcher. A cela tout le monde répondit unanimement , que quand il eût été le plus grand feigneur d'Espagne , il n'auroit pu efpérer un traitement plus honorable , & qu'il avoit grand tort de fe plaindre. Cela étant , dit Bayard , quoique la fièvre me tienne , je veux lui écrire que s'il foutient les discours qu'il a faits , je lui foutiendrai le contraire de lui à moi , à pied ou à cheval , à fon choix. Auffi-tôt il fit appeller fon fecretaire , & lui dicta la lettre fuivante : “ Dom Alonzo ,  
” j'ai appris qu'après votre retour de ma  
” prifon , vous vous êtes plains de moi ,  
” & avez femé parmi vos gens que je ne  
” vous ai pas traité en gentilhomme. Vous  
” favez bien le contraire ; mais pour ce  
” que fi cela étoit vrai , me feroit gros  
” déshonneur , je vous ai bien voulu écrire  
” cette lettre , par laquelle vous prie rh-  
” biller autrement vos paroles devant ceux

» qui les ont ouies, en confessant, comme  
» la raison veut, le bon & honnête trai-  
» tement que je vous ai fait ; & en ce  
» faisant, ferez votre honneur & rhabillerez  
» le mien, lequel, contre raison, avez  
» foulé ; & où seriez refusant de le faire,  
» je vous déclare que je suis délibéré le  
» vous faire dédire par combat mortel de  
» votre personne à la mienne, soit à pied  
» ou à cheval, ainsi que vous plairont les  
» armes. Et adieu. De Monervine le 10  
» juillet. » La lettre fut envoyée par un  
trompette qui appartenoit à Chabannes la  
Palisse. Dom Alonzo l'ayant reçue, y ré-  
pondit, par le même trompette, en ces  
termes, & sans avoir pris l'avis de per-  
sonne : « Seigneur de Bayard, j'ai vu votre  
» lettre que ce porteur m'a baillée ; &  
» entr'autres choses, dites dedans icelle,  
» avoir été semé paroles devant ceux de  
» ma nation que ne m'avez pas traité en  
» gentilhomme, moi étant votre prison-  
» nier, & que si je ne m'en dédis, être  
» délibéré de me combattre. Je vous dé-  
» clare que oncques ne me dédis de chose  
» que j'ai dite, & n'êtes pas homme pour  
» m'en faire dédire : par quoi du combat  
» que me présentez de vous à moi, je  
» l'accepte entre ici & quinze jours, à  
» deux milles de cette ville d'Andres, ou  
» ailleurs que bon vous semblera. » Le  
trompette rapporta cette réponse au che-  
valier, qui n'auroit pas donné cette bonne



fortune pour dix mille écus, quoique bien malade; & lui renvoya par le même son acceptation du défi, avec parole de n'y pas manquer. L'accord fait de part & d'autre, Bayard en donna avis au seigneur de la Pallisse, pour avoir de lui la permission, comme lieutenant pour le duc de Nemours, vice-roi; & il choisit pour son guidon, son ancien ami Bellabre.

Le jour pris pour le combat, dom Alonzo écrivit au chevalier pour le prier d'être demandeur, & trouver bon que lui dom Alonzo se portât comme défendeur. Cette proposition étoit irrégulière, & ne tendoit qu'à se rendre maître du choix des armes, & de la manière de combattre. Bayard accorda tout ce que l'Espagnol voulut, disant, *sur une bonne querelle, peu me chaut d'être demandeur ou défendeur*. Dom Alonzo, devenu maître des conditions, & sachant que Bayard étoit l'homme du monde le plus redoutable à cheval, ou plutôt qu'il y étoit invincible, décida qu'ils combattraient à pied, armés de toutes armes, réservés d'armet & de bavière, à visage découvert, avec l'espée & le poignard. Le jour venu, Chabannes, avec une escorte de deux cents maîtres, suivant l'accord des deux champions, amena Bayard, bien monté & vêtu de blanc *par modestie*. Dom Alonzo n'étant pas encore arrivé, le même trompette qui avoit porté les lettres & fait les sommations, alla le hâter. L'Espagnol

sachant que Bayard étoit à cheval, se récria sur ce que c'étoit à lui à choisir les armes, & à Bayard le lieu, & lui envoya dire qu'il vouloit se battre à pied : la vérité étoit qu'il doutoit que le chevalier, malade & affoibli par la fièvre, pût accepter le combat à pied; il auroit même bien voulu n'avoir pas porté la bravade si loin; mais le vin étoit tiré, il falloit le boire. Le trompette ayant rapporté cette réponse, Bayard demeura étonné un petit moment, parce qu'alors la fièvre le tenoit; mais, revenu à lui, il répondit courageusement au trompette : Ami, va le hâter, & dis-lui que pour si peu de chose, il ne différera pas plus long-temps à réparer l'injure qu'il m'a faite; & si le combat à pied ne lui plaît pas, je consens encore qu'il se ravise. Cela fait, Bayard fit dresser son camp, qui ne fut que quelques grosses pierres mises les unes sur les autres, & se plaça lui-même à l'un des deux bouts, accompagné de nombre de seigneurs les plus qualifiés, tels que Chabannes, d'Oroze, d'Humbercourt, Fontrailles, baron de Béarn, & plusieurs autres; qui tous faisoient des vœux pour lui. Dom Alonzo cependant ayant reçu la réponse du chevalier, & voyant qu'il n'y avoit plus à reculer, s'avança, accompagné de seigneurs de sa nation, le marquis de Licite, dom Diego Quignonès, lieutenant du grand capitaine; dom Pedro de Valdès; dom Francisco d'Altemeze, & nombre

d'autres. Arrivé sur le champ de bataille , il envoya à Bayard deux estocs & deux poignards à choisir ; mais celui-ci ne s'amusa pas à choisir , & se contenta d'être armé comme Soto-Mayor , de secrette & de gorgerin. Après les serments faits , & les cérémonies accoutumées , il entra dans le champ par un bout , accompagné seulement de Bellabre pour son parrain , & du seigneur de la Palisse pour juge du camp. Il étoit à visage découvert , & tenoit l'estoc nu à la main droite , & le poignard à la gauche. Par l'autre bout entra dom Alonzo avec dom Quignonès son parrain , & Altemeze pour juge du camp , & il avoit l'estoc nu à la main , & le poignard à la ceinture. Bayard , dès qu'il fut dans le camp , fit sa priere à genoux , baïsa la terre & se releva en faisant le signe de la croix , puis marcha à son ennemi avec autant d'assurance & de tranquillité que s'il fût allé à quelque partie de plaisir. Dom Alonzo vint droit à lui avec la même intrépidité , & lui dit : *Seigneur de Bayardo , que me quieres ?* Bayard lui répondit : *Dom Alonzo de Soto-Mayor , je quiers défendre contre toi mon honneur , dont faussement & malvaisement m'as accusé.* Alors , comme deux lions animés , ils fondirent l'un sur l'autre à grands coups d'estocs , de l'un desquels Bayard blessa son homme au visage : le combat n'en devint que plus vif , chacun cherchant le défaut de son adversaire. L'Es-

pagnol, grand & vigoureux, observoit Bayard pour le prendre en flanc & le saisir au corps; mais le François avoit l'œil partout, & paroît tout. Le combat fut long, & le danger bien balancé, par l'adresse & l'égalité de la force des combattants. Les spectateurs trembloient chacun pour leur parti; les François pour Bayard, qui, quoiqu'affoibli par la fièvre, n'en frappoit pas moins souvent & moins vigoureusement: les Espagnols pour dom Alonzo, que, tout fort & puissant qu'il étoit, ses amis auroient mieux aimé voir à Sarragosse que là. Enfin, après qu'ils eurent bien cherché le défaut l'un de l'autre, Bayard usa d'adresse; il prit le temps que l'Espagnol levoit le bras pour le frapper; il leva aussi son épée & la soutint en l'air sans porter son coup; &, l'épée ennemie étant rabattue sans l'avoir touché, il porta la sienne avec une vitesse & une adresse merveilleuse droit au gorgerin, & avec tant de force, que, malgré la bonté de cette armure, il la perça, & l'épée entra de quatre bons doigts dans la gorge de dom Alonzo, en sorte qu'il eut peine à l'en retirer. Celui-ci, perdant son sang avec abondance, devint furieux & enragé. Il fit les plus grands efforts pour joindre son homme & le saisir au corps; mais Bayard paroît ses coups, & l'évitoit si adroitement, que, quoiqu'ils fussent assez proches l'un de l'autre pour que de la main ils se

fuls sent touché au visage , néanmoins il lui donna le temps de s'affoiblir par la perte de son sang ; alors se jetant sur lui à corps perdu , le poignard à la main , il l'embrassa & le serra si fort , qu'ils tomberent tous les deux & se débattirent quelque temps par terre ; mais Bayard porta un dernier coup de poignard à dom Alonzo si vigoureusement entre le nez & l'œil gauche , qu'il le fit entrer jusque dans le cerveau , & lui cria : *Rendez-vous , dom Alonzo , ou vous êtes mort.* L'Espagnol , étendu sur la poussière , n'avoit garde de répondre , il étoit mort. Son parrain Quignonès voyant cela , s'écria aussi-tôt : *Signor Bayardo , ja es muerto , vincido aveis ,* & de fait il ne remua plus. Le chevalier auroit voulu , pour tout ce qu'il avoit au monde , le vaincre vif , & non l'avoir tué : il en ressentit la plus grande douleur , mais il n'étoit plus temps.

Il se jeta à genoux pour remercier Dieu de lui avoir donné la victoire , & se releva après avoir baissé la terre trois fois. Ensuite il tira le corps hors du champ ; & , le rendant au parrain , il lui dit : Seigneur dom Diego , en ai-je assez fait ? *Tropo , signor Bayardo , per l'onnoir d'España ,* répondit tristement dom Diego. Je vous le remets donc , répliqua Bayard , quoique le corps soit à ma disposition ; mais je voudrois de bon cœur vous le rendre vivant. Alors les Espagnols l'emportèrent en

faisant des plaintes & des lamentations, & les François reconduisirent le vainqueur à la garnison au son des trompettes, haut-bois & autres instruments. Sa première action fut d'aller à l'église rendre une seconde fois grâces à Dieu, & ensuite il donna une fête magnifique aux officiers ses camarades. Et ce combat contribua encore à étendre, tant dans les deux armées que par-tout le royaume, la réputation de notre héros (m).

Après cet événement, il y eut entre les armées de France & d'Espagne une trêve de deux mois. Les Espagnols étoient inconsolables de la mort de Soto-Mayor; ils croyoient que l'honneur de toute leur nation y étoit intéressé, & ne respiroient que vengeance. Pendant cette trêve, les officiers de part & d'autre alloient souvent se promener jusqu'auprès de leurs garnisons réciproques, & il sembloit que les Espagnols cherchassent à braver les François. Ils se trouverent un jour, entr'autres, au nombre de treize hommes d'armes tous braves & biens montés, proche la place de Monervine, d'où Bayard & son bon

---

(m) On peut le voir amplement rapporté dans Champier, histoire de Louis XII, dans Paul Jove, *in vitâ Magni Gonsalvi*, lib. 2, & dans du Rival, conseiller au parlement de Grenoble, en son histoire des Allobroges. Il étoit contemporain & ami de Bayard.

ami d'Oroze étoient sortis ensemble pour prendre l'air : ils rencontrèrent à demi-lieue de la ville les Espagnols & les saluerent , ceux-ci leur rendirent le salut , & lièrent la conversation. Un des Espagnols , nommé Diego de Bizagna , qui avoit été de la compagnie de Soto-Mayor , & ne pouvoit pardonner sa mort à Bayard , d'ailleurs brave & hardi capitaine , prit la parole : Seigneur François , dit-il , il y a huit jours que la treve est commencée , & déjà elle nous ennuie , je ne fais si elle ne vous ennuie pas aussi. Si vous vouliez , pendant qu'elle dure , faire avec nous une partie de dix contre dix , vingt contre vingt , plus ou moins en nombre égal , sur le sujet qui met la guerre entre nos maîtres , je me fais fort de trouver de mon côté de quoi vous soutenir , en convenant que les vaincus demeureront prisonniers des vainqueurs. A cette proposition les deux amis se regarderent : Seigneur d'Oroze , dit Bayard , que vous en semble ? Je fais bien , dit d'Oroze , quelle réponse j'y ferois , mais je vous prie de la faire vous-même. Puisque vous le voulez , répondit le chevalier , je vais donc répondre : Seigneur , dit-il à l'Espagnol , nous acceptons avec grand plaisir , mon camarade & moi , votre proposition. Vous voilà treize hommes d'armes , promettez-nous de vous trouver d'aujourd'hui en huit jours à deux milles d'ici , nous nous y rendrons en même

nombre , & nous verrons qui en aura l'honneur. Les Espagnols le promirent , & chacun s'en retourna de son côté. Les deux amis arrivés à Monervine , firent part à leurs compagnons de la rencontre des Espagnols , & du rendez-vous donné. Chacun voulut en être ; mais on s'accorda , & on forma le nombre de treize , qui se trouverent à jour nommé au lieu dont on étoit convenu , & où les Espagnols se rendirent pareillement. Les uns & les autres y vinrent accompagnés de nombre d'amis attirés par la curiosité. On fit les conditions , qui furent que la limite réglée , quiconque la passeroit demeureroit prisonnier & ne combattroit plus du jour ; que qui seroit mis à terre ne combattroit plus pareillement , & que si la nuit venoit sans que la victoire fût décidée , n'en restât-il qu'un à cheval de chaque côté , le combat seroit terminé ; que chacun se retireroit & emmeneroit ses compagnons , avec pareil honneur de part & d'autre. L'accord fait , les deux partis se mirent en présence , & , la lace en arrêt , piquèrent leurs chevaux. Les Espagnols , dans le combat , ne visoient point aux hommes , mais à tuer les chevaux , & y réussirent au nombre de onze ; en sorte que Bayard & d'Oroze se trouverent seuls à cheval. Ce stratagème , qui étoit un vrai abus des conditions faites , ne réussit pas aux Espagnols , car leurs chevaux ne voulurent jamais passer sur le corps des autres ,



quoiqu'ils fussent crevés de coups d'éperons. Bayard & son ami d'Oroze profitoient de l'aventure, & les chargeoient fort & souvent, & quand le gros de la troupe les attaquoit, ils se retiroient derrière leurs chevaux morts & s'en faisoient un rempart. Enfin les Espagnols furent les plus maltraités, &, quoique treize contre deux, ils ne purent jamais gagner le champ des François, qui le soutinrent jusqu'à ce que la nuit forçât les deux partis à se séparer, suivant les conditions, sans aucun avantage, sinon que les deux François en eurent l'honneur, ayant soutenu seuls contre treize pendant plus de quatre heures.

A quelque temps de là, & la treve expirée, Bayard fut par ses espions qu'il y avoit à Naples un trésorier qui changeoit de l'argent en or, pour l'apporter au grand capitaine Gonsalve, & qu'il ne pouvoit manquer de passer à trois ou quatre milles de sa garnison. A cette nouvelle, il ne dormit plus qu'il ne fût l'heure & le moment du départ de ce trésorier, sa route & le lieu de ses séjours. Enfin il apprit qu'il étoit au gîte dans une petite place occupée par les Espagnols, à quinze milles de Monervine, & que le lendemain au point du jour il devoit en partir pour se rendre auprès de Gonsalve, avec une escorte de quelques cavaliers.

Bayard, résolu de mettre la main sur l'homme & sur son trésor, partit deux

heures avant le jour, & alla, accompagné seulement de vingt maîtres, s'embusquer entre deux monticules, & il envoya Tardieu, l'un de ses hommes d'armes, d'un autre côté, avec vingt-cinq Albanois, afin que si le trésorier échappoit à l'un, l'autre ne le manquât pas. Or, sur les sept heures du matin, les espions du chevalier entendirent le bruit des chevaux, & vinrent le lui annoncer. Il étoit tellement caché par ces deux rochers, que l'on auroit pu passer sans le découvrir; ce qui arriva en effet à l'escorte du trésorier; lequel étoit dans le milieu avec un homme à lui, chargés tous deux de l'argent en valise. Dès qu'ils eurent passé l'embuscade, Bayard fondit sur eux avec ses gens, criant : *France, France, tue, tue.* Les Espagnols bien étonnés, & croyant avoir toute une armée à leurs trousses, s'enfuirent à Barlette, sans regarder derrière eux. Ils ne furent suivis que jusqu'à ce que le trésorier & son caissier fussent atteints, car on n'en vouloit qu'à eux, & ils furent conduits à Monervine. En y arrivant, Bayard fit prendre leurs valises, & voulut compter les beaux ducats qu'elles contenoient : *Non conta eis, Segnor*, dit le trésorier, *sono quinze milia ducados*; ce qui fit plaisir au chevalier, qui peut-être ne croyoit pas avoir fait un si beau coup de filet.

En ce moment arriva Tardieu, qui fut ébloui de ces belles médailles, & qui n'en

regrettoit que mieux que la fortune ne lui eût pas donné la préférence sur Bayard ; cependant il lui dit : Mon camarade, j'ai ma part là-dedans, comme ayant été de l'entreprise. Vous avez été de l'entreprise, répliqua Bayard, mais non pas de la prise ; & pour se divertir à ses dépens, il ajouta : Et même quand vous en auriez été, n'êtes-vous pas sous mes ordres ? Je vous ferai la part qu'il me plaira, & vous vous en contenterez. Tardieu devint furieux à cette réponse, & jurant qu'il en auroit raison, alla porter ses plaintes au général François, lequel manda à Bayard de se rendre chez lui : là chacun plaida sa cause en présence de ce seigneur, & de nombre d'officiers qui méconnoissoient le chevalier à la discussion d'une question pécuniaire, & qui, après avoir entendu les raisons des deux parties, jugerent que Tardieu n'y avoit rien, dont il eut bien du dépit ; cependant, faisant de nécessité vertu, il tourna la chose en plaisanterie, & dit en riant : "*Par le sang de St. Georges*, je suis bien malheureux ; mais, mon camarade, c'est tout un, vous me nourrirez toute la campagne." Bayard se mit à rire, & cette querelle ne les empêcha pas de marcher jusqu'à la garnison.

Quand ils furent arrivés, Bayard voulut en avoir encore le plaisir, & se fit apporter les valises, & mettre en monceau les ducats sur une table, en disant à Tardieu :

Camarade, voilà de belles dragées, qu'en dites-vous ? Je dis, répondit-il avec un grand soupir, qu'elles sont belles, mais que je n'en tâterai pas ; cependant la moitié de cela m'auroit bien accommodé, & me mettroit à mon aise pour toute ma vie. Ne tient-il qu'à cela, mon ami, reprit Bayard, pour que vous soyez heureux le reste de vos jours. Ne regrettez pas de n'avoir pas mis la main dessus plutôt que moi : ce que le hasard ne vous a pas adressé, je vous le donne de bon cœur ; la moitié de cela est pour vous. Tardieu croyoit que le chevalier continuoit encore à le badiner ; mais quand il vit compter & partager l'argent, & que Bayard lui en eut mis la moitié entre les mains, il ne fut pas maître de son premier mouvement : Hélas ! mon cher maître, mon ami, s'écria-t-il en se jetant aux genoux du chevalier, & versant des larmes de joie, hélas ! comment reconnoîtrai-je le bien que vous me faites ? Jamais Alexandre ne fut si généreux. Ne parlez pas de si peu de chose, mon compagnon, répondit Bayard, c'est le moins que je voulusse faire, & que je ferois pour vous, si j'en avois la puissance. Cependant le bienfait se trouva si considérable pour Tardieu, qu'il en fut riche toute sa vie, & qu'il épousa dans le Rouergue, sa patrie, une héritière de trois mille livres de rente, fille d'un gentilhomme nommé Saint-Martin, & leur postérité subsiste sous

le même nom , & avec titre de marquis de Malestie (o).

Cette moitié du trésor partagée , Bayard fit de l'autre des portions inégales qu'il distribua à la garnison , suivant la qualité de chacun , & toujours , selon la coutume , sans se réserver rien. S'il eût été homme à jouir de cet événement dans toute son étendue , il avoit encore le trésorier entre ses mains , dont il pouvoit tirer une rançon considérable , outre sa dépouille qui valoit plus de cinq cents ducats ; mais il eut la générosité de le renvoyer sans lui faire le moindre tort en ce qui lui appartenoit personnellement , offrant de le faire conduire avec sûreté de sa personne , en telle place qu'il voudroit. Cet homme comprenant à peine tant de grandeur d'ame , remercia de son mieux son bienfaiteur , & fut reconduit à Barlette par un trompette du chevalier , qu'il récompensa honnêtement , rendant grâces au ciel d'être tombé en si bonnes mains.

Sur la fin de la guerre dont nous avons parlé jusqu'ici , les François étoient campés d'un côté de la rivière de Garillan , & les Espagnols de l'autre. Parmi ceux-ci étoient , aussi bien que chez les François , de très-braves officiers , & en grand nombre , sur-

---

(n) Cette branche se transporta au comté d'Eu , il y a environ deux siècles : elle avoit deux chevaliers de Malte , vivants en 1610.

tout le fameux Fernand Gonfâlve : mais le plus extraordinaire étoit un petit homme qui n'avoit que deux coudées de hauteur, si bossu, si contrefait, que la tête de son cheval le déroboit à la vue ; on le nommoit Pedro de Paç, & malgré sa difformité, il étoit un des plus hardis & des plus entreprenants de toute l'armée. Il voulut un jour donner une alarme au camp des François, & pour cela il prit avec lui cent ou cent-vingt hommes d'armes, portant chacun un fantassin en croupe, tous armés d'arquebuses, & leur fit passer le Garillan à un gué qu'il connoissoit. Son dessein étoit d'y attirer toute l'armée, & de faire dégarnir le pont, dont cependant les siens s'empareroient. Il réussit si bien que l'armée Françoisë se crut attaquée par toute celle d'Espagne, & courut du côté où étoit l'alarme. A ce bruit, Bayard, qui s'étoit logé tout proche du pont, comme à l'endroit le plus intéressant, se leva & s'arma, & avec lui un écuyer cavalcadour du roi, nommé Pierre de Tardes, & par sobriquet le Basque, brave & hardi gentilhomme. Dès qu'ils furent à cheval, courant du côté où étoit l'alarme, Bayard apperçut un gros corps de cavalerie Espagnole de deux cents hommes, qui yenoient droit au pont pour s'en emparer ; ce qu'ils auroient fait sans peine : & s'ils eussent réussi, c'en étoit fait de toute l'armée Françoisë. Il s'écria à l'instant :

Ami Basco, courez chercher du secours, s'ils se rendent maîtres de notre pont, nous sommes tous perdus; courez, vous dis-je, pendant que je vais les occuper de mon mieux. Tandis que le Basque exécute cet ordre, Bayard, la lance au poing, se poste sur l'autre bout du pont, avant que les Espagnols y arrivassent, &, comme un lion furieux, porte de si terribles coups, qu'il renversa d'abord quatre hommes d'armes, dont deux tomberent dans l'eau, & ne reparurent plus. Les Espagnols, animés par la perte de leurs camarades, attaquent Bayard avec fureur, & l'environnent; mais lui, l'épée à la main, les soutient tous, &, s'acculant tout à cheval à la barrière du pont, leur donne tant d'affaires, qu'ils croyoient tous avoir un diable à combattre, & non pas un homme, & que le Basque eut le temps de venir avec environ cent hommes, & de le dégager. Ce secours sauva le pont, & il étoit temps; car sans doute Bayard eût succombé sous le nombre, & ses forces se seroient épuisées, & toute l'armée étoit perdue. Les Espagnols quitterent d'abord la partie, & les François les chasserent un grand mille; mais un corps de sept à huit cents chevaux qu'ils virent venir aux secours des fuyards, les arrêta, & le chevalier leur dit: Nous avons assez gagné pour un jour, d'avoir sauvé notre pont, retirons-nous en escadron carré, & ferons-nous: chacun fut de son

avis , & tous reprirent le chemin du camp , Bayard allant toujours le dernier pour soutenir la retraite , comme il alloit toujours le premier à l'attaque.

Cependant le travail excessif qu'il avoit fait faire à son cheval , lui attira une disgrâce ; car comme sa troupe marchoit en bon ordre , elle fut tout-à-coup chargée par un autre détachement des ennemis : il y eut même quelques-uns des siens renversés , & Bayard sentant que son cheval étoit outré , l'accula contre un fossé ; mais il fut bientôt environné de vingt ou trente hommes qui lui crioient : *Rende , Segnor , rende*. Il se défendit encore , mais enfin il se rendit en disant : Il le faut bien , je ne suis pas pour résister à tous moi seul. Ses compagnons ne s'étant pas aperçu de sa chute , alloient regagner le pont en question , le croyant parmi eux , lorsque l'un d'entr'eux , Pierre de Guiffrey , Dauphinois , & d'une très - grande maison , s'écria tout-à-coup : Eh ! mes compagnons , mes amis , nous avons tout perdu , le brave Bayard nous manque , il est mort ou prisonnier ! Je fais vœu à Dieu d'en avoir des nouvelles , dussé-je y aller tout seul , & y perdre la liberté ou la vie ! Abandonnerons-nous un homme qui a rendu de si grands services à toute l'armée , & qui nous a fait à tous acquérir tant de gloire ? Chacun sentit , comme Guiffrey , l'importance de la perte qu'ils avoient faite , & tous ayant



refanglé leurs chevaux, se mirent au grand galop après les Espagnols, qui en effet tenoient Bayard, & l'emmenaient sans l'avoir désarmé, sinon de sa hache d'armes. Ils lui avoient demandé son nom, mais il savoit trop que s'il s'étoit nommé ils l'auroient massacré, pour le leur apprendre; c'est pourquoi il se déguisa comme il put, sans dire autre chose, sinon qu'il étoit gentilhomme. Sur cela les François les joignirent, criant: *France, France; tournez, Espagnols, ainsi n'emmenerez-vous pas la fleur de chevalerie.* Les Espagnols, quoiqu'en grand nombre, furent étourdis de cette saillie Françoisé; cependant ils se retournerent en bonne contenance pour la soutenir, mais du premier choc plusieurs des leurs furent renversés: Bayard qui étoit encore armé, & à qui il ne manquoit qu'un cheval capable de le seconder, profita de l'événement; il fut bientôt à terre, & laissant le sien, il sauta sur un beau coursier qui se trouva là, & dont le maître (Salvador de Borgia, brave soldat & lieutenant de la compagnie du marquis de la Padule) avoit été renversé par l'écuyer le Basque. Quand le chevalier se trouva si bien monté, il redoubla de courage, & fit des prodiges de force, en criant, pour insulter les Espagnols: *France, France; Bayard, Bayard, que vous laissez aller.* Quand ceux-ci l'entendirent se nommer, & qu'ils sentirent les deux fautes qu'ils

avoient faites, l'une de ne l'avoir pas désarmé, l'autre de ne pas prendre sa foi, qu'il n'auroit jamais faussée, le cœur leur manqua à tous ; ils se dirent entr'eux, retirons-nous, nous ne ferons rien de bon d'aujourd'hui, après ce que nous venons de perdre. En effet, ils tournerent le dos au grand galop, & les François se contenterent de les regarder courir, tant parce que la nuit approchoit, que parce qu'ils s'estimoient trop heureux d'avoir tiré de leurs mains *leur vrai guidon d'honneur*. Ils regagnerent leur camp, où il fut long-temps parlé d'une journée si extraordinaire par les événements, & en particulier par les exploits de notre chevalier.

Il est temps de reprendre le fil de l'histoire. On a vu plus haut que l'armée Françoisé qui tenoit le royaume de Naples, avoit été forcée de l'abandonner par les perfidies multipliées de Ferdinand, roi d'Aragon, lequel avoit violé tous les traités, & qu'elle avoit repassé les monts en assez mauvais état, & après avoir perdu la plus grande partie de ses chefs. Alexandre VI (o) étoit mort, & Jules II, de la maison de la Rouere, occupoit le saint siege, lorsque ce débris d'armée traversa l'état ecclésiastique ; il fit aux François le meilleur

---

(o) Rodrigue Borgia, Espagnol, l'un des plus méchants hommes de son siècle.

traitement qu'ils puissent espérer ; mais c'étoit une amitié de renard , qu'il fit dans la suite payer bien cher , ayant été toute sa vie ennemi juré du roi de France & de toute la nation.

(1505.) Après le départ de l'armée Françoisé , l'illustre capitaine Louis d'Ars & Bayard son ami & son bras droit , demeurèrent dans la Pouille , en dépit de toute l'armée d'Espagne ; ils y tenoient plusieurs places , entr'autres Venouze & s'y seroient maintenus long-temps , si le roi ne leur eût donné ordre absolu de revenir eux & leurs gens , ce qu'il firent armet en tête , enseignes déployées & la lance en arrêt (p). Au retour de Bayard à la cour , le roi lui donna une place d'écuyer de son écurie , en attendant qu'il vaquât une compagnie d'hommes d'armes de ses ordonnances.

La même année fut marquée par trois événements. Le premier fut la mort de Jeanne de France , première femme du roi , en la ville de Bourges. Le second fut la maladie du roi , qui fut réduit à la dernière extrémité à Blois. Les médecins l'abandonnerent , & ce fut peut-être ce qui lui sauva la vie , avec les vœux & les prières de son peuple dont il étoit adoré. Et le troisième

---

(p) Champier & Dubellay parlent de ce retour de Louis d'Ars & de Bayard , comme d'une expédition hardie & glorieuse , & qui mérite d'être consacrée.

fut la mort de Frédéric d'Aragon , roi de Naples , en la ville de Tours. Il tenoit cette couronne de ses ancêtres qui l'avoient usurpée , & ceux qui la reprirent sur Louis XII n'y avoient pas plus de droits que Frédéric.

( 1506. ) L'année suivante fut aussi signalée par deux morts considérables. La première fut celle de l'incomparable Isabelle , reine de Castille , femme de Ferdinand , roi d'Aragon , princesse accomplie , & douée des vertus qui font les grands hommes. La seconde mort fut celle de son gendre , Philippe - le - Beau , archiduc d'Autriche , fils de l'empereur Maximilien I , & de Marie , héritière de Bourgogne & des Pays-Bas. Il avoit épousé , en 1498 , Jeanne , fille aînée d'Isabelle : après la mort de celle-ci , il fut reconnu roi d'Espagne , conjointement avec sa femme , dont il eut deux fils , Charles , duc de Luxembourg , qui fut depuis l'empereur Charles-Quint , & Ferdinand I , qui succéda à son frere après qu'il eut abdiqué la couronne impériale. Philippe mourut presque subitement pour avoir bu à la glace en jouant à la paume.

Ferdinand devenu veuf , se remaria la même année avec Germaine de Foix , niece de Louis XII & sœur du duc de Nemours , dont il fera grande mention dans cette histoire. Cette princesse élevée à la cour de France , tendrement chérie du roi son

oncle , & de la reine Anne de Bretagne , changea de cœur en changeant de climat , & devint une ennemie jurée de sa patrie & de la maison royale.

Dans le même temps , le roi envoya un corps d'armée en Italie sous les ordres de Charles d'Amboise , seigneur de Chaumont , neveu du cardinal , pour aider le pape Jules II à conquérir Bologne sur les Bentivoglio , ce qui réussit , & cette ville & son territoire furent mis entre les mains du saint - pere , qui n'attendoit plus que ce bienfait pour faire éclater sa haine contre la France. Non-seulement il traversa toute sa vie les François ; mais où il n'étoit pas assez fort pour leur faire la guerre , il leur suscitoit des ennemis , & pour arrêter leurs opérations , il fortifia toutes les places qui pouvoient leur servir de passage. Nous en rapporterons des traits remarquables dans la suite.

*Fin du second Livre.*



# HISTOIRE DU CHEVALIER BAYARD.

---

LIVRE TROISIEME.

---

## SOMMAIRE.

*Rébellion des Génois. Louis XII les réduit. Exploit de Bayard. Entrevue des rois de France & d'Espagne à Savone. Traitements honorables faits par les deux rois réciproquement à leurs officiers. Trivulce donne au roi une fête superbe. L'empereur attaque les Vénitiens. Louis les secourt. Ils traitent secrètement avec l'empereur pour de l'argent. Ligue de Cambray contr'eux. Suite & exécution de ce traité. Les Vénitiens reprennent Trevi & la brûlent. Le roi s'en venge sur Rivolta. Bataille d'Agandel, où les Vénitiens sont défaits, & leur général prisonnier. Deux nobles Vénitiens pendus. La Lombardie est soumise. Padoue est surprise par les Vénitiens. Fureur de l'empereur à cette*

nouvelles. Le roi lui donne du secours. Les Vénitiens prennent Vicence. État de l'armée de l'empereur. Ordonnance du siège de Padoue. Prise de Monjelles. Défaite des Vénitiens sur le Pô. État de la ville de Padoue. Bayard force quatre barrières. Deux traits de sa hardiesse. Parallele des Barricades forcées par le prince de Conti en 1744. Disposition du siège de Padoue. Punition d'un traître. L'armée de l'empereur est harcelée par Lue Malverge. Bayard va à sa rencontre, & le défait. Autre exploit du même genre. Escarmouche où Bayard défait un parti ennemi. Trait de valeur d'un François âgé de dix-sept ans. Moyens employés par Bayard pour s'emparer d'un château. Bravade d'un officier Vénitien, & sa lâcheté. L'empereur veut faire donner l'assaut à Padoue. Indécente proposition qu'il fait aux François, rejetée par l'avis de Bayard qui en fait une autre. Les Impériaux ne la goûtent point. L'assaut est différé. L'Empereur mécontents quitte son armée secrètement. Il mande que l'on leve le siège. Inhumanité des Lansquenets. Les armées se séparent. Embuscade dressée à Bayard, qui y est fait prisonnier, & délivré par les siens. Il fait une belle retraite. Il est repris & délivré. Il taille en pieces plus de cinq cents hommes. Trahison pour le surprendre, découverte. Il pardonne à l'espion, & profite de la découverte; bat les Vénitiens, & met en pieces 2000

*hommes d'infanterie. Il renvoie l'espion à son maître , qui le fait pendre. Le duc de Nemours arrive en Italie. Honneurs qu'il fait à Bayard. Siege & prise de Lignago. Mort & éloge du cardinal d'Amboise. Arrivée d'un secours d'Espagne. Grotte de Langara ; cruel malheur qui y arrive. Rage d'un officier Allemand contre son parent , qu'il fait massacrer avec tous les siens. Siege & prise de Montfelles , où la garnison est égorgée.*

**L**E premier mauvais service que le pape rendit au roi , pour reconnoître les bienfaits , fut de faire soulever les Génois , par des intelligences & des moyens détestables. La populace animée contre les nobles , les chassa tous de la ville , & ensuite élut pour doge un nommé Paul de Novi , teinturier de profession. Il y avoit huit ans qu'ils étoient soumis au roi ; cependant ils égorgèrent la garnison du château , contre la capitulation , par laquelle il étoit dit qu'elle sortiroit librement.

Le roi en fut instruit par Jean-Louis Fiesco ( de Fiesque ), comte de Lavagne , d'une des premières maisons de l'état , & par d'autres nobles affectionnés à la France. Irrité de cette rébellion , dont il sentoit les conséquences , il se résolut de passer les monts en personne , avec toute la diligence & les forces que la circonstance demandoit.



Bayard étoit alors à Lyon , très-incommodé , tant de la fièvre quarte , qui l'a tenu plus de sept ans , que des suites d'une blessure qu'il avoit autrefois reçue , & qui avoit pensé lui coûter le bras gauche : c'étoit un coup de pique dont la plaie avoit dégénérée en ulcère , dont cependant il eut le bonheur de guérir avec le temps.

Malgré son indisposition , il se seroit cru déshonoré s'il n'avoit suivi le roi dans cette expédition ; dans deux jours les équipages furent prêts , & sans considérer à quoi il s'exposoit , il se mit en marche , & fut encore des premiers dans les gorges des Alpes. L'armée fit une telle diligence , qu'elle se trouva tout proche de Gênes , pendant que les habitants la croyoient encore delà les monts ; en sorte qu'il n'eurent pas le temps de recevoir les secours que le pape & quelques autres princes d'Italie devoient leur envoyer , entr'autres huit mille Breisignels , qu'on estimoit les meilleures troupes du pays , & les plus entreprenants.

Néanmoins les Gênois se préparèrent à faire une belle défense , & les François furent bien étonnés de trouver au haut de la dernière montagne , par où il leur falloit passer pour arriver à la ville , un fort nouvellement construit , avec une bonne garnison , & beaucoup d'artillerie. Sur cela le roi tint conseil de guerre , pour savoir ce qu'il y avoit à faire. Les avis furent partagés , les uns pensoient que ce fort

pouvoit couvrir un corps d'armée considérable , qu'ainsi il étoit dangereux de s'engager , & que l'on pourroit y perdre bien du monde & être forcé de reculer. D'autres soutenoient que ces troupes ne pouvoient être que des canailles ramassées qui fuïroient au premier choc. Le roi regarda Bayard , & lui demanda ce qu'il en pensoit. En vérité , Sire , répondit-il , je serois bien embarrassé d'en juger , mais il n'y a qu'à aller voir ce qu'ils font là-haut ; & si votre majesté veut m'en charger , avant qu'il soit une heure , je lui en rendrai bon compte , si je ne suis pris ou tué. Je vous en prie , lui dit le roi , je ne puis en remettre la commission en meilleures mains. Bayard partit aussitôt avec cent ou cent-vingt de ses amis , des principaux de l'armée , dont les noms méritent d'être cités , Chabannes , d'Aubigny , lieutenants-généraux ; Maugiron ; François de Crussol , seigneur de Baudiner ; le vicomte de Rhodès , de la maison de Foix ; Odet de Foix , seigneur de Bardassan ; André son frere , seigneur de Lefparte ; le bâtard de Luppe , & plusieurs autres. Le chevalier leur donna l'exemple de grimper la montagne avec les pieds & les mains , & quand ils furent en haut , la fatigue les força de s'arrêter pour prendre haleine ; ensuite ils marcherent au bastion , dont ils trouverent les avenues garnies de

fortes avant-gardes , qui leur donnerent beaucoup d'affaires , cependant les Gênois plierent & s'enfuirent. Les François vouloient les poursuivre , mais Bayard les arrêta en criant : ne les suivons pas , camarades , allons droit au fort , il y a peut-être dedans des gens qui nous mettroient entre deux feux , voyons ce qui en est. L'avis étoit trop sage pour n'être pas suivi , & l'événement le justifia. Il s'y trouva trois cents hommes , qui firent d'abord bonne contenance , & se défendirent assez bien , mais qui enfin prirent la fuite , & descendirent la montagne précipitamment pour gagner la ville , laissant beaucoup des leurs sur la place. Ainsi le fort demeura à Bayard , & sa prise effraya tellement les Gênois , que le courage leur manqua d'abord , & qu'il le soumièrent à la clémence du roi. Louis y fit son entrée , leur fit payer tous les frais de la guerre , fit construire à leurs dépens une forte citadelle qui commandoit la ville , & qu'il nomma Godefa. Il fit trancher la tête au nouveau doge Paul de Novi , & à un noble de la maison de Justiniani : il ôta à la ville tous ses privilèges , leur donna un gouverneur en son nom , auquel il les obligea de prêter serment , & ordonna qu'à l'avenir la monnoie seroit marquée à ses armes avec celles de la ville ; après quoi il leur donna amnistie du passé.

De Genes le roi se rendit à Savone , où

il eut une entrevue avec Ferdinand , roi d'Aragon , qui s'y trouva revenant de Naples avec sa nouvelle femme , Germaine de Foix , laquelle , dit un historien , tenoit une *merveilleuse audace*. On a déjà dit qu'en changeant d'air elle avoit changé de cœur : elle ne se déguisa point à l'entrevue des deux rois , & témoigna un mépris insolent à la noblesse Françoisë , sans en excepter l'illustre Gaston , duc de Nemours , son frere. Son mari au contraire fit grand accueil à Louis d'Ars & à Bayard , & alla jusqu'à dire au roi en leur présence : *Monseigneur mon frere , bien est heureux le prince qui nourrit deux tels chevaliers*. Le roi , de son côté , ne fit pas moins d'amitié au grand capitaine Gonsalve , l'un des héros de son siècle & de sa nation , & dont les vertus donnerent une telle jalousie à Ferdinand , qu'il fit exprès le voyage de Naples pour le ramener avec lui , de crainte que de vice-roi qu'il étoit , il ne s'en rendît le souverain , ou que la nation même , rendant justice à son mérite , ne le couronnât. Pour récompense de ses services , Ferdinand le relégua dans ses terres , où il lui fit passer une triste vieillesse. Mais après sa mort , ce prince Machiavelliste l'en dédommagea , en faisant rendre à sa mémoire , par toute l'Espagne , les honneurs qui ne s'étoient jamais rendus qu'aux rois.

Après quelques jours passés en conférences

entre Louis & Ferdinand , ils se séparèrent . Celui-ci continua sa route vers l'Espagne , & Louis se rendit dans son duché de Milan , où Trivulce , depuis peu maréchal de France , lui donna une fête plus digne de la magnificence d'un souverain<sup>1</sup>, que d'un sujet , il avoit rassemblé six à sept cents personnes du premier rang des deux sexes , & pendant trois jours les plaisirs furent variés , en festins , bals , comédies & tout ce qui peut s'imaginer , ensuite de quoi le roi partit & se rendit dans ses états.

( 1508. ) L'année suivante , l'empereur Maximilien entra en armes sur les terres des Vénitiens , alliés de Louis , à qui ils demanderent du secours par la voie d'Antoine Gondelmar , leur ambassadeur. Louis le leur accorda , & donna ordre au même Trivulce de leur mener promptement six mille hommes de pied , & six cents chevaux. Cette armée se rendit en diligence dans une petite place , nommée la *Pedra-di-qua* , où étoit déjà celle de l'empereur , prête à passer outre sans l'arrivée de Trivulce , qui l'arrêta & l'empêcha de faire aucuns progrès. Les Vénitiens eurent recours à la négociation , & sachant que la plus grande maladie de l'empereur étoit une grande disette d'argent , ils traiterent secrètement avec lui , & moyennant une bonne somme qu'il reçut d'eux , il se retira avec son armée. Trivulce , à l'insçu duquel le traité avoit été fait en fut piqué , & dit au provéditeur de la répu-

blique (a) , que le roi son maître ne seroit pas content d'un pareil procédé : & de fait, quoique la chose restât quelque temps dans le silence , le roi en tira vengeance peu après.

L'orgueil de cette république étoit alors monté à un excès qui méritoit d'être réprimé. Elle s'égaloit aux têtes couronnées , & sembloit même les braver. Louis XII , par le ministère du cardinal d'Amboise , & Maximilien , par celui de Marguerite d'Autriche , gouvernante des Pays-Bas , formerent à Cambray une ligue , où entrèrent le pape & le roi d'Espagne , pour mettre la dernière main à un traité qui établit pour une bonne fois les intérêts & les droits des uns & des autres (b). Le seigneur de Chaumont , neveu du cardinal , y assista aussi de la part du roi , avec les ambassadeurs des autres puissances. Les affaires qui les avoient rassemblés étant terminées , il fut fait entre ces quatre princes un traité d'alliance offensive & défensive pour renverser sans ressource la république de Venise. Il étoit dit que Louis passeroit les monts en personne ,

---

(a) C'est une dignité au-dessous de celle des procureurs ; elle revient à peu près à celles de nos intendants d'armées ou de provinces

(b) L'histoire de la Ligue de Cambray a été donnée au public , par l'abbé Dubos. *Paris 1728.* Elle mérite d'être lue.

immédiatement après pâques de l'année suivante , & se trouveroit sur les terres de Venise quarante jours avant qu'aucun des autres se mît en campagne. Il est difficile de concevoir une clause si bizarre , & de comprendre comment elle put être accordée par les ministres François : il ne semble pas qu'elle ait pu avoir d'autre objet que de mettre l'armée de France à la bonne ou mauvaise aventure ; de profiter de la bonne , si le roi avoit eu l'avantage , ou de tomber sur lui-même , s'il eût eu du dessous. Quoi qu'il en soit , Louis eut tout le succès & l'honneur de l'affaire , mais ses alliés partagerent avec lui le profit. Cet événement mérite d'autant mieux sa place ici , que le chevalier y eut grande part.

Dès la fin de l'année , c'est-à-dire au mois de mars 1508 , le roi fit passer dans le duché de Milan sa gendarmerie & sa cavalerie légère ( autrement aventuriers , qui faisoient un corps de quinze mille hommes. ) Il en donna le commandement à de grands capitaines , tels que Molart , d'Aubigny , la Cropte-Daillon , le comte de Roussillon , bâtard de Bourbon , Odet d'Aydie (c) , Georges de Dursfort (d) ,

---

(c) On le nommoit simplement le capitaine Odet. Il étoit de la maison de Riberac , en Saintonge

(d) C'étoit le frere cadet du seigneur de Duras , lequel étoit l'aîné de toute cette illustre & ancienne maison en Gascogne , aujourd'hui très-nombreuse.

& plusieurs autres , qui tous y menerent des compagnies de gens d'élite. Le roi manda notre chevalier & lui dit : Bayard , vous savez que je vais repasser les monts pour avoir raison des Vénitiens , & reprendre quelques places qui m'appartiennent , & qu'ils occupent sans aucun droit , comme Crémone , Ghiera d'Adda , & quelques autres. On m'a annoncé la mort du capitaine Chatelart , que je regrette beaucoup , je vous donne sa compagnie , mais je vous en donne encore une des gens de pied , que je veux que vous commandiez ; & votre lieutenant , le capitaine Pierrepont (e) , en qui j'ai toute confiance , commandera vos hommes d'armes. Sire , répondit Bayard , je n'ai qu'à obéir ; mais combien votre

---

(e) Son nom étoit Pierre du Pont-Dali , gentilhomme Savoyard , fils de Marie Terrail , sœur de Bayard , & il fut un excellent officier. On le verra par-tout avec son oncle , qu'il suivit dans toutes ses expéditions , d'abord en qualité de son porte-enseigne , ensuite de son lieutenant dans la compagnie de cent hommes d'armes du duc de Lorraine , que Bayard commandoit , puis dans les deux compagnies d'hommes d'armes d'ordonnance de son oncle , l'une de cinquante hommes , que Louis XII lui donna , l'autre de cent qu'il eut peu de temps avant sa mort , de François I. Pierrepont , après la mort de Bayard , reçut du roi un office d'écuyer de son écurie , & mourut peu après à la bataille de Pavie , près de la personne de François I. , & en le défendant.



majesté veut-elle me donner de gens de pied ? Mille hommes , dit le roi , personne n'en a davantage. A cela Bayard répliqua , je vous supplie , Sire , que je n'en commande que cinq cents , un plus grand nombre seroit au-dessus de mes forces ; mais je vous promets de les choisir si bien qu'il vous rendront bon service , & je crois la charge assez forte , quand un capitaine veut faire son devoir. Le roi s'y accorda , & lui dit de se rendre promptement en Dauphiné , pour être à la fin de mars à Milan. Tous les autres capitaines eurent le même ordre , & s'y trouverent rassemblés au commencement d'avril.

(1509.) L'armée du roi n'étoit au plus que de trente mille hommes , y compris six mille Suisses & deux mille chevaux. Déjà les Vénitiens avoient reçus la déclaration de guerre par le héraut d'armes Mont-Joye-Saint Denis ; & sachant l'état des troupes françoises , ils leverent une belle armée de trente mille hommes de pied , & de deux mille chevaux , dont ils donnerent le commandement à Nicolas des Ursins , comte de Pétillane , & firent général de leur infanterie Barthelemi d'Alviane , lequel en son particulier avoit bon nombre de Besignels des plus hardis , portant les couleurs de blanc & rouge.

Le roi arrivé à Milan , apprit qu'une petite place sur l'Adda , nommée Trévi ,

prise dès l'arrivée de ses troupes , par le grand-maître de Chaumont , secondé par Molart , la Crompte , Richemont & Bayard , avoit été reprise par les Vénitiens , & qu'après l'avoir brûlée , pour la punir de s'être rendue à eux , ils avoient fait prisonniers de guerre le capitaine Fontrailles qui y commandoit , avec sa garnison composée de gendarmes , & les officiers qui s'y trouverent , entr'autres le capitaine de la Porte , le seigneur d'Estançon , deux capitaines de gens de pied , Antoine d'Arcès , Dauphinois , dit le chevalier blanc , & le capitaine Imbault (*fg*). Le roi irrité de cette barbarie , marcha droit à Cassano , & fit construire deux ponts sur l'Adda ; la cavalerie défila par l'un , & l'infanterie par l'autre , & lui-même armé de toutes pièces les vit passer. Dès le lendemain il surprit une petite ville ; nommée Rivalta , & la fit saccager. A deux jours de là ( le 14 mai ) les armées Française & Vénitienne se rencontrèrent près d'un village nommé Agnadel , qui touchoit à un autre qui se nommoit Pandin. La république avoit expressément défendu à ses généraux de livrer bataille , mais de se contenter de garder leurs places & forteresses pour gagner du temps & fatiguer les troupes Françaises. Cependant d'Alviane plus hardi , ou plus

---

(*fg*) Voyez à la fin du livre , note troisième.

téméraire que le comte de Pétillane , s'imagina que quelque succès qu'il eût , c'étoit toujours assez d'honneur pour lui d'avoir combattu une armée Françoisé commandée par son roi en personne. Il engagea l'action le premier avec grand carnage de part & d'autre. Les Vénitiens firent d'abord des merveilles ; mais d'Alviane voyant l'arrière-garde Françoisé , où étoit Bayard , qui venoit à travers les marrais , ayant de l'eau jusqu'à la ceinture , & qui s'avançoit à grand pas pour le prendre en flanc , la frayeur s'empara de lui & de toute son infanterie : aussi - tôt l'armée entière fut rompue & défaite , ses Besignels demeurèrent tous sur la place , & lui-même blessé de plusieurs coups , fut forcé de se rendre au seigneur de Vandenesse ( *h* ). Le comte de Pétillane voyant la défaite de l'infanterie , se retira avec sa cavalerie , peut-être plutôt qu'il n'auroit dû. Il ne fut pas poursuivi , les François acharnés sur les gens de pied n'en tinrent aucun compte. Cette victoire fut complète pour les François , à qui elle coûta très-peu , au lieu que du côté des ennemis le nombre des morts passa quinze mille. D'Alviane

---

( *h* ) Jean de Chabannes , frere cadet de la Palisse. Il fut tué dans la même occasion que Bayard , & regretté comme un officier d'un rare mérite.

fut conduit au logis du roi , qui pour éprouver si ses troupes se tenoient en état en cas d'alerte , fit donner , après son dîner , une fausse alarme , & quelqu'un ayant demandé à d'Alviane ce que ce pouvoit être : il faut , répondit-il , que vos gens veuillent se battre ensemble , car pour les nôtres je vous promets sur ma vie qu'ils n'y reviendront de long temps.

Le roi passa deux jours sur le champ de bataille , pendant lesquels un mauvais château nommé Cavatas , se fit battre à coups de canon , & fut emporté en deux heures ; il ne s'y trouva que quelques paysans qui furent d'abord accrochés aux crénaux. Cet exemple intimida tellement les autres , que ni les places , ni châteaux ne résisterent plus , excepté celui de Pelcaire , dont la garnison fut rigoureusement traitée. Il s'y trouva entr'autres un provéditeur de la seigneurie & son fils , qui offrirent une grosse rançon ; mais leurs offres & leur dignité ne leur servirent de rien , & ne les garantirent pas d'être pendus au premier arbre. Ils s'étoient rendus à un gentilhomme nommé le Lorrain , officier distingué , qui avoit leur parole , & leur avoit donné la sienne. Il eut à leur sujet de très-grosses paroles avec le général (le grand-maître) , mais pour cela il ne put leur sauver la vie.

Le roi se logea dans Pelcaire , après avoir soumis toutes les places qu'il avoit

projeté de conquérir , Crémone , Creme , Bressia , Bergame & un très-grand nombre d'autres , qui furent réduites en cinq ou six jours , excepté le château de Crémone , qui l'arrêta un peu , mais qui se rendit comme les autres. Les villes de Vérone , Vicence , & Padoue lui présenterent leurs clefs ; il les remit à l'empereur qui les réclamoit. Il eut encore la bonté de faire la part du pape , malgré l'expérience qu'il avoit de son ingratitude : il lui rendit Ravenne , Forli , Imola & Faenza en Lombardie , Brindes & Otrante dans le royaume de Naples. Il n'eut pas grand profit de sa générosité , l'empereur reperdit bientôt ses places , & le pape n'en devint que plus dangereux ennemi , comme on le verra dans peu.

Ce qui resta de l'armée Vénitienne s'enfuit jusqu'au Trévisan & au Frioul , sans s'arrêter , croyant avoir toujours les François à sa suite , ce qui n'étoit pas , de quoi l'empereur n'eut pas lieu d'être satisfait.

Ce prince avoit promis au roi de se rendre à Pescaire , pour conférer avec lui. Il étoit convenu entr'eux qu'il viendrait sur un bâtiment par le lac qui mouille cette place d'un côté , & qu'il auroit telle escorte que bon lui sembleroit. Le roi envoya au-devant de lui jusqu'à Rouvray , le cardinal d'Amboise , pour le recevoir & l'accompagner ; mais ce ministre ne put jamais le réfourdre à venir. Le car-

dinal revint auprès du roi, & avec lui l'évêque de Gurtz (i), avec qualité d'ambassadeur de l'empereur, pour complimenter le roi, & lui donner de raisons telles quelles, de ce que son maître n'étoit pas venu selon sa parole : peu après le roi s'en retourna à Milan, au commencement de juillet.

Dans ces circonstances la ville de Padoue, qui venoit d'être rendue à l'empereur, retomba par sa faute dans les mains des Vénitiens. Il n'y avoit mis pour garnison que huit cents Lansqueniers, ce qui étoit trop peu de chose pour une place qui avoit alors six milles de tour. Elle fut surprise par l'adresse de deux nobles Vénitiens, André Gritti, & Luc Malvezze, qui avoient toujours entretenu des intelligences dans la place, où la domination Vénitienne étoit chère, à cause de l'exacte justice que la seigneurie rend à ses sujets.

Ces deux nobles, dans le commencement de juillet, qui est en Italie la saison des seconds foin, s'embarquerent à un trait d'arbalète de la ville, dans un lieu rempli d'arbres épais qui bouchaient entièrement la vue, & y cachèrent sans peine quatre cents hommes d'armes & deux

---

(i) Rayment Beraut, cardinal, évêque de Gurtz (aujourd'hui Goritz) né à Surgeres en Saintonge, d'une famille obscure,

mille fantassins. Or, les environs de Padoue sont très-abondants en foins, & les voitures pour le transport tellement larges, qu'elles remplissent les portes de la ville. Ils dresserent sur cela leur projet, & dès le point du jour, les quatre premières charrettes étant entrées, ils firent suivre la cinquième par six cavaliers, ayant chacun un fantassin en croupe, armé d'arquebuse; & parmi eux une trompette pour sonner l'alarme, quand le moment en seroit venu.

D'un autre côté, les Lansquenets qui composoient la garnison de la ville, étoient fort vigilants; ils ne tenoient que deux portes ouvertes, & toujours à chacune trente hommes de garde. La seigneurie avoit, comme nous l'avons dit, plusieurs intelligences dans la ville, entr'autres un gentilhomme, nommé Geraldo Magurin, qui avoit le secret, & devoit au premier son de trompette paroître en armes avec ceux du parti. La cinquième charrette étant donc entrée à la suite des quatre autres, les six hommes d'armes qui la suivoient de près, se mirent à crier : *Marco, Marco*; les fantassins qu'ils avoient en croupe mirent pied à terre, & firent feu si adroitement & de si près, qu'ils tuèrent chacun leur homme : la trompette sonna, & le gros des Vénitiens fondit tout-à-coup en faisant des cris terribles de *Marco, Marco, Italia, Italia*. Ils furent

secondés par Magurin , qui avoit pratiqué assez de monde , pour que dans un instant il sortît des maisons plus de deux mille habitants armés de piques & de javelines. Les Lansquenets bien étonnés de la première décharge , se mirent promptement en défense , & sonnerent l'alarme ; mais quand ils virent la révolte générale , & qu'il falloit périr , ils se rendirent sur la place , & se formèrent en bataillon carré , résolus à se battre vigoureusement , & vendre leurs vies bien cher. A peine y furent-ils , qu'ils se virent attaqués de deux ou trois côtés à la fois ; jamais on ne vit une si belle défense ; ils soutinrent deux heures sans se rompre ; à la fin le grand nombre l'emporta , ils furent rompus & défaits sans qu'il fût fait quartier à un seul. Mais en revanche ils firent bien payer leur défaite aux vainqueurs , ils en mirent plus de quinze cents sur la place , tant des habitants que des assaillants , & ainsi la ville retourna à la seigneurie , & le comte de Périljane y étant entré , la répara & la fit fortifier en diligence , connoissant de quelle conséquence elle étoit pour ses maîtres.

Quand l'empereur apprit la révolte de Padoue , & le massacre de sa garnison , il entra dans une fureur difficile à exprimer ; il jura de s'en venger , & d'aller en personne la punir. Louis ne fut pas moins sensible à cet événement , dont il accusoit



la négligence de l'empereur , & la foiblesse d'une garnison de huit cents hommes dans une si grande place. Cependant Maximilien lui demanda cinq cents hommes d'armes pendant trois mois pour réduire les Vénitiens ; il les accorda , & chargea le brave Chabannes de choisir ce nombre parmi les plus vaillants , gens sur qui il pût compter , & de les mener à l'empereur. Chabannes qui ne respiroit que pour la guerre , & n'en souhaitoit que les occasions , fut bientôt prêt à partir , & comme il sortoit des portes du château de Milan , il rencontra Bayard , à qui il dit : *mon compagnon , mon ami , voulez-vous pas que nous soyons de compagnie ?* Bayard , qui n'en demandoit pas d'autre , accepta d'abord la partie , & se joignit à la troupe : on eut peu vu d'expédition qui ait attiré tant d'hommes du premier ordre par leur naissance & leur valeur. Tels furent le baron de Béarn , qui y mena une partie de la compagnie du duc de Nemours , le baron de Conty (k) , capitaine de cent hommes d'armes , Thé-

---

(k) Frédéric de Mailly. Il laissa une fille unique , Magdelaine de Mailly , dame de Conty , qui épousa Charles de Roye , comte de Roucy , & ne laissa pareillement qu'une fille , Eléonore , dame de Conty , mariée à Charles de Bourbon , duc de Vendôme , dont elle eut Louis premier , prince de Condé , cousin germain de Henri IV.

dore Trivulce (1), Jules de Saint-Severin ; Humbercourt (m), la Clayette, la Crote, Daillon, lieutenant du marquis de Montferrat, Bayard & autres. Avec eux partirent encore plus de deux cents gentilshommes volontaires, parmi lesquels étoient Bussy d'Amboise, cousin du grand maître ; le seigneur de Bonnet, Breton, & de Miapont, Bourguignon, intimes amis de Bayard, & braves comme lui. Chabannes ayant rassemblé toute sa troupe, qui doubloit & au-delà le secours que l'empereur avoit demandé, marcha droit à Pescaire, & le roi prit la route de son royaume, laissant son duché de Milan, & les places conquises en route sûreté.

Dès que les Vénitiens se furent emparé de Padoue, ils se présentèrent devant Vicence, qui n'étant pas une place fortifiée, se rendit d'abord. De là ils voulurent aller de même s'emparer de Vérone, & s'ils l'eussent prise, le secours des François auroit été inutile, parce que la place est bonne, & qu'elle est traversée par une rivière.

---

(1) Il étoit neveu du maréchal ; il fut aussi maréchal de France, & mourut, en 1531, à Lyon, dont il étoit gouverneur.

(m) Officier distingué, & d'une très-grande maison de la comté de Bourgogne. Il étoit petit-fils de Guy de Humbercourt, qui, commandant en chef les troupes du duc de Bourgogne, prit & brûla la ville de Liège, en 1467.

douze mille chevaux , & cinq à six cents lances de Bourgogne & du Hainaut , & un nombre prodigieux de Lanfquenets & de gens de pied , c'est-à-dire , près de cinquante mille. Le cardinal de Ferrare (o) vint joindre l'empereur au nom de son frere , le duc Alphonse premier , & amena cinq cents chevaux , trois mille fantassins & douze pieces d'artillerie , & le cardinal de Mantoue amena à-peu-près les mêmes forces ; en sorte que l'on estimoit que , compris les François , l'armée étoit de cent mille combattants. Mais le service de l'artillerie avoit été mal entendu ; la plus grande partie avoit été amenée par charrois , encore en si petit nombre , que l'on en voituroit une partie , & on retournoit chercher l'autre , & il falloit que les troupes perdissent leur temps à garder tant celle qui étoit transportée que celle qui rouloit , & celle qui restoit attendoit son tour. Ce fut pour ces troupes un très-grand inconvénient , outre qu'elles étoient très-fatiguées des longues traites que leur maître leur faisoient faire depuis le point du jour , jusqu'à deux & trois heures après midi ; ce qui n'étoit pas , dit l'historien , vu la saison , pour rafraîchir le gendarme sous l'armet.

---

(o). Hyppolite d'Est , fils d'Hercule I , & frere du prince régnant.

Le premier campement de l'empereur fut à huit milles de Padoue , proche le palais de la reine de Cypre (p). Il y arriva encore un autre renfort de mille ou douze cents aventuriers François , tous gens d'élite & d'escarmouche , sous la conduite de Jacques d'Alegre , seigneur de Millaut , bien digne de les commander. Ce fut dans ce camp que l'empereur proposa le siege de Padoue , & tint un conseil de guerre pour en régler les opérations. Il y fut décidé que les gendarmes François avec les Lansquenets du prince d'Anhalt , comme la plus belle troupe Allemande de l'armée , feroient la pointe : mais qu'avant tout il falloit s'emparer de Montselles , petite place sur le chemin de Padoue , avec un fort château , dont la garnison Vénitienne auroit pu incommoder la marche des troupes , & encore plus les convois de vivres & de munitions.

Le lendemain matin l'armée délogea , & vint à demi-mille de Montselles , qui se rendit d'abord , n'étant d'aucune défense ; mais le château qui étoit bon & capable de tenir fort long-temps , inquiétoit les généraux : cependant , par la lâcheté de ceux qui étoient dedans , on en fut bientôt maître. On commença à le battre , & à peine y eut-on fait une fort petite breche ,

---

**[** (p) Voyez à la fin du livre , note quatrième.  
H

que l'on sonna l'alarme pour aller à l'assaut. Il y avoit un bon jet d'arc à monter , mais les aventuriers François du capitaine d'Alegere y furent dans un moment , & sembloient voler. La garnison qui n'étoit composée que de canailles , fit quelque résistance , mais dans un quart d'heure la place fut emportée , & ils furent tous mis en pieces. Les aventuriers y firent beaucoup de butin , entr'autres cent cinquante chevaux de prix. La ville & le château furent remis au duc de Ferrare qui les réclamoit , mais à la charge d'un prêt d'argent à l'empereur de trente mille ducats. Le cardinal d'Est en prit possession pour son frere , & y mit bonne garnison , pendant que le duc , d'un autre côté , faisoit la guerre aux Vénitiens , à qui la même année il défit une espede d'armée navale , (si ce nom peut se donner à une affaire passée sur le Pô) & ne leur fit guere moins de mal , que le roi leur en avoit fait à la bataille d'Agnadel : voici le fait. Les Vénitiens , pour saccager la Polésine de Rovigo , qui fait partie du Ferrarois , avoient mis sur le Pô une quinzaine de galeres chargées de trois à quatre mille hommes , & firent descendre cette flotte depuis Chiossa jusqu'à Francolino. Le duc de son côté avoit fait construire sur les deux bords du fleuve & vis-à-vis l'un de l'autre , deux bons forts , le premier à la tour de Loise-lin , & le second au lieu nommé *Ilepos* ,

& les avoit garnis de quatre mille hommes de ses meilleures troupes , & il avoit encore au même lieu quatre bonnes galeres bien armées & bien équipées : en cet état il fut que ses ennemis étoient débarqués , il alla les attaquer , & les défit si complètement , qu'il n'en échappa pas un seul homme. Tout de suite avec ses quatre galeres & d'autres fortes barques , il attaqua les galeres ennemies qui étoient dénuées de troupes , il en coula deux à fond , & en prit six avec tout leur équipage , trente piéces de canon de fonte , & quantité d'armes & de munitions.

Cette journée fut bien chere pour les Vénitiens , & coûta peu au vainqueur , si ce n'est la perte du comte Ludovic , Pic de La Mirandole , tué d'un coup d'arquebuse : Reprenons le fil de notre histoire.

L'empereur , que nous avons laissé dans son camp devant Montfelles n'eut pas plutôt rendu cette place à son vrai souverain , qu'il marcha droit à Padoue , & s'en approcha à un mille. Ce n'étoit pas une petite entreprise que de l'avoir par un siège , la place étoit bonne & bien fortifiée , & outre cela défendue par un habile homme , (le comte de Pétiliane) qui avoit avec lui mille hommes d'armes , & douze mille de pied , & deux cents piéces de canon.

L'empereur , campé à un mille des murs , prit conseil de guerre pour délibérer de quel côté il formeroit le siège , & y ap-

pella ceux d'entre les François qu'il hono-  
roit de son estime & de sa confiance. Le  
résultat fut que le quartier de l'empereur  
seroit vers la porte qui va à Vicence , &  
qu'il auroit les François avec lui ; que le  
cardinal de Ferrare seroit à une autre porte  
plus haut avec les gendarmes de Bourgogne  
& de Hainaut , & dix mille Lansquenets ;  
qu'à une autre porte , au-dessous du quar-  
tier de l'empereur , seroit le cardinal de  
Mantoue & Jean son frere , avec les Lanf-  
quenets du prince d'Anhalt , afin qu'en  
cas de besoin , ces divisions fussent secou-  
rues par le gros de l'armée. Les opérations  
ainsi réglées , il n'y eut plus qu'à marcher.

Bayard , à qui on réservoir toujours les  
bonnes occasions , ou plutôt les plus péril-  
leuses , fut chargé de faire les premieres  
approches , où il fut accompagné du jeune  
Bussy d'Amboise , de la Croyte-Daillon ,  
de la Clayette , &c. Or , il y avoit un  
grand chemin tiré au cordeau , allant droit  
à la porte de Vicence , sur lequel , de deux  
cents en deux cents pas , on avoit construit  
quatre fortes barrieres garnies d'hommes  
& d'armes à feu ; & de chaque côté ,  
ce grand chemin étoit bordé de fossés larges  
& profonds , suivant l'usage d'Italie , en  
sorte qu'on ne pouvoit les attaquer que  
par-devant. Les murailles de la ville étoient  
garnies d'une nombreuse artillerie qui do-  
minoit sur ce chemin , & qui , par-dessus  
les barrieres & sans incommoder ceux qui

les gardoient , pleuvoit sur les François comme la grêle. Cependant Bayard & ses compagnons attaquèrent la premiere barriere , qui fut vivement défendue ; néanmoins à travers les arquebusades , ils la forcerent , & chasserent les ennemis jusqu'à la seconde. Si l'affaire avoit été chaude à la premiere barriere , elle le fut bien autrement à celle-ci : le jeune Buffy y eut le bras percé d'un coup de feu , & son cheval fut tué sous lui , mais pour cela il ne quitta pas la partie , au contraire , il n'en devint que plus furieux. Il vint à leur secours à cette seconde attaque le capitaine d'Alegre , avec cent vingt de ses aventuriers de son choix , qui étoient plutôt des lions que des hommes. Ces opérations se faisoient à midi , ainsi il étoit aisé de voir qui faisoit bien son devoir & qui le faisoit mal.

Après une demi-heure de combat , la seconde barriere fut forcée & prise , & les ennemis chassés & poursuivis de si près , qu'ils n'eurent pas le temps de se loger à la troisieme , & que même ils furent heureux de gagner la quatrieme. Celle-ci étoit à un jet de pierre des remparts de la ville , & gardée par mille ou douze cents hommes , avec trois ou quatre fauconneaux , qui faisoient un feu terrible sur le grand chemin , mais qui ne firent (chose incroyable) que tuer deux chevaux. Les fuyards réunis à cette barriere avec ceux



qui la gardoient , reprirent courage à l'abri des murs de la place , & l'attaque ayant duré une heure au milieu des coups de piques & d'arquebuses , Bayard s'emuya d'une si longue résistance , & cria aux siens : compagnons , ceci dure trop , mettons pied à terre & forçons la barrière ; ce qu'ils firent au nombre de trente ou quarante , & la visière levée & la lance basse , donnerent dans la garde Vénitienne. Auprès de lui combattoient le prince d'Anhalt , Jean le Picard , & le capitaine Maulevrier , qui firent rage. Mais Bayard voyant que les ennemis se relevoient de moment à autre , & qu'il avoit continuellement affaire à des gens frais , s'écria une seconde fois : compagnons , ils nous tiendront ici tant qu'ils voudront , donnons-leur l'assaut , & que chacun fasse comme moi , & s'orne , trompette ; ce qui fut fait avec une force & une fureur de lion de la part. Ses compagnons le seconderent si bien , que les ennemis reculèrent de la longueur d'une pique : alors Bayard , sans balancer , franchit la barrière , en criant encore : amis , ils sont à nous , avançons ; les mêmes qui avoient mis pied à terre , sautèrent après lui , & trouvèrent à qui parler. Ceux qui étoient restés à cheval voyant le danger où leurs camarades s'étoient mis , les imitèrent , en criant : *France , France ; Empire , Empire*. Alors la charge redoubla , & fut telle que les ennemis

quitterent la place, & s'enfuirent en désordre, dans la ville. Ainsi les quatre barrières furent emportées en plein midi, à la grande gloire des François, & surtout de notre héros à qui tous unanimement en donnaient l'honneur (q).

---

(q) Ce trait m'en rappelle un autre de nos jours, qui peut lui être mis en parallèle, & je me fais un devoir d'en orner mon ouvrage, avec d'autant plus de plaisir, qu'il mérite d'être consacré à la postérité. Je parle du passage des barricades par le prince de Conty, le 19 juillet 1744, où je me suis trouvé.

La Provence est séparée du Piémont par de hautes montagnes : dans une gorge, entre deux roches en pic à perte de vue, distantes par le pied de vingt-cinq à trente toises, étoient trois digues de terre, peu éloignées l'une de l'autre, larges de douze pieds & de pareille hauteur, renforcées par de gros pilotis & de grosses pierres, & liées ensemble par un pont fort étroit sur un courant d'eau, & sur chaque digue une forte grille de fer pour fermer le pont. On convenoit que cinq cents François auroient arrêté là & détruit une armée de cinquante mille hommes. Le prince fit une manœuvre digne de lui : il commença par une fausse attaque en devant, pendant que deux détachements pénétroient par des gorges, l'un à droite, l'autre à gauche, pour aller prendre les Piémontois à dos, & les mettre entre trois feux. La garnison instruite par des montagnards, de la marche de ces deux détachements, ne les attendit pas, & se retira précipitamment à Démon. Ainsi ce passage, qui naturellement

Cette expédition faite , l'artillerie fut aussi-tôt amenée sur le bord du fossé , & les quartiers distribués de façon qu'ils formoient trois camps , comme il avoit été déterminé. L'armée & les suites de l'armée étoient si nombreuses , qu'elle couvroit une étendue de plus de quatre milles , dans un pays si abondant en vivres , bleds , viandes , fourrages , vins & avoine , & tout le nécessaire pour les hommes & pour les chevaux , qu'à la levée du siège , qui dura environ deux mois & demi , il en fut brûlé pour cent mille ducats , qu'on ne put emporter.

Dès le lendemain de la prise des barrières , l'artillerie commença à jouer , & à faire un feu continuel , si terrible , qu'il fut tiré des trois camps , en huit jours , plus de vingt mille coups de canon , & la ville les leur rendit avec usure. Il fut fait trois breches , dont bientôt on n'en fit qu'une , qui étoit de quatre à cinq cents pas , & par conséquent plus que suffisante pour donner l'assaut.

Pendant le service de l'artillerie , il fut surpris un canonier de l'empereur , qui , au lieu de tirer contre la place , tiroit sur le camp même. Son procès fut bientôt fait ,

---

auroit pu coûter cinq ou six mille hommes , se fit librement par un trait de sagesse digne d'Annibal , & ne coûta pas une goutte de sang.

on le mit sur un mortier en guise de bombe, & on l'envoya en pieces dans la ville. On accusa de cette trahison un des généraux de l'empereur, son favori, qui le gouvernoit absolument, & qui lui fit faire de très-grandes fautes ; il se nommoit le seigneur Constantin (r), Grec de nation. On le soupçonna d'avoir corrompu ce canonier, & même d'avoir des intelligences dans la ville avec le comte de Pétillane, à qui il rendoit compte de tout ; l'instruisant chaque jour de ce qu'il avoit à faire pour sa défense. Chabannes le lui reprocha publiquement, le traita de traître & de lâche, & l'appella au combat ; mais l'autre refusa l'appel, & se défendit en homme que sa conscience trahissoit ; & l'empereur, pour en prévenir les suites, les réconcilia.

Le comte de Pétillane, instruit ou non, avoit si bien fortifié sa place, que cinq cents mille hommes ne l'auroient pas emportée. Il avoit fait derrière la breche un fossé à fond de cuve de vingt pieds de profondeur, & d'autant de largeur, où il avoit mis plusieurs couches de fagots & de vieux bois tous couverts de poudre à canon, & de cent à cent pas il avoit pratiqué un boulevard chargé d'artillerie

---

(r) Il étoit oncle de la marquise de Montferrac, fille du roi de Serbie.

qui commandoit sur la longueur du fossé. Au delà de cette insurmontable tranchée, étoit une belle esplanade, où l'armée Vénitienne, tant cavalerie qu'infanterie, pouvoit se ranger en bataille, au nombre de vingt mille hommes. & derrière cette esplanade, il avoit élevé des plate-formes, garnies de vingt à trente pieces de canon chacune, pointées sur la breche par-dessus la tête de sa garnison.

Quand il tomboit dans les mains du comte de Pétiliane quelques officiers François faits prisonniers aux escarmouches, qui se rachetoient par rançon, il ne faisoit nulle difficulté de leur faire voir ses retranchements, pour qu'ils en rendissent compte à leurs généraux, sur-tout à Chabannes, & qu'ils les instruisissent du danger certain qu'il y auroit pour eux de hasarder l'assaut. Car, leur disoit-il, en les congédiant, j'espère que la république rentrera tôt ou tard dans les bonnes grâces du roi de France, & sans la considération que j'ai pour votre nation, & pour ceux qui sont avec l'empereur, je vous assure que dans demain je lui ferois lever le siège honteusement. Tout cela fut rapporté aux généraux François, mais le roi les ayant donné à l'empereur pour auxiliaires, ils ne voulurent rien prendre sur eux.

Cependant l'empereur se déterminoit à donner l'assaut; mais avant que de raconter ce qui en arriva, il est à propos de

Mettre ici deux aventures de notre chevalier , puisque c'est son histoire que nous écrivons.

Pendant ce siège de Padoue , les assésés incommodoient fréquemment le camp de l'empereur par leurs sorties ; la garnison de Trévise , autre bonne place , à vingt ou vingt - cinq milles de là , en faisoit autant : elle étoit commandée par Luc de Malvezze (s) , excellent capitaine , & par d'autres officiers. Ce commandant ne manquoit pas deux ou trois fois la semaine de venir donner l'alerte au camp impérial ; & quand l'occasion se trouvoit bonne , il en profitoit ; si au contraire il trouvoit de la résistance , il se retiroit. Il fit longtemps cette manœuvre , mais si sagement , qu'il ne perdit jamais un seul des siens , en sorte qu'il s'y étoit rendu redoutable. Bayard s'en ennuya , & en parla à deux de ses particuliers amis avec qui il logeoit , la Crompte-Daillon & la Clayette. Ce capitaine Malvezze , leur dit-il , nous donne souvent le réveil matin , & fait trop parler de lui , j'ai regret qu'il ne nous connoisse pas pour ce que nous sommes : si vous voulez me seconder , nous irons demain au devant de lui , & comme voilà deux

---

(s) C'est le même qui surprit Padoue avec le comte de Périllan , comme on l'a vu. Il étoit dans des meilleures maisons de Bologne.

Jours qu'il n'a paru, j'espère que nous le rencontrerons.

Bayard avoit des espions qu'il payoit si bien, qu'au péril de la vie ils ne l'auroient pas trahi; l'un d'eux l'avoit instruit de la route & des forces de Malvezze. Ayant fait son plan sur cela, & ses deux amis ayant accepté la partie, il leur dit de faire armer à deux heures après minuit chacun trente hommes d'armes des plus hardis; & moi, ajouta-t-il, je menerai ma compagnie, avec quelques-uns de nos bons compagnons; Bonnet, Mypent, Coffé, Brezon & autres, & nous monterons à cheval sans bruit & sans trompettes: fiez-vous à moi, j'ai un guide sur qui je compte. La chose s'exécuta de point en point; à deux heures du matin, au mois de septembre, tout le monde fut à cheval, & l'espion marchoit devant, escorté de quatre soldats. Bayard, trop prudent pour se livrer sans précaution à de pareils gens, lui avoit promis bonne récompense s'il faisoit son devoir, mais en cas de trahison, les quatre soldats avoient ordre de le poignarder. Celui-ci le servit bien, & mena la troupe environ dix milles; quand le point du jour parut, ils se trouverent proche d'une belle & grande maison de plaisance, qui avoit un grand jardin & un parc entouré de murs. L'espion la montra à Bayard, & l'assura que si le capitaine Malvezze devoit ce jour-là venir donner l'alarme au camp,

il passeroit nécessairement par-là ; que ce château étant abandonné à cause de la guerre , il étoit aisé que la troupe s'y embusquât , qu'on le verroit passer , & qu'il ne les verroit pas. L'avis fut trouvé bon , on entra dans ce château , & on fut près de deux heures sans voir aucun mouvement. Enfin , ils entendirent un grand bruit de chevaux , & c'étoit justement ce qu'ils étoient venus chercher.

Bayard avoit avec lui un vieux soldat , nommé Monart , homme de confiance , & consommé dans le métier de la guerre. Il l'avoit mis en sentinelle dans le colombier de la maison , pour examiner ce qui passeroit & juger du nombre. Ce soldat vit de loin & reconnut le seigneur de Malvezze , avec sa troupe , qu'il jugea être de cent hommes d'armes , l'armet en tête , & environ deux cents Albanois , commandés par le capitaine Scanderbec , tous bien montés & ayant l'air de gens à faire un coup de main. Cette troupe ayant passé l'embuscade Françoisise d'un trait d'arc , la sentinelle descendit & fit son rapport , dont tout le monde fut content. Alors Bayard ordonna de refangler les chevaux , ce que chacun fit soi-même , parce qu'il n'avoit pas voulu qu'on amenât de valets ; ensuite il dit à sa troupe : amis , il y a dix ans qu'il ne s'est présenté si bonne aventure , & si chacun de nous fait son devoir , le nombre ne doit pas nous éton-



ner, ils sont deux contre un, mais c'est peu de chose que cela, & marchons. Tous ayant répondu : *allons, marchons*, la porte fut ouverte, l'on se mit au grand trot sur les traces des ennemis : après avoir marché un mille, ils les découvrirent sur le grand chemin, & Bayard ordonna au trompette de sonner. Les Vénitiens, bien étonnés d'entendre la trompette, crurent que c'étoit des leurs qui venoient se joindre à eux, cependant ils s'arrêtèrent pour le savoir, & furent bientôt détrompés. A leur surprise, se joignit la frayeur de se voir enfermés entre la troupe qui venoit à eux & le camp de l'empereur, & de n'avoir aucune issue pour s'échapper ; mais ils se rassuroient sur le peu de gens qu'ils voyoient.

Le capitaine Malvezze encourageoit les siens, les exhortoit à bien faire ; en leur remontrant, qu'il falloit vaincre ou périr, qu'il ne leur restoit aucuns moyens de fuir. Le chemin étant bordé de fossés si larges & si profonds, que jamais cavalier ne se hasarderait à les franchir ; ensuite il fit sonner la trompette ; & celle des François y répondit. Quand ils furent à un trait d'arc les uns des autres, ils commencerent à se charger, criant d'une part : *France, France, Empire, Empire* ; & de l'autre : *Marco, Marco*. Cette première charge fut vive, il y en eut un grand nombre de renversés, le capitaine Bonnet perça

d'un coup de l'apice un gendarme de part en part, & des deux côtés il fut très-bien combattu. Les Albanois laissèrent leur gendarmerie aux prises avec les François, & pensant les surprendre par derrière, ils s'écarterent du grand chemin. Bayard s'en aperçut, & dit à la Crote-Daillon, ayez l'œil sur eux pour qu'ils ne nous enferment pas, je me charge de ceux qui sont devant nous. La Crote le fit, & quand les Albanois eurent tomber sur les François, ils furent si bien reçus, qu'il en resta une douzaine des leurs par terre, & les autres prirent la fuite à toutes jambes. La Crote ne les poursuivit pas, il revint au gros de l'affaire, mais l'action étoit finie & les Vénitiens entièrement rompus, & déjà les vainqueurs faisoient les prisonniers. Le capitaine Malvezze, avec vingt ou trente des mieux montés, franchit le fossé, & ils s'en retournerent d'où ils étoient venus. On ne se mit pas à leur suite, leurs chevaux alloient trop bien, & eux-mêmes avoient bien courage à les éperonner.

Les François reprirent la route de leur camp avec plus de prisonniers qu'ils n'étoient d'hommes pour les conduire, car ils en avoient au moins cent soixante-dix, qu'ils défarmeront de leurs épées & de leurs massés, & les firent marcher au milieu d'eux, & dans cet état ils rejoignirent le camp. Dans ce moment-là l'empereur se promenoit avec sa cour, il aperçut

au loin un gros nuage de poussière , & envoya , pour savoir ce que c'étoit , un gentilhomme François , officier à son service , nommé Louis du Peschin. Cet officier lui rendit compte de l'affaire , & lui dit que c'étoit les capitaines Bayard , la Grotte & la Clayette qui venoient de faire le plus beau coup de main qui eût été fait depuis cent ans , & qui avoient plus de prisonniers qu'ils n'avoient mené de monde avec eux. L'empereur ne put contenir la joie qu'il en ressentit ; il s'avança au-devant de la troupe , à laquelle il en fit des compliments en général ; ensuite il félicita chaque capitaine en particulier sur le succès d'une si belle journée , puis il s'adressa à Bayard & lui dit : chevalier , le roi mon frère & votre maître , est bienheureux d'avoir un homme comme vous à son service ; je voudrois avoir une douzaine de vos pareils , & qu'il m'en coûtât cent mille florins par an.

Jamais expédition ne fit tant de bruit que celle-là , ni tant d'honneur à un capitaine , qu'elle en fit à Bayard ; mais avec sa modestie ordinaire , il en attribuoit la gloire à ses amis & à la troupe , & jamais à lui-même.

Peu de jours après cette course , il apprit par les espions que le capitaine Scanderbec avec ses Albanois & quelques autres gens de cheval , s'étoient retirés dans le château de Bassano , & que de là ils faisoient tous les jours des courses sur ceux qui venoient

au camp , & sur les gens de pied qui s'en retournoient en Allemagne avec leur butin & les bestiaux qu'ils avoient pris sur les ennemis , & que même depuis quelques jours ils en avoient défait plus de deux cents , & repris sur eux quatre ou cinq cents bœufs ou vaches , & qu'ils les avoient avec eux dans ce château ; en sorte , ajoutoit l'espion , que si vous voulez que je vous mene à un défilé qui est au pied d'une montagne , ils vous tomberont entre les mains. Bayard qui avoit toujours trouvé cet homme véritable , & qui toujours aussi l'avoit bien payé , résolut de le suivre sans en faire part à personne , comptant bien qu'avec ses trente hommes d'armes , sa compagnie d'archers , & huit ou dix gentils-hommes qui lui étoient attachés , & qui servoient comme volontaires & seulement pour apprendre l'art militaire sous lui , il déferoit aisément deux cents chevaux-légers Albanois , qu'avoient pour chef Renault Contarini , Padouan , & noble Vénitien.

Il conta donc son projet à ses amis & à sa troupe qui tous en furent ravis , ne demandant que pareil fête. Leur disposition faite , ils partirent une heure avant le jour , un samedi du mois de septembre , & firent avec leur espion une traite de quinze milles , avant que d'être au défilé où il devoit les mener , où ils arriverent si heureusement qu'ils ne furent vus de personne , ils s'y

embusquèrent à une portée de canon de ce château, & un instant après ils entendirent un trompette qui du château sonnoit tous à cheval. Bayard, fort content de son voyage, demanda à l'espion quel chemin il croyoit que ces Albanois dussent prendre; il lui répondit que quelque chemin qu'ils vou-  
lussent prendre, il leur falloit nécessairement passer à un petit pont de bois qui étoit à un mille de là, & que deux hommes seuls pourroient garder; & quand ils l'auroient passé, envoyez quelques-uns de vos gens se saisir du pont, pour qu'ils ne pussent le repasser, & je vous conduirai par une gorge que je connois dans la montagne, jusqu'à une plaine proche le palais de la reine de Cypre, où vous les rencontrerez infailliblement. Il fut alors question de savoir qui garderoit le pont; le seigneur de Bonnet prit la parole & dit: capitaine, si vous le trouvez bon, nous le garderons mon camarade Mypont & moi, avec quelques hommes que vous nous donnerez, Bayard y consentit, & leur donna six hommes d'armes avec dix ou douze archers.

Pendant qu'ils prenoient cet arrangement, ils entendirent le bruit de la troupe Albanoise qui descendoit du château, comme s'ils alloient à une noce, comptant faire quelque bonne capture, selon leur coutume; mais il y eut à décompter.

On les laissa passer le pont, & tout de suite Bonnet alla avec les gens s'en saisir,

pendant que Bayard & sa troupe suivirent l'espion dans le défilé de la montagne , & furent si bien conduits , qu'en moins de demi-heure ils se trouverent dans une plaine où on auroit vu un cavalier de six mille pas. Alors ils virent , à une grande portée de canon , leurs ennemis qui prenoient le chemin de Vicence , où ils comptoient faire leur coup. Bayard ordonna à son guidon , le bâtard du Fay , de prendre vingt hommes & d'aller escarmoucher , d'engager l'action , & de fuir comme effrayé du grand nombre : amenez-les , dit-il , par ici , je vous attends au pied de la montagne , & vous verrez beau jeu. Du Fay ne s'en fit pas dire davantage , il étoit trop habile pour ne pas appercevoir l'événement. Il alla donc aux ennemis assez proche pour se faire reconnoître à ses croix blanches ; alors Scanderbec & les siens , glorieux de la rencontre , se mirent à les charger en criant *Marco*. Du Fay fit l'épouvanté , & s'enfuit de toutes ses forces avec les siens vers la montagne , & fut tellement poursuivi , que les ennemis se précipiterent d'eux-mêmes dans l'embuscade de Bayard , qui les y attendoit de pied ferme , l'armet en tête & l'épée au poing. A l'instant il parut avec ses gens , qui , comme autant de lions , fondirent sur la troupe ennemie en criant , *Empire* , *France* , & du premier choc mirent plus de trente hommes par terre. Les Albanois & les arbalétriers soutinrent quelque temps

mais enfin ils furent obligés de plier & de se sauver au grand galop du côté du pont par où ils avoient passé il n'y avoit qu'une heure , pour de là gagner Bassano. Ils étoient si bien montés , que Bayard auroit perdu sa proie , si le pont ne se fût trouvé barré par Bonnet , Mypont & leurs gens , qui en défendirent le passage. Cette seconde surprise mit Scanderbec dans la nécessité de combattre ou de fuir à l'aventure. Le plus grand nombre prit ce dernier parti , mais ils furent si bien suivis , qu'il leur fut pris deux capitaines , trente arbalétriers , & soixante Albanois. Le reste s'échappa à travers champs jusqu'à Trévise.

Depuis quelques jours Bayard avoit reçu cadet dans sa compagnie un jeune gentilhomme Dauphinois , nommé Guiches Guiffrey (1) , fils du seigneur de Boutieres , âgé de seize à dix-sept ans , mais issu de braves gens , & déjà capable de marcher sur leurs traces. Il étoit de l'expédition du chevalier , & il y donna un grand présage de ce qu'il devint dans la suite ; car ayant vu pendant l'action le porte - enseigne de Contarini sauter le fossé & prendre la fuite , il sauta le même fossé , au hasard de se tuer , & le poursuivit si bien qu'il l'atteignit , & lui porta un si grand coup de sa demi-lance , qu'il la mit en pieces & le renversa

---

(1) Voyez à la fin du livre , note cinquième.

de dessus son cheval , puis mettant l'épée à la main , il lui cria : rends-toi , enseigne , où je te tue. Celui-ci préféra la première partie de l'alternative à la seconde , & remit à cet enfant son épée & son enseigne. Guiffrey , plus content que s'il eût trouvé son pesant d'or , le fit remonter à cheval & marcher devant lui directement où étoit Bayard. Il arriva comme on sonnoit la retraite , & vit tant de prisonniers qu'on en étoit embarrassé. Bonnet fut le premier qui l'aperçut , & qui le montra au chevalier revenant avec son prisonnier & son enseigne. Bayard ne ressentit de sa vie une joie aussi vive que dans ce moment : Est-ce vous , Boutieres , qui avez pris cette enseigne & celui qui la portoit ? Oui , Monseigneur , répondit Guiffrey , Dieu m'a fait cette grace ; mais je vous assure que celui-ci a bien fait de se rendre , autrement il étoit mort. Ce discours redoubla le plaisir de Bayard , & de toute la compagnie , & il lui dit : Boutieres , mon cher ami , vous commencez bien , Dieu veuille que vous continuiez ; ce qui fut vérifié par l'événement , car il fut dans la suite un excellent officier.

Notre chevalier , non content de la belle expédition qu'il venoit de faire , voulut encore se rendre maître du château de Bassano ; il en parla à ses compagnons d'exploits , Bonnet , Mypont , & Pierre-pont son neveu & son lieutenant , & aux autres officiers qui l'avoient suivi ; car ,



disoit-il , il y a là-dedans de quoi enrichir nos gens. Cela est plus aisé à dire , lui répondit-on , qu'à exécuter , le château est fort , & nous n'avons pas d'artillerie ; & moi , reprit Bayard , je prétends l'avoir dans un quart-d'heure ; il fit venir devant lui les deux capitaines Vénitiens ses prisonniers , Contarini & Scanderbec , & leur dit : Seigneurs , je fais qu'il est en votre pouvoir de me faire remettre à l'instant ce château , je vous donne l'option , ou de le faire , ou d'avoir tout à l'heure l'un & l'autre la tête tranchée devant la porte. Ils promirent d'y faire leur possible , & de fait celui qui y commandoit , & qui étoit neveu de Scanderbec , le rendit dès que son oncle lui eut parlé.

Il y fut trouvé plus de cinq cents bœufs ou vaches , & quantité de butin ; le tout fut distribué également à la troupe victorieuse , qui s'en trouva bien. Le bétail fut conduit à Vicence , d'où chacun en rapporta la valeur en argent. Ils trouverent encore dans ce château , de quoi faire repaître leurs chevaux , & de quoi eux-mêmes faire très-bonne chère. Ils firent mettre à table avec eux les deux prisonniers , & sur la fin du repas , le jeune Boutieres entra pour saluer son capitaine , & lui présenter son prisonnier , qui étoit un homme de trente ans , deux fois plus grand que lui. A la vue de cette disproportion , Bayard ne put s'empêcher de rire ; puis s'adressant aux deux Vénitiens : Messieurs , leur dit-

Il, voilà un enfant qui étoit page il n'y a que six-jours, & qui de trois ans ne portera barbe, il a pourtant pris votre enseigne; qu'en dites-vous? Je ne sais comment vos officiers pensent, mais nous autres François sommes plus difficiles, nous avons bien de la peine à rendre les nôtres à plus fort que nous. L'enseigne Vénitien sentit ce que cette plaisanterie avoit de piquant & d'humiliant pour lui, & répliqua en son langage: ma foi, Capitaine, si je me suis rendu, ce n'est pas que j'aie craint celui qui m'a pris, il n'étoit pas capable de me faire prisonnier, mais aussi je ne pouvois résister seul à toute votre troupe. Bayard, à cette réponse, regarda Boutières, & lui dit: entendez-vous ce que votre prisonnier vient de dire? Le jeune homme piqué au vif, rougit de dépit, & pria le chevalier de lui accorder une grace qu'il avoit à lui demander, & l'ayant obtenue: c'est, dit-il, Monseigneur, que vous me permettiez de lui rendre ses armes & son cheval, & de monter sur le mien; nous irons tous deux sur le pré nous mesurer encore une fois; s'il est vainqueur, je lui remets sa rançon; mais si je le suis, je lui jure devant Dieu que je le tuerai. Très-certainement je vous l'accorde, s'écria Bayard, transporté de joie; mais le Vénitien n'en voulut pas courir l'aventure, & refusa le défi honteusement, & Boutières eut l'honneur d'une seconde victoire.

Après qu'ils eurent dîné , les François reprirent le chemin de leur camp , où ils conduisirent leurs prisonniers ; ils y furent reçus aussi glorieusement qu'au retour de l'expédition précédente ; Bayard en fut félicité par tous les impériaux , & par l'empereur lui-même ; mais ce fut le jeune Boutieres qui emporta la palme , tant pour la prise de l'enseigne Vénitien , que pour l'offre qu'il lui avoit faite de lui donner sa revanche. Chabannes sur-tout ne se lassoit pas de l'admirer , & de lui dire qu'il étoit un digne rejetton de la maison de Guiffrey qu'il connoissoit depuis long-temps , & qui avoit toujours été féconde en grands hommes.

Nous avons interrompu le récit du siège de Padoue , & nous avons laissé l'empereur dans la résolution d'y faire donner l'assaut. Ce prince ayant vu le succès de l'artillerie , & que des trois breches , on en avoit fait une de cinq cents pas , se reprocha comme une foiblesse de ne l'avoir pas fait plutôt , vu le nombre & la force de son armée. A peine fut-il rentré chez lui avec les princes & seigneurs de sa cour , qu'il fit appeller un secrétaire auquel il dicta la lettre suivante pour Chabannes , qui étoit logé tout proche de lui : "*Mon cousin* , j'ai ce matin été  
" voir la breche de la ville , que je trouve  
" plus que raisonnable à qui voudra faire  
" son devoir. J'ai avisé dedans aujourd'hui  
" y faire donner assaut. Si vous prie qu'in-  
" continent

« continent que mon grand tambourin son-  
» nera , qui sera sur le midi , vous faites  
» tenir prêts tous les gentilshommes Fran-  
» çois qui sont sous votre charge , à mon  
» service , par le commandement de mon  
» frere le roi de France , pour aller audit  
» assaut avec mes piétons , & j'espere , avec  
» l'aide de Dieu , que nous l'emporterons. »

Le même secrétaire qui avoit écrit la lettre , fut chargé de la porter à Chabannes , qui trouva fort extraordinaire cette proposition de l'empereur : cependant il se contenta de répondre au secrétaire qu'il étoit fort surpris que l'empereur ne lui eût pas fait l'honneur , ainsi qu'aux autres officiers François , de les faire appeller pour délibérer plus mûrement sur une affaire d'une telle importance , & le chargea de dire à sa majesté impériale , qu'il alloit les assembler & leur communiquer la lettre , ne doutant pas que tous ne fussent prêts à lui obéir.

Le secrétaire parti , Chabannes envoya dire à tous les capitaines de se rendre chez lui. Le bruit étoit déjà public dans l'armée que l'assaut se donneroit dans le jour , & c'étoit une chose singuliere de voir chacun se confesser , & retenir son rang au poids de l'or , & quelques - uns confier leurs bourses à leurs confesseurs. L'historien ajoute que jamais il ne s'étoit vu tant d'argent dans une armée , & qu'il ne doute pas que les prêtres ne se fussent consolés ,

*si tous ceux dont ils avoient l'argent étoient restés à la breche. Outre l'abondance des especes, celle des vivres n'étoit pas moindre, & il n'y avoit point de jour qu'il ne désertât trois ou quatre cents Lansquenets, conduisant dans leurs pays toutes sortes de bestiaux, meubles, habillements, ou autres ustensiles; en sorte qu'on estimoit le butin fait dans le Padouan à deux millions d'écus, en y comprenant les maisons ou palais brûlés.*

Tous les capitaines François arrivés chez Chabannes, il fit servir le dîner, parce que, leur dit-il en riant, j'ai quelque chose à vous communiquer, qui, si je vous le disois à présent, pourroit vous ôter l'appétit. Il savoit bien à qui il tenoit ce discours, & que dans la compagnie il n'y en avoit pas un qui ne pût passer pour un héros, sur-tout Bayard, à qui personne n'en contestoit le titre. Le repas fini, on fit sortir tout le monde, en sorte qu'il ne resta que les officiers François. Alors Chabannes leur fit lecture de la lettre de l'empereur, & la relut pour qu'elle fût bien entendue. La surprise fut si grande, qu'ils se regarderent les uns les autres, & sembloient disputer à qui ne donneroit pas son avis. Humbercourt prit la parole, & dit en riant, que le seigneur de Chabannes pouvoit mander à l'empereur qu'ils étoient tous disposés à lui obéir, & qu'il n'y avoit pas tant à réfléchir : je commence, ajouta-

t-il, à m'ennuyer ici, le bon vin va nous manquer. On rit de cette saillie, & chacun dit son avis, s'accordant tous à celui d'Humbercourt. Bayard tout seul ne parloit pas, & sembloit distrait en se curant des dents. Et vous, l'HERCULE DE FRANCE, lui dit agréablement Chabannes, est-ce là le moment de se nettoyer les dents? que répondrons-nous à l'empereur? Bayard, qui ne perdoit jamais sa bonne humeur, répondit sur le même ton: Si nous voulons tous suivre l'avis du seigneur de Humbercourt, nous n'avons qu'à aller droit à la breche; mais comme ce n'est pas le métier d'un homme d'armes que de combattre à pied, je m'en dispenserois très-volontiers. Cependant voici mon sentiment, puisque vous le voulez savoir: L'empereur vous mande de faire mettre à pied tous les gentilshommes François, pour qu'ils aillent à la breche avec ses lansquenets: quant à moi, quoique je n'aie ni biens ni seigneurie, je n'en ai pas moins l'honneur d'être gentilhomme; je ne me compare pas à vous, Melleigneurs, qui êtes tous riches & de grandes maisons, comme presque tous mes compagnons; mais je ne fais pas à quoi l'empereur pense de vouloir compromettre tant de noblesse avec ses piétons, dont l'un est cordonnier, un autre boulanger, un autre tailleur, ainsi du reste, qui n'ont pas la gloire en recommandation comme

nous : n'en déplaîse à sa majesté, c'est trop nous avilir. Voici, Monseigneur, ajouta-t-il, s'adressant à Chabannes, ce que je pense que vous devez lui répondre : Que vous avez assemblé vos capitaines, qu'ils sont tous délibérés à suivre ses ordres, autant qu'ils s'accorderont à ceux du roi leur maître ; qu'il ne peut ignorer que le roi n'a point de gens sous les ordonnances qui ne soient gentilshommes, & que c'est trop les dépriser que de les confondre avec les piétons : mais qu'il a nombre de comtes, seigneurs & gentilshommes Allemands, qu'il peut faire mettre à pied avec les gens d'armes François, & que nous leur montrerons le chemin ; & qu'après cela il envoie ses lansquenets, & qu'ils en goûtent, pour voir comment ils s'en accommoderont. Quand il eut fini ce discours, tout le monde s'y rangea sans exception. La réponse fut donc dressée en conformité, & envoyée à l'empereur qui en parut fort content. Aussi-tôt il fit sonner ses trompettes & tambourins pour assembler les princes, capitaines & seigneurs de sa cour & de son armée, tant d'Allemagne, que de Bourgogne & de Flandres. Il leur déclara qu'il étoit résolu de donner l'assaut dans une heure ; qu'il en avoit averti les seigneurs & capitaines François, qui tous promettoient d'y faire leur devoir ; mais qu'ils l'avoient prié que les gentilshommes d'Allemagne allassent avec

eux, & que volontiers les François marcheroient les premiers à la breche. C'est pourquoi, ajouta-t-il, je vous prie, tant que je puis vous prier, d'accepter la partie, & de mettre pied à terre avec eux, & j'espère que dès le premier assaut nous emporterons la place. Cette harangue finie, il s'éleva parmi les Allemands une rumeur extraordinaire, qui dura près de demi-heure; enfin l'un des plus qualifiés, chargé de parler pour les autres, remontra à l'empereur que leur état étoit de combattre à cheval & en gentilshommes, & non pas à pied, encore moins d'aller à une breche. L'empereur n'en put avoir d'autre réponse; & quoiqu'elle lui déplût extrêmement, il dissimula, & leur dit seulement: il faudra donc aviser comment nous ferons pour le mieux.

Aussi-tôt il fit venir un gentilhomme de sa maison, nommé Rocandolff, qui étoit ordinairement chargé de ses commissions pour les généraux, & qui étoit aussi souvent auprès d'eux qu'auprès de son maître, & lui dit: Allez de ma part chez mon cousin le seigneur de la Palisse; faites-lui, & à tous les seigneurs François qui se trouveront avec lui, mes recommandations, & leur dites qu'il n'y aura point d'assaut aujourd'hui. Cette réponse ayant été portée à Chabannes, chacun s'alla désarmer, les uns contents, les autres mécontents, entre ceux-ci, dit l'historien, les prêtres &



les moines , qui avoient fait leur compte autrement.

L'empereur s'étoit bien possédé pour déguiser à sa noblesse le dépit qu'il avoit ressenti quand elle lui avoit refusé le service que les François avoient accepté, mais il n'en étoit pas moins piqué. Le vaillant prince d'Anhalt pensa autrement que les autres ; non-seulement il offrit à l'empereur de marcher à la breche, il vint encore trouver les François , & leur témoigner son mécontentement de ce qui venoit d'arriver.

Il y avoit avec lui dans l'armée Impériale un officier fort distingué par sa bravoure , & par toutes sortes de bonnes qualités , qui se nommoit Jacob Emps, ou *Empser* , gentilhomme de Souabe , au diocèse de Constance , & qui dans la suite passa au service du roi. Il étoit souvent des partis François , quand il y avoit quelques courses ou escarmouches à faire. Mais ce capitaine Jacob & le prince d'Anhalt ne pouvoient pas remplacer tous les Allemands. L'empereur prit un parti bien singulier , suggéré par l'indignation que ses officiers lui avoient causée ; ce fut de quitter son armée dès la nuit suivante fort secrètement , avec une escorte de cinq ou six cents hommes les plus attachés à sa personne , & de faire tout d'une traite près de quarante milles vers ses états. De là il manda à Constantin , son lieutenant,

général , & au seigneur de la Palisse , de lever le siege le moins honteusement qu'ils pourroient. Le départ de ce prince surprit également les siens & les François ; cependant , conséquemment à ses ordres , ils tinrent un conseil de guerre , & résolurent la levée du siege. Ce n'étoit pas une opération bien aisée que de transporter environ cent-quarante pieces de canon ; & le même inconvénient qu'il y avoit eu pour les amener , se trouva quand il fallut les retirer , il n'y avoit à peine des équipages que pour la moitié : les François furent commandés pour l'escorte , jusqu'à ce que cette nombreuse artillerie fût toute enlevée. Mais le prince d'Anhalt , pour couvrir autant qu'il pouvoit la honte de sa nation , ne quitta pas l'escorte tant que le transport dura ; & il étoit sur pied & armé depuis le matin jusqu'au soir , sans prendre le temps de manger ; ce qui lui acquit de l'honneur & l'estime des François.

On fit , pour enlever tant de canons , la même manœuvre qui s'étoit faite à leur arrivée ; on en transportoit une partie , & quand elle étoit logée , on revenoit avec les équipages en prendre d'autres , & ainsi jusqu'à la fin. Cependant la garnison de Padoue faisoit d'heure en heure une vigoureuse sortie , malgré lesquelles le siege fut levé sans perte d'un seul homme tant d'une armée que de l'autre. Le plus grand mal qui arriva , fut que les lansquenets

Allemands brûlerent tous les logements à mesure qu'ils les quittoient ; & tout ce qui se trouva sur leur route. Bayard, qui avoit horreur des excès & de tout ce qui sort des loix de la guerre, fit rester sept ou huit des siens dans une belle maison qu'il avoit occupée, jusqu'après le départ de ces furieux, & la préserva de l'incendie.

Les armées vinrent, en quelques jours de marche, se camper à Vicence, où Chabannes reçut des lettres de l'empereur, & des présents pour lui & pour les autres capitaines François, suivant la puissance de ce prince, beaucoup plus généreux que riche (u). Il avoit de bonnes qualités, mais elles étoient obscurcies par un défaut essentiel, qui lui a fait grand tort toute sa vie, qui étoit de se défier de tout le monde, & de résoudre seul toutes ses affaires & ses entreprises.

La séparation des armées se fit à Vicence, les Allemands prirent la route de leur pays, excepté une garnison qui resta dans la ville, commandée par le seigneur du Reu. L'armée François se retira dans le Milanez vers la Touffaints, & Bayard resta en garnison à Vérone, où il se signala par de nouveaux exploits contre les Vénitiens, qui

---

(u) On lui avoit donné le nom de *Massimiliano pachi denari*, Maximilien peu d'argent.

tenoient alors une petite place voisine nommée Lignago , d'où ils faisoient des courses dans le pays.

Pendant son séjour à Vérone , où il avoit seulement trois ou quatre cents hommes d'armes François au service de l'empereur , ceux qui gardoient Vicence pour ce prince ne s'y crurent pas en sûreté ; outre qu'elle étoit foible d'elle-même , elle étoit encore menacée de siege ; c'est pourquoi ils se retirèrent auprès du chevalier à Vérone , où ne trouvant encore qu'une médiocre garnison , ils passèrent outre , & se camperent , à quinze ou dix-huit milles plus loin , dans un village nommé Saint-Boniface. L'hiver commençoit à se faire sentir , & les gens de Bayard étoient obligés de sortir de leur place pour aller au fourrage , & quelquefois bien loin ; en sorte qu'il fut obligé de les faire escorter , parce que de temps en temps il se perdoit des valets & des chevaux dans les rencontres des ennemis.

Les Vénitiens avoient un capitaine hardi & entreprenant , qui tous les jours fatiguoit les François , & faisoit des courses jusqu'aux portes de Vérone. Bayard résolut d'aller à sa rencontre & de modérer son ardeur. Pour cela il voulut être lui-même de l'escorte au premier fourrage , & voir de près ce Vénitien , nommé Jean-Paul Manfron. Celui-ci , instruit du dessein de Bayard par un espion qu'il avoit auprès de

lui, voulut profiter de l'occasion en ~~men~~  
nant assez de monde pour être le plus fort  
& donner du dessous au chevalier. Un  
jour donc les fourrageurs étant sortis de  
Vérone, soutenus de trente ou quarante  
hommes d'armes ou archers, commandés  
par le capitaine Pierrepont, ils se répan-  
dirent vers les cassines pour fourrager. Le  
chevalier qui croyoit être maître de son  
secret, s'étoit caché, avec cent hommes  
d'armes, dans un village sur le grand  
chemin de Vérone & distant de six milles,,  
nommé Saint-Martin; il envoya à la dé-  
couverte, & ses coureurs lui rapportent  
bientôt qu'ils avoient vu les ennemis, au  
nombre de cinq cents chevaux, tirant droit  
où se faisoit le fourrage. Manfron, averti  
par son espion de la sortie de Bayard &  
du nombre de ses gens, avoit caché dans  
un palais abandonné cinq ou six cents tant  
piquiers qu'arquebusiers, & les avoit in-  
struits de ce qu'ils avoient à faire, sur-tout  
de ne sortir que quand ils le verroient fuir,  
& les François après lui. Il ne pouvoit  
mieux dresser son projet pour les envelop-  
per, que de les mettre ainsi entre deux  
feux.

Dès que Bayard eut appris par ses cou-  
reurs l'arrivée de la troupe ennemie, il fit  
monter la sienne à cheval, sans s'effrayer  
de la disproportion. Il n'eut pas fait deux  
milles qu'il les vit à découvert, & marcha  
droit à eux pour les charger, en criant :

*France & Empire.* Ils firent ferme un moment ; mais à l'approche des François, ils feignirent de plier & de lâcher pied ; ce qu'ils firent en reculant vers leur embuscade qu'ils dépassèrent de quelques cents pas, faisant toujours contenance de se défendre ; puis ils s'arrêtèrent tout court, & se mirent à crier : *Marco, Marco.* A ce signal des gens de pied sortirent de leur embuscade, & fondirent sur les François en faisant grand feu. Le cheval de Bayard fut tué à la première décharge, & il tomba si malheureusement, qu'il se trouva une jambe prise dessous. Aussi-tôt ses hommes d'armes, qui se seroient fait tuer pour lui sauver la vie, l'environnerent, & l'un d'eux, nommé Grandmont, mit pied à terre & le dégagea : mais quelque belle défense qu'ils fissent, ils ne purent empêcher Bayard & Grandmont d'être faits prisonniers des gens de pied qui voulurent leur ôter leurs armes. Pierrepont, qui étoit avec les fourrageurs, entendant le bruit, se mit au grand galop, & arriva comme les deux prisonniers étoient déjà hors des rangs pour être emmenés. A cette vue la fureur le saisit, il fondit comme un lion sur ceux qui le tenoient, & à grands coups d'épée, les obligea de lâcher leur proie, & de fuir vers leur troupe qui étoit aux prises avec les François, où de part & d'autre on se battoit bien.

Bayard & Grandmont, remontés, cou-

surent au secours des leurs qui étoient vivement pressés en devant & en arriere ; mais à la vue de leur capitaine & de Pierrepont , ils reprirent courage. Cependant l'inégalité étoit trop grande , les Vénitiens étoient presque dix contre un , sans compter l'incommodité que les arquebuses causoient aux François. Bayard en sentit le danger , & dit à son neveu Pierrepont , capitaine : Si nous ne gagnons le grand chemin , nous périrons ici ; & si nous pouvons y parvenir , nous échapperons , en dépit d'eux , & Dieu aidant , sans perte. Je le pense comme vous , lui répondit Pierrepont , & ils commencèrent à se retirer vers le grand chemin , où ils parvinrent enfin , toujours combattants , mais non pas sans peine. Cependant ils avoient mis par terre quarante ou cinquante hommes de pied aux ennemis , & sept ou huit de cheval , sans avoir perdu un seul des leurs.

Quand Bayard & sa troupe eurent gagné le grand chemin , ils se formerent en escadron carré , toujours battant en retraite , & de distance en distance ils se retournoient sur les ennemis , à qui ils donnoient de l'occupation ; mais ils avoient en flanc ces gens de pied dont les arquebuses les inquiétoient beaucoup , & le chevalier eut encore son cheval blessé sous lui. Le sentant chanceler , il se mit à pied , & fit des prodiges de valeur , sans autre arme que

son épée. Il fallut néanmoins céder au nombre : il étoit déjà enveloppé, quand le bâtard du Fay, son guidon, vint avec ses archers fondre sur les Vénitiens avec tant de hardiesse & de succès, qu'il l'arracha de leurs mains & le remonta en dépit d'eux. Alors, se formant encore un escadron carré, ils reprirent le grand chemin de la ville, avec l'honneur de la journée, & celui de s'être battus contre dix fois plus de monde qu'ils n'étoient, d'avoir mis nombre de leurs ennemis par terre, & de n'avoir perdu qu'un homme.

Comme la nuit approchoit, Bayard commanda qu'on ne chargeât plus, & que l'on se retirât vers Saint-Martin, d'où ils étoient partis au point du jour, & fit faire halte à un pont garni de barrières, pour voir s'ils ne seroient pas suivis ; mais le capitaine Manfron voyant qu'ils étoient hors de sa portée, & qu'ils pouvoient être secourus de Vérone, fit battre la retraite, & ordonna que l'on reprît le chemin de Saint Boniface. Il fit défiler ses gens de pied devant lui, mais ils étoient ouverts de lassitude, pour avoir combattu quatre ou cinq heures sans relâche. Ils voulurent donc séjourner dans un village à quatre ou cinq milles de Saint-Boniface, malgré leur capitaine, qui fut forcé de les y laisser ; & de continuer sa route avec ses gens de cheval, désespéré d'avoir été si maltraité par si peu de gens.



Bayard & sa troupe passerent la nuit à Saint-Martin, où ils trouverent de quoi faire bonne chere & réparer la fatigue du jour. Ils se félicitoient les uns les autres d'être sortis si heureusement du danger où ils s'étoient trouvés, & avec si peu de perte, n'y ayant laissé qu'un archer & quatre chevaux.

Pendant le souper arriva un espion de Bayard, venant de Saint-Boniface, qui lui fut amené; & le chevalier lui ayant demandé ce que faisoient les ennemis, l'espion lui répondit qu'ils étoient en grand nombre à Saint-Boniface, & qu'ils se van-toient que bientôt ils auroient Vérone par les intelligences qu'ils y avoient. Mais comme j'en sortois, ajouta-t-il, le capitaine Manfron y est arrivé bien fatigué, & encore plus fâché; car je lui ai oui dire à lui-même qu'il venoit de l'escarmouche, & qu'il avoit eu affaire à des diables, & non pas à des hommes; & à quatre ou cinq milles d'ici, j'ai traversé un village tout plein de leurs gens de pied qui y séjournent, & qui m'ont paru bien las. Je parie ma tête, dit Bayard, que ce sont ceux que nous avons vu aujourd'hui; & qu'ils sont si fatigués de la journée, qu'ils n'ont pu aller plus loin: si vous voulez, compagnons, ils sont à nous; faisons repaître nos chevaux, & sur les quatre heures du matin, nous irons au clair de la lune les réveiller. Tout le monde fut

de son avis; & après avoir fait bien panser les chevaux, & ordonné le guet, chacun s'alla reposer, excepté Bayard qui ne dormoit jamais quand il avoit une expédition en tête. Il fut à cheval dès les trois heures, & y fit monter sa troupe, & prendre sans bruit le chemin de ce village que son espion lui avoit indiqué, & où ils ne trouverent ni guet ni sentinelle. Quand ils y furent arrivés, ils commencerent leur cri ordinaire, *Empire, France, à mort, à mort*. Les dormeurs se réveillèrent au bruit, & encore tout étourdis sortoient des maisons, & trouvoient dehors des gens pour les assommer comme des bêtes. Leur capitaine assembla deux ou trois cents hommes sur la place du village, croyant s'y défendre, mais on ne lui en donna pas le temps; il fut chargé si vigoureusement, que de tout son monde, il n'échappa que lui & deux autres gentilshommes qui étoient frères, & qui furent échangés contre deux gentilshommes François, prisonniers de la république.

Quand Bayard eut terminé la double expédition que l'on vient de voir, aussi glorieusement, il ne crut pas devoir s'exposer à en perdre le fruit par quelque échec; c'est pourquoi il s'en retourna à Vérone, où il fut reçu comme en triomphe. Les Vénitiens, au contraire, étoient enragés de la seconde défaite de leurs gens; & le provvediteur, André Gritti, voulut s'en

prendre au capitaine Manfron , qui s'en justifia bien , mais qui médita d'en avoir sa revanche dans peu.

Sept ou huit jours après le massacre des gens de pied Vénitiens, ce capitaine apostâ un espion qui étoit à lui & à Bayard , alloit de l'un à l'autre , & tiroit de l'argent de tous les deux , qui cependant étoit plus affectionné à Manfron qu'au chevalier. Il lui fit ainsi sa leçon : Va-t-en à Vérone , tu feras entendre au capitaine Bayard que le sénat de Venise a nommé celui qui commande à Lignago pour aller au Levant avec les galeres de l'état ; que le provéditeur a ordre de m'envoyer le remplacer à Lignago , & que tu fais certainement que je dois partir demain au point du jour pour m'y rendre avec trois cents chevaux légers , & point de gens de pied : je lui connois le cœur trop haut pour manquer de venir me visiter à mon passage ; & s'il y vient , je te promets que le mieux qui pourra lui en arriver , sera d'être mon prisonnier. ; car je mettrai deux cents hommes d'armes , & deux mille hommes de pied à l'*Isola della sca'a* en embuscade , & je saurai bien l'y amener : & si tu fais bien ma commission , je te promets , foi de gentilhomme , cent ducats d'or.

L'espion , ébloui d'une si belle somme , promit de faire son devoir , & se rendit le jour même à Vérone. Il alla droit chez Bayard , où il étoit connu des domestiques

qui le voyoient souvent , & qui le croyoient fidele à leur maître. On le conduisit devant lui comme il soupait encore , & il en fut mieux reçu qu'il ne méritoit : Vicentin , lui dit Bayard , tu ne viens pas pour rien , quelles nouvelles ? De bonnes , Monseigneur , lui répondit-il ; à ces mots Bayard quitta la table , & se tira à quartier. Le faux espion lui débita sa commission avec tant de naïveté , que jamais homme ne fut si content que Bayard. Il ordonna qu'on le fît souper , & qu'on le régâlât bien ; ensuite il appella les capitaines Pierrepont , du Fay , la Varenne , qui portoit alors son enseigne ; & le seigneur de Sucker , gentilhomme Bourguignon , qui avoit soupé avec eux , & leur redit mot à mot ce qu'il venoit d'apprendre du capitaine Manfron , qui devoit se rendre le lendemain à Lignago , avec seulement trois cents chevaux : il leur demanda s'ils étoient d'humeur à le suivre , & que la journée ne se passeroit pas sans qu'il fût donné de bons coups. Chacun voulut en être , & ils convinrent à l'instant de partir à la pointe du jour avec deux cents hommes d'armes , & mirent de la partie le seigneur de Conty , ( Frédéric de Mailly ) & le firent avertir d'être prêt pour l'heure convenue , à quoi il n'eut garde de manquer ; il aimoit trop ce métier là , & sur-tout en compagnie de Bayard. Alors on se sépara pour se met-

tre en état d'être de bonne heure en *campagne*.

C'est ainsi qu'ils alloient tête baissée donner dans le piège, si la Providence ne les en avoit sauvés. Elle voulut que le seigneur de Sucker, qui logeoit assez loin de Bayard, en s'en retournant chez lui, vit le même espion sortir d'une maison qui lui fut suspecte; elle étoit occupée par un noble Véronois, connu pour être plus Vénitien qu'Impérial. Il lui sauta au collet & lui demanda d'où il venoit. L'espion surpris se défendit si mal, qu'il ne fit qu'augmenter les soupçons de son infidélité. Le capitaine, sans le quitter, revint sur ses pas, & le ramena chez le chevalier, qu'il trouva prêt à se coucher, qui cependant le fit entrer, & mettre l'espion en sûreté. Sucker lui raconta ce qui venoit de lui arriver; qu'il avoit vu cet homme sortir de chez le seigneur Voltege, le plus suspect partisan de la république qui fût dans la ville; que dans sa surprise, il avoit changé de couleur & s'étoit mal justifié. Bayard, à ce récit, ne douta point de la trahison. Il se fit amener l'espion, & lui demanda ce qu'il étoit allé faire chez Voltege. Le fourbe répondit d'abord qu'il avoit un parent dans la maison, puis il donna une autre excuse, enfin il se coupa cinq ou six fois. On fit apporter des menottes pour le faire expliquer plus claire-

ment , & Bayard eut encore la bonté de lui promettre , foi de gentilhomme , qu'il ne lui feroit point fait de mal , quand même il y auroit conspiration contre sa vie , pourvu qu'il lui accusât la vérité ; qu'autrement il le feroit pendre au point du jour. L'espion voyant qu'il n'y avoit plus à dissimuler , se jeta à genoux devant le chevalier , en lui criant miséricorde ; ensuite lui avoua de point en point le projet du capitaine Manfron , de le surprendre dans une embuscade de deux cents hommes d'armes , & de deux mille de pied , à l'*Ifola della scala* ; & qu'il venoit de chez Voltege pour l'en instruire , & savoir de lui comment il pourroit quelques nuits livrer une des portes de la ville au provvediteur André Gritty , & encore bien d'autres choses ; mais que Voltege avoit déclaré ne vouloir entrer dans aucune trahison , & que puisque l'empereur étoit devenu son maître , il vouloit lui garder fidélité.

Quand il eut fait toute sa confession , Bayard lui dit tranquillement : Vicentin , j'ai bien mal employé les ducats que tu as eus de moi ; & quoique je ne t'aie jamais regardé que comme un coquin , tu l'es au-delà de ce que j'aurois cru : tu as bien filé ta corde , mais je t'ai donné ma parole de te conserver la vie , je te la tiendrai , en te faisant mettre hors de la ville en sûreté ; mais garde-toi d'y rentrer ; car

tout le monde ensemble ne m'empêcheroit pas de te faire pendre. Sur cela il le chassa de devant ses yeux, & le fit enfermer dans une chambre jusqu'à nouvel ordre.

Bayard se trouvant seul avec le capitaine Sucker, lui dit : Comment pourrions-nous faire pour rendre à ce seigneur Manfron le bon tour qu'il nous préparoit ? Il faut en avoir la revanche ; & si vous voulez faire ce que je vous dirai, croyez-moi, que nous serons bientôt quittes avec lui : vous n'avez qu'à parler, répondit le capitaine, je suis prêt à tout. Allez donc de ce pas, dit Bayard, chez le prince d'Anhalt, présentez-lui mes civilités, & lui rendez un compte exact de cette affaire-ci ; priez-le de nous donner demain deux mille de ses lansquenets, que nous menerons avec nous au bon endroit ; & si vous ne voyez des merveilles, prenez-vous-en à moi. Le capitaine Sucker fit la commission de Bayard, & le prince qui l'aimoit, & qui estimoit sa valeur, lui accorda sa demande à l'instant, en disant qu'il étoit le maître de ses troupes autant & plus que lui-même, & qu'il auroit souhaité être de la partie avec lui. Ensuite il envoya son secrétaire, avec ses ordres, à quatre ou cinq capitaines, qui se trouverent prêts avec leurs compagnies, aussi-tôt que ceux qui étoient avertis dès le soir. Le baron de Conty, qui ne savoit pas de quoi il s'agissoit, fut étonné du.

nombre; mais quand il en fut instruit par Bayard : Sur ma foi, dit-il, nous allons faire une bonne journée.

Les portes ouvertes, toutes ces troupes prirent le chemin de l'*Ifola della scala*. Or, à deux milles de là il y avoit un village nommé Servode, où le chevalier mit en embuscade le capitaine Sucker avec les deux mille lansquenets, en lui promettant de lui amener les ennemis jusque sous son nez, & de le mettre en état d'acquérir de l'honneur. Bayard & le baron de Conty, avec leur troupe, marcherent droit à *Ifola*, sans paroître savoir ce qui étoit caché : ils étoient dans une belle plaine fort découverte, où ils virent à peu de distance le capitaine Manfron avec quelques chevaux-légers. Bayard y envoya son guidon le bâtard du Fay, & quelques archers pour entamer l'escarmouche, & le suivit d'assez près avec ses gendarmes. Mais il vit bientôt sortir d'*Ifola* les gens de pied de Venise avec une troupe de gendarmes : il fit l'effrayé, & ordonna au trompette de sonner à l'étendard. Là-dessus du Fay, qui avoit sa leçon faite, se retira vers la grosse troupe, & forma avec elle un escadron carré, qui, feignant de se retirer du côté de Vérone, alla le petit pas au village, où étoit l'embuscade des lansquenets, qui avoient déjà reçu par un archer ordre de sortir en bataille. La gendarmerie Vénitienne, appuyée de l'infanterie, chargea



rudement les François , faisant un bruit épouvantable d'instruments , comme allant à une victoire assurée. Les François , de leur côté , ne se rompoient point , & escarmouchoient prudemment & avec précaution , jusqu'à ce qu'ils fussent au village de Servode. Alors les lansquenets parurent en bon ordre à un trait d'arc de la cavalerie , & Bayard cria aussi-tôt : chargez. Les Vénitiens , déjà surpris à la vue de cette infanterie qu'ils n'attendoient pas là , le furent bien davantage du choc qu'il leur fallut essuyer de la part des gendarmes. Cependant ils soutinrent très-bien d'abord , quoiqu'il y en eût beaucoup des leurs mis par terre. Les lansquenets ensuite tomberent sur leurs gens de pied , qui , n'ayant pas de place pour reculer , furent mis en pieces , sans que l'on s'amusât à faire un seul prisonnier. Manfron , témoin de sa défaite , fit très-bien son devoir ; mais ne voyant plus d'autre ressource que la fuite , il se mit au grand galop vers Saint-Boniface , où il y avoit une bonne course. On le suivit , mais Bayard fit sonner la retraite , & tout le monde se rassembla , ayant fait un butin considérable , gagné beaucoup de chevaux , avec environ soixante hommes d'armes prisonniers , qui furent conduits à Vérone. La perte des Vénitiens fut complète : outre les soixante hommes d'armes prisonniers , il en resta vingt-cinq sur la place , avec leur deux mille hommes de

pied, dont il n'échappa pas un seul. On fit dans Vérone une réception triomphante aux vainqueurs, tant François que Bourguignons & lansquenets, leurs compagnons ne regrettant que de n'avoir pas été de la fête.

Si cette journée fut glorieuse pour Bayard, & pour tous ceux qui y eurent part avec lui, elle fut encore plus heureuse par le bonheur qu'ils eurent de découvrir la trahison, sans quoi ils y auroient tous infailliblement péri. Cependant on doit rendre justice à sa grandeur d'ame dans les deux occasions que nous venons de rapporter. Dans la première, Manfron l'attaque avec cinq cents hommes, & lui dresse une embuscade de six cents autres, Bayard n'en ayant que cent quarante; dans la seconde, le même use de trahison, en lui faisant dire qu'il doit marcher avec seulement trois cents chevaux légers, & comptant bien que le chevalier n'en auroit pas davantage, il lui dresse une autre embûche, où il met deux mille hommes pour l'accabler à coup sûr. Le chevalier, au contraire, ne veut prendre d'abord que deux cents gendarmes à opposer aux trois cents ennemis; & quand il fait la trahison, au lieu de la rendre à Manfron & de l'attaquer à forces supérieures, il se contente du même nombre. C'est ce qu'il a pratiqué toute sa vie; il eut toujours en horreur la trahison & les traîtres, & on verra dans toute son histoire qu'après Dieu

il a plus compté sur la valeur de ses troupes, que sur la supériorité du nombre.

Quand Bayard fut rentré chez lui, il se fit amener l'espion, & lui dit : Je t'ai donné ma parole, il faut la tenir ; va-t-en au camp des Vénitiens, & demande au seigneur Manfron si le capitaine Bayard en fait autant que lui : dis-lui encore de ma part qu'au même prix nous nous reverrons quand il voudra. Cela dit, il le fit reconduire hors la ville par deux archers. L'espion fut assez idiot pour aller droit à Saint-Boniface, mais à peine y arriva-t-il, que Manfron le fit pendre, comme un traître, sans seulement vouloir l'entendre.

L'hiver suspendit les opérations ; cependant les Vénitiens qui tenoient encore Lignago, & y avoient une bonne garnison, faisoient souvent des courses sur celle de Vérone, & celle-ci sur eux.

Au commencement de l'année 1510, c'est-à-dire, aussi-tôt après Pâques, le duc de Nemours, neveu du roi (x), passa en Italie. Il avoit avec lui l'illustre capitaine Louis d'Ars, dont il a été parlé plusieurs fois. Ils furent reçus comme il appartenait à chacun par le grand-maître de Chaumont, gouverneur de Milan, & par tous les chefs de l'armée. Mais personne ne reçut

---

(x) Il étoit fils de Jean de Foix, comte d'Etampes & de Narbonne, & de Marie d'Orléans, sœur du roi.

plus de marques d'amitié & d'estime que Bayard , tant du prince qui le connoissoit depuis long-temps , & qui étoit instruit de ses exploits depuis qu'ils ne s'étoient vus , que du seigneur Louis d'Ars , son premier maître dans le métier des armes. Le roi fit encore passer à son armée d'Italie le seigneur de Molard (y) avec deux mille Lansquenets , & plusieurs autres capitaines.

Le grand-maître alla mettre le siege devant Lignago ; & pour lui couper les secours & les vivres , Millaut-d'Alegre fut envoyé à Vicence avec cinq cents hommes d'armes , & quatre ou cinq mille Lansquenets du brave prince d'Anhalt , qui avoit pour son lieutenant le capitaine Jacob Emps , dont il a été parlé. La place se fit battre assez long-temps par une nombreuse artillerie , à laquelle étoit jointe celle du duc de Ferrare , où étoit entr'autres une coulevrine de vingt pieds de long , que les aventuriers nommoient *le grand diable*. La ville fut prise enfin , & il n'y fut fait quartier à personne. Molard & ses aventuriers y firent des merveilles , ne s'étant pas donné le temps que la breche fût faite pour monter à l'assaut. Le grand-maître y

---

(y) Souffrey Alleman , seigneur de Molard & d'Uriage. Il fut capitaine de mille hommes de pied , précéda Bayard dans la charge de lieutenant-général pour le roi au gouvernement du Dauphiné , & mourut à la bataille de Rayenne.

mit pour gouverneur la Crompte-Daillon , & avec lui cent hommes d'armes , dont il avoit la charge sous le marquis de Montferrat , & mille hommes de pied commandés par les capitaines le Hérifson & Jacques Corse , Napolitain.

Pendant le siege de Lignago , le grand-maître apprit la mort de son oncle le cardinal d'Amboise (1). Cette perte lui fut si sensible qu'il ne put jamais s'en consoler ; sa douleur dégénéra en une langueur dont il mourut peu de temps après, comme nous le dirons en son temps. Il avoit obligation à ce grand homme des dignités dont il jouissoit , étant devenu successivement grand-maître , maréchal & amiral de France , & gouverneur du duché de Milan. Ce grand prélat , auquel on ne peut refuser des éloges par-tout où il y a lieu de parler de lui , avoit aussi fait de grands biens à toute sa maison , alors fort nombreuse , tant dans l'église , qu'à la cour & dans les armées. Tout les

---

(1) Il se nommoit Georges d'Amboise. Il étoit septieme fils de Pierre , seigneur de Chaumont & de Refnel , & d'Anne de Beuil , sœur de l'amiral de France , comte de Sancerre. Georges fut d'abord évêque de Montauban , & successivement archevêque de Rouen , cardinal , légat à latere , & principal ministre. Il mourut à Lyon , où son cœur fut déposé dans l'église des Célestins , auxquels il avoit fait de grands biens , & son corps fut apporté dans sa Cathédrale à Rouen , où l'on voit son tombeau.

historiens de son temps s'accordent à le louer sur la sagesse de son ministère, sur la confiance du roi qu'il possédoit sans réserve, sur l'administration des finances qui furent toujours abondantes sans charges nouvelles sur les peuples, quoique Louis XII ait eu des guerres presque continuelles à soutenir, enfin sur son désintéressement scrupuleux, n'ayant jamais voulu avoir plus d'un bénéfice. Il mourut archevêque de Rouen, où sa mémoire est encore aussi récente que le premier jour. Sa mort donna lieu, dit l'historien Bouchet, à l'infraction faite peu après au traité de Cambray.

Le grand-maître de Chaumont, son neveu, malgré son affliction, qu'il dissimuloit de tout son pouvoir, n'en étoit pas moins vigilant pour les intérêts du roi son maître. Ayant donc pourvu à la garde de Lignago, il alla joindre ses troupes à celles de l'empereur, pour marcher contre les Vénitiens & les réduire. Il étoit tout nouvellement arrivé au secours de l'empereur quatre cents hommes d'armes Espagnols & Napolitains, les plus belles troupes que l'on pût voir, sous les ordres du duc de Terme (aa). On les mit en garnison à Vérone pour les rafraichir. Les deux armées allèrent

---

(aa) Je n'ai pu découvrir ce que c'étoit qu'un duc de Termes en Espagne, & dans le temps dont il s'agit ici. Il y a certainement de l'erreur dans l'histoire originale.

camper à une ville nommée Sainte-Croix ; où elles s'arrêterent pour attendre l'empereur qui devoit s'y rendre ; mais on l'attendit inutilement.

Quand on décampa de Sainte-Croix pour aller à Montfelles , que les Vénitiens avoient reprise , il arriva un événement bien cruel , qui mérite d'être rapporté.

Il y a près de Longara une montagne dans laquelle la nature a pratiqué une voûte de plus d'un mille de longueur. Les habitants du plat-pays effrayés de la guerre , s'y étoient réfugiés au nombre de deux mille personnes , tant hommes que femmes , nobles & autres , avec leurs effets & quantité de vivres. Ils avoient quelques armes à feu pour en défendre l'entrée en cas d'attaque ; & cette entrée étoit telle qu'il n'y pouvoit passer qu'un homme à la fois. Les aventuriers , gens de pillage , & dont les plus lâches y sont ordinairement les plus ardents , vinrent à découvrir cette *grotte de Longara*. Ils voulurent y entrer , mais on les pria de n'en rien faire , parce que ceux qui s'y étoient renfermés , ayant laissé leurs biens dans leurs maisons , il n'y avoit pas là de butin à faire : ils s'obstinèrent à forcer l'entrée , mais on leur tira de la grotte quelques coups d'arquebuses qui en mirent deux sur le carreau. Les autres allèrent appeler leurs camarades qui accoururent , suivant leur coutume d'être plus diligents à faire un mauvais coup qu'une bonne action.

Quand ces scélérats virent qu'ils n'entreroient jamais de force, ils s'en vengerent cruellement. Ils amassèrent du bois, de la paille & du foin devant l'ouverture de la grotte, & y mirent le feu. Dans un moment il se fit une fumée si épouvantable, que le grotte en fut remplie, & l'air n'entrant que par cette ouverture, tout ce qui y étoit renfermé fut suffoqué sans que le feu eût touché à personne. Il y avoit parmi ces malheureuses victimes nombre de gentilshommes & de dames que l'on trouva morts comme s'ils dormoient & sans être défigurés, & entr'autres de jeunes femmes, dont les enfants morts étoient à demi sortis de leurs corps. Enfin ce fut le plus pitoyable spectacle du monde. La fumée dissipée, les aventuriers y entrèrent & y firent un butin immense. Leur barbarie fit horreur au grand-maître & à tous les chefs de l'armée; mais Bayard, qui étoit ennemi juré de pareilles expéditions, n'eut point de repos qu'il n'eût mis la main sur quelques-uns des ces brigands. Il lui en tomba deux entre les mains, dont l'un n'avoit qu'une oreille, & l'autre n'en avoit point; il fit perquisition de leur vie, & en trouva plus qu'il n'en falloit pour les livrer au prévôt, qui les fit pendre devant l'entrée de la grotte, en présence de Bayard, qui voulut être témoin de leur supplice.

Pendant qu'on les exécutoit, il sortit de la grotte une espece de fantôme, un enfant de quinze ans, tout jauni par la fumée & plus mort que vif; il fut conduit



au chevalier , qui lui demanda par quel miracle il avoit échappé. L'enfant répondit que quand il vit cette horrible fumée , il s'étoit enfui tout à l'extrémité de la caverne , où il avoit observé le roc fendu jusqu'au haut , & que de là il avoit reçu un peu d'air ; il raconta aussi une circonstance bien déplorable , qui fut que quelques gentils-hommes , & leurs femmes , ayant vu les préparatifs pour les brûler , avoient voulu sortir , aux risques de périr dehors aussi-bien que dedans : mais que les payfans renfermés avec eux , & qui étoient les plus forts & le plus grand nombre , les en avoient empêché à coups de piques & d'autres armes , en disant : puisqu'il faut que nous périssions ici , vous y resterez comme nous.

On a vu que de Sainte-Croix les armées se rapprochèrent de Montfelles , que les Vénitiens avoient reprise : ils l'avoient fortifiée & y avoient mis une garnison de mille ou douze cents hommes. Dans la route, Bayard , d'Alegre & le seigneur Mercure , capitaine d'Albanois au service de l'empereur , rencontrèrent une troupe de chevaux-légers au service de la république , que l'on nommoit Corvats , ( troupe de la Croatie ) plus turcs que chrétiens , & gens de pillage. Ils venoient voir s'il y avoit quelque coup à faire & quelque chose à gagner ; mais tout ce qu'ils gagnèrent fut de rester presque tous sur sa place , ou prisonniers. Parmi ceux-ci se trouva un cousin de ce seigneur Mercure , & son plus grand ennemi , & qui l'avoit

injustement dépouillé de tous ses biens en Croatie leur patrie ; ils se reconnurent , & le vainqueur se rappelant tout le mal que l'autre lui avoit fait , refusa de le rançonner ou échanger , quoiqu'il lui remontrât qu'étant prisonnier de guerre , il devoit jouir du droit commun de se racheter , & qu'il lui offrit six mille ducats & six chevaux Turcs d'une beauté admirable. Nous parlerons de cela une autre fois plus à l'aise , dit Mercure ; mais , de bonne - foi , si tu me tenois , comme je te tiens , que ferois-tu de moi ? Puisque tu me presse si fort , répondit l'autre , je te déclare que si tu étois en mon pouvoir , comme je suis du tien , tout l'or du monde ne m'empêcheroit pas de te faire mettre en pieces. Vraiment , dit Mercure , je n'ai pas envie de te faire pis ; & à l'instant il ordonna à ses Albanois de sabrer lui & ses Croates ; ce qui fut si promptement & si bien exécuté , qu'il n'y eut ni capitaine , ni autre , qui ne reçut dix coups de trop. Ensuite ils leur couperent la tête à tous , & les portoient en triomphe au bout de leurs piques à la maniere des Turcs. Ces Croates portoient un habillement singulier ; ils avoient , entr'autres , la tête couverte d'un chapperon comme les femmes , & en dedans une espece de bonnet fait de plusieurs feuilles de papier collées ensemble , impénétrable à l'épée.

Montfelles fut assiégée & canonnée pendant quatre ou cinq jours. Elle étoit si bien

fortifiée , qu'elle n'eût jamais été prise sans les sorties indiscrettes & trop fréquentes de la garnison , qui venoit quelquefois jusqu'à un jet de pierre du fort , contre les aventuriers François , qui ne demandoient qu'à aller voir ce qui se passoit dans la place. Un jour ceux du capitaine Molard allerent avec un gentilhomme , nommé le Baron de Montfaucon , escarmoucher les gens du château , qui les reçurent gaillardement ; & les repousserent deux ou trois fois avec perte ; mais qui enfin les chasserent trop loin , en sorte que quand ils voulurent se retirer , ils étoient si fatigués , qu'à peine pouvoient-ils se traîner. Les aventuriers s'en apperçurent , & revinrent sur eux avec tant de vivacité , qu'ils entrèrent tous ensemble pêle mêle dans la ville. Quand le reste de la garnison vit que tout étoit perdu , ils se retirèrent dans une grosse tour , où on les assiég-a ; & comme ils ne vouloient pas encore se rendre , on mit le feu au pied , & la plus grande partie se laissa brûler plutôt que de se rendre prisonniers ; d'autres sautoient par les fenêtrés ou crénaux , & on les recevoit sur la pointe des piques ; enfin presque tous y périrent. De la part des François , il fut tué un gentilhomme nommé Camican , & le baron de Montfaucon fut blessé à mort , cependant il en revint , mais avec bien de la peine.

*Fin du troisieme Livre.*



# HISTOIRE DU CHEVALIER BAYARD.

---

## LIVRE QUATRIEME.

---

### SOMMAIRE.

*Guerre du pape Jules II contre le duc de Ferrare. Témérité d'un capitaine François. Il est trahi par un espion. Il donne dans une embuscade. Il est taillé en pièces avec toute sa troupe. Stratagème d'un capitaine Vénitien ; découvert & sans effet. Le pape veut s'emparer de la Mirandole. Belle résolution de la comtesse de la Mirandole. Elle est secourue par le duc de Ferrare. Boyard tente d'enlever le pape. Un hasard lui fait manquer son coup. Frayeur de Jules. La Mirandole se rend au pape ; qui y entre par la breche. Il projette le siege de Ferrare. Il commence par celui de la Bastide. La nouvelle en est portée au duc de Ferrare. Ses alarmes. Bon conseil de Bayard qui le*

*rassure. Remercimens du duc. Ils vont au secours de la Bastide. Succès de l'avis de Bayard. Bataille & victoire de la Bastide. Défaite totale de l'armée du pape. Éloge de la duchesse de Ferrare. Mort de Clermont-Montoison. Püeurs du pape. Il tente d'avoir Ferrare par trahison. Autre projet encore plus odieux. Le duc de Ferrare s'y refuse. Il le communique à Bayard. Le duc projette de se défaire du pape, qu'un traître lui promet d'empoisonner. Bayard s'y oppose. Le duc d'Urbain tue le cardinal de Pavie. La Mirandole reprise & rendue à la comtesse. Misere des François en Allemagne. Dueil entre deux Espagnols, Sainte-Croix y est vaincu & blessé. Suite des affaires d'Italie. Mort du maréchal de Châumont. Le duc de Longueville lui succède. Il est aussi-tôt relevé par le duc de Nemours. Histoire singulière d'un astrologue. Ce qu'il prédit à Bayard & à d'autres.*

**L**A ville de Montfelles prise, on en augmenta les fortifications, & on y mit une forte garnison, dans le dessein d'aller tout de suite mettre le siege devant Padoue.

Sur ces entrefaites, on apprit que le pape Jules II déclaroit la guerre au duc de Ferrare, allié du roi, à qui ce prince avoit écrit pour en obtenir du secours. Le roi le lui accorda, & donna ordre au grand-maître, son lieutenant-général, de secourir le duc.

Chaumont , en conséquence lui envoya un détachement de quatre mille hommes sous les ordres des seigneurs de Clermont-Montoison , de Fontrailles , du Lude & Bayard. Il y joignit huit cents Suisses , nouvellement venus à son armée comme aventuriers , commandés par un capitaine de leur nation , nommé Jacob Zemberc. Ces officiers , & leurs troupes furent reçus avec bien de la joie par le duc & la duchesse de Ferrare , & par leurs sujets.

Avant que de parler de la guerre d'entre le pape & le duc de Ferrare , il est bon de raconter ici un échec qu'un parti François reçut par la trahison d'un espion.

A peine le capitaine la Crompte-Daillon fut-il en possession de son gouvernement de Lignago , qu'il tomba dangereusement malade. Il avoit avec lui un grand nombre de jeunes gentilshommes volontaires , un entr'autres nommé Guyon de Cantiers , plus brave & plus hardi que prudent. Les Vénitiens faisoient des courses jusqu'aux portes de la ville ; mais la garnison , qui n'avoit ordre que de la bien garder , n'osoit en sortir. Guyon de Cantiers avoit fait connoissance avec des gens de la ville de Montagnane , distante de Lignago de douze ou quinze milles , qui lui servoient d'espions. L'un d'eux venoit souvent voir cet officier à la garnison , & l'assura un jour que s'il pouvoit sortir avec un petit nombre de gens de cheval & de pied , il lui donne-

roit le moyen d'enlever le provéditeur André Gritti , qui venoit souvent à Montagnane , avec deux ou trois cents chevaux-légers : il lui promit de l'avertir du jour que l'occasion feroit bonne , & de lui montrer une embuscade où il se placeroit dès le matin , & où sûrement il enleveroit le provéditeur , & tout de suite prendroit la ville , où il y avoit de quoi piller. Cantiers , qui n'étoit pas moins empressé de se signaler par quelque exploit , que de mettre la main sur ce butin , promit ce que l'espion voulut , à la charge qu'il l'avertiroit exactement. Ce traître , retourné à Montagnane , fit part au commandant des ses conventions avec Cantiers , & lui promit de lui livrer une partie de la garnison de Lignago , & de le mettre en état de reprendre la place même qui étoit de conséquence pour la seigneurie. Le commandant goûta le projet , & par un exprès en instruisit le provéditeur. Celui-ci amena trois cents hommes d'armes , huit cents chevaux-légers , & deux mille hommes de pied.

Dès le même jour l'espion retourna vers Cantiers , qui fut charmé de le voir , & lui demanda , quelles nouvelles ? Fort bonnes pour vous , si vous en voulez profiter , lui répondit-il d'un ton assuré , le provéditeur arrive ce soir dans notre ville avec seulement cent chevaux ; si vous voulez être en campagne demain avant le jour , je vous le livrerai. Cantiers , transporté de

joie courut annoncer cette nouvelle à ses compagnons , entr'autres à un gentil-homme qui étoit leur porte - enseigne , nommé le jeune Malherbe. Chacun voulut en être , mais pour y aller il falloit la permission du commandant la Crompte-Daillon , qui étoit encore malade & gardoit la chambre. Cantiers & Malherbe allèrent la lui demander , & lui conterent l'entreprise , comme la plus glorieuse & la plus avantageuse du monde. La Crompte étoit trop sage pour être d'abord de leur avis : vous savez , leur dit-il , que la place m'a été confiée sur ma vie & sur mon honneur , pour la garder seulement ; s'il vous arrivoit du malheur , je serois un homme déshonoré , & j'en mourrois de chagrin , ainsi je ne puis vous permettre cette course. Ils insistèrent plus fort qu'auparavant , l'assurant que leur espion étoit un homme sûr ; enfin ils lui en dirent tant , que plutôt par force & par leur importunité que de bon gré , il leur en donna congé. Le provvediteur avoit envoyé en embuscade , à deux ou trois milles de Montagnane , deux cents hommes d'armes & mille hommes de pied , avec ordre de laisser passer tout ce qui sortiroit de Lignago , & de fermer le passage par derrière , ce qui ne fut que trop bien exécuté pour Cantiers & ses compagnons.

Ceux-ci , qui auroient pris d'eux-mêmes la permission , si le commandant la leur eût refusée , avertirent leur troupe de l'heure



où il falloit être à cheval , au nombre de cinquante hommes d'armes , aux ordres de Malherbe , & de trois cents hommes de pied conduits par Cantiers ; & ils partirent de Lignago , qu'à peine étoit-il deux heures du matin , guidés par leur infidèle espion qui les menoit à la boucherie.

Ils suivirent le grand chemin de Lignago à Montagnane , les gens de pied devant & la cavalerie en aîle , passèrent sans défiance un petit village où étoit la première embuscade , & s'avancèrent à mille de la ville. Là l'espion les quitta , pour aller , disoit-il , voir ce qui se passoit à Montagnane : il le laisserent partir & eussent bien mieux fait de le poignarder ; car il alla droit au provvediteur , & lui dit : Je vous ai amené la plus belle partie de la garnison de Lignago la corde au col , & si vous voulez il n'en échappera pas un seul , il sont à un mille d'ici & en deçà de l'embuscade. Gritti fut bientôt à cheval , avec tout son monde , & envoya devant cent chevaux pour escarmoucher. Les François furent ravis de joie , croyant que le provvediteur étoit dans cette première troupe , & qu'ils alloit lui mettre la main sur le corps , ils la chargerent vigoueuusement : mais elle tourna le dos & s'enfuit jusqu'à la grande embuscade. Alors tout ce qui y étoit caché parut , & les François bien étonnés retournerent vers leurs gens de pied , & leur dirent : Nous sommes perdus , ils sont

plus de trois mille , il faut essayer de nous sauver. Ceux de Venise les talonnerent , criant , *Marco , à Carne*. Les François voyant le danger mirent leurs gens de pied devant & la cavalerie derriere pour les soutenir , & en cet état reculerent sans perte jusqu'au village où étoit la premiere embuscade des Vénitiens. Ceux-ci se montrerent aussi-tôt au son de la trompette , suivant l'ordre qu'ils en avoient , & fermerent le chemin de Lignago aux François , qui se trouverent enveloppés par dix fois plus de monde qu'ils n'étoient. Cependant ils se défendirent comme des lions , & occuperent ce grand nombre plus de quatre heures sans être rompus. Alors Grützi envoya ses arbalétriers à cheval prendre les gens de pied en flanc , ce qui bientôt les ébranla ; mais ne les empêcha pourtant pas de se retirer jusqu'à quatre mille près de leur place. Enfin attaqués de tous côtés , leurs gendarmes mis à pied , leurs chevaux tués pour la plupart , & ayant affaire à dix hommes contre un , il fallut succomber : en sorte que de trois cents qu'ils étoient , il n'en échappa pas un seul. Cantiers , leur capitaine , voyant que tout étoit perdu , se précipita dans les ennemis , & en tua six de sa main , avant que de périr lui-même. Malherbe soutint encore une heure avec ses gendarmes , & fut enfin fait prisonnier avec vingt-cinq des siens ; tout le reste fut mis par terre , & il ne resta pas un homme pour en porter la nouvelle à Lignago.

Le provvediteur Gritti , voyant que la victoire étoit si complete , s'avisa d'un stratagème pour surprendre Lignago ; ce fut de dépouiller tous les morts François , & de mettre leurs habits sur autant des siens , tant gens de pied que gens de cheval ; ensuite il leur donna encore cent vingt des siens à conduire comme prisonniers , avec trois fauconneaux que les François avoient amenés , & il leur ordonna de gagner la ville , & de crier en y arrivant : *France , France , victoire , victoire*. Ceux de dedans , disoit-il , croiront voir venir leurs gens victorieux ; & pour les mieux tromper , portez leurs enseignes , & quelques-unes des nôtres , comme si vous les aviez gagnées ; ils vous ouvriront certainement la porte , & vous vous en saisirez , & moi je marcherai à un jet d'arc de vous , & je vous joindrai au premier son de la trompette ; si vous jouez bien vos personnages , Lignago sera à nous dans le jour , & vous savez de quelle importance elle est pour la république.

Cet ordre fut parfaitement exécuté , ils approcherent de la place au bruit des trompettes & clairons , & se mirent à crier : *victoire*. La Cropte avoit un lieutenant , nommé Bernard de Villarts , homme de qualité , vieux soldat , & fort expérimenté , lequel voyant venir cette troupe triomphante , monta au donjon de la porte pour la reconnoître ; la marche & la contenance tant des gens de pied que des gens

de cheval , lui furent suspectes : voilà bien , dit-il , les habits & les chevaux de nos gens , mais ils ne sont pas montés à la Françoisë ; ceux-là ne manient pas leurs chevaux comme nous ; le cœur me dit que les nôtres ont eu du malheur , & qu'il y a ici de la ruse. Dans cette idée , il envoya un homme pour faire abaisser le pont & retirer la planchette : Si ce sont nos gens , lui dit-il , vous les reconnoîtrez bien , sinon sauvez-vous à la barrière ; j'ai deux pieces de canon chargées avec lesquelles je les recevrai. Le soldat exécuta l'ordre , il sortit de la place pour reconnoître la troupe , & cria : *Qui vive ? Où est le capitaine Malherbe ?* Personne ne répondit ; mais les ennemis pensant que le pont seroit abattu , piquèrent des deux. Le soldat gagna la barrière diligemment , & les deux pieces de canon jouèrent , dont la troupe bien étonnée s'arrêta tout court , & tourna le dos ; ainsi la place fut sauvée : mais la journée n'avoit été que trop malheureuse.

Quand Daillon en apprit la nouvelle , il pensa en mourir de douleur , & le roi fut prêt à lui faire faire son procès ; mais le maréchal Trivulce l'apaisa : il étoit alors à la cour pour tenir sur les fonts madame Renée , seconde fille du roi , & comme il connoissoit Daillon pour bon officier , il le justifia & obtint sa grace.

Il est temps de retourner à la guerre

déclarée au duc de Ferrare par le pape , que cet événement nous a fait interrompre.

(1511.) Jules II , prétendant que le duché de Ferrare appartenoit au saint siege , & voulant l'y réunir , leva une armée dans le Bolonois , & pour la faire passer dans ce duché , il l'amena jusqu'à un bourg nommé Saint-Félix , entre Concordia & la Mirandole. Le duc de son côté , & les François qu'il avoit avec lui , étoient venus se loger à douze milles de Ferrare , entre les deux bras du Pô , à un endroit nommé l'Hospitalet , & ils y dressèrent un pont de bateaux , où ils mirent une bonne garde , & par ce pont ils faisoient de fréquentes escarmouches.

Quand le pape fut arrivé à Saint-Félix , il manda avec hauteur à la comtesse de la Mirandole , qu'elle eût à lui remettre sa ville entre les mains , parce qu'elle lui étoit nécessaire pour son expédition de Ferrare. Cette dame , qui étoit fille naturelle du maréchal de Trivulce , dont nous venons de parler , étoit veuve de Louis-Marie Pico. Elle avoit , comme son pere , le cœur tout François , & comme elle étoit instruite que le duc de Ferrare étoit allié de la France , & que le roi lui envoyoit du secours , elle n'auroit pas , au péril de sa vie , donné sa place au pape. Elle avoit alors auprès d'elle le comte Alexandre Trivulce , son cousin germain , avec lequel

elle concerta la réponse qu'elle devoit faire au messager du saint pere. Cette réponse fut , que le député pouvoit s'en retourner , & dire à son maître , que la comtesse ne livreroit sa ville à quel prix que ce fût ; que Dieu l'en avoit rendu dame & maîtresse , & qu'elle sauroit bien la garder contre quiconque voudroit s'en emparer. Le pape irrité au dernier point de cette réponse , jura , *St. Pierre & St. Paul* , qu'il s'en rendroit maître de gré ou de force ; & à l'instant il ordonna à son neveu , le duc d'Urbain , de se préparer à y mettre le siege dès le lendemain. Le comte Alexandre , qui ne s'attendoit pas à moins , envoya en toute diligence faire part de la chose au duc de Ferrare , & aux généraux François à l'Hospitalet , distant de la Mirandole de douze milles. Il leur fit dire que n'ayant , pour le présent , pas assez de monde pour se défendre , il les supplioit de lui envoyer une centaine de braves hommes & deux canonniers. La conservation de la Mirandole intéressoit trop le duc de Ferrare (a) , pour qu'il

---

(a) Ce duc se nommoit Alphonse I, fils d'Henricules I. Il étoit grand capitaine , sage & vigilant à la guerre , & bon politique , il savoit tout ce qu'un homme peut savoir , tant dans les arts que dans les sciences , & sur tout dans celle d'ingénieur & de mathématicien , jusqu'à la fonte de l'artillerie , & la construction des affûts.

n'envoyât pas aussi-tôt le secours qu'on lui demandoit.

Avec les cent hommes & les deux canonniers , partirent encore , comme volontaires , deux gentilshommes François , les seigneurs de Montchenu (b) & de Chantemerle ; le premier , Dauphinois , neveu de l'illustre Montoison ; & l'autre de la Beauce , neveu du seigneur du Lude. A leur départ , Bayard les exhorta à se signaler & faire parler d'eux ; la place où vous allez , leur dit-il , est bonne est forte , & vous allez combattre pour le service d'une dame ; vous devez vous rendre dignes de ses bonnes grâces ; & si la place est assiégée , vous aurez de l'honneur à la lui conserver. Après d'autres discours pour les encourager à bien faire , il monta à cheval avec sa compagnie , & voulut les escorter lui-même jusqu'à la ville , où il les vit entrer. Ils furent reçus de la dame & du comte avec toute la joie & les honneurs possibles , & trois jours après le siège fut mis devant la place. L'artillerie fut aussi-tôt dressée sur le bord du fossé , & tira sans relâche , & celle de la ville lui répondit de même , sans que les assiégés parussent effrayés des forces du pape.

---

(b) Marin de Montchenu , favori de François I , & depuis , son premier maître d'hôtel Il suivit ce prince , par attachement & sans être prisonnier , dans sa captivité à Madrid , après la funeste bataille de Pavie.

Cependant Bayard , qui avoit des espions par-tout , & qui étoit bien servi , parce qu'il payoit bien , savoit tous les jours exactement ce qui se passoit à Saint-Félix dans le camp du pape. Un de ses espions lui ayant rapporté que le saint pere devoit dans peu en partir pour venir lui-même commander le siege de la Mirandole , il le renvoya savoir au juste quel jour il partiroit. L'espion revint lui dire que ce seroit le lendemain matin sans faute. Bayard, ravi de cette nouvelle , se disposa à faire un coup de main , & à enlever le pape & toute sa cour.

Il se rendit chez le duc de Ferrare , où se trouva le seigneur de Montoisson. Je suis informé , leur dit-il , que demain le pape doit quitter son camp de Saint-Félix pour aller à celui de la Mirandole , à six milles l'un de l'autre ; j'ai un dessein que je viens vous proposer , & si vous l'agréez , on en parlera encore dans cent ans : c'est que je connois à deux milles de Saint-Félix deux ou trois grands palais abandonnés à cause de la guerre , je veux marcher toute cette nuit , avec cent hommes d'armes de mon choix , sans pages ni valets : je m'embusquerai dans celui de ces palais qui conviendra le mieux à mon projet , & demain matin quand le pape délogera , je vous promets de l'enlever : je sais qu'il n'a pour escorte que quelques cardinaux ; quelques évêques & des protonotaires .



avec cent hommes de sa garde ; ce ne font pas là des gens à le sauver de mes mains , & avant que l'alarme soit à son camp , je vous l'amène ici. Mais pour me soutenir en cas d'accident , il faudra , Monseigneur , dit-il en parlant au duc , que vous , & le seigneur de Montoisson , passiez le pont au point du jour avec le reste de la gendarmerie , & que vous avanciez jusqu'à quatre ou cinq milles d'ici. Ce projet fut admiré , il n'y avoit plus qu'à l'exécuter , ce qui ne tarda pas un moment ; car Bayard ayant pris ses cent hommes d'élite , les fit mettre en ordre de bataille , comme s'il eût marché à une action , & dans cet état il alla toute la nuit , ayant son espion pour guide , & il eut le bonheur d'être logé dans un de ces palais avant le jour , sans avoir été rencontré ni découvert par hommes ni femmes.

Au point du jour , le pape monta en litière , & prit le chemin de son camp de la Mirandole. Avant lui étoient parti ses protonotaires , secrétaires , & autres officiers de sa maison , pour lui préparer les logis. Quand Bayard vit ce cortège , il fondit dessus sans perdre de temps ; mais ils tournerent bride , & coururent à toutes jambes crier alarme à Saint-Félix. Ce ne fut pourtant pas là ce qui sauva le pape ; heureusement pour lui , dès qu'il fut en litière , & qu'il eut fait cent pas hors de

Saint-Félix , il neigea avec tant d'abondance & de violence , que le cardinal de Pavie (*Félix Alidosi*) , son premier ministre , lui représenta que la rigueur du temps ne permettoit point de passer outre , & lui conseilla de s'en retourner ; à quoi le pape consentit , sans se défier encore de rien. Le malheur voulut que les fuyards arrivassent au moment que le pape entroit au château , & Bayard dans le bourg ; comme il n'en vouloit qu'à lui , il ne s'étoit pas amusé à faire d'autres prisonniers.

Le pape fut tellement épouvanté de leurs cris , qu'il sauta à bas de sa litiere , sans attendre qu'on lui donnât la main , & lui-même aida à lever le pont ; il n'y avoit pas pour lui de temps à perdre , car un instant plus tard il étoit pris.

Quelque mortifié que fût Bayard de ce contre-temps , il n'eut point d'autre parti à prendre que de s'en retourner. Il savoit cependant que le château ne valoit rien , & qu'il l'auroit dans un quart-d'heure ; mais n'ayant pas d'artillerie , ni le loisir d'en faire venir , il étoit à craindre que l'alarme portée au camp de la Mirandole , il n'en vînt du secours , qu'il ne jugeoit pas à propos d'attendre. Ainsi il reprit le chemin de Ferrare avec tant de prisonniers qu'il voulut , entre lesquels étoient deux évêques , & grand nombre de mulets de charge , dont ses gendarmes profitèrent.

Il étoit inconsolable d'avoir manqué un coup si bien concerté. Le duc de Ferrare & Montoison , qu'il trouva avec leur escorte au rendez-vous convenu , ne furent pas moins affligés quand il leur en rendit compte. Cependant ils lui remontrèrent que le mal étoit sans remède , que son projet étoit admirable , & que le hasard seul , l'avoit empêché de réussir ; ils l'emmenerent ainsi jusqu'au camp , & chemin faisant , ils renvoyerent quelques prisonniers à pied , & ensuite les deux évêques , moyennant une modique rançon.

Le pape avoit eu une si grande frayeur du danger qu'il avoit couru , qu'il en trembla la fièvre pendant vingt - quatre heures , & la nuit suivante il manda par un exprès , à son neveu le duc d'Urbain , de le venir joindre avec quatre cents hommes d'armes , pour le conduire au camp de la Mirandole. Quand il y fut , il poussa le siège si vigoureusement , que la place fut forcée de se rendre. Le même hasard qui lui avoit sauvé la liberté , l'en rendit maître : c'est que pendant le siège il tomba de la neige , six jours & six nuits sans discontinuation , si abondamment , qu'il y en avoit dans le camp la hauteur d'un homme. A la neige succéda une gelée si forte , que les fossés de la Mirandole avoient plus de deux pieds de glace , & qu'un canon qui y tomba de dessus le bord , avec son affut , ne put la rompre. D'ailleurs ,  
l'artillerie

l'artillerie du pape avoit déjà fait deux grandes breches , en sorte que la comtesse & le comte Alexandre , ne pouvant espérer aucun secours , furent obligés de capituler. Ils savoient que le grand-maître de Chaumont étoit à Reggio avec le reste de l'armée Françoisé , & qu'il fortifioit cette place , ne doutant pas qu'après la réduction de la Mirandole , le pape ne l'attaquât avec toutes ses forces , qui étoient devenues considérables par la jonction des troupes Espagnoles & Vénitiennes ; ils demanderent donc par la capitulation , que la ville étant rendue au pape , il promît que la garnison & les habitants auroient la vie sauve ; mais il vouloit que tout se rendît à discrétion. Cependant le duc d'Urbin en fut le médiateur , & traita à la satisfaction des deux parties. Le pape n'auroit pas été de si bonne composition , sans l'amitié qu'il portoit à ce neveu , qui , de son côté , avoit le cœur entièrement François , & qui se souvenoit , avec reconnoissance , des bontés que le roi régnant , dont il avoit été page , avoit eues pour lui. Le saint pere ne daigna pas entrer dans la Mirandole par la porte , il fit faire un pont sur le fossé , & y entra par la breche.

La nouvelle de cette prise chagrina infiniment le duc de Ferrare , & tous les généraux François. Ce prince , ne doutant point qu'il ne fût incessamment assiégé dans la capitale , rompit le point , & s'y renferma

avec toutes ses troupes , résolu de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. En effet , Jules ne fut pas plutôt tranquille dans la Mirandole , qu'il fit assembler un conseil de guerre où assisterent le duc d'Urbain & tous les capitaines de l'armée , tant de cavalerie que d'infanterie , à qui il déclara qu'il vouloit , sans perdre un moment , aller mettre le siege devant Ferrare. Il leur demanda leur avis pour la conduite de cette expédition , attendu qu'il savoit que la place étoit forte par elle-même , & qu'elle étoit garnie de bonnes troupes & d'une nombreuse artillerie. Il ajouta que le meilleur moyen de la réduire étoit de lui couper les vivres & de l'affamer , ce qui étoit aisé à faire par le dessus du Pô , dont il étoit le maître , pourvu que les Vénitiens gardassent bien le dessous de cette riviere. Tout le monde dit ce qu'il pensoit pour & contre ce projet ; quand ce vint le tour d'opiner d'un capitaine de la république , nommé Jean Fort , il adressa la parole au pape , & lui dit : très-saint pere , suivant le plan de votre sainteté & les opinions de tous ceux qui ont parlé , il paroîtroit aisé d'affamer Ferrare , en gardant le dessus & le dessous du Pô ; mais je connois assez le pays pour assurer que la place tireroit toujours assez de subsistances par Argente , que cependant on pourront encore lui couper cette ressource ; d'un autre côté , il y a un pays que l'on appelle la Polesine de Saint-Georges , si

abondant , que lui seul nourrirait la ville une année : or , il sera difficile d'en rompre la communication , si votre sainteté ne s'empare d'une petite ville à vingt-cinq milles de Ferrare , nommée la Bastide , laquelle une fois prise , je garantis la place affamée dans moins de deux mois , à la quantité du monde qu'elle renferme. A peine ce capitaine Fort eut-il achevé de parler , que le pape s'écria , qu'il falloit avoir promptement la Bastide , & qu'il n'auroit point de repos qu'elle ne fût à lui ; & dans l'instant il en donna la commission à deux capitaines Espagnols qui devoient conduire chacun cent hommes d'armes , & au capitaine Fort , avec cinq cents chevaux & cinq à six mille hommes de pied , il leur donna six pieces de grosse artillerie. Tout ce grand train partit en diligence , & se rendit devant la place sans obstacle , & surprit le gouverneur , qui ne s'attendoit pas à être assiégé , ni à l'être par une armée si formidable. Cependant il se résolut à se bien défendre , autant qu'il le pourroit , avec une aussi foible garnison que la sienne : & il donna à l'instant , par un exprès , avis à son maître de l'extrémité où il se trouvoit. Les gens du pape ne perdirent pas un moment. Dès qu'ils furent arrivés , ils placèrent leur artillerie , commencerent à battre en breche.

Le courrier , que le gouverneur avoit d'abord envoyé secrètement au Duc , fit

une diligence extrême , & se rendit en six heures à Ferrare. Bayard se trouva à la porte , par où il entra , & se le fit amener pour savoir à qui il étoit , d'où il venoit , & ce qu'il avoit à faire à Ferrare. Cet homme lui rendit bon compte de sa commission , de l'arrivée de sept à huit mille hommes devant la Bastide , & finit par dire que le gouverneur mandoit au Duc , que s'il n'étoit secouru promptement , il ne pouvoit pas tenir vingt-quatre heures. Comment ! s'écria Bayard , la place seroit-elle si mauvaise ? Non pas , Monseigneur , répondit le courrier , elle est même une des meilleures d'Italie ; mais il n'y a que vingt-cinq hommes dedans , qui ne sont pas pour résister , sur-tout si les ennemis livrent l'assaut. Sur cela Bayard le mena au Duc , qu'il trouva à cheval sur la place , se promenant avec Montoisson. Celui-ci crut que le chevalier tenoit un espion , & lui cria du plus loin qu'il le vit : mon compagnon , vous aimeriez mieux mourir , que de ne pas faire tous les jours quelque capture sur l'ennemi ; combien ce prisonnier-là vous payera-t-il de rançon ? Ce n'est pas un ennemi , dit Bayard , c'est un porteur d'étranges nouvelles pour Monseigneur. Le messager rendit au Duc les lettres du gouverneur de la Bastide , qu'il se mit à lire , & à chaque mot il changeoit de couleur ; on le voyoit rougir & pâlir successivement. La lecture faite , il dit d'un air triste : si je perds la

Bastide , je n'ai tout de suite qu'à abandonner Ferrare , & je ne vois pas de moyen d'y donner du secours dans le terme que mon commandant me marque ; car il le demande pour demain , & cela est absolument impossible , attendu qu'il y a d'ici à la Bastide vingt milles , & que de plus il y a un défilé de la longueur d'un demi-mille , où il ne peut passer qu'un homme à la fois ; & si mes ennemis connoissoient une autre gorge qui est sur la route , avec vingt hommes ils en arrêteroient dix mille ; mais je crois qu'ils ne la connoissent pas. Bayard voyant le prince si consterné , & avec tant de sujet de l'être , prit la parole , & lui dit : Monseigneur , aux grands maux les grands remèdes ; quand il s'agit de peu de chose , on prend son parti , mais quand il y va de la ruine , on doit faire les derniers efforts. Vos ennemis se croient en sûreté devant la Bastide , parce qu'ils s'imaginent que l'armée du pape , qui n'est pas loin d'ici , nous empêchera d'aller leur rendre visite ; il me vient une pensée , qu'il ne fera pas , je crois , difficile d'exécuter , & si elle réussit , elle nous fera honneur.

Vous avez en cette ville quatre ou cinq mille hommes de bonnes troupes , & bien aguerries ; prenons-en deux mille , avec les huit cents Suisses du capitaine Zemberg , & faisons-les embarquer cette nuit : vous êtes encore maître du Pô jusqu'à Argente , ordonnez-leur d'aller nous attendre au pas-





bons & sûrs mariniers. La cavalerie partit à l'entrée de la nuit , le Duc à la tête , avec de bons guides qui les conduisirent si heureusement , que malgré le mauvais temps qu'il faisoit , une demi-heure avant le jour , ils furent rendus sans aucun obstacle ni contre-temps au passage où étoit le rendez-vous. Au point du jour , les barques qui portoient les gens de pied arrivent aussi. Quand tout le monde fut réuni , on marcha sans bruit vers ce mauvais passage , qui étoit un petit pont si étroit , qu'il n'y pouvoit passer qu'un cavalier à la fois , & il étoit sur une espece de torrent fort profond , entre le Pô & la Bastide. Il fallut une heure pour faire défiler toute la troupe , en sorte qu'il étoit grand jour , ce qui donna au Duc mauvaise opinion du succès , d'autant plus que n'entendant point tirer de canon , il commençoit à croire que la place étoit rendue. Mais pendant qu'il en parloit avec les capitaines François , ils entendirent trois coups à la fois , qui leur firent un plaisir inexprimable.

Ils se trouvoient alors à un mille de l'armée ennemie , & Bayard s'adressant au Duc , lui dit : Monseigneur , j'ai toujours oui dire que c'est n'être pas sage que de ne pas estimer son ennemi ; nous sommes fort proche des nôtres , & s'ils avoient la moindre connoissance de notre marche , ils nous donneroient bien des affaires ; car ils sont trois contre un , ils ont de l'artillerie , &

nous n'en avons point. D'ailleurs, le pape a envoyé ici l'élite de ses troupes ; ainsi il faut faire notre possible pour les surprendre. Mon avis est que le bâtard du Fay, mon guidon, homme entendu aux escarmouches, aille leur donner l'alarme du côté par où ils sont venus, avec seulement quinze ou vingt chevaux, & le capitaine Pierrepont, avec cent hommes d'armes, le suivra à un jet d'arc pour le soutenir, & à pareille distance le capitaine Zemberg marchera avec ses Suisses. Vous, Monseigneur, à notre tête, avec le seigneur de Montoison, & tout ce que nous sommes de capitaines François, nous marcherons droit au siège, j'irai quelque peu devant donner la première alarme. Si du Fay attaque avant nous, & que les ennemis tournent de son côté, nous les mettrons entre lui & nous ; si, au contraire, nous attaquons avant lui, Pierrepont & les Suisses feront la même chose. Moyennant cela ils seront étonnés, & ils nous croiront trois fois plus de monde que nous ne sommes, & surtout il faut que nos trompettes fassent le plus grand bruit qu'elles pourront.

Cet arrangement fut approuvé de tout le monde, on s'accorda à le suivre, & en conséquence on marcha par les deux côtés, & le détachement du prince s'approcha de la place à une portée de canon, sans que les uns ni les autres fussent découverts.

Du Fay commença par donner de son

côté une chaude alarme , qui surprit tout le camp des ennemis. Aussi-tôt ils se mirent sous les armes & monterent à cheval pour aller droit à lui , pendant que leurs gens de pied se rangeoient en bataille ; mais par un grand bonheur pour le duc de Ferrare , on ne leur en donna pas le temps. A peine ceux qui repoussioient du Fay eurent-ils fait deux cents pas , que Pierrepont les prit de côté & les rompit ; aussi-tôt les Suisses fondirent sur les gens de pied , qui étoient cinq à six mille , & eurent d'abord du dessous , & sans doute eussent été forcés de céder au nombre , sans la cavalerie qui les soutint , & qui prit cette infanterie en flanc. Alors le Duc , à la tête des hommes d'armes François , commandés par Montoisson , du Lude , Fontrailles & Bayard , & avec deux mille hommes de pied , attaqua les ennemis par derrière , & les défit entièrement. Sur ces entrefaites , Fontrailles & Bayard apperçurent un corps de trois à quatre cents cavaliers qui essayoient à se rallier ; ils appellerent promptement les leurs , qui , sans donner le temps aux ennemis de se reconnoître , les chargerent , en criant : *France , France , Duc , Duc* , & les renverserent pour la plupart. Le reste de leur armée soutint le choc près d'une heure , malgré le carnage ; mais enfin leur défaite fut si complete , qu'à peine en échappa-t-il quelques-uns. Il resta sur la place près de cinq mille hommes de pied ,

& plus de soixante hommes d'armes ; tout le bagage , toute l'artillerie , & plus de trois cents chevaux, demeurèrent aux vainqueurs , avec tant de butin , qu'ils en étoient embarrassés.

Cette victoire de la Bastide fut le salut du duc de Ferrare & des François ; qui , autrement , étoient perdus. Ils s'en retournerent tous à Ferrare glorieux & triomphants , & y furent reçus aux cris & aux acclamations du peuple ; la duchesse surtout leur fit l'accueil dû à leur succès , & pendant leur séjour les régala de fêtes & de divertissemens continuels. ( Nous avons parlé des vertus & des talents du duc , la duchesse son épouse n'étoit pas moins recommandable. Elle se nommoit Anne Sforce , fille de Galéas-Marie , duc de Milan , & de Bonne de Savoie , fille du duc Louis. Elle étoit la personne de son siècle la plus avantagée des dons & des graces de la nature ; elle parloit & composoit également bien en Italien , en François, en Latin & en Grec , & ne contribua pas peu à la gloire de son mari & de sa maison. Ils eurent un fils , Hercule II , duc de Ferrare , qui épousa madame Renée , seconde fille du roi. )

Nous ne pouvons nous refuser d'interrompre un moment notre narration , pour rendre quelques hommages aux rares talents de notre chevalier. Le duc de Ferrare lui dut le salut de ses états & le sien ; l'armée

Françoise ne lui eut pas une moindre obligation , puisqu'elle étoit perdue , si le pape eût réussi dans ses projets , uni comme il étoit aux Espagnols & aux Vénitiens. Quelle tranquillité d'ame à la nouvelle du siege de la Bastide ! quel sang-froid à y chercher du remede ! quelle promptitude à le trouver ! quelle sagacité à le développer ! enfin quelle sagesse & quelle conduite dans l'exécution ! Mais peut-on assez le louer dans une partie essentielle pour un général , qui est l'étude & la connoissance du pays où l'on fait la guerre ? Bayard , qui n'avoit jamais vu la Bastide ni ses environs , ni la situation locale du Pô , possédoit tout cela ; & sans cette connoissance , auroit-il pu concevoir & rédiger dans un instant un projet aussi compliqué , & d'où dépendroit , sans autre ressource , le salut du duc , celui de ses états , & celui même de l'armée du roi ?

Peu de mois après le grand événement que nous venons de rapporter , mourut à Ferrare Philibert de Clermont , seigneur de Montoison , d'une fièvre continue qui l'emporta en peu de jours. Il étoit lieutenant-général de l'armée de France en Italie , & l'un des plus grands capitaines de son siècle. Il s'étoit extrêmement distingué en Picardie , en Bretagne , en Lombardie & dans le royaume de Naples , & avoit eu de grands avantages sur les Suisses , & particulièrement au lac de Côme. On le louoit

entr'autres d'une justesse singulière à estimer le nombre des ennemis, quelque éloignés qu'ils fussent de lui. Le roi le regretta infiniment, le regardant comme le premier de ses capitaines, & il craignit que sa mort n'occasionât la révolte du Milanais. Il ne fut pas moins regretté du duc & de la duchesse de Ferrare, de tous les officiers François, & de toute l'armée; mais il fut pleuré de Bayard, son ami particulier & son compatriote (c).

---

(c) Ils étoient tous deux du même canton de la province du Dauphiné. Montoison fut capitaine de cinquante hommes d'armes, & l'un des plus illustres guerriers de son siècle, qui étoit celui des héros. C'est lui qui donna lieu à la devise que prit sa postérité : *A la Recouffé, Montoison*; à l'occasion de la bataille de Fornoue, où Charles VIII, voyant une aile de son armée ébranlée & prête à se rompre, s'écria : *A la Recouffé, Montoison* : ce seigneur, qui commandoit l'arrière-garde, accourut & chargea si vigoureusement les ennemis, qu'il décida le gain de la bataille.

Il étoit d'une branche cadette de la maison de Clermont-Tonnerre, sur laquelle il seroit superflu de nous étendre. Nous ne rapporterons que le trait suivant, un des plus honorables de l'histoire de cette illustre maison.

Une bulle du pape Calixte II, de l'an 1120, porte qu'en reconnaissance de ce qu'Aymard de Clermont, ayant en sa faveur levé une armée à ses dépens, l'avoit conduite jusque dans Rome,

Si la délivrance de la Bastide fut un bonheur bien glorieux pour les François, elle fut au contraire pour le pape un sujet d'importement jusqu'à la fureur, quand il en reçut la nouvelle. Il jura d'en tirer vengeance, & voulut aller droit faire le siège de Ferrare; mais ses généraux l'en détournèrent de tout leur pouvoir, sur-tout le duc d'Urbain son neveu, qui eût bien voulu le réconcilier avec le roi de France. Ils lui remontrèrent que la place étoit forte par elle-même, bien garnie d'artillerie, & remplie de bons officiers, sur-tout, disoient-ils, de l'invincible Bayard; que non-seulement il y perdrait trop de monde, mais qu'il y auroit encore trop de difficultés à faire suivre les munitions de guerre & de bouche.

Jules, forcé de renoncer à avoir cette place par force, projeta de l'avoir par surprise, en y pratiquant des intelligences avec des gentilshommes sur qui il croyoit pouvoir compter, & par le moyen desquels il espéroit se faire ouvrir nuitamment une des portes. Il leur envoya donc des espions chargés de les séduire; mais le

---

malgré les forces de l'anti-pape Maurice Bourdin; il lui donne, & à sa postérité, pour armoiries, les clefs de St. Pierre; (de gueules à deux clefs d'or, passées en sautoir) avec une tiare pour cimier, & bien d'autres privilèges.



duc & le chevalier faisoient si bon guet , qu'il fut arrêté & pendu six ou sept de ces espions. Cependant le prince entra en défiance , peut-être mal-à-propos , contre quelques gentilshommes qu'il fit arrêter , entr'autres , le comte Borse , de la maison de Calcagnini , chez lequel Bayard avoit logé. Le chevalier en fut fâché ; mais dans l'incertitude où il étoit du fait , il ne voulut y prendre aucune part.

Le projet d'avoir Ferrare par trahison , ne se trouvant pas plus heureux que celui de l'assiéger , Jules en imagina un troisième qui fait horreur ; ce fut de faire pratiquer le duc secrètement , pour qu'il livrât les François à sa discrétion. Le pape avoit à son service un gentilhomme de Lodi , au duché de Milan , nommé Augustin Guerlo , homme d'intrigues , toujours plus disposé à faire une trahison ou une perfidie qu'une action honorable. Le pape le fit appeler un jour , & le chargea d'aller trouver secrètement le duc de Ferrare , de lui proposer de sa part une de ses nieces pour son fils aîné , avec la qualité de gonfalonnier & capitaine général de l'église , & qu'il lui ratifieroit encore pour toujours la possession de tout ce qui faisoit l'objet de leurs démêlés , à la charge qu'il s'uniroit à lui pour détruire entièrement les François. Il ne faut pour cela , disoit-il , que les congédier , & leur déclarer n'avoir plus

besoin de leur secours : il faudra qu'ils passent nécessairement par mes terres , & je ne veux pas qu'il m'en échappe un seul. Guerlo trouva la commission de son goût , & s'en chargea avec promesse de la faire à la satisfaction du pape. Il vint à Ferrare , & s'adressa directement au duc , qui l'écouta sagement , & sans lui laisser voir l'horreur qu'il avoit de ses propositions : il lui dit seulement qu'il se prêteroit volontiers aux intentions du saint-pere , quoiqu'il fût bien éloigné de le penser , & qu'il eût préféré la perte de ses états , & la mort même , à une ingratitude & une perfidie aussi indignes de lui. Cependant il reçut bien le messager , & lui fit bon traitement en apparence ; mais il le fit conduire dans une chambre , dont il ferma la porte & garda la clef , & du même pas il s'en alla chez Bayard , accompagné d'un seul gentilhomme. Le récit qu'il lui fit du mauvais dessein de Jules fit frémir Bayard , qui hésitoit à l'en croire , tant le projet lui parut détestable. Mais le duc lui offrit , pour l'en rendre certain , de le conduire à son palais , & de le placer dans un cabinet , d'où il pourroit entendre Guerlo répéter de point en point la commission du pape , l'assurant qu'aux enseignements que cet envoyé lui avoit donné , il n'y avoit pas à douter qu'il n'en fût réellement chargé ; mais , ajouta-t-il , j'en ai frémi

d'horreur comme vous. Je fais les obligations que mes ancêtres ont eues aux rois de France , & moi sur-tout au roi régnant ; & plutôt que de l'en payer par une trahison , je consentirois à être démembré à quatre chevaux. Bayard lui répartit qu'il n'avoit pas à se justifier , qu'il connoissoit trop sa grandeur d'ame pour craindre qu'il arrivât , au moins de son consentement , aucune surprise aux François , & qu'il se croyoit assuré dans Ferrare comme dans Paris. Alors le duc lui proposa de rendre la pareille au pape , & de lui jouer quelque bon tour en revanche du sien , & sans s'expliquer , il s'en retourna au palais , où il entretenoit Guerlo avant que d'en venir au fait ; enfin , il lui dit : Je ne trouve pas que le projet du saint-pere soit praticable , par deux raisons ; la première , comment croit-il que je puisse me fier à lui , après qu'il a cent fois dit que j'étois l'homme du monde qu'il haïssoit le plus ; que s'il me tenoit en son pouvoir , il me feroit mourir , & que je fais d'ailleurs qu'il n'a d'autre passion que d'avoir ma ville & mes états ? En second lieu , comment aurois-je l'assurance de déclarer au seigneur de Bayard & aux autres capitaines François , que leur secours m'est inutile , & qu'ils aient à se retirer : ils sont deux fois plus forts que moi ici : ils prendront le temps d'en donner avis au roi , ou à son lieutenant-général ,

le grand-maître de Chaumont ; & si ; en attendant leurs ordres , ils viennent à découvrir mon intelligence avec le pape , ils auront droit de me traiter en homme sans foi , & peut-être en ennemi , ou tout au moins ils m'abandonneront , & je me trouverai découvert de toutes parts. Mais , seigneur Guerlo , vous connoissez le pape pour un homme terrible , emporté & vindicatif ; il vous a parlé d'une façon , & pense peut-être de l'autre , & il est capable de vous mal payer au premier jour de vos services. D'ailleurs , il est mortel ; & lui mort , quelle récompense aurez-vous de son successeur ? Ignorez-vous que dans cette cour-là la reconnoissance des services ne passe pas d'un pape à l'autre ? Vous savez que je suis en état de vous faire du bien , & je vous donne ma parole de le faire si généreusement , que vous serez à votre aise pour le reste de vos jours , si vous voulez m'aider à me défaire de mon ennemi.

Guerlo avoit l'ame trop basse & trop intéressée , pour ne pas se rendre à de telles propositions ; il assura le prince qu'il y avoit long-temps qu'il étoit résolu à quitter le service du pape pour le sien , s'il l'agréoit ; que personne n'étoit plus à portée que lui de faire ce qu'il souhaitoit , étant jour & nuit auprès de la personne du pape , le servant même à table , & étant assez dans

sa confidence pour qu'il l'entretînt seul à seul de ses affaires les plus secretes. Ainsi, Monseigneur, ajouta-t-il, si vous voulez me faire bon parti, il ne sera plus en vie dans huit jours : je ne vous demande aucune récompense que quand il sera mort ; mais il faut aussi que je sois assuré de votre parole. Le duc, qui la lui avoit déjà donnée, la confirma encore sur son honneur, & ils convinrent de deux mille ducats comptants, & de cinq cents ducats de rente. Le traité fait, le duc le quitta pour aller en instruire Bayard. Il le rencontra sur les remparts, & l'ayant tiré à quartier, il lui dit : Vous savez que les trompeurs & les traîtres tombent souvent d'eux-mêmes dans leurs propres pieges. Nous serons vous & moi, & tous les François, bientôt vengés de notre ennemi : j'ai gagné le commissionnaire du pape, & j'ai sa parole que dans huit jours son maître sera mort. Comment cela, s'écria Bayard ? Cet homme entre-t-il dans le secret de la Providence, pour prédire à coup sûr la vie ou la mort ? Ne vous inquiétez pas, répondit le duc, je suis bien assuré de ce que je viens de vous dire. Bayard avoit le cœur trop pur pour soupçonner la vérité ; mais ayant enfin su que Guerlo devoit empoisonner le pape, il en frémit, & en témoigna avec vivacité sa surprise au duc, comme d'un projet indigne d'un prince ; & dit

que s'il pouvoit croire qu'il fût vrai, il en avertiroit le pape dans le jour même. Le duc s'en justifia sur ce que Jules avoit voulu leur faire une trahison à l'un & à l'autre, & qu'il savoit que depuis peu ils avoient surpris & fait pendre bon nombre de ses espions. Il n'importe, dit Bayard, je ne consentirai jamais qu'il périsse de la sorte. Le duc, au contraire, lui répondit qu'il voudroit en faire autant à tous ses ennemis; mais, ajouta-t-il, puisque vous vous y opposez, il n'en sera rien: cependant, si Dieu n'y met la main, nous aurons, vous & moi, tout le temps de nous en repentir. J'espère que non, reprit Bayard; & si vous vouliez me livrer *le galant qui veut faire ce chef-d'œuvre*, je ne lui donne pas une heure que je ne le fasse pendre. Le duc, qui avoit donné à Guerlo sa parole pour la sûreté de sa personne, voulut la tenir, & il le renvoya. Mais ce misérable ne tarda pas à recevoir la récompense qu'il méritoit, ayant été pendu quelque temps après à Bresse, pour un autre crime. Ainsi Bayard, qui avoit traversé les projets du pape contre le duc, traversa ceux du duc contre le pape; sauva la vie à l'un, les états & l'honneur à l'autre.

Jules resta encore quelque temps à la Mirandole, puis mit ses troupes en quartier & s'en retourna à Rome. Ce fut dans

ce même temps que le duc d'Urbin, neveu du pape, eut une querelle avec le cardinal de Pavie, premier ministre, & le tua : soit jalousie de son crédit absolu, soit parce que c'étoit lui qui animoit son maître à faire la guerre ; soit, comme on le disoit, que ce seigneur, qui avoit le cœur François, & qui en effet avoit toujours été opposé à la querelle que le pape faisoit au roi & au duc de Ferrare, fût accusé par ce cardinal de favoriser les François, & de les instruire journellement des desseins de son oncle. Le pape fut fort irrité de la mort de son favori ; mais il n'en fut rien de plus. On sait assez ce que la qualité de neveu d'un pape a de privilège.

(1512.) L'année suivante, Trivulce, devenu maréchal de France, qui commandoit l'armée Françoisé en Lombardie, reprit la Mirandole, & la rendit à la comtesse ; ensuite il chassa l'armée du pape jusqu'à Bologne, où il la détruisit entièrement, & pensa faire le pontife lui-même prisonnier. Cette victoire eut cela de particulier, qu'il n'y eut point de sang répandu ; tout fut pris, hommes, artillerie, tentes & bagages : il y eut tel François qui fit seul cinq ou six prisonniers ; un entr'autres, nommé la Baume, qui avoit une jambe de bois, en conduisoit trois liés ensemble. Bayard acquit tant de gloire à cette extraor-

dinaire journée, que le maréchal Trivulce n'hésita pas à dire le soir même, en présence de tous les officiers de l'armée, que c'étoit à lui, après Dieu, que l'on devoit la victoire.

Dans l'intervalle de ce qui vient d'être raconté, il se passa beaucoup d'affaires en Italie; mais comme elles sont étrangères à l'histoire de notre héros, nous les supprimons. Nous ne devons pas cependant omettre que l'empereur, ayant dans le Frioul des places que les Vénitiens lui retenoient, demanda du secours à la France pour les recouvrer. Le roi lui envoya douze cents hommes d'armes, & huit mille de pied, commandés par Chabannes, qui n'oublia pas d'engager Bayard, son bon ami, à l'accompagner. Ce secours joignit à Vérone l'armée de l'empereur, sous les ordres de Georges de Stain, seigneur Allemand. Elle marcha droit à Trévise, d'où, n'ayant pas eu grand succès, elle pénétra dans le Frioul. Bayard commandoit alors cent hommes d'armes, que le roi avoit récemment donné au duc de Lorraine, sous la condition expresse que le chevalier les conduiroit. Avec cette troupe, & le brave Fontrailles avec la sienne, & quelque peu d'Allemands, ils se présentèrent devant Gradisque & Gorice, s'en rendirent bientôt les maîtres, & les remirent aux gens de l'empereur; mais



dégoûtés par la lenteur des Allemands, ils rejoignirent Chabannes, qui, pour la même raison, étoit encore où ils l'avoient laissé. Dans cette expédition, ils perdirent un excellent officier, le seigneur de Lorges (de la maison de Montgomery), tué devant Trévise, qui avoit à sa charge mille hommes de pied. La misère survint qui fit périr, faute de vivres, plus de quatre mille hommes, tant François que Grisons; ce qui déterminâ Chabannes à s'en retourner, malgré l'opposition des gens de l'empereur, avec qui il eut à ce sujet de grosses paroles.

Après que la Mirandole eut été reprise & Ferrare secourue, comme on l'a vu, le duc de Nemours, avec les officiers François, alla voir le duc & la duchesse de Ferrare dans leur capitale, & en eut une réception digne d'un prince neveu du roi, & du grand service que les François venoient de leur rendre. Entr'autres spectacles, on leur en donna un que nous allons rapporter, moins pour le donner en modèle, que pour faire voir à quel excès de fureur on portoit alors ce que l'on nommoit bravoure ou point d'honneur. Il paroît incroyable que des princes & des seigneurs recommandables par leur naissance, leurs vertus, leur piété même, se prêtassent à des combats qui révoltent la nature & la raison, comme à des actes bien légitimes

& bien raisonnables, les uns pour se battre, d'autres pour les seconder, d'autres comme juges du camp, d'autres enfin comme spectateurs. Nous avons vu Bayard lui-même, l'homme le plus sage & le plus vertueux de son siècle, dans le même cas. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est de voir les combattants se préparer par la prière à se battre, & le vainqueur rendre grâces à Dieu d'avoir, pour l'ordinaire, tué son homme (d).

---

(d) Un des plus célèbres duels dont l'histoire fasse mention, est celui de Jarnac & de la Chateigneraye, sous le regne d'Henri II. Celui-ci étant blessé, & tombé par terre, Jarnac alla se jeter aux pieds du roi, qui étoit présent à leur combat, pour le prier d'agréer qu'il lui donnât le vaincu. Le roi ne lui fit aucune réponse, pour ne point violer la loi des duels. Jarnac fit sa prière à genoux, & remercia Dieu de lui avoir donné la victoire, s'écriant, en se frappant la poitrine : *Domine non sum dignus*. Ensuite il retourna à la Chateigneraye, qui perdoit tout son sang, & qui, cependant, faisoit encore des efforts pour le tuer ou se faire tuer. Jarnac retourna encore vers le roi, & le supplia d'accepter le vaincu pour qu'on le pansât ; autrement, Sire, ajouta-t-il, il va mourir sur la place ; ce que le roi refusa encore, jusqu'à ce que le duc de Vendôme, le connétable, l'amiral & les maréchaux de France le déterminassent enfin à le recevoir. Alors on enleva la Chateigneraye du champ de bataille, & sa blessure fut pansée.

Deux gentilshommes Espagnols, l'un le seigneur de Sainte-Croix, l'autre Azévédo, faits prisonniers à l'affaire de Bologne, s'étoient querellés. Azévédo accusoit Sainte-Croix d'avoir voulu le faire assassiner en trahison; Sainte-Croix lui en avoit donné le démenti, & offert de s'en purger par combat à outrance, c'est-à-dire, à mort. Azévédo chargea le baron de Béarn de demander au duc de Nemours sa permission & le camp; ce qu'ayant obtenu, il appella Sainte-Croix, qui accepta le duel, & ne se fit pas attendre. Le camp fut dressé devant le palais du duc de Ferrare. Le second jour, les champions comparurent; Sainte-Croix, accompagné de cent cavaliers, entr'autres, de dom Pedro d'Acugna son parrain, chevalier de Rhodes, & grand-prieur de Messine, & autres seigneurs: Azévédo avec un pareil cortège, & son parrain Frédéric de Gonzagues, comte de Bozzolo. Dès qu'Azévédo fut entré dans la barrière, armé de toutes armes, pour se battre ou à pied ou à cheval, le grand-prieur de Messine s'avança vers lui, & lui présenta deux épées bien tranchantes & deux poignards, pour qu'il eût à choisir, Sainte-Croix ne voulant point d'autres armes. Ensuite leurs parrains les ayant tâtés, pour juger s'ils n'avoient point de cotes de mailles, ou autres défenses sous leurs habits, ils firent leurs prières à genoux,

genoux , & tout le monde sortit du camp , excepté les deux parrains & Bayard , que le duc de Ferrare avoit nommé juge de camp , tant par honneur , que comme plus au fait que personne de ces sortes de combats. Le héraut ayant fait son cri pour imposer silence , les deux adversaires marcherent fièrement l'un contre l'autre , & commencerent à se porter des coups d'épée si drus , que l'un n'attendoit pas l'autre , & tous deux avoient grand besoin d'avoir bon pied & bon oeil. Après plusieurs coups portés & parés de part & d'autre , Sainte-Croix en donna un bien vigoureux dans le visage d'Azévédo ; celui-ci le para de son épée fort adroitement , & en la rabattant , porta la sienne à Sainte-Croix dans la cuisse de haut en bas , & la lui fendit jusqu'à l'os. Le sang en sortit aussi-tôt à gros bouillons , & celui-ci dans l'instant ne fit qu'un pas & tomba. Azévédo lui cria : Rends-toi , Sainte-Croix , ou je te tuerai ; mais sans répondre il s'assit à terre l'épée au poing , & pouffoit toujours des estocades. Azévédo le pressa de se relever , en lui disant qu'il ne vouloit pas le frapper à terre. Sainte-Croix essaya , mais il ne fit que deux pas & retomba sur le nez ; l'autre leva son épée pour lui abattre la tête , ce qui lui étoit facile , mais il retint son coup.

La duchesse de Ferrare effrayée , pria

avec toutes les instances possibles le duc de Nemours de les séparer : Je ne le puis en honneur, Madame, lui dit-il, la raison donne le vaincu au vainqueur. Cependant Sainte-Croix perdoit tout son sang, & pour cela ne vouloit point se rendre. Le prieur de Messine aborda Azévédo, & lui dit : Seigneur, je connois le cœur de Sainte-Croix, & que pour la mort il ne se rendroit pas ; je me rends pour lui comme son parrain. Alors on appella les chirurgiens pour panser le blessé & arrêter le sang, après quoi ses gens l'emportèrent à bras. Le vainqueur se jeta à genoux pour remercier Dieu de lui avoir donné la victoire, & fut reconduit chez le duc de Nemours en triomphe par ceux qui l'avoient accompagné.

C'étoit une suite de la victoire que les armes de Sainte-Croix devoient appartenir à Azévédo, aussi les envoya-t-il demander, mais on les lui refusa ; de quoi il porta ses plaintes au duc de Ferrare, qui chargea le chevalier Bayard d'aller les demander & de se les faire rendre ; qu'autrement, Sainte-Croix seroit rapporté dans le camp, sa plaie découfue, & sa personne abandonnée à la discrétion du vainqueur. La rigueur de ces conditions le détermina, & ses armes furent délivrées.

Il est temps de revenir à notre histoire.

Après que les troupes du pape eurent été expulsées du duché de Ferrare, elles se joignirent à celles d'Espagne, vinrent mettre le siege devant Bologne, & furent bientôt forcées de le lever. Les Vénitiens, d'un autre côté, assiégeoient Vérone, où commandoit pour le roi le seigneur du Pleffis: cette place avoit été laissée au roi par l'empereur, pour ôtage d'un prêt d'argent considérable; le grand-maître la secourut, & fit lever le siege, comme il avoit fait à Bologne. Ce fut son dernier exploit: fort peu de temps après il mourut dans la petite ville de Corregio, n'étant âgé que de trente-huit ans, ayant été nommé à ving-cinq ans gouverneur de Milan, & ayant pendant ces treize années conservé à son maître les états d'Italie, avec la sagesse & la prudence d'un homme consommé. Digne neveu du cardinal d'Amboise, qui l'avoit décoré des charges de grand maître, maréchal & amiral de France comme nous l'avons déjà dit (e). Les lar-

---

(e) Il étoit fils de Charles d'Amboise, seigneur de Chaumont, gouverneur de Bourgogne & Champagne, & petit-fils de Pierre, pere du cardinal Georges, & de sept autres fils. Toute cette grande & nombreuse maison s'est éteinte; le nom seulement en est conservé par l'alliance de l'héritière dans la maison de Clermont-Gallierande, dont la branche cadette, connue sous le nom de

mes de tous les officiers , des soldats & du peuple , firent son éloge , & les regrets du roi & de tout le royaume y mirent le dernier sceau.

Louis envoya aussi-tôt , pour le relever dans sa qualité de lieutenant-général , le duc de Longueville , lequel ne fit autre chose que faire renouveler le serment au roi , & à madame Claude de France , sa fille aînée , par tous ceux qui tenoient des places dans le duché de Milan. Ensuite il s'en retourna , & eut aussi-tôt pour successeur le duc de Nemours , avec toute l'autorité qu'avoit eu le grand-maître.

Sur la fin de la même année, c'est-à-dire , vers Noël ; ce prince apprit qu'une

Clermont-d'Amboise , subsiste en la personne de Jean-Baptiste Louis , marquis de Resnel , dit le marquis de Clermont , lieutenant-général des armées du roi , lequel est substitué au nom & aux armes d'Amboise. Il a un fils unique , chevalier de Malte , dom d'Aubrac , en Rouergue.

Il y a encore deux maisons qui joignent à leur nom celui d'Amboise. Le marquis d'Aubijoux , & une branche de celle de Crussol , comme ayant pris alliance dans celle d'Amboise ; mais sans substitution , ni autre engagement.

( Les armes du marquis de Clermont sont d'azur à trois chevrons d'or , celui du chef brisé à la pointe , écartelé d'Amboise , qui est pallé d'or & de gueules de six pieces. )

grande troupe de Suisses descendoit dans le Milanez pour l'en chasser : il alla à leur rencontre avec le peu de monde qui lui restoit , la plus grande partie de ses gens étant en quartier d'hiver , ou bien en garnison dans les places de Lombardie , comme Véronne , Bologne & autres ; mais ne se trouvant pas en forces , il fut obligé de se replier jusque dans Milan , & eut le chagrin de perdre le baron de Conty , blessé mortellement dans la retraite , & qui mourut peu après. Cette mort fut vengée , avec avantage , dès le lendemain , par son bon & ancien ami Bayard , qui mit par terre cinq cents Suisses sur le même champ où ce seigneur avoit été blessé. Cette disgrâce & le manque de vivres , les força à entrer en négociation entre le duc de Nemours & le baron de Saxe qui les conduisoit , & en conséquence ils reprirent le chemin de leur pays ; mais ce ne fut pas sans laisser de cruelles traces de leur visite , & sans avoir brûlé sur leur route une vingtaine de gros villages.

Le duc de Nemours , débarrassé des Suisses , n'eut pas le temps de respirer ; il apprit que les Espagnols s'approchoient de Bologne pour l'assiéger , il partit avec son armée pour Final , & établit ses quartiers dans les environs : sur la route de Milan à Final , il séjourna deux jours dans la petite ville de Garpi , lui , les chefs de son armée , & ceux qu'il affectionnoit. Cette ville appar-



tenoit à Albert Pico, comte de Carpi, cousin-germain de Jean-François Pico, comte de la Mirandole, l'un & l'autre illustres par leur savoir.

Le comte fit grande chere au chef & aux capitaines François, & leur donna, entr'autres, le divertissement d'un astrologue, qui étoit alors dans la ville, dont l'histoire est assez curieuse pour mériter une place ici, quoique nous ne la garantissons pas, non plus que l'écrivain contemporain, qui la rapporte pourtant comme très-sérieuse.

C'étoit un petit homme sec & noir, de l'âge d'environ soixante ans, qui étonnoit tout le monde par les récits qu'il faisoit à chacun de ce qui lui étoit arrivé, sans en avoir jamais eu connoissance, & plus encore par ses prédictions, que les effets avoient souvent vérifiées. Quand le duc de Nemours & toute sa compagnie eurent entendu l'histoire de cet homme, ils voulurent le voir & s'en divertir. On lui envoya dire de se rendre chez le comte, & dès qu'il fut entré, le duc lui porta la parole avec bonté & d'un ton d'amitié; il lui fit plusieurs questions sur des choses indifférentes, ensuite il vint au sérieux. Il lui demanda si le vice-roi de Naples & les Espagnols attendroient la bataille; à quoi il répondit que oui; que, sur sa tête, elle se donneroit le vendredi saint ou le jour de pâques, & qu'il y auroit

bien du sang de répandu. Le duc lui demanda encore qui la gagneroit. Sa réponse fut que le camp demeurerait aux François ; que les Espagnols y perdroient plus qu'ils n'avoient jamais fait dans une bataille , mais que les François n'y perdroient guere moins , par le nombre & la qualité des braves gens qui y demeureroient ; enfin il surprit tout le monde par l'assurance de ses réponses , & le bon sens qu'il montrait. Chabannes lui demanda s'il ne seroit pas du nombre des morts ? Non , lui dit-il , vous avez encore douze ans à vivre ; mais vous mourrez dans une autre bataille. Il en dit autant au seigneur de Humbercourt , & annonça au capitaine Richebourg qu'il étoit menacé de périr par la foudre. Enfin toute la compagnie le questionna , & il répondit à tout très-sagement & très-pertinemment. Bayard en rioit , ou plutôt s'en moquoit ; mais le duc de Nemours voulut qu'il interrogeât aussi l'astrologue sur ce qu'il *devoit être de lui* ; le chevalier lui répondit en riant : que ce n'étoit pas la peine de le questionner sur son compte , qu'il savoit assez qu'il *n'en seroit jamais grand'chose*. Cependant , il porta la parole à l'astrologue : *Notre Maître* , lui dit-il , apprenez-moi si je dois être un jour homme de conséquence , & si je deviendrai riche ? L'autre , après l'avoir envisagé & regardé dans sa main , suivant la coutume , lui répondit : *Tu seras riche*

d'honneur & de vertu autant que capitaine fût jamais en France ; mais des biens de la fortune , tu n'en auras guere , aussi ne les cherches-tu pas ; & si tu veux bien aviser que tu serviras un autre roi de France que celui-ci qui regne & que tu fers , lequel t'aimera & estimera beaucoup ; mais les envieux t'empêcheront qu'il ne te fera jamais de grands biens , ni ne te mettra aux honneurs que tu auras mérités , toutefois crois que la faute ne procédera pas de lui. Mais , reprit Bayard , échapperai-je de cette bataille que vous nous annoncez être si meurtrière ? Oui , répondit le devin ; mais d'ici à douze ans , tout au plus , tu mourras dans une action , & d'un coup d'artillerie , non autrement ; car tu as le cœur de tous ceux qui sont sous ta charge , qui mourroient jusqu'au dernier pour te sauver la vie. Après qu'il eut satisfait aux questions de tout le monde , s'apercevant que le duc de Nemours faisoit plus d'amitié à Chabannes & à Bayard qu'à tous les autres , il les tira à quartier , & leur dit : Vous avez là un prince qui paroît vous être bien cher , aussi le mérite-t-il , je n'ai jamais vu de physionomie si heureuse ; mais gardez-le du jour de la bataille , je vois qu'il est menacé d'y demeurer , je suis même presque sûr qu'il y mourra , & j'y hasarderois ma tête ; mais s'il en échappe , il fera un des plus grands hommes que la France ait encore produits.


Ces propos furent interrompus par l'ar-

née d'un aventurier, enseigne dans les bandes du capitaine Molard, brave soldat, mais grossier & vicieux, nommé Jacquin Caumont; il voulut aussi avoir part au plaisir, & savoir la bonne aventure. Viens-  
cà, dit-il à l'astrologue, l'apostrophant en termes insolents, dis-moi ma bonne fortune. Caumont fut réprimandé par les seigneurs, qui l'obligerent à faire excuse à l'astrologue, & à lui faire la demande plus civilement. Celui-ci, qui d'abord s'étoit fâché, & avoit refusé de lui répondre, se radoucit, considéra son visage & ses mains, & lui fit cette réponse: Ne me demande rien, car je n'ai à t'annoncer que des choses funestes. Caumont s'obstina à le faire parler, & l'en pressa avec instance. Si tu veux le savoir, je vais te le dire, reprit l'astrologue: Songe promptement à ta conscience, car sous trois mois d'ici tu seras pendu & étranglé. Toute la compagnie éclata de rire de la prédiction, mais elle fut vérifiée par l'événement peu après, comme on le verra dans la suite, ainsi que la mort de Bayard en 1524, celle de Humbecourt en 1522, & celle de Chabannes en 1525.

Ce que nous venons de rapporter se passoit sur la fin de janvier 1511 à Carpi, d'où le duc de Nemours se rendit à Final, & de là, en attendant des nouvelles de l'armée d'Espagne, il alla passer quelques jours à Ferrare. De retour à son camp, il

apprit qu'il étoit temps de se rendre à Bologne en toute diligence, qu'autrement la ville & la garnison étoient perdues. Il assemble ses capitaines & tint avec eux conseil de guerre, où il fut résolu de partir, sans perdre un moment, pour en faire lever le siege; ce qui fut fait: en y arrivant la premiere nouvelle qu'il reçut, fut que les Vénitiens étoient rentrés dans Brescia par surprise, comme nous allons le rapporter.

*Fin du Livre quatrième.*



# HISTOIRE DU CHEVALIER BAYARD.

---

LIVRE CINQUIEME.

---

## SOMMAIRE.

*La ville de Bresse est prise par les Vénitiens ; à l'occasion d'une querelle d'enfants. La garnison Françoisse y est massacrée. La nouvelle en est portée au duc de Nemours. Les Vénitiens en renforcent la garnison. Bayard bat le secours envoyé à Bresse. Les habitants veulent rendre la ville. Le duc de Nemours y arrive en toute diligence. Il fait ses dispositions pour l'assaut. Avis de Bayard qui est suivi. Sa hardiesse étonne le conseil. Dernière sommation à la garnison Vénitienne. La réponse. Assaut donné à la ville de Bresse. Bayard entre le premier ; & est blessé dangereusement. Regret du duc de Nemours. Les femmes de la ville contribuent à la défendre. De-*

*faite totale des Vénitiens. Leur général est fait prisonnier. Cette victoire est funeste aux François. Bayard est transporté hors de la mêlée. Frayeur de la dame chez qui on le porta. Bayard la rassure. Sa blessure ne se trouye pas mortelle. Supplice d'Avogard. Amitié du duc de Nemours pour Bayard. Générosité de Bayard. Le roi presse le duc de Nemours de livrer bataille. Etat de l'armée d'Espagne. Bayard convalescent se dispose à suivre l'armée. Trait admirable de sa générosité. Joie générale à son arrivée au camp. Conseil de guerre. Infidélité de l'empereur. Bayard opine pour la bataille. Son avis la décide. Siege de Ravenne. Belle défense des assiégés. On cesse l'assaut. Escarmouche de Bayard contre les Espagnols. Le baron de Béarn le prévient & réussit mal. Succès de celle de Bayard. Sa prudence. Conseil de guerre. Ordonnance de la bataille. Bataille de Ravenne. Pronostic fâcheux. Honneurs qu'un Espagnol rend à Bayard, puis au duc de Nemours. Avis de Bayard & de d'Alegre, & son succès. Disposition de l'armée Espagnole. Façon de combattre des Espagnols, & leur défaite. Conseil de Bayard au duc de Nemours, qui le suit mal. Défaite d'un corps de François. Mort du capitaine Jacob, ses dernières paroles. Trait singulier de force & de hardiesse. Carnage des Espagnols. Imprudence du duc de Nemours. Sa mort.*

*Bayard prend deux enseignes aux Espagnols. Regrets de la mort du duc de Nemours. Détail de la perte des Espagnols. L'empereur, les Suisses & les Vénitiens se liguent contre la France.*

**B**RESSE (en Italien *Brescia*) est une des plus belles villes de l'Europe, des plus fortes & des plus riches; la situation est aussi des plus heureuses. Son climat est beau, & son terroir fertile en tout ce qui est nécessaire à la vie; mais ce qui y entretient principalement l'abondance, c'est le voisinage de trois vallées, dont l'une d'Allemagne, & les deux autres du Frioul, viennent se joindre à son territoire; & par l'une ou par l'autre de ces vallées, la ville peut toujours être secourue d'hommes & de vivres. Le roi de France en étoit le maître depuis le mois de mai 1509, & y avoit mis pour gouverneur le comte du Lude, & pour capitaine dans le château un gentilhomme Biscayen, nommé Hérigoye. Les Vénitiens n'avoient rien de plus à cœur que de reprendre cette place, tant à cause de son importance, que parce que de là ils coupoient les vivres à Véronne, & barroient les convois qui seroient venus de l'état de Milan. Ils ne manquoient pas de correspondances & d'amis dans une place qui avoit été long-temps à eux: mais personne n'osoit leur prêter la main, depuis



l'exemple que le feu baron de Conty & chevalier Bayard avoient fait du comte de Martinengue , l'un des plus grands de la ville , à qui ils avoient fait trancher la tête , pour une surprise qu'il leur fit , & où ils faillirent d'être pris. Mais ce que les Vénitiens n'espéroient plus faire , ni par la force des armes , ni par intelligences ni par trahisons , une batterie entre deux enfans le fit , & occasiona leur rentrée dans Bresse , & le carnage d'un grand nombre de François : tant il est vrai que de grands événements n'ont souvent que de petites causes.

Entre les principaux nobles de cette ville étoient le comte de Gambara & le comte Louis Avogara ; ils avoient chacun un fils à peu-près de même âge , qui un jour se prirent de querelle & se battirent. Gambara , un peu plus fort que l'autre , le blessa dangereusement. Le comte Avogara en demanda raison en justice , il alla même la demander au duc de Nemours à Milan ; mais soit que le crédit de Gambara l'emportât sur le sien , soit que le blessé eût tort , soit enfin que le duc de Nemours , occupé d'autres affaires , ne pût vuider celle-là , Avogara n'en eut aucune satisfaction , & son chagrin le porta à s'en venger sur tous les François , au risque de ce qui pourroit lui en arriver. Il distimula quelque temps , ensuite feignant d'aller à la campagne pour affaires , il alla jusqu'à Venise , conféra avec le doge

& ceux du conseil , leur exposa son projet , & les moyens de l'exécuter. On convint de tout avec lui , & on lui promit qu'à jour nommé le provvediteur André Gritti , feroit dans la ville avec sept à huit mille hommes , & nombre de payfans des montagnes , armés , & il se chargea de pratiquer les principaux habitants , ce qui réussit avec le plus grand succès. Le comte du Lude étoit toujours en défiance , & faisoit faire bon guet , mais il n'avoit pas assez de monde pour résister à une révolte générale. Au jour marqué , l'armée Vénitienne vint donner l'alarme à une des portes , & pendant qu'on étoit occupé à s'y défendre , une partie des troupes rompit les grilles de fer d'un égout , à l'autre bout de la ville , & entra en grand nombre , criant : *Marco , Marco*. A ce signal , le comte Avogara & tous ses complices parurent en armes , & mirent la garnison entre deux feux , & aussi-tôt les portes furent ouvertes aux troupes du dehors. Le comte du Lude se voyant surpris & trahi , fit sonner la retraite , & se retira le mieux qu'il put au château , abandonnant chevaux , armes & bagages. Tout ce qui se trouva de la garnison dans la ville fut massacré , sans qu'on daignât faire un seul prisonnier. La comtesse de Gambara trouva le moyen de se sauver , & fort heureusement , car si-tôt que son ennemi Avogara se vit le plus fort , la première chose

qu'il fit , fut d'aller aux maisons de tous les Gambarà & de tout piller , brûler & saccager.

Le vainqueur sentant que c'étoit peu d'avoir la ville , s'il n'avoit le château , envoya un trompette sommer ceux qui étoient dedans de le rendre ; mais il avoit affaire à de braves gens qui ne répondirent seulement pas , quoiqu'au nombre qu'ils étoient , leurs vivres ne pussent les soutenir long-temps. Cependant , le provvediteur fit canonner le château si vigoureusement , & y fit une grande breche. Il fit aussi construire deux édifices de charpente capables de contenir chacun cent hommes de front , pour approcher de la breche.

Le comte du Lude avoit trouvé le moyen d'envoyer un homme au duc de Nemours , qui marchoit avec toutes les forces à Bologne , il lui manda l'événement , & que s'il n'étoit secouru , il ne pouvoit tenir plus de huit jours. Le messager eut le bonheur de passer quoique toutes les avenues fussent gardées , & ils fit si grande diligence , qu'il arriva au moment que le siege de Bologne venoit d'être levé , & les Espagnols battus. Le duc fut dans le dernier chagrin de la perte de Bresse ; car après Milan c'étoit la plus intéressante place que les François eussent en Italie. Il rassembla tous les capitaines & les en instruisit : il fut conclu , tout d'une voix , d'aller reprendre la ville de Bresse , ce qui leur

parut facile , pourvu que le château se soutînt jusqu'à leur arrivée. Aussi tôt , & sans perdre un moment , chacun se mit en chemin.

Le provéditeur Gritti , de son côté , n'étoit pas tranquille. Il ne douta pas que le duc de Nemours n'auroit pas plutôt appris la perte de cette place , qu'il accourreroit pour la reprendre. Il écrivit en toute diligence à la seigneurie de Venise le succès qu'il avoit eu , & lui remontra le danger où il étoit d'avoir bientôt l'armée Françoisé sur les bras : que ses forces ne suffiroient pas pour l'attendre dans la ville ; encore moins pour lui livrer bataille : que de la conservation de Bresse dépendoit la reprise de toutes les places qu'ils avoient perdues ; & il concluoit qu'il lui fût envoyé très - promptement un secours assez puissant pour qu'il fût en état de profiter de sa victoire. La seigneurie fut trop satisfaite de ce premier succès , pour ne pas essayer à le pousser plus loin ; elle manda à son capitaine général , Jean-Paul Baillon , de marcher jour & nuit avec quatre cents hommes d'armes & quatre mille de pied , & d'aller se jeter dans Bresse. Baillon exécuta sans délai l'ordre de la république : mais le duc de Nemours , aussi diligent que lui pressa tellement sa marche , que ses gens de pied faisoient par jour le chemin qu'auroit pu faire un corps de cavalerie , & qu'il arriva le premier à un château

nommé Valege , dont le général Vénitien voulut se rendre maître avant que d'entrer dans Bresse , & où il y avoit garnison François. Le temps que le Vénitien perdit là lui fit manquer l'essentiel , & donna aux François le moyen de gagner la ville avant lui , & de l'attaquer lui-même dans un défilé très-étroit. Les Vénitiens mennoient avec eux six pieces d'artillerie , qu'ils firent tirer sur l'avant garde François conduite par Bayard & par un autre vaillant capitaine , porte-enseigne de la compagnie de Teligny , qui fut tué. Bayard qui avoit eu la fièvre toute la nuit , & qui étoit à cheval en robe-de-chambre , se voyant seul chargé de l'attaque , emprunta le corselet d'un aventurier , puis monta sur un excellent cheval , & suivi de Teligny , sans attendre la plus grande partie de son avant-garde qui étoit encore loin , chargea les ennemis avec sa valeur ordinaire , & les soutint un quart-d'heure , malgré l'inégalité. Il fut bientôt joint par sa troupe , mais le général Vénitien ne les eut pas plutôt vus rassemblés , qu'il tourna le dos avec tant de diligence , que ceux qui le poursuivirent ne purent jamais l'atteindre. Cependant tous les gens de pied , & presque tous les hommes d'armes restèrent sur la place avec son artillerie. Cet événement heureux , dû au chevalier Bayard seul , fut bientôt porté au camp François , & y causa une joie générale , ainsi qu'au cha-

reau de la ville, qui le témoigna par des feux & des artifices. Le duc de Nemours & les capitaines avoient regret de ne s'être pas trouvés à cette vigoureuse opération, sans cependant aucune jalousie contre notre héros; on l'admiroit toujours, mais on ne l'envioit pas.

Les habitants de Bresse étoient dans une consternation générale prévoyant ce qui ne pouvoit tarder d'arriver. Ils prièrent le provéditeur Gritti de quitter leur ville pour qu'ils la rendissent aux François; mais il le leur refusa constamment, & enfin il s'en trouva mal lui même.

Le duc de Nemours, qui étoit encore à vingt milles de la ville lors de la défaite des Vénitiens, se rendit le jour suivant au pied du château, ayant sur sa route rencontré dans un village un nombre de gens de pied de Venise qui voulurent tenir ferme; & qui furent-tous mis en pièces. A son arrivée plusieurs capitaines François monterent au château pour rassurer le comte du Lude & le capitaine Herigoye, qui, par maniere de réjouissance; envoyèrent une vingtaine de volées de canon sur la ville, à qui sans doute cette sorte de fête ne dut pas beaucoup p'aïre. Le lendemain le prince & tous les capitaines se rendirent au château, & y résolurent de donner à la ville un assaut général.

Le général François savoit qu'il y avoit dans la ville environ huit mille hommes

de troupes , & douze ou quatorze mille payfans ou miliciens armés , & qu'elle étoit très fortifiée , & il n'avoit en tout que douze mille hommes ; mais toutes troupes d'élite , le furplus étant refté à Bologne. On defcendoit du château à la ville fans peine , il n'y avoit point de foffés qui tra-verfaſſent la marche , mais ſeulement un rempart affez bon & nouvellement fait. Tous étant diſpoſés , & montrant la plus grande ardeur , jointe à la confiance & à l'amitié que chacun avoit pour le duc de Nemours , l'aſſaut fut ordonné pour neuf heures du matin , le jour ſuivant ; & l'ordonnance fut que le ſeigneur de Molard conduiroit les premiers , que le capitaine Herigoye avec ſes geus de pied commen-ceroit à eſcarmoucher , enfuite le capitaine Jacob avec les deux mille Lanſquenets qu'il commandoit , & après lui Bonnet , Mau-giron , le bâtard de Cleves , & autres , avec leurs gens , montant à ſept mille hommes ; que le duc , avec les gentils-hommes aux ordres du ſénéchal de Nor-mandie , & la plus grande partie des hommes d'armes , tous à pied , l'armet en tête & la cuiraffe ſur le dos , marcheroient à côté des ſept mille hommes ci-deſſus : qu'enfin d'Alegre avec trois cents chevaux , ſe rendroit à la porte Saint-Jean ; la ſeule qui fut ouverte , toutes les autres étant murées , & ſa commiſſion étoit d'empêcher que perſonne ne ſortit. Chabannes

ne put s'y trouver , ayant été la veille blessé à la tête , d'une pierre éclatée par un coup de canon tiré de la ville contre le château. Cette ordonnance agréée de tout le monde ; ne le fut pas entièrement de Bayard , il en dit son avis , auquel tous se rangerent ; ce fut qu'il estimoit que le seigneur de Molard , chargé de la première attaque , pouvoit se trouver en tête de l'élite des ennemis , & comme en cette situation il ne faut pas reculer , (comme , ajouta-t-il ; je suis bien sûr qu'il ne reculera pas ; ) mon avis seroit qu'on lui donnât cent cinquante hommes d'armes pour soutenir les gens de pied. Vous pensez très-juste , lui dit le duc de Nemours , mais quel capitaine voudra s'aller mettre à la merci des arquebuses ? Ce sera moi , reprit Bayard , si vous le trouvez bon , & je réponds que la compagnie que je commande fera tel honneur & service au roi , que vous vous en appercevrez. Tous se regarderent les uns les autres , étonnés de la proposition & du danger ; cependant Bayard insista , & la commission ne lui fut disputée par personne.

Toutes choses ainsi réglées , le duc de Nemours sensiblement touché du sort des habitants qui alloient être saccagés & massacrés , remontra qu'il faudroit encore faire une tentative pour sauver la ville des maux qu'elle alloit éprouver , & savoir si elle vouloit se rendre à composition. Cet avis



fut approuvé , & on convint qu'avant l'attaque du lendemain on enverroit un trompette pour la sommer , ce qui fut fait : le trompette commença à sonner dès la porte du château , & descendit ainsi jusqu'au rempart , où il trouva le provvediteur Gritti & tous les capitaines , lesquels , sans lui permettre d'entrer dans la ville , reçurent son message , qui étoit de rendre la ville , qu'on les en laisseroit sortir la vie sauve , qu'autrement , & s'ils soutenoient l'assaut , ils devoient s'attendre à y mourir tous. La réponse fut , que la ville appartenoit à la seigneurie de Venise , qu'elle lui demeureroit , & que tant qu'ils l'auroient en garde , jamais François n'y mettroit le pied. Les habitants pensoient bien autrement , & se seroient volontiers rendus , mais ils ne furent pas consultés. Le trompette remonta au château avec cette réponse. Le duc de Nemours , qui , dans l'intervalle avoit disposé tout son ordre de bataille , s'écria : Allons donc , mes amis , mes compagnons , au nom de Dieu & de St. Denis , allons leur montrer ce que nous savons faire. A l'instant le bruit des clairons , trompettes , & tambours , se fit entendre si terrible , que les cheveux dressoient à la tête aux plus hardis. Les ennemis , l'entendant envoyèrent au corps de bataille plusieurs volées de canons , dont une donna droit dans la troupe du duc de Nemours , sans tuer ni blesser personne.

La marche commença , comme il avoit été réglé , par les capitaines Molard & Herigoye avec leurs gens : aux deux aîles marchoit Bayard avec ses hommes d'armes , tous hommes de choix , dont la plupart avoient commandé , & préféroient à l'honneur de commander encore , celui de servir sous lui. Ces troupes aborderent le premier rempart , derriere lequel étoient les ennemis qui en défendoient l'approche avec leur artillerie , & à coups d'arquebuses drus comme la grêle. On combattit de part & d'autre comme des lions , en criant du côté des François : *France , France , Bayard , Bayard* , & du côté de la ville : *Marco , Marco* , avec tant de bruit , que celui du canon ne s'entendoit plus. Le provéditeur Gritti , pour encourager ses gens , leur disoit : Tenons bon , camarades , les François n'ont que la premiere pointe , ils seront las tout-à-l'heure , & si ce Bayard étoit défait , le cœur manqueroit d'abord aux autres. Cependant l'attaque devenoit toujours plus furieuse des deux côtés ; les François commencerent à pousser les Vénitiens , & les firent un peu reculer ; Bayard s'en appercevant , s'écria , courage , compagnons , entrons , ils sont à nous , & lui-même le premier franchit le rempart , & fut bientôt suivi de toute sa troupe , au nombre de plus de mille , qui gagnerent le premier fort , mais il en coûta du sang aux deux partis , bien moins cependant

aux François qu'aux Vénitiens ; Bayard sur-tout paya cher l'honneur qu'il y acquit ; en sautant le rempart , il reçut un si terrible coup de pique dans le haut de la cuisse , que le fer y resta avec le tronçon rompu. La douleur qu'il ressentit fut telle qu'il se crut mort : capitaine Molard , dit-il , commandez les gens , la ville est gagnée ; mais je n'y entrerai pas , je suis blessé à mort. Le sang sortant à gros bouillons , deux de ses hommes déchirèrent leurs chemises pour l'étancher , & l'emportèrent hors de la mêlée le plus doucement qu'ils purent. Cependant le seigneur de Molard , furieux de la perte de son bon ami & voisin , & les larmes aux yeux , jura de le venger , ainsi que toute sa troupe , & ils fondirent comme des tygres sur les ennemis , renversant tout ce qui se présentoit. Le duc de Nemours apprenant la prise du premier fort , mais que Bayard étoit blessé à mort ressentit autant de douleur , que si lui-même eût reçu le coup : Allons , camarades , mes amis , s'écriait-il , allons venger la mort du plus accompli chevalier qui fût onc. Suivez-moi

A son arrivée , les Vénitiens déjà repoussés abandonnerent le rempart , & feignant de rentrer dans la ville , tentèrent de lever le pont , ce qui eût beaucoup retardé les François , mais ceux-ci les poursuivirent si vivement qu'ils ne leur en donnèrent pas le loisir , & entrèrent pêle-mêle

mêle avec eux jusque sur la grande place , où ils trouverent toute la cavalerie & l'infanterie rangée en bataille. Alors les Lanquenets & les gens de pied François firent des prodiges de valeur. Le capitaine Bonnet commença l'attaque , qui fut furieuse , & où les François eurent beaucoup à souffrir de la part des femmes de la ville , qui , par les fenêtres , les accabloient de pierres , de carreaux , d'eau bouillante & de meubles. Le combat ne dura guere que demi-heure , sans que les Vénitiens fussent totalement défaits. Il en resta sept à huit mille sur la place , le reste chercha son salut dans la fuite ; mais de rue en rue ils rencontroient des gens de guerre qui ne leur faisoient aucun quartier. Le provéditeur , le comte Avogara , auteur de la trahison , & tous les capitaines , voyant la déroute devenue générale , coururent vers la porte Saint - Jean en criant *Marco* , & firent abaisser le pont , mais ils furent renfoncés dans la ville par d'Alegre & ses trois cents hommes d'armes , qui les chargerent vivement & les mirent presque tous par terre. Le provéditeur poursuivi se jeta dans une maison où il fut fait prisonnier avec Avogara. On ne vit de long-temps un carnage si terrible & si complet : on estima les morts , tant des gens de guerre que de la ville , au-delà de vingt mille hommes , & les François n'en perdirent pas cinquante. Ensuite on se mit au pillage , qui fut im-

menſe & qui alla juſque dans les couvents de filles , où le ſoldat ſe livra à toutes ſortes de diſſolutions. Mais ce fut un très-grand malheur , que la richeſſe du butin pour les François , car les ſoldats enrichis quitterent l'armée par bandes , & ſ'en retournerent dans leur pays , de ſorte qu'elle ſ'en trouva fort affoiblie ; ce qui entraîna bientôt la perte de ce que les François tenoient en Italie.

Bayard , bleſſé à mort dès le commencement de l'action , comme on l'a vu , fut couché par deux de ſes ſoldats ſur une porte de bois qu'ils dépendirent à la première maiſon qu'ils trouverent ; & l'ayant tiré de la foule , ils le porterent dans une belle & grande maiſon peu éloignée , & appartenante à un gentilhomme qui l'avoit déſertée , laiſſant ſa femme & deux jeunes & belles filles à la garde de la providence. Ce fut la dame qui en ouvrit la porte , & qui reçut Bayard en l'état d'un mourant. Il conſigna ſes deux ſoldats à la porte , leur ordonnant ſur leur vie de n'y laiſſer entrer que ſes gens. Je ſuis aſſuré , diſoit-il , que quand on ſaura que c'eſt mon logis , perſonne ne ſera ſi hardi que de le forcer , & je vous dédommagerai de la part que vous perdez au pillage. Il fut porté dans un bel appartement où la dame le conduiſit , & dès qu'il y fut , elle ſe jeta à genoux devant lui , & lui parla en ces termes ; noble ſeigneur , je vous offre cette maiſon

& tout ce qui y est , tout est à vous par le droit de la guerre ; je ne vous demande qu'une grâce , qui est de conserver la vie & l'honneur à moi & à deux jeunes filles à marier que nous avons mon mari & moi. Madame , dit Bayard , pouvant à peine parler , je ne fais si j'échapperai du coup que j'ai reçu ; mais tant que je vivrai , il ne vous sera fait , ni à vos filles , plus d'injure qu'à moi-même , gardez-les seulement , & qu'elles ne paroissent pas encore ; je vous promets que personne n'entrera dans la maison sans votre agrément ; je ne suis pas pour vous piller , je vous promets au contraire toute sorte de respect & d'amitié : ce qui presse le plus , c'est de me procurer promptement du secours.

La dame rassurée par les paroles du chevalier , alla elle-même , accompagnée d'un des soldats , chercher un chirurgien à deux maisons de la sienne. Dès qu'il fut arrivé , il visita la plaie , qui étoit grande & profonde , mais il assura qu'elle n'étoit pas mortelle , & y mit le premier appareil , à la levée duquel le duc de Nemours envoya son chirurgien avec ordre de ne point quitter le malade. En effet , celui-ci le traita si bien qu'en moins d'un mois & demi , il le mit en état de monter à cheval. Dès que Bayard fut pansé , il demanda à son hôtesse où étoit son mari : je ne fais , répondit-elle en pleurant , s'il est au nombre des morts

ou des vivants , mais je le crois réfugié dans un couvent où il a beaucoup d'amis : sachez cela , Madame , dit Bayard , je me charge de le faire amener chez lui en sûreté. Quand on fut le lieu de sa retraite , Bayard envoya son maître d'hôtel avec deux archers qui l'accompagnerent jusque dans la chambre du malade , dont il fut reçu avec bonne grace , & qui lui renouvela toutes les assurances qu'il avoit données à la dame , & qui furent très-exactement observées , comme on le verra par la suite , & même fort au - delà de leurs espérances.

Après la glorieuse , mais sanglante reprise de Bresse par les François , le premier soin du duc de Nemours fut de rétablir , autant qu'il le put , la tranquillité ; il commença par envoyer ses ordres dans toutes les églises & couvents de la ville pour en faire sortir les gens de guerre , & faire retourner les habitants en leur maison : ensuite il commanda que l'on transportât hors la ville les corps morts qui se trouverent excéder le nombre de vingt-deux mille ; il remplit les places d'officiers devenues vacantes , & fit tout ce que la prudence lui inspira pour remettre le bon ordre par-tout ; après quoi il fit faire le procès au comte Avogara , à Thomas Del-Duca & à Jérôme de Rive , ses principaux complices , qui furent condamnés à avoir la tête tranchée , & ensuite leurs corps mis en quatre quartiers.

Pendant sept à huit jours que ce prince resta dans la ville, il n'en passa pas un sans aller voir une fois ou deux notre héros, & l'encourager à se rétablir promptement, parce que, disoit-il, nous serons obligés d'ici à un mois, de livrer bataille aux Espagnols, & pour tout ce que j'ai au monde je ne voudrois pas qu'elle se donnât sans vous. Si vous avez tant d'envie que j'y sois, répondit Bayard, je vous assure que je n'en ai pas moins que vous, & Dieu aidant, j'y serai, dût-on m'y porter en litier. Le duc avant que de quitter la ville, lui fit beaucoup de présents, entr'autres d'une somme de cinq cents écus, que Bayard partagea à ses deux soldats, à qui il avoit promis de les dédommager de ce qu'ils ne s'étoient pas trouvés au pillage.

Quand le roi apprit la réduction de la ville de Bresse, il en ressentit une joie incroyable, & souhaita d'autant plus de poursuivre la victoire, & de chasser entièrement les Espagnols de la Lombardie, qu'il jugeoit que tant qu'ils y seroient, son état de Milan ne seroit jamais en sûreté; il écrivoit lettres sur lettres à son neveu, le duc de Nemours, qui n'en sentoit pas moins que lui la conséquence: le roi lui marquoit, entr'autres qu'il ne pouvoit subvenir aux frais des gens de pied qu'il soudoyoit, sans être obligé de mettre des impôts sur son peuple, ce qu'il craignoit plus que



toute chose du monde ; & il ajoutoit , *qu'il* savoit que le roi d'Angleterre méditoit *de* descendre dans quelque province de France , & que les Suisses de leur côté avoient *de* mauvais desseins , & il en concluoit tous les jours plus vivement de renvoyer les Espagnols si loin qu'ils n'y revinssent jamais.

Le duc , tant pour obéir au roi ; que parce qu'il voyoit lui-même la nécessité d'une bataille qui pourroit terminer la guerre , partit de Bresse avec tous ses capitaines & tous ses hommes de cheval & de pied , & se rendit à Bologne , où arriva bientôt après lui le duc de Ferrare , qu'il chargea avec Chabannes de conduire son avant-garde. L'armée Françoisë rencontra à quelques milles de Bologne celle d'Espagne , qui étoit une des plus belles qu'on eût jamais vues , tant pour le nombre que pour l'élite des troupes , la richesse des équipages & la beauté des chevaux. Elle étoit commandée en chef par le vice-roi de Naples , dom Raymond de Cardonne , qui avoit pour sa compagnie particulière douze ou quatorze cents hommes d'armes , la plupart armés de toutes pieces ; de plus , il avoit douze mille hommes de pied , savoir , deux mille Italiens sous les ordres d'un capitaine nommé Ramassot , & dix mille Espagnols , Biscayens ou Napolitains , commandés par dom Pedro de Navarre , qui les avoit autrefois menés en barbarie , & avoit avec eux gagné deux ou trois

batailles , en sorte que c'étoient tous gens aguerris sur lesquels il pouvoit compter. Toute cette armée , depuis deux ans , n'avoit fait que parcourir la Lombardie , qui est un pays abondant en vivres & en pâturages , & où ils s'étoient entretenus à souhait , hommes & chevaux.

Pendant trois ou quatre semaines les deux armées se tenoient continuellement à cinq ou six milles l'une de l'autre. Les Espagnols observoient de se camper toujours à leur avantage , & cependant escarmouchoient souvent avec les François , & tantôt les uns , tantôt les autres , avoient le dessus. Malgré la situation des Espagnols , & l'état florissant de leur armée , les François ne souhaitoient que de les voir en plaine & de leur livrer bataille ; ce qui ne tarda pas à se présenter , comme nous le dirons , après avoir vu comment Bayard se rétablit de sa blessure , & avec quelle générosité il traita ses hôtes.

Le bon chevalier , qui s'étoit cru blessé à mort , en fut quitte pour garder la chambre cinq ou six semaines , & sa blessure alloit tous les jours de mieux en mieux , mais non pas assez vite à son gré : il ne voyoit pas sans inquiétude approcher le temps de la bataille que le duc étoit résolu de livrer aux Espagnols , où pour tout l'or du monde il n'auroit pas voulu manquer de se trouver. Son impatience l'obligea enfin à essayer ses forces ; il se leva & marcha un peu par

la chambre , son courage lui déguisa sa foiblesse ; il envoya appeller son chirurgien pour savoir de lui s'il pouvoit , sans danger , monter à cheval : il me semble , lui dit-il , que je suis guéri , & je vous assure que je serois plus malade de rester à la chambre que de me mettre aux champs. Le chirurgien , qui le connoissoit , l'assura que la blessure étoit guérie en-dedans , & qu'il ne falloit plus que la laisser se cicatrifier , & il ajouta : votre valet-de-chambre vous pourra suffire , il m'a vu vous panser , je vais lui donner l'onguent dont je me suis servi , & il vous pansera comme moi-même. Bayard , transporté de joie , le récompensa avec sa libéralité ordinaire , & résolu de partir dans deux jours , il ordonna à ses geus de tout disposer pour cela sans perdre de temps.

Le gentilhomme & la dame chez qu'il il logeoit , apprenant son prochain départ , & qui se regardoient comme lui appartenant , eux , leurs enfants & tout leur bien , qui pouvoit monter à deux mille ducats d'or (a) de revenu , étoient bien en peine de quelle façon il les traiteroit , & ne comptoient pas moins que sur dix mille ducats de rançon. La dame , qui avoit eu lieu de connoître la noblesse de ses sentiments , espéra qu'il se

---

(a) C'étoit une piece de monnoie fort mince , de la taille & de la valeur du séquin d'aujourd'hui , qui vaut environ 11 liv. 10 s. argent de France.

contenteroit des offres qu'elle lui feroit , & mit dans un petit coffre d'acier fort orné , deux mille cinq cents ducats en or , & le matin du jour que Bayard devoit partir , elle entra dans la chambre suivie d'un laquais chargé du coffre. Elle débuta par se jeter à ses genoux , mais il la força de se relever , & ne voulut l'entendre qu'après qu'elle seroit assise auprès de lui. Monseigneur , lui dit-elle , je rendrai grâces à Dieu toute ma vie de ce qu'il lui a plu , dans le saccagement de notre ville , conduire en notre maison un chevalier si généreux ; je vous regarderai toujours comme notre ange tutélaire , & reconnoîtrai vous devoir la vie & l'honneur , ainsi que mon mari & mes deux filles. Depuis que vous y êtes entré nous n'avons reçu de vous que bontés & amitiés , vos gens même ne nous ont manqué en rien , & n'ont pas disposé de la moindre chose sans payer. Nous confessons être vos prisonniers , la maison & tout ce qu'elle contient est à vous par le droit de conquête ; mais vous nous avez laissé voir tant de générosité & de grandeur d'ame , que je viens vous prier d'avoir pitié de nous , & de vous contenter du petit présent que j'ai l'honneur de vous offrir. En disant cela , elle ouvrit le coffre , & fit voir à Bayard ce qu'il contenoit. Le chevalier qui de sa vie n'avoit fait cas ni d'or , ni d'argent , se mit à sourire , & dit : Madame , combien y a-t-il là-dedans ? La dame croyant qu'il

ne parloit que par mépris , & qu'il trouvoit le présent trop modique , lui répondit en tremblant : Monseigneur , il n'y a que deux mille cinq cents ducats , mais si vous n'en êtes pas content , ordonnez ce que vous en voudrez , nous tâcherons de les trouver. Ce n'est pas ce que je veux dire , lui répliqua Bayard , quand vous m'offririez cent mille écus , je ne les estimerois pas tant que tout le bien que vous m'avez fait depuis que je suis chez vous , & la bonne compagnie que vous m'avez tenue , vous & votre famille. Au lieu de prendre votre argent , je vous promets que tant que je vivrai , vous aurez en moi un gentilhomme pour serviteur & pour ami , & que je conserverai chèrement le souvenir de vos bienfaits. La dame , bien étonnée d'une réception qu'elle n'attendoit pas se rejeta à ses genoux les larmes aux yeux , pour le conjurer de vouloir bien accepter son présent ; je me regarderois , disoit-elle , comme la plus malheureuse femme du monde , Monseigneur , si vous le refusiez , & je croirois n'avoir pas mérité , pendant votre séjour ici , toutes les bontés dont vous nous avez comblés. Puisque vous le voulez absolument , Madame , répliqua Bayard , je l'accepte ; mais je vous prie faites venir vos demoiselles , pour que je prenne congé d'elles. Pendant qu'elle alla les appeller , Bayard fit partager les ducats en trois lots , dont deux de mille chacun , & l'autre de cinq cents. Les jeunes

filles étant entrées , commencerent par se jeter à genoux , mais il les fit relever & affeoir ; ensuite l'aînée lui dit : Vous voyez en nous , Monseigneur , deux jeunes filles qui vous doivent la vie & l'honneur ; nous sommes bien fâchées de n'avoir d'autre puissance pour reconnoître vos graces que de prier Dieu toute notre vie pour votre seigneurie , & de lui demander qu'il vous en récompense en ce monde & en l'autre. Bayard attendri presque jusqu'aux larmes , les remercia lui-même du secours & de la bonne société qu'il avoit trouvé chez elles , ( car elles lui faisoient journellement compagnie , & le divertissoient en travaillant dans sa chambre , soit en chantant ou en jouant du luth auprès de lui. ) Vous savez , leur dit il , que les gens de guerre ne sont pas ordinairement chargés de bijoux , ou autres choses à présenter aux demoiselles ; mais madame votre mere vient de m'obliger de recevoir d'elle deux mille cinq cents ducats que vous voyez - là , je vous en donne à chacune mille pour contribuer à vous marier , & malgré elles il les leur fit accepter , ne leur demandant autre chose que de prier Dieu pour lui. Ensuited'adressant à la mere : Madame , lui dit-il , ces cinq cents ducats sont à mon profit , & l'usage que j'en veux faire , c'est de les distribuer aux pauvres monasteres de filles qui auront le plus souffert du pillage ; & comme je vais partir , & que vous êtes plus en état que

moi de connoître où sera le plus grand besoin, je mepoſe ſur vous de cette bonne œuvre, & tout de ſuite je prends congé de vous & de vos filles. Elles ſe jetterent de nouveau à genoux, en faiſant des gémiffemens comme des perſonnes qui perdroient un pere; elles lui tinrent les mains ſerrées dans les leurs, & la mere, pour dernier adieu, lui dit, pouvant à peine prononcer : Trop généreux chevalier, Dieu ſeul peut récompenſer vos vertus, nous ne ceſſerons de le lui demander tous les jours de notre vie; après quoi elle ſe retira avec ſes filles.

Bayard envoya prier le pere de venir dîner avec lui; celui-ci déjà inſtruit de ce qui s'étoit paſſé, entra dans la chambre, & un genou en terre, ſans vouloir ſe relever, recommença les remercîmens, & les offres de ſes ſervices, de ſes biens & de ſa perſonne. Sitôt qu'ils eurent diné, Bayard, qui avoit commandé que ſes équipages fuſſent prêts, ſe diſpoſoit à partir, lorsque les deux demoifelles ſe préſenterent à lui, en le priant d'agréer de chacune d'elles une piece de leur ouvrage; l'aînée lui donna deux jolis braſſeleſ de fil d'or & d'argent, & l'autre une bourse de ſarin cramoiſi, parfaitement brodée; il les reçut avec autant de reconnoiſſance que ſi c'eût été ſa fortune, ſe fit mettre les deux braſſeleſ en leur préſence, & ſerra la bourse dans ſa poche, promettant aux demoifelles que tant que

leurs présents. dureroient , il les porteroit.. Les adieux & les larmes recommencerent encore ; mais enfin il fallut se séparer.

Le chevalier prit la route du camp devant Bologne , accompagné de son bon ami le seigneur d'Aubigny , que le duc de Nemours avoit laissé pour gouverneur dans Bresse , & qui le conduisit avec un nombre de gentilshommes jusqu'à deux ou trois milles , quelques-uns le suivirent jusqu'au camp , où ils arriverent le mercredi avant Pâques. Bayard fut reçu du prince & de toute l'armée avec de si grandes démonstrations de joie , qu'il sembloit qu'il fût lui seul un renfort de dix mille hommes. Le camp étoit ce jour-là devant Ravenne , les Espagnols en étoient éloignés de six milles. ; mais le lendemain ils se rapprocherent à la distance de deux milles.

Dès le lendemain de l'arrivé de Bayard , le duc de Nemours tint conseil de guerre sur le parti qu'il convenoit de prendre. Il remontra que l'armée Françoisé commençoit à souffrir faute de vivres , que le pain & le vin étoient prêts à manquer , parce que les Vénitiens d'un côté , & les Espagnols de l'autre , occupoient les passages de la Romagne. Mais il ne savoit pas , non plus que tous les officiers , un autre inconvenient aussi intéressant , c'est que l'empereur avoit ordonné par lettres aux capitaines des Lansquenets de se retirer , à peine de leurs têtes , aussi-tôt ses ordres reçus. Par bonheur ses lettres furent rendues à deux hommes



trop généreux pour y déferer, l'un étoit Philippe de Friberg, & l'autre le capitaine Jacob, dont il a été déjà parlé, qui avoit reçu autrefois quelque bienfait de Louis XII, de sorte qu'il avoit le cœur plus François qu'Allemand. Il avoit contracté une amitié singulière avec Bayard, dès le voyage de l'empereur devant Padoue en 1509. Il n'eut pas plutôt reçu la lettre de son maître, que, sachant Bayard arrivé au camp, il alla le voir sans autre témoin que son truchement, (n'ayant jamais pu apprendre la langue Française.) Après bien des amitiés réciproques, il instruisit le chevalier des ordres de l'empereur, dont personne que Friberg & lui n'avoit connoissance, & protesta qu'ayant prêté serment au roi, & étant à sa solde, il aimeroit mieux mourir mille fois que de lui faire une telle infidélité, quoiqu'il fût bien assuré que si les Lansquenets étoient instruits, pas un ne combattroit; qu'ainsi il falloit se hâter de crainte que l'empereur n'envoyât de nouveaux ordres, & d'autant plus que les Lansquenets faisoient le tiers de l'armée. Bayard l'en remercia avec de grands éloges du bon service qu'il rendoit au roi; de la part duquel il lui promit telle récompense qu'il pouvoit attendre, quand il n'y auroit que moi, ajouta-t-il; pour lui en rendre compte. Allons chez notre général, le duc de Nemours; il tient actuellement conseil, nous lui déclarerons ce que vous venez de m'apprendre.

Quand ils s'y furent rendus, les avis

étoient partagés ; les uns avoient de bonnes raisons pour que l'on ne donnât pas bataille , d'autres en apportoitent de meilleures pour qu'on la donnât. Les premiers disoient , si nous la perdons , comme cela est possible , toute l'Italie est perdue pour le roi , & pas un de nous n'en échappera ; nous aurons à passer , en nous retirant , trois ou quatre rivières , & nous avons tout contre nous , le pape , les Vénitiens , les Espagnols & les Suisses , & nous devons peu compter sur l'empereur. Les autres disoient , notre situation nous force à donner bataille , ou à mourir de faim comme des misérables & des lâches ; nous sommes trop avancés pour nous retirer autrement qu'en désordre & couverts de honte. Le duc de Nemours , déjà instruit par Bayard du sujet qui l'avoit amené avec le capitaine Jacob , opina pour la bataille , & présenta les lettres du roi son oncle qui l'en pressoit tous les jours , dans la crainte où il étoit d'être attaqué dans son royaume de tous les côtés à la fois. Cependant le duc demanada l'avis de Bayard , qui sans déclarer le secret qu'il savoit , répondit : Je ne suis ici que d'hier , ainsi , Monseigneur , je ne connois pas les forces des ennemis , comme mes camarades qui sont ici présents , qui les ont vus de près à l'escarmouche ; mais puisque vous me demandez mon avis , & que j'ai entendu que les uns opinent pour la bataille , les autres contre , je vous dirai que je conviens qu'il est toujours dangereux

de donner bataille , & qu'il l'est peut-être beaucoup aujourd'hui , vu notre situation , que l'on ne doit s'y exposer qu'avec beaucoup de prudence ; que cependant , vu l'état des ennemis & le nôtre , je crois que vous la devez donner , & la raison est que vous avez déjà fait vos approches devant Ravenne , & que vous devez demain la canonner pour y donner assaut dès que la breche sera faite. Vous savez que le seigneur Marc-Antoine Colonne , qui est dans la place depuis plus de quinze jours , n'y est entré que sur la parole & le serment du vice-roi de Naples , général des Espagnols , du seigneur Fabrice Colonne son oncle , de dom Pedro de Navarre , & de tous les capitaines , de lui donner du secours , s'il peut tenir jusqu'à demain ou au plus tard le jour de Pâques ; vous savez aussi qu'il sont en état de lui tenir parole , puisqu'ils touchent presque à notre armée ; que d'ailleurs nous ne saurions rester dans l'état où nous sommes , & que nous manquons de vivres & de fourrages , que le roi vous presse de donner bataille , comme le seul moyen de conserver , non-seulement son duché de Milan , mais tout son royaume , pour les causes qu'il vous écrit , ainsi je conclus qu'il faut la donner & y aller bien sagement , car nous avons en tête une belle & nombreuse armée. Mais une chose me rassure , c'est , que depuis deux ans les Espagnols n'ont eu d'autre affaire que de boire & de manger ; ils sont si gras

& si replets qu'ils ne pourront agir , au lieu que les nôtres ont eu faute de vivres , & qu'ils en auront meilleure haleine , & je vous assure que le champ de bataille demeurera à qui plus long-temps combattra. Ce propos fit rire tout le monde , mais on ne l'en trouva pas moins sensé. Les seigneurs de Lautrec , de Chabannes (b) , de Crussol , le grand sénéchal de Normandie & presque tous les capitaines s'y rangerent , & dans le moment tous les officiers des gendarmes & des gens de pied eurent ordre de se préparer à donner bataille.

Le lendemain , qui étoit le vendredifaint , la ville de Ravenne fut si vigoureusement canonnée , que les Espagnols pouvoient de leur camp compter les coups : aussi se mirent-ils en devoir de la secourir comme ils s'y étoient engagés. On répondit de la place au canon des François , qui eurent deux braves hommes si dangereusement blessés , qu'ils en moururent peu de jours après à Ferrare ; l'un fut le seigneur de l'Espî , grand-maître de l'artillerie , d'un coup d'arquebuse au bras ; l'autre le seigneur de Châtillon-Coligny , prévôt de Paris , d'un pareil coup à la cuisse , tous deux bien dignes d'être regrettés.

---

(b) Il venoit de succéder au maréchal de Chaumont , dans la dignité de grand-maître de France.

Quand la breche fut faite à la ville , ceux qui étoient commandés pour l'assaut s'approcherent au nombre de trois cents hommes d'armes & trois mille de pied. Le reste de l'armée se mit en aussi bel ordre de bataille que l'on eût jamais vu , & tous montroient tant d'ardeur de se battre , qu'il sembloit qu'ils alloient à une fête. Ils demurerent sous les armes trois ou quatre heures à soutenir les assaillants qui avoient assez d'affaires ; car s'ils attaquoient bien , on se défendoit de même. Le vicomte d'Eroge (c) lieutenant du comte Robert de la Mark , & Frédéric , comte de Bozzolo , de la maison de Gonzague , se signalerent , & furent plusieurs fois jetés du haut du fossé en bas. Marc-Antoine Colonne , qui commandoit , dans la place , encourageoit les assiégés : Tenons bon , disoit-il , je vous promets que dans demain nous serons secourus , la breche est petite & facile à défendre , & si nous nous laissons enfoncer , nous sommes tous perdus & déshonorés.

Quand les François eurent donné cinq ou six assauts , voyant la breche trop bien

---

(c) Il étoit d'une illustre maison, connue depuis sous les noms de Bourlemont & de Givry. Son petit-fils René d'Anglure , vicomte d'Eroge , servit Henri IV dans les batailles de Senlis & d'Ivry , & aux sieges de Paris & de Rouen. Il fut tué au siege de Laon, en 1594.

dépendue pour y pouvoir entrer , ils firent battre la retraite ; & ce fut peut-être un bonheur , car s'ils y fussent entrés , ils se feroient sans doute amusés au pillage , qui auroit été immense , & il auroit pu arriver , comme à celui de Bresse , une grande défection , laquelle auroit entraîné la perte de la bataille qui se donna le jour de Pâques 11 avril. Le duc de Nemours fit pareillement retirer son armée , pour que chacun se reposât & se mît en état de combattre , ce qui ne pouvoit tarder d'arriver , les ennemis n'étant éloignés que de deux milles.

Il donna à souper aux principaux officiers , & après le repas il adressa la parole au bon chevalier , & lui dit : seigneur Bayard , il faut vous apprendre que les Espagnols vous craignent : nos prisonniers nous rapportent qu'ils leur demandent à tous si vous êtes dans notre camp ; je serois d'avis que demain matin vous leur portassiez vous-même de vos nouvelles , & que vous leur fissiez quelque bonne escarmouche qui les oblige de se mettre en bataille , pour que vous jugiez de leur contenance. Bayard , qui de sa vie n'avoit souhaité mieux , saisit la proposition , & répondit : Je vous promets , Monseigneur , qu'avant qu'il soit demain midi , je les aurai vu de si près , que je vous en rendrai bon compte.

Parmi les capitaines qui étoient présents , se trouvoit le baron de Béarn , lieutenant

du duc de Nemours , hardi soldat , & toujours prêt à l'escarmouche. Il fut jaloux que Bayard le prévint , & se promit d'être plus matin que lui en campagne. Il confia son dessein à ses meilleurs amis , qui lui promirent de l'accompagner , & tinrent parole. Nous allons voir comment ils s'en tirèrent.

Bayard rentré chez lui envoya chercher son neveu , le capitaine Pierrepont , qui étoit son lieutenant , avec son enseigne , son guidon , & plusieurs autres de sa compagnie , & les instruisit de ce qu'il avoit promis au duc. Il consulta avec eux sur la maniere de l'exécuter , & ajouta que son dessein étoit de déployer pour la première fois les enseignes du duc de Lorraine ; j'espère , disoit-il , qu'elles nous porteront bonheur , & qu'elles seront plus belles à voir que des cornettes. Ensuite il distribua les ordres ; il chargea le bâtard du Fay , son guidon , de prendre cinquante archers , avec lesquels il iroit passer le canal au-dessous de l'artillerie des Espagnols , & d'aller donner l'alarme jusque dans leur camp , le plus avant qu'il pourroit , & de se retirer en bon ordre sans rien hasarder , que quand il en seroit temps , jusqu'à ce qu'il rencontrât Pierrepont qui le suivroit de près avec trente hommes d'armes & le reste des archers ; & , ajouta-t-il , si vous vous trouvez pressé , je serai là pour vous soutenir ; & croyez-moi , que si nous nous entendons

bien, nous en aurons de l'honneur. Il parloit à de trop habiles gens pour qu'ils ne comprissent pas d'abord son projet, & ils avoient à conduire des hommes capables d'en conduire d'autres. Chacun se retira pour se reposer jusqu'à ce que la trompette les éveillât, ce qui fut au point du jour. Tous furent bientôt sur pied, & en ordre de marche. Les enseignes du duc de Lorraine furent déployées, & donnoient bon courage à la compagnie, qui se distribua, selon qu'il avoit été réglé la veille, en trois bandes, à trois jets d'arc l'une de l'autre.

Bayard ne savoit encore rien de l'expédition du baron de Bearn qui l'avoit prévenu, & qui avoit donné au camp des ennemis une si chaude alerte, que tout étoit déjà sous les armes. Tout alloit bien pour lui jusque-là; mais on lui tira, de la part des Espagnols, deux ou trois coups de canon, l'un desquels emporta le bras à un de ses camarades, nommé Bazillac, & d'un autre, le seigneur de Bersac eut son cheval tué sous lui; tous deux étoient de la compagnie du duc de Nemours, qui eut bien du regret de Bazillac, brave gentilhomme, & qu'il aimoit beaucoup. Après ces coups d'artillerie, les escarmoucheurs furent assaillis par cent vingt hommes d'armes Espagnols & Napolitains, qui les firent reculer, & ensuite gagner la plaine au grand galop. Les premiers de la troupe dérouterent rencontrerent du Fay, qui ne passa pas outre & en donna



avis à Bayard. Celui-ci lui manda de se joindre dans l'instant au capitaine Pierrepont, & lui-même les atteignit avec sa troupe, & des trois n'en fit qu'une. Alors il aperçut le baron de Bearn & ses gens qui fuyoient, & les ennemis qui les suivoient de près, & avoient déjà passé le canal. Il n'auroit pas voulu pour cent mille écus ne s'être pas trouvé-là. A moi, mes compagnons, s'écria-t-il, tant aux siens qu'aux fuyards, ils sont à nous. Sa voix seule les rallia, & pour leur donner l'exemple, il se jeta tout le premier dans les Espagnols, & bientôt suivi de sa troupe, il fit des prodiges de valeur; les premiers coups renversèrent cinq ou six des ennemis, qui ne s'en étonnerent pas, & se mirent en bon ordre de défense; mais dans le moment ils tournèrent le dos, & repassèrent le canal plus vite qu'ils n'étoient venus. Bayard & les siens les poursuivirent jusque bien avant dans leur camp, où tout étoit déjà en bataille, & où il renversèrent tout ce qui s'opposa à eux, avec les tentes & pavillons. Cependant le chevalier qui avoit l'œil partout, aperçut un gros de cavalerie de près de trois cents hommes d'armes, qui marchaient à eux en escadron serré pour les envelopper, aussi-tôt il fit sonner la retraite, en disant à Pierrepont: voici trop grande force pour le nombre que nous sommes. Ils reprirent donc le chemin du canal, & de là celui de leur camp, sans

avoir perdu un seul homme. Les Espagnols les laisserent aller , excepté cinq ou six qui les suivirent , & demandèrent à rompre leurs lances ; Bayard ne voulut pas le permettre , quoique les gens en eussent bonne envie , mais il craignoit que cela n'engageât quelque nouvelle escarmouche , & ce n'en étoit pas là le moment. Sur quoi on peut observer que sa valeur étoit toujours tempérée par sa sagesse , & que s'il fut le plus brave officier de son siècle , il fut aussi le plus prudent ; qualités qui ne l'abandonnoient jamais , même dans les occasions les plus chaudes.

Le duc de Nemours , instruit de l'expédition du chevalier avant qu'il fût arrivé au camp , courut l'embrasser , en lui disant : C'est à vous , seigneur de Bayard , à aller aux escarmouches , personne ne fait , comme vous , les commencer & les finir ; vous êtes notre maître dans le métier de la guerre , & vous nous l'avez bien montré aujourd'hui.

Ce même jour , qui fut la veille de la bataille de Ravenne , le duc assembla chez lui tous les capitaines , tant de chevaux que de pied , & leur parla ainsi : Vous voyez , Messieurs , que nous sommes ici dans un pays où tout nous manque , & que plus nous y resterons , plus nous y languirons ; la ville de Ravenne nous borne d'un côté , les ennemis sont de l'autre à une portée de canon. Je suis instruit que les Vénitiens & les Suisses menacent de descendre dans le

duché de Milan , où vous savez que nous n'avons pas laissé de grandes forces ; d'ailleurs le roi , mon oncle , me presse tous les jours de donner bataille , & je crois que s'il savoit notre situation , il m'en presseroit encore plus vivement. Ainsi , tout considéré , je crois que nous ne pouvons pas la différer davantage , & j'espère qu'avec l'aide de Dieu , & la bonne volonté de notre armée , nous devons pour l'honneur de notre maître & pour le nôtre , marcher aux ennemis. Si Dieu nous favorise , nous lui en rendrons grâces , si nous avons du dessous , sa volonté soit faite ; quant à moi , ne doutez pas que je n'aimasse mieux mourir que de la perdre , & si Dieu l'ordonne ainsi , les ennemis seront bien lâches s'ils m'épargnent , car je ne les épargnerai pas. Donnez - moi à présent vos avis , & je les suivrai. Chabannes parla le premier , & opina pour la bataille , & plutôt que plus tard. Tous les autres chefs l'appuyèrent , L'autrec , le grand-Ecuyer (d) , le grand-sénéchal de Normandie , le seigneur de Crussol , Louis d'Ars , &c. Elle fut donc résolue pour le lendemain , qui étoit le jour de Pâques.

On commença par construire un pont

---

(d) Pierre d'Urfé , grand bailli du Forez , d'une noble & ancienne maison ; actuellement éteinte.

sur le canal dont nous avons parlé , pour y faire passer l'artillerie & les gens de pied , car pour la cavalerie , il n'y avoit point d'embarras , le canal étoit guéable , & les bords aisés à gravir. Bayard fut d'avis que sans déplacer on réglât l'ordonnance de la bataille , afin que chacun sût sa place & son service ; parce que , dit-il , tous les prisonniers que j'ai questionnés m'ont dit que la coutume des Espagnols est de ne faire qu'une seule troupe de leur infanterie , & d'en faire deux de leur cavalerie ; ainsi je crois qu'il est bon de nous régler là dessus. Son avis fut reçu avec éloge , & tout de suite l'ordonnance fut réglée.

Il fut arrêté que les Lansquenets , avec les gens de pied des capitaines Molard , Bonnet , Maugiron , baion de Grammont , Bardassan & autres , au nombre de six mille hommes , marcheroient ensemble & ne feroient qu'un seul corps , qui auroit sur les ailes les deux mille Gascons du capitaine Odet d'Aydie , & du cadet de Duras ; que tous ensemble iroient se poster à la portée du canon du camp des ennemis , ayant l'artillerie devant eux , & que l'on canonneroit les Espagnols pour les faire sortir de leur fort ; car c'étoit leur principale précaution que de se bien camper ; qu'après les gens de pied , & tout proche d'eux , le duc de Ferrare & Chabannes seroient à la tête de l'avant-garde , & avec eux les gentilshommes , au nombre de huit

O

cents hommes d'armes , aux ordres du grand-sénéchal , du grand écuyer , de Humbercourt , la Crote Daillon , Théodore Trivulce , & autres ; & enfin près , & vis-à-vis d'eux , le duc de Nemours avec sa compagnie , son cousin Lautrec , d'Alegre , Louis d'Ars , Bayard , & quelques-autres , faisant ensemble quatre cents hommes d'armes ; que l'infanterie Italienne , au nombre d'environ quatre mille , resteroit en deçà du canal à la garde des bagages , de crainte que ceux de Ravenne ne vinssent à faire quelques sorties. Cette infanterie étoit aux ordres des comtes Nicolas & François Scocti , de Plaisance , du marquis Malaspina , & des autres officiers de la même nation. Il fut décidé que le bâtard du Fay seroit chef de tous les guidons , & qu'il garderoit le pont jusqu'à nouvel ordre.

Dès que le jour parut , les Lansquenets passèrent les premiers ; mais le capitaine Molard , jaloux de l'honneur de les prévenir , cria à sa troupe : comment , mes amis , fera-t-il dit que les Lansquenets auront vu les ennemis avant nous ? J'aurois mieux qu'il m'en coûtât un œil. Aussi-tôt il se mit dans l'eau , & suivi de tous les siens qui en avoient jusqu'à la ceinture , ils passèrent tous chaussés , & tous vêtus jusqu'à l'autre bord , & y furent avant les Lansquenets , après lesquels on passa l'artillerie , & on la mit en tête des gens de pied rangés en bataille ; ensuite passa

l'infanterie avec le corps des hommes d'armes.

Pendant cette marche , il arriva un fait singulier ; le duc de Nemours , armé de toutes pieces & couverts d'un magnifique ajustement aux armes de Foix & de Navarre , étant sorti de chez lui de bon matin , remarqua que le soleil se levoit rouge comme du sang : il le fit observer à ceux qui l'accompagnoient , parmi lesquels étoit un gentilhomme très-familier avec lui , nommé Hautbourdin , homme à bons mots , qui lui dit : savez-vous , Monseigneur , quel signe c'est-là ? c'est qu'il mourra aujourd'hui quelque grand prince ou capitaine , il faut que ce soit vous ou le vice roi de Naple. Le duc en rit , comme il faisoit toujours des saillies de Hautbourdin ; ensuite il s'avança pour voir défilér son armée qui faisoit grande diligence. Bayard , qui étoit auprès de lui , l'engagea à se promener le long du canal avec les seigneurs de Lautrec & d'Alegre , & quelques autres au nombre d'une vingtaine. Ils virent de loin le mouvement du camp des Espagnols qui se formoient en bataille , voyant bien qu'elle étoit inévitable ce jour-là ; le duc dit à Bayard : nous voilà bien à leur portée , s'ils avoient là des arquebusiers embusqués , ils nous choisiroient à leur aise. Dans le moment , ils apperçurent une troupe de vingt ou trente cavaliers Espagnols , entre lesquels étoit le

général de la cavalerie , dom Pedro de Pas.<sup>4</sup> Bayard s'avança vers eux , les salua & leur dit : Seigneurs , vous vous promenez comme nous en attendant que la partie commence : je vous prie qu'il ne soit point tiré d'arquebusades de votre côté , & je vous promets qu'il n'en sera point tiré du nôtre , ce qui fut accordé. Ensuite dom Pedro l'ayant prié de se nommer , & Bayard l'ayant fait , cet Espagnol , instruit de la gloire qu'il s'étoit acquise au royaume de Naples , lui dit de fort bonne grace : seigneur de Bayard , encore que votre arrivée au camp des François ne soit pas pour nous un sujet de joie , & qu'au contraire nous l'estimions renforcé autant que de deux mille hommes , je n'en suis pas moins ravi de vous voir , & plutôt à Dieu qu'il y eût une bonne paix entre nos rois , je vous ferois connoître l'estime que je fais de vous , & combien je voudrois être de vos amis. Le chevalier lui rendit sa civilité avec sa modestie ordinaire. Après quoi dom Pedro lui demanda qui étoit ce seigneur si magnifiquement armé , à qui tout le monde portoit tant de respect : c'est , dit Bayard , notre général le duc de Nemours , frere de votre reine. A peine eut-il parlé , que cet Espagnol & tous les siens s'avancèrent vers le duc , mirent pied à terre , & lui présentèrent leurs hommages , l'assurant que sauf le service du roi leur maître , ils feroient toute leur vie profession d'être de ses serviteurs. Le duc reçut très bien leur compli-

ment , & après quelques propos , on se sépara pour aller chacun à son devoir.

Les François en marchant apperçurent l'avant - garde ennemie , commandée par Fabrice Colonne , en belle vue & en belle portée. Bayard & d'Alegre , le firent remarquer au duc de Nemours : Voyez-vous , lui dirent ils , cette belle troupe de gens de cheval ? Si nous avons ici seulement deux pieces d'artillerie , nous l'entamerions bien aisément. D'Alegre alla lui-même faire avancer un canon & une longue coulevrine , dont on tira si vigoureusement & si dru sur la troupe ennemie , qu'il y eut dans un moment trois cents hommes d'armes par terre ; & leur chef , le seigneur Fabrice , avoua depuis , étant prisonnier à Ferrare , qu'un seul coup lui en avoit emporté trente-trois. Les Espagnols étoient tout effrayés , ne sachant d'où venoient les coups qui les accabloient. Leur général leur avoit expressément commandé de ne point quitter leur poste , jusqu'à ce que les François allassent les y attaquer ; mais force leur fut de l'abandonner malgré leur commandant , à qui ils disoient en leur langue : *Corps de Dieu , nous allons combattre des hommes , & le ciel nous écrase.*

Cependant du côté du camp Espagnol , qui étoit extrêmement fort , & couvert d'un bon fossé , l'artillerie avoit commencé à jouer. Derriere le fossé , tous les gens



de pied, pour se garantir de celle des François, étoient couchés sur le ventre; la leur, qui étoit devant eux, consistoit en vingt piéces, tant canons que coulevrines, & environ deux cents arquebuses à croc, & entre chacune une espèce de petite charrette à roues, chargée de fers tranchants, en manière de faux, pour faire rouler dans les gens de pied François qui se seroient avancés. Sur l'aile étoit Fabrice Colonne avec l'avant-garde composée de huit cents hommes d'armes; un peu plus haut étoit le corps de bataille, commandé par dom Raymond de Cardonne, qui avoit pour sa compagnie plus de quatre cents hommes d'armes, & encore tout près de lui étoient deux mille Italiens, commandés par Ramassot. Mais quant à leur gendarmerie, on n'en avoit jamais vu de plus belle ni de plus lestée.

Si-tôt que le duc de Nemours eut passé le canal, il ordonna que tous marchassent malgré le feu des ennemis qui tiroient dans l'infanterie Française comme dans un but, & en avoient déjà tué plus de deux mille avant que le combat fût engagé; entr'autres, quatre capitaines qui furent bien regrettés, Jarses, le Hériflon, Molard & Philippe de Friberg, tous braves hommes pleins de courage & d'expérience. Cependant, malgré le feu des Espagnols, les François ne se ralentissoient pas, & marchaient toujours en avant. D'un autre côté, l'avant-garde commandée par Fabrice

Colonne, débusquée de son fort, comme nous avons vu, se mit en plaine pour combattre, & marcha droit au corps de bataille où étoit le duc de Nemours avec quelque peu de gendarmerie. Les François de ce corps, glorieux de commencer l'attaque, fondirent tête baissée sur les ennemis, qui se partagerent en deux troupes, pensant les envelopper. Bayard s'en aperçut d'abord, & conseilla au duc de se partager de même en deux troupes, jusqu'à ce qu'ils eussent passé le fossé; ce qui fut fait à l'instant. Alors les Espagnols se mirent à crier de toutes leurs forces: *España, Sant-Jago, á os cavallos*, & fondirent sur les François, ne visant qu'à tuer les chevaux; mais ils furent reçus avec pareille fureur par les François, qui crioient: *France, France, aux chevaux*, & qui comme eux visioient à les démonter, suivant le proverbe: *Moerto el cavallo, perdido l'homme d'armas*. Il ne s'est peut-être jamais vu de combat plus acharné & plus furieux que celui qui se donna là, & qui dura plus d'une heure & demie. Les deux partis étoient obligés de s'arrêter pour reprendre haleine, & puis ils recommençoient plus vivement qu'auparavant avec leurs cris ordinaires; les Espagnols étoient de la moitié plus nombreux que les François (e).

---

(e) L'armée d'Espagne étoit de vingt mille hommes, & celle de France de quinze mille quatre cents, suivant un état conservé à la chambre

Le seigneur d'Alegre voyant la victoire se balancer, courut à l'avant-garde, & cria à la bande du seigneur de la Marck, qu'il rencontra la première, & qui se distinguoit par ses couleurs de blanc & noir : *A moi blanc & noir*, & les archers de la garde. Le duc de Ferrare & Chabannes, jugeant qu'il ne les appelloit pas sans un pressant besoin, firent marcher leurs gens à bride abattue vers le duc de Nemours, lequel déjà peu à peu avoit fait reculer les Espagnols, à qui ce rafraîchissement fut bien funeste ; car ces archers de la garde portoient à l'arçon de la selle de petites haches qui leur servoient à dresser leurs tentes ; ils les mirent en œuvre, & en porterent de si rudés coups sur l'armet des Espagnols, qu'ils abattoient autant d'hommes qu'ils en touchoient. A la fin ils forcerent les ennemis d'abandonner le camp, laissant entre les deux fossés trois à quatre cents hommes d'armes sur la place, outre plusieurs seigneurs Napolitains faits prisonniers, & qui eurent la vie sauve. Chacun alors se mit à la poursuite, & Bayard voyant le duc de Nemours tout couvert de sang, & de la cervelle d'un de ses hommes d'armes tué à son côté, le crut blessé, & le lui demanda. Non, dit le duc, mais j'en ai bien blessé d'autres. Dieu soit loué, reprit-il, la bataille

---

des comptes de Grenoble ; mais on a vu qu'il en étoit resté quatre mille à la garde des bagages.

est à vous : vous vous êtes aujourd'hui couvert de gloire ; mais demeurez ici , rassemblez vos gendarmes , & ne souffrez point que l'on se mette au pillage , il n'en est pas encore temps : le capitaine Louis d'Ars & moi nous allons suivre les fuyards , & les empêcher de se retirer devant leurs gens de pied ; mais ne partez pas d'ici que lui ou moi ne venions vous chercher. Le duc le promit , mais il fit le contraire , & le paya de sa vie , par un événement qui mérite bien d'être détaillé.

On a vu qu'au commencement de l'action les gens de pied Espagnols étoient couchés sur le ventre pour se dérober au feu de l'artillerie François , & que leur fort étoit tel qu'on ne les voyoit point , en sorte qu'il y avoit grand danger à les y attaquer : or , les François n'en étoient éloignés que de deux longueurs de pique. Il fut donc ordonné aux deux mille Gascons d'aller , malgré le péril , les prendre en queue , & leur lâcher leurs traits pour les forcer à se lever. Le capitaine Odet & le cadet de Duras s'y préparèrent ; mais ils remontrèrent qu'ils avoient besoin de quelques piquiers pour les soutenir , en cas que leurs gens de pied , ayant lâché leurs traits , fussent chargés par quelques enseignes d'Espagnols. Il fut ordonné au seigneur de Moncaure d'aller les soutenir avec mille Picards qu'il commandoit. Les archers lâchèrent leurs traits , & tuèrent grand

nombre d'Espagnols ; ce qui obligea les autres à se lever & à se former en bataille ; mais aussi tôt parurent derrière eux deux enseignes de mille à douze cents hommes , qui fondirent sur les Gascons & les rompirent , ( soit que ce fût leur faute ou celle des Picards ) tuèrent le seigneur de Maucaure , le lieutenant du capitaine Odet , celui du cadet de Duras , & beaucoup d'autres très-bons officiers. Les Espagnols en firent de grands cris de joie , comme s'ils eussent gagné la bataille , quoique leur défaite fût déjà décidée , & les deux enseignes ne retournerent plus en arrière , mais prirent le chemin de Ravenne , marchant quatre à quatre le long de la chaussée du canal. Il faut les quitter un moment , & reprendre la suite de l'attaque des Gascons.

Les Espagnols debout s'avancerent sur le bord de leur fossé , où les François les assaillirent avec une hardiesse incroyable ; mais ils furent reçus à coups d'arquebuses qui leur tuèrent bien du monde , entr'autres ce fameux capitaine Jacob , dont il a été fait ci-devant mention très-honorable ; il reçut un coup de feu au travers du corps , qui ne lui laissa que le temps de dire à ses camarades en sa langue : *Amis , servez le roi aussi bien qu'il nous traite* , & il tomba mort. Il avoit amené avec lui un capitaine , nommé Fabian , l'un des plus grands , des plus beaux & des plus forts hommes que l'on pût voir , lequel , voyant son bon ami & son commandant tué , ne

voulut plus vivre que pour le venger, & fit un coup de force & de hardiesse sans exemple. Il se précipita au milieu des piques des Espagnols, tenant la sienne en travers, & leur fit baisser leur fer jusqu'à terre, où il les contint par la seule force de ses bras, & par-là donna lieu aux François de sauter le fossé : ce qui ne fut pas sans grand carnage de chaque côté ; car on ne vit jamais si belle défense que celle des Espagnols à cette attaque. Les François y perdirent le baron de Grammont, les seigneurs de Maugiron & de Bardassan, qui y avoient fait des prodiges ; le capitaine Bonnet y reçut un coup de pique dans le front, où le fer resta ; enfin la perte des François fut grande, moins par le nombre, que par la qualité & le mérite des morts : mais du côté des Espagnols, ce fut bien autre chose ; car pendant qu'ils soutenoient l'attaque du fossé dont nous parlons, les gendarmes de l'avant-garde François les prirent en flanc, les mirent en déroute, & n'en laissèrent pas échapper un seul, sinon le général don Pedro de Navarre (f), & quelques autres principaux officiers que l'on fit prisonniers.

Pour revenir à ces deux enseignes que

---

(f) Ce fut un soldat de fortune, que son mérite & ses talents avancèrent aux premières dignités militaires. On tient qu'il fut le premier inventeur des mines. Il passa du service d'Espagne à celui de France, sous François premier.

l'on a vu prendre le chemin de Ravenne, & suivre la chaussée du canal, voici ce qui en arriva, & le plus grand malheur que la France pût éprouver pour lors. Le duc de Nemours, resté au poste où Bayard lui avoit instamment recommandé d'attendre des nouvelles de l'action, apperçut ces deux enseignes qui se retiroient, pensant que quelques-uns des Gascons défaits fuyoient de son côté, & il demanda ce que c'étoit; un des fuyards lui répondit: Ce sont des Espagnols qui nous ont défaits. Le prince pensant que toute son infanterie étoit en déroute, sans regarder s'il étoit bien accompagné ou non, s'alla jeter en désespéré sur cette chaussée, ayant quatorze ou quinze hommes seulement avec lui. Pour comble de malheur, les Espagnols avoient rechargé quelques arquebuses; qu'ils tirèrent sur lui & sur son escorte, puis fondirent sur eux à grands coups de piques; les François ne pouvoient aisément se remuer, tant parce que la chaussée étoit étroite, que parce qu'elle étoit bornée d'un côté par le canal, & de l'autre par un fossé très profond. Tous ceux de l'escorte furent tués ou jetés, les uns dans l'eau, les autres dans le fossé. Le cheval du prince eut les jarrets coupés, & tomba; ce qui le força de se mettre à pied, & de faire avec sa seule épée plus d'exploits que jamais héros n'en fit avant lui. Il fut vigoureusement secondé par son cousin Lautrec, qui crioit aux Espagnols: Ne le-

*nez pas, c'est notre général, c'est le frere de votre reine; malgré ses cris, ils l'achèverent, lui ayant donné tant de coups, qu'il en avoit quatorze ou quinze dans le visage seulement. Vivarotz, fils du seigneur d'Alegre, fut noyé dans le fossé, & le pere avoit déjà été tué à la défaite des gens de pied. Le seigneur de Lautrec, & quelques autres, restèrent pour morts sur la place; après quoi les Espagnols se sauvèrent le long de la même chaussée, qui avoit près de dix milles de longueur. A moitié chemin ils rencontrèrent Bayard, qui revenoit de la poursuite des fuyards, avec une quarantaine d'hommes, si fatigués qu'ils ne se pouvoient soutenir, non plus que leurs chevaux: cependant il se mit en devoir de les charger; mais un de leurs chefs s'avança hors des rangs & lui dit: Que voulez-vous faire, Seigneurs, vous voyez bien que vous n'avez pas assez de monde pour nous combattre; vous avez gagné la bataille, tous nos hommes y ont perdu la vie, & ce n'est que par miracle que nous en sommes échappés; contentez-vous de l'honneur de la victoire, & nous laissez passer. Bayard s'y accorda, à la charge qu'on lui remettroit les enseignes; les Espagnols les rendirent, puis lui donnerent passage au milieu de leur troupe, & continuèrent leur chemin. Hélas! s'il eût su leur dernier exploit, & que le duc de Nemours venoit de mourir de leurs coups, il ne leur eût*



pas fait si bonne composition, & seroit plutôt mort mille fois, que de ne le pas venger (g).

Durant la bataille, & avant la déroute totale des Espagnols, le vice-roi D. Raymond de Cardonne s'étoit enfui avec trois cents hommes d'armes, & Ramassot avec ses deux mille piétons Italiens; ce fut tout ce qui s'en échappa, tout le reste fut tué ou pris. La bataille avoit commencé à huit heures du matin, & il en étoit quatre de relevée quand Bayard & les autres coureurs revinrent au camp. La nouvelle de la mort du duc de Nemours y étoit déjà répandue; & la consternation, les cris & les pleurs étoient tels, que deux mille hommes de troupes fraîches auroient eu bon marché de toute l'armée, outre que tous étoient excédés de lassitude. Le corps du prince fut apporté en son logis par ses gentilshommes, & là les cris & les gémissements recommencerent, & ne cessèrent de long-temps, tant ce prince, le plus accompli de son siècle, avoit su gagner l'amitié, la confiance & le cœur de toute son armée, des grands & des petits.

Enfin, on peut dire de cette bataille de Ravenne, que peut-être il n'y en avoit jamais eu de si cruelle ni de plus meurtrière, & que de part & d'autre on s'y battit avec

---

(g) Voyez à la fin du livre, la note VI, qui contient une lettre de Bayard, écrite après la bataille de Ravenne.

un acharnement dont l'histoire fournit peu d'exemples.

Si les Espagnols y perdirent beaucoup de monde , étant , comme on l'a vu , presque du double plus nombreux que les François , & presque tous y étant restés , il faut aussi convenir que la perte fut bien grande du côté des François , par le nombre des bons officiers qui y périrent. La plus grande perte fut celle de cet incomparable duc de Nemours , en qui la nature avoit réuni toutes les vertus humaines , & qui , s'il eût vécu , étoit destiné à être roi de Naples ; mais Dieu en disposa à sa volonté. Avec lui moururent dans cette cruelle journée , le brave d'Alegre & son fils Vivarotz , la Cropte-Daillon , le lieutenant de Humbercourt , les capitaines Molard , Jacob , de Friberg , Maugiron , le baron de Grammont , Bardassan , & bien d'autres , environ trois mille hommes de pied , quatre-vingts hommes d'armes des ordonnances du roi , sept gentilshommes de sa maison , & neuf archers de sa garde , & tout ce qui ne mourut pas , la plupart étoient blessés.

Du côté des Espagnols , il périt vingt capitaines de gens de pied , & près de dix mille hommes à leurs ordres ; de leur cavalerie , plus de trente capitaines ou porte-enseignes , avec huit cents hommes d'armes , outre D. Menaldo de Cardonne , D. Pedro d'Acugna , grand - prieur de Messine , D. Diego de Quignonès , & les capitaines Alvarado & Alphonse de Stella.

Le général de leur infanterie, D. Pedro de Navarre, y fut fait prisonnier, avec D. Jean de Cardonne, les marquis de Licite, de la Padule & de Pescaire, le duc de Trayette, les comtes de Conches & de Pepoli, le cardinal de Médicis, légat du pape, & plus de cent autres seigneurs ou capitaines. Toute l'artillerie, les arquebuses & les bagages y restèrent; enfin de plus de vingt mille hommes qu'ils étoient, seize mille furent tués ou pris. Le seigneur Marc-Antoine Colonne eut le bonheur de se retirer dans la citadelle de Ravenne, qui étoit forte & de bonne défense.

Le lendemain la ville fut pillée par les lansquenets & les gens de pied François, malgré les défenses qui en avoient été faites: ce fut par la faute du capitaine Jaquin Caumont, qui vérifia l'horoscope de l'astrologue de Carpi; car Chabannes, devenu chef de l'armée, le fit pendre.

Cette journée de Ravenne auroit eu de grandes suites sans la mort du duc de Nemours, & les François auroient sans doute profité de leur victoire; mais ce malheur, joint aux nouvelles que leur donnoit sans cesse le seigneur Trivulce, que les Vénitiens & les Suisses menaçoient le duché de Milan, & que d'un autre côté l'empereur commençoit à se remuer pour déclarer la guerre au roi, les déterminâ à prendre la route du Milanez.

*Fin du Livre cinquième.*



# HISTOIRE DU CHEVALIER BAYARD.

---

## LIVRE SIXIEME.

---

### SOMMAIRE.

*Funérailles du duc de Nemours. Chabannes devient chef de l'armée. Trait de la haine de Jules II contre les François. Le cardinal de Médicis est délivré. Les Vénitiens & les Suisses entrent dans le Milanéz. Les François se retirent à Pavie. Ils sont poursuivis. Malheur qui leur arrive. Bayard est blessé dangereusement. Il se rend à Grenoble. Réception qu'on lui fait. Tombe malade à l'extrémité. Sa piété. Sa convalescence. Galanterie de Bayard, suivie d'un beau trait de générosité. Bayard prend un château par stratagème. Les lansquenets refusent d'aller à l'assaut. Le château est pris d'assaut, & la garnison passée au fil de l'épée. Demande insolente*

des lansquenets. La suite qu'elle eut. Plaisante histoire d'un lansquenet. Mort de Jules II. Le cardinal de Médicis lui succède. Grand trait de l'amour paternel. Henri VIII, roi d'Angleterre, fait une descente en Picardie. Il assiege Terouenne, qui manque de vivres & de munitions. Bayard veut enlever ce roi. Il en est empêché. Henri est joint par l'empereur Maximilien. Louis XII se rend à Amiens. Journée des Eperons. Le duc de Longueville y est fait prisonnier. Bayard soutient seul un corps d'ennemis. Sa présence d'esprit. Il se rend prisonnier. Plaisante question sur sa rançon. Accueil gracieux que l'empereur lui fait. Il justifie la fuite des François. L'empereur décide qu'il n'est pas prisonnier. Conditions de sa liberté. Belle réponse qu'il fait à Henri. Reddition de Terouenne. La capitulation est mal exécutée. Les Anglois prennent Tournai. Les Suisses descendent en Bourgogne. Ils assiegent Dijon. Grand trait de sagesse de Louis de la Trémoille. Les Suisses se retirent avec des otages. Louis XII va à Blois. Mort de la reine Anne. Son éloge. Sa fille aînée épouse le comte d'Angoulême. Le roi se remarie. Sa mort.

François I parvient à la couronne. Médite la conquête de Milan. Y envoie Bayard, avec qualité de lieutenant-général en Dauphiné. Exploits de Bayard en Lombardie. Il enlève Prosper Colonne. Les François

font un grand butin. Le roi passe les Alpes. Le duc de Savoie le reçoit à Turin. Méchanceté du cardinal de Sion. Les Suisses attaquent l'armée de France. Sont mis en déroute. Le roi court risque de la vie. Bayard se tire d'un grand danger. Les Suisses reviennent à la charge & sont totalement défaites. Mort de plusieurs seigneurs François. Le roi reçoit de Bayard l'ordre de chevalerie. Reddition de Milan & du château. Le roi retourne en France. Bayard arme chevalier le fils du duc de Bourbon. Mort de Ferdinand, roi d'Aragon ; & celle de Jean d'Albret, roi de Navarre. L'empereur entre dans le Milan & s'en retourne. Sa mort. Son successeur. Naissance d'un dauphin. Le seigneur de Sedan déclare la guerre à Charles-Quint. Les forces de Charles sont suspectes au roi. Stratagème pour surprendre François I. Charles prend Mouzon. Alarme du roi pour la Champagne. Sa confiance en Bayard. Il l'envoie à Mezieres. Conduite de Bayard. Sa générosité. Son discours à la garnison. Le siege est mis devant Mezieres. Bayard est sommé de rendre la place. Sa réponse. Eloge de Bayard par un officier ennemi. La ville est canonnée vigoureusement. Stratagème de Bayard & son succès. Il met la division chez les ennemis. Etonnement du comte de Nassau. Réponse dure du général Sickengen. Ils sont prêts d'en venir aux mains. Ils levent

*le siege. Satisfaction du roi , & la réception qu'il fait à Bayard. Il lui donne l'ordre de St. Michel & cent hommes d'armes. Reconnoissance des habitants de Mezieres envers Bayard. Honneurs qu'il reçoit à Paris , & de la part du parlement. Réception qu'on lui fait en Dauphiné. Le roi l'envoie à Gênes , & de là dans le Milanéz. Disgrace de l'armée Françoisé. Bayard retourne à Grenoble , où il trouve la peste. Ses soins & ses libéralités font cesser ce fléau. Le connétable de Bourbon quitte le service du roi. Bonnivet est fait général au Milanéz. Bayard prend Lodi. Commission dangereuse que Bonnivet lui donne , & lui manque de parole. Soupçons de Bayard , qui est surpris par les Espagnols. Il leur échappe avec sa troupe. Bonnivet blessé charge Bayard de la retraite. Bayard est blessé à mort & ne perd pas courage. Ses beaux sentiments. Charge d'Alegre de ses adieux au roi & aux princes. Douleur des François en le quittant. Grandeur d'ame du marquis de Pescaire. Belles paroles de Bayard au connétable de Bourbon. Sa mort. Honneurs que lui rendent les ennemis. Regrets du roi. Honneurs que le duc de Savoie fait rendre à son corps. Deuil général en Dauphiné. Sa sépulture. Son éloge.*

**Q**UAND toute l'armée fut arrivée dans le duché de Milan , on commença par

rendre les derniers devoirs au duc de Nemours; ce qui se fit avec plus de pompe & d'appareil qu'on en eût encore fait aux obseques des rois. Il s'y trouva plus de dix mille hommes en deuil, la plupart à cheval; quarante enseignes prises sur les ennemis, précédoient le cercueil, traînant à terre, ensuite ses enseignes & son guidon, & il fut déposé dans l'église du Dôme qui est la métropole, honoré des larmes & des regrets de tous les assistants.

Les capitaines assemblés, après la cérémonie faite, déferèrent le commandement au seigneur de la Palisse, Jacques de Chabannes, tant comme le plus ancien & comme très-digne de cet honneur, que parce que le seigneur de Lautrec, blessé à mort, avoit été transféré à Ferrare, où le duc & la duchesse lui donnerent tous leurs soins, & eurent la satisfaction de le voir recouvrer sa santé.

Le pape Jules II, toujours ennemi déclaré de la France, ne fut pas content qu'il n'eût fait déclarer l'empereur contre le roi; il l'engagea à ordonner à ses lansquenets, pour le peu qu'il en eût échappé à la bataille de Ravenne, de s'en retourner. Ses ordres adressés à leur commandant, frere du défunt capitaine Jacob, étoient si précis, qu'il fallut obéir, & le plus grand nombre quitta l'armée Française, où il n'en resta que sept à huit cents, les-



piece d'artillerie passoit , qui étoit une longue coulevrine prise à Ravenne , elle enfonça la premiere barque , & par - là coupa le chemin aux Lansquenets , qui prirent la fuite & se sauverent comme ils purent , il y en eut de tués , d'autres jetés dans le Tesin , & bien peu en échapperent. Quand les François furent tous passés , ils rompirent le pont & arrêterent par ce moyen les poursuivants. Mais ils n'étoient pas encore quittes de leurs maux pour le jour. Bayard , resté le dernier suivant sa coutume , pour faire rompre le pont , reçut un coup de fauconneau tiré de la ville , qui lui frappa l'épaule en passant & emporta toute la chair jusqu'à l'os. Ceux qui virent le coup , le crurent mort ; mais lui qui ne s'effrayoit jamais de rien , ne se déconcerta pas , & quoiqu'il sentit une douleur extrême , il rassura ses compagnons , en leur disant , que ce n'étoit rien , aussi tranquillement que si , en effet , c'eût été peu de chose. Cependant le sang sortoit avec abondance , & on eut bien de la peine à l'étancher ; mais ne se trouvant pas là de chirurgien , les gens déchirerent leurs chemises , d'autres mirent sur la plaie de la mousse d'arbres , enfin on le mit le mieux que l'on put en état de suivre l'armée , qui se retira jusqu'à Alexandrie , où se trouva un pont fait par les soins du seigneur Théodore Trivulce , lequel avoit pris exprès les devants. Elle  
n'y

n'y fit pas grand séjour , & fut bientôt obligée d'abandonner tout-à-fait la Lombardie , excepté les citadelles de Milan , Crémone , Lugano & Lucarne , & quelques places dans la Valteline , avec la ville & le château de Bresse.

Cette armée , ou plutôt ce débris d'armée , repassa les Alpes , & se logea en différentes garnisons. Bayard , quoique encore blessé , la suivit , & se rendit à Grenoble auprès de l'évêque son oncle , qui ne l'avoit pas vu depuis le jour qu'il le laissa entre les mains du duc de Savoie en qualité de page. Il est inutile de dire avec quelles démonstrations de joie il en fut reçu , & de satisfaction du renom qu'il s'étoit fait à la guerre , dans l'intervalle de vingt-deux ans.

Il ne reçut pas moins de témoignages d'estime & d'admiration de la part de la noblesse ; chacun s'empressoit à lui donner des fêtes , & tous , même les dames , se félicitoient de l'honneur qu'il faisoit à leur province. Il ne pouvoit pas être mieux que là pour se rétablir ; cependant , soit par une suite de sa dernière blessure , soit par les grandes fatigues qu'il avoit essuyées pendant plusieurs campagnes de suite , il fut attaqué d'une fièvre continue qui dura dix-sept jours & le réduisit à l'extrémité. Quand il se vit en cet état , son regret n'étoit pas de mourir , mais de mourir dans un lit. Hélas ! mon Dieu ,

disoit-il , si c'étoit votre volonté de me retirer à vous , que ne m'avez-vous fait la grace de permettre que je mourusse aux pieds de cet incomparable duc de Nemours , avec mes braves compagnons ? Pourquoi ne l'avez-vous pas permis quand je fus blessé si grièvement à l'assaut de Bresse ? J'aurois accepté la mort avec joie , à l'exemple de tous mes ancêtres qui sont morts sur le champ de bataille. J'y ai tant de fois été exposé , je l'ai tant bravée , & en tant d'occasions périlleuses , d'assauts ou d'escarmouches ! n'en ai-je échappé que pour venir ici mourir dans un lit comme une femme ? Cependant , mon Dieu , que votre volonté soit accomplie ; toute ma confiance est dans votre miséricorde ; je suis un grand pécheur , mais j'espère que vous me pardonnerez mes fautes , & que vous accepterez le sacrifice de ma vie en expiation. Enfin , ses regrets & ses sentiments de piété étoient si touchants que tous les assistants fondonnent en larmes. Tant qu'il fut dans cet état , tout le monde de la ville , grands & petits , les nobles comme le peuple , l'évêque & le clergé , & jusqu'aux religieuses , étoient sans cesse en prières pour sa conservation ; enfin Dieu les exauça , sa fièvre diminua peu-à-peu , & en huit ou dix jours le quitta tout à fait. Son rétablissement fut long ; mais avec le temps & les soins qu'on prit de lui , sa santé se rétablit entièrement , & assez

bien pour qu'il donnât , pendant quelques mois qu'il passa encore à Grenoble , des fêtes aux dames , & pour qu'il en reçut.

Pendant cet intervalle , il lui arriva une aventure galante , que l'on verra ici avec plaisir , & d'autant plus que le héros ne s'y démentit point. Il étoit homme comme un autre & sujet aux tentations : un jour il lui en prit une d'avoir compagnie pour la nuit ; il s'adressa à son valet-de-chambre , & le chargea de lui trouver quelque jeune & jolie fille ; il me semble , disoit-il , que je me porte bien , & que je m'en porterai encore mieux. Le domestique n'y perdit pas de temps , & chercha si bien qu'il découvrit une jeune fille , extrêmement belle , dont la mere , veuve d'un gentil-homme , étoit si pauvre , que souvent le pain manquoit pour la mere & pour la fille. Cette femme eut bien de la peine à se résoudre , & encore plus à déterminer la demoiselle , qui enfin , rendue moins de gré que de force , fut livrée au valet-de-chambre , conduite secrètement chez Bayard , & enfermée dans un cabinet en attendant son retour. Dès qu'il fut arrivé , le valet lui annonça qu'il avoit fait la plus belle découverte du monde , & même que la fille étoit noble. Bayard se la fit amener , & la trouva belle comme un ange , mais les yeux tous bouffis des larmes qu'elle avoit versées , & versoit encore. Qu'avez-vous , la belle enfant , lui dit-il ,

est-ce pour pleurer que vous êtes venue ici ? Hélas , non , Monseigneur , répondit-elle , en se jetant à ses genoux , je ne fais que trop que ma mere m'a livrée à votre discrétion ; cependant je vous assure que je suis vierge , & que je n'aurois jamais fait de faute si je n'y avois été contrainte par violence , comme je le suis : plutôt à Dieu que je fusse morte avec honneur avant que de me voir entre vos mains ; mais ma mere ne m'y a forcée que par misere , car nous mourons de faim. Là-dessus les sanglots redoublèrent plus fort qu'auparavant. Bayard attendri , & voyant tant de vertu dans cette jeune personne , lui dit : en vérité , ma chere demoiselle , je me garderai bien de combattre les beaux sentimens où je vous vois , j'ai toujours respecté la vertu , & je la respecte surtout dans la noblesse ; rassurez-vous , & venez avec moi , je vais vous conduire dans une maison où votre honneur sera en sûreté. Cela dit , il fit prendre un flambeau à son valet , & conduisit lui-même la jeune fille chez une dame de ses parentes , logée tout proche de lui.

Le lendemain matin il envoya chercher la mere , à qui il fit les plus vifs reproches de s'être porté à un tel déshonneur que de livrer sa fille , sur-tout , disoit-il , étant de race noble l'une & l'autre , vous en êtes encore plus criminelle. La pauvre femme toute effrayée l'assura que sa fille étoit

vierge , & que la faim & la misere étoient les seules causes de sa faute. Mais , dites-moi , répliqua Bayard , personne ne vous l'a-t-il encore demandée ? Un de nos voisins , répondit-elle , honnête homme & à son aise m'en a parlé depuis peu de temps ; mais il me demande six cents florins , & tout ce que je possède au monde n'en vaut pas la moitié. Et l'épouserait-il , repartit Bayard , si elle avoit cette somme ? Oui , Monseigneur , très-certainement , reprit la veuve. Alors le chevalier se fit apporter un sac dont il tira trois cents écus qu'il lui donna , en disant : voilà deux cents écus qui valent un peu plus de six cents florins , pour marier votre fille , & cent écus pour l'habiller ; ensuite il lui donna à elle-même cent autre écus , & chargea son valet-de-chambre d'avoir les yeux sur la conduite de la mere & de la fille , & de lui en rendre compte , jusqu'à ce que le mariage fût fait ; ce qui ne tarda que trois jours. La générosité de Bayard fut récompensée par la satisfaction qu'il eut d'avoir sauvé l'honneur d'une fille noble & vertueuse , & d'en avoir fait une femme exemplaire & respectable par sa conduite.

Après qu'il eut encore passé quelque temps en Dauphiné , fêté & chéri de tout le monde , le roi Louis XII envoya une armée en Guienne , aux ordres du duc de Longueville , pour recouvrer le royaume de Navarre , sur Ferdinand , roi d'Aragon ,

qui l'avoit depuis peu usurpé sur le roi Jean d'Albret , à qui il appartenoit par sa femme Catherine de Foix. Cette entreprise ne fut pas heureuse : l'armée ayant été long-temps dans le pays sans aucun succès , une partie commandée par Chabannes , fut forcée de repasser les Pyrénées avec le roi de Navarre. Peu après ils furent suivis de Bayard , conduisant un nombre de grosses piéces d'artillerie , avec un détachement qui , chemin faisant s'empara de quelques petites forteresses , & vinrent enfin mettre le siège devant Pampelune. A quatre lieues de cette ville étoit un château dont la prise devenoit intéressante dans la circonstance , non que par lui-même il fût d'une grande force , mais parce qu'il pouvoit s'y renfermer assez d'hommes pour secourir la ville , ou du moins inquiéter les assiégeants. Le roi de Navarre & Chabannes prièrent Bayard de se charger de s'en rendre maître , & il accepta la commission en homme qui n'avoit jamais rien trouvé de difficile. Il prit avec lui sa compagnie , aussi-bien disposée que lui , & composée de gens qui , la plupart , comme on l'a déjà dit , avoient commandé ; il y joignit celle du capitaine Bonneval , autre excellent officier , un nombre d'aventuriers & environ huit cents Lansquenets , & alla en plein jour droit à ce château. Il commença par envoyer un trompette sommer ceux qui y étoient de le remettre au roi de Navarre à qui

il appartenoit , les assurant qu'ils auroient vie & bagues saüves ; mais que s'ils étoient pris d'assaut , il n'y auroit quartier pour personne. Ceux du dedans étoient tous bons hommes de guerre , au nombre d'environ cent Espagnols fort affectionnés à leur roi , & y avoient été mis par le duc Naxara & l'Alcaïde de los Donzeles (a), que Ferdinand avoit nommés , l'un vice-roi , l'autre lieutenant-général au royaume de Navarre. Leur réponse fut qu'ils garderoient la place , & ne la rendroient pas , & eux encore moins. Dès que cette réponse fut rapportée à Bayard , il fit dresser une batterie de quatre grosses pièces de canon , & battre en breche sans relâche. Les assiégés de leur part avoient bon nombre d'arquebuses avec deux fauconneaux , & répondoient fort bien à l'artillerie Françoisë ; mais ils ne purent empêcher qu'en moins d'une heure la breche ne se trouvât assez grande , quoique de difficile accès , parce qu'il falloit y monter. Alors Bayard fit sonner à l'assaut , & commanda aux Lansquenets de marcher & de faire leur devoir ; mais il fallut , avant que de les résoudre , composer avec eux : ils lui firent dire par leur truchement , que suivant leur traité , quand une place étoit prise

---

(a) Dom Didago Fernand de Cordoue , l'un des plus braves & des meilleurs officiers Espagnols de son temps.



d'assaut , il leur appartenoit double paie ; que s'il s'y accordoit ils iroient gaiement à la breche , autrement non. Bayard ignoroit ce traité ; cependant il leur promit que s'ils prenoient cette place d'assaut , ils seroient satisfaits de ce qu'ils demandoient. Mais ils entendirent , sans doute , qu'il falloit les payer d'avance , car pas un ne remuna de la place. Les aventuriers seuls marcherent gaillardement , & trouverent à qui parler , & que s'ils s'avoient bien attaquer , ceux de dedans ne savoient pas moins se défendre. Bayard , voyant qu'il s'étoit donné trois attaques sans succès , fit sonner la retraite , & ensuite tirer nombre de coups de canon , en apparence pour agrandir la breche , mais pour donner le change aux assiégés : car il lui étoit venu dans l'esprit un de ces expédients qui ne lui manquoient jamais dans l'occasion. Pour l'exécuter , il s'adressa à un de ses hommes d'armes , dont il connoissoit la hardiesse & la bonne conduite , nommé de la Vergne , & lui dit : compagnon , voulez-vous faire ici un bon coup , & dont je vous promets bonne récompense ? Voyez-vous cette grosse tour qui fait l'encoignure du château par derriere ? Il faut que vous preniez avec vous trente ou quarante braves hommes , & pendant que je vais donner assaut & occuper les ennemis à la breche , vous conduirez vos hommes munis d'échelles pour y entrer ; je suis sûr

que vous n'y trouverez personne, & vous savez ce que vous aurez à faire. La Vergne étoit un homme au fait de la guerre, à qui il n'en fallut pas davantage, il comprit le projet & l'exécuta à merveille, pendant que Bayard faisoit sonner l'assaut avec plus d'impétuosité que la première fois. Les assiégés étoient tous à la breche, & furent étrangement surpris d'entendre crier derrière eux : *France, France, Navarre, Navarre*, & de se voir chargés à dos par la Vergne & les siens, au nombre de cinquante. Ils voulurent cependant se mettre en défense, mais dans l'instant ils eurent sur les bras les assiégeants entrés par la breche, qui les mirent tous en pieces, ou peu s'en fallut, & puis pillèrent la place. Bayard y laissa une petite garnison à la charge d'un gentilhomme appartenant au roi de Navarre; & comme il se disposoit à partir pour rejoindre le camp François, les Lansquenets qui avoient refusé le service, & qui n'en avoient rendu aucun, eurent la hardiesse de lui demander par leur truchement la double paie qu'il leur avoit promise. La proposition l'irrita : dites à vos coquins de Lansquenets, répondit-il, que je leur ferai plutôt donner à chacun un licou pour les pendre : les lâches n'ont jamais voulu marcher à la breche, & ils demandent la double paie; j'en instruirai le duc de Suffolc leur commandant, & le seigneur de Chabannes, pour les faire

congédier : ils ne valent pas les gourmandines du camp. Leur truchement leur ayant rendu cette réponse , ils commencerent à murmurer tout haut , comme gens prêts à se révolter ; mais Bayard fit sonner à l'étendart , & assembler ses aventuriers & ses gens d'armes , résolu de les exterminer jusqu'au dernier , s'ils faisoient le moindre mouvement. Ils prirent le bon parti ; qui fut de se tranquilliser , & de s'en retourner avec les autres au camp devant Pampelune.

Cette aventure , au lieu d'être sanglante , comme elle pouvoit l'être , se termine par une scène comique , dont le lecteur s'amusera volontiers.

Quand Bayard fut retourné de son expédition , il fut reçu du roi de Navarre , de Chabannes , du duc de Suffolc & des autres capitaines avec tous les témoignages de satisfaction que méritoit le service qu'il venoit de rendre , & l'habileté de sa conduite. Il leur conta l'insolente prétention des Lansquenets , & ce qui étoit arrivé , dont on ne fit que rire. Le soir il donna à souper au duc de Suffolc & à beaucoup d'autres officiers du premier rang. Le souper étoit abondant & délicat , & la joie y étoit répandue, lorsqu'à la fin du repas, Pierrepoint vint avertir Bayard qu'il y avoit là un Lansquenet ivre qui le cherchoit pour le tuer ; le chevalier sortit de table en riant , mit l'épée à la main , & s'adressant au

Lansquenet : camarade , dit-il , est-ce toi qui cherche le capitaine Bayard pour le tuer ? Me voilà , défends-toi. L'ivrogne eut une terrible peur , & répondit tout tremblant en baragouinant le François : ce n'est pas moi seul qui veut le tuer , c'est tous les Lansquenets ensemble. Miséricorde ! s'écria Bayard , tous les Lansquenets. Quartier , mon camarade , je ne me sens pas capable de me battre contre six ou sept mille hommes. Toute la compagnie rioit de l'aventure , & Bayard , pour achever d'en prendre le plaisir , fit entrer le Lansquenet , le plaça à table vis-à-vis de lui , & lui versa de fréquentes & copieuses rasades , en sorte qu'il l'acheva de peindre comme il étoit déjà commencé , & le renvoya. Le Lansquenet bien content lui jura qu'il seroit toute sa vie son ami , qu'il étoit honnête homme , & que son vin étoit bon , & qu'il le défendrait contre tous les Lansquenets du monde. Cette scène dura assez long-temps , & divertit toute la compagnie , qui rioit aux larmes des propos que le vin faisoit tenir à cet homme , & que son mauvais François rendoit encore plus plaisants.

Retournons au siège de Pampelune. Le jour d'après la rentrée de Bayard au camp , la place fut battue en breche , & on essaya d'y donner l'assaut ; mais l'Alcaïde de los Donzelès s'y étoit renfermé , & la défense fut si bien que les François furent obligés de

surseoir l'assaut , après y avoir perdu beaucoup de monde.

La suite de cette campagne fut toute malheureuse. L'armée en entrant en Navarre y avoit fait un dégât général de tous les biens de la terre ; les magasins de bleds & autres vivres avoient été dispersés , & les meules des moulins rompues , dont on eut bientôt lieu de se repentir ; car tout manqua à la fois , & la famine devint si grande , que bien des soldats en moururent : les troupes étoient nus pieds & à peine vêtues ; enfin on éprouva tous les maux ensemble.

Dans cette triste situation , & pour comble de disgrâce , on apprit que le duc de Naxara s'avançoit avec un corps de huit à dix mille hommes , & qu'il étoit déjà au Pont-de-la-Reine ; toutes ces circonstances firent conseiller au roi de Navarre , par Chabannes & par tous les premiers officiers , de remettre la partie à une autre saison ; en sorte que le siège fut levé en plein jour , & l'artillerie retirée ; mais elle n'alla pas loin : car à peine lui eut-on fait faire deux ou trois journées de route , avec des peines & des frais incroyables , par un chemin où il y avoit sans cesse à monter & à descendre , qu'il fallut y renoncer , & la mettre en pièces pour que l'ennemi n'en profitât pas ; d'autant plus encore qu'à chaque moment du jour l'armée étoit harcelée dans sa retraite.

& qu'elle essuyoit de sanglantes escarmouches.

Le duc de Suffolc étoit dans cette armée, & avoit lié une amitié très étroite avec le chevalier. Un jour, entr'autres, qu'après une vive escarmouche qui dura jusqu'au soir, il se retiroit excédé de l'assitude, de faim & de soif, il vint trouver Bayard pour lui demander à souper; car, dit-il, je suis encore à jeun, & mes gens m'ont dit qu'il n'y a rien à manger chez moi. Très-volontiers, répondit Bayard, & même je vous régalerai bien; puis appelant son maître d'hôtel: il lui commanda d'aller devant faire hâter le souper, & faites-en sorte, ajouta-t-il, que nous soyons traités comme dans Paris. Suffolc rit de tout son cœur de cette fanfaronnade, sachant qu'il n'y avoit pour personne dans l'armée d'autre pain, depuis deux jours, que du pain de millet; mais il fut bien agréablement surpris d'être régale comme si en effet il eût été dans Paris.

Les François se retiroient ayant les ennemis à leur suite, qui sans cesse les inquiétoient; cependant la retraite ne fut pas si malheureuse qu'elle devoit l'être naturellement. Bayard sur-tout y acquit bien de l'honneur, étant toujours à l'arrière-garde faisant face aux ennemis, que souvent il faisoit repentir de leur hardiesse. Enfin l'armée gagna Bayonne, où elle pouva à se refaire de la famine qu'elle avoit

éprouvée ; mais l'abondance même fut un autre malheur , car il périt beaucoup de soldats pour avoir mangé avec excès.

Cette année finit par trois événements. Le premier fut que les Vénitiens rentrèrent en grace , & firent leur paix avec le roi. Le second , la mort du pape Jules II , ennemi irréconciliable du roi & de la nation Françoisé , qui n'avoit cessé ou de leur faire la guerre , ou de leur en susciter , comme on l'a vu dans le cours de cette histoire , & qui conserva sa mauvaise volonté & sa haine jusqu'au tombeau. Il eut pour successeur le cardinal de Médicis , le même qui fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne , qui prit le nom de Léon X , homme très-savant , protecteur , ou plutôt restaurateur des sciences , très-ambitieux & grand politique. Le troisieme événement , fut que les Anglois firent une descente en Bretagne , qui ne leur réussit pas. Un jour , entr'autres , un de leurs plus gros vaisseaux se battit contre un vaisseau de guerre de la reine Anne , duchesse de Bretagne. L'Anglois , nommé la Régente , portoit la plus brillante noblesse du royaume , & en grand nombre ; il accrocha le vaisseau de la reine , nommé la Cordeliere , mais pendant le combat il fut jeté du feu de l'un dans l'autre , & ils furent brûlés tous deux , sans que personne pût s'en sauver.

(1513.) L'année 1513 commença par

une expédition en Italie , d'où les François furent encore obligés de se retirer avec grande perte. L'armée commandée par l'illustre Louis de la Trimouille , perdit une bataille contre les Suisses près de Novarre , où il fut tué bien du monde de part & d'autre ; deux fils du seigneur de la Marck y restèrent pour morts ; leur pere , désespéré de ce malheur , y alla avec sa compagnie de cent hommes d'armes pour les ravoir ou périr avec eux ; il fit une si furieuse charge , qu'il repoussa les vainqueurs jusqu'à un fossé où étoient les enfans parmi les morts ; il en mit un en travers devant lui sur son cheval , un domestique en fit autant de l'autre , &c ils les rapportèrent au camp criblés de coups , cependant avec le temps ils en guériront. L'aîné fut depuis le maréchal de Fleutange , & l'autre le seigneur de Jamets , tous deux très-illustres dans la suite (b).

---

(b) L'histoire rapporte un trait singulier de la bataille de Novarre. La veille qu'elle se donna , tous les chiens qui étoient dans l'armée Française , après avoir hurlé pendant un temps considérable , passèrent tout à coup en bande dans le camp des Suisses , comme s'ils avoient senti qu'ils étoient prêts à changer de maîtres. Cet exemple n'est pas unique dans l'histoire. On lit dans celle d'Angleterre que Richard II , qui régnoit en 1399 , avoit un beau levrier qu'il appelloit Math , qui n'avoit jamais connu ni appelé que lui. Ce prince ayant été vaincu & fait



Après cette fâcheuse expédition d'Italie, & l'armée étant de retour en France, le roi ne tarda pas à avoir de quoi l'occuper. Henri VIII, roi d'Angleterre, à l'instigation du pape & de Ferdinand, roi d'Aragon & d'intelligence avec Maximilien I, empereur, fit une descente en Picardie, près de Calais, avec de puissantes forces. Louis envoya contre lui des forces proportionnées, sous les ordres de Louis de Halwin, seigneur de Piennes, gouverneur de la province, & avec lui Bayard, & nombre d'autres bons capitaines.

Les Anglois ne furent pas si-tôt débarqués qu'ils allèrent droit mettre le siège devant Terouenne, qui étoit une bonne place & bien fortifiée. Elle étoit défendue par deux vaillants hommes, le sénéchal de Rouergue, François de Teligny, & Antoine de Créqui, seigneur de Pontdormi. Ils avoient à leurs ordres leurs compagnies d'hommes d'armes, un bon nombre d'aventuriers, & un corps de Lansquenets commandés par leur capitaine Brandec. Il y en avoit assez pour bien défendre la place,

---

prisonnier par le duc de Lancastre, qui lui disputoit la couronne; Math. passa d'abord & de son mouvement du côté du Duc, & lui fit des caresses, qui le surprirent, & dont il demanda la raison: Richard lui répondit, cela est de bon augure pour vous; ce chien ne connoît d'autre maître que le roi d'Angleterre, je l'étois hier, vous l'êtes aujourd'hui.

s'ils eussent eu des vivres & des munitions suffisamment ; mais , dit un historien contemporain , c'étoit presque toujours-là le défaut qui faisoit échouer les affaires.

L'armée Angloise étoit commandée par le duc Suffolc , (Charles Brandon) & le capitaine Talbot. Pendant qu'ils canonoient la place , le roi d'Angleterre débarqua , & peu s'en fallut que tout en arrivant il ne fût fait prisonnier sur la route de Calais à Terouenne. Il avoit avec lui près de douze mille hommes de pied , parmi lesquels étoient quatre mille Lansquenets , & il n'avoit pas un homme de cheval ; il fut rencontré par Bayard , qui commandoit un détachement de douze cents hommes d'armes , tous bien délibérés de faire le coup ; mais ils n'avoient pas avec eux un homme de pied. Le prince Anglois , saisi de peur , mit pied à terre , & se fit environner par ses Lansquenets. Bayard , vouloit absolument attaquer avec ses douze cents hommes d'armes , & disoit au seigneur de Piennes : chargeons - les ; si nous les rompons , nous aurons leur roi ; s'ils nous repoussent , nos chevaux nous en tireront sans grande perte. Piennes lui répondit : faites-en ce que vous voudrez , mais ce sera sans mon consentement : j'ai ordre du roi de garder seulement son pays , & de ne rien hasarder. Ainsi il n'en fut autre chose , & Bayard & les siens eurent le dépit de voir passer le roi

d'Angleterre & son escorte. Mais enfin notre héros ne put se contenir : il fondit avec ses gens sur la queue de la troupe , & lui fit si bien doubler le pas , qu'elle abandonna une grosse piece de canon nommée St. Jean , faisant partie de douze pieces pareilles & uniformes , portant chacune le nom d'un apôtre , & que , par cette raison , Henri qualifioit de ses douze apôtres.

Ce roi , peu de jours après son arrivée à son camp , y fut joint par l'empereur , qui lui amena quelques troupes du Hainaut & des Bourguignons , & son arrivée fut célébrée par des canonnades contre la ville. Le roi de France étoit venu jusqu'à Amiens , & mandoit tous les jours à son général d'avitailler Terouenne à quelque prix que ce fût ; ce qui étoit très-difficile , à cause du nombre de troupes qui l'investissoient. Cependant , pour obéir au roi , on s'y détermina. Il fut résolu que toute la cavalerie iroit donner une alarme au camp ennemi , & que par cette diversion on faciliteroit ceux qui seroient chargés d'aller à l'autre bout de la ville jeter des lards dans les fossés , d'où les assiégés les retireroient. Le jour venu , on tenta l'exécution ; mais l'ennemi instruit par ses espions , plaça douze mille hommes de pied Anglois , quatre ou cinq mille lansquenets , & dix pieces de canon , dans un poste favorable , pour que , si-tôt que la

cavalerie François se roit passée pour aller donner l'alarme, ce corps de troupes sortit & lui coupât le chemin; & à l'endroit où il prévoyoit que l'alarme seroit donnée, il avoit mis toute sa cavalerie en armes, avec les Bourguignons & ceux du Hainaut.

Du côté des François il y avoit ordre de ne point combattre, mais seulement d'occuper les ennemis, pour seconder le transport des vivres dans la ville, & que si les ennemis se montroient en forces, on eût à se retirer en toute diligence. L'ordre fut assez bien exécuté, mais ne réussit pas; car les François ayant commencé l'escarmouche avec vivacité, & appercevant bientôt ce corps de troupes qui sortoit de son embuscade pour les enclorre, firent sonner la retraite, & chacun se mit au galop vers le camp; les premiers vinrent se jeter sur le corps que conduisoit Chabannes, & sur celui du duc de Longueville, & y mirent tout en désordre. Les poursuivants voyant cette espèce de déroute, poussèrent leur pointe, & firent tourner le dos à toute l'armée. Chabannes fit plus que le possible pour les rallier; mais en vain. Tourne, homme d'armes, s'écrioit-il, ce n'est qu'une fausse alarme: on ne l'écoutoit plus; au contraire, tous fuyoient à bride abattue vers le camp où étoient les gens de pied & l'artillerie. C'est ce qui fit donner à cette aventure le nom

de la journée des Éperons (c). Le duc de Longueville & Chabannes furent faits prisonniers avec quelques capitaines ; mais le dernier se sauva des mains de ceux qui l'avoient pris.

Bayard , forcé de se retirer comme les autres , & à son grand regret , faisoit souvent volte - face avec une quinzaine d'hommes de sa compagnie , & repoussoit les ennemis. Il trouva un petit pont sur un courant d'eau très-profond qui traversoit la plaine , & ce pont étoit si étroit qu'il n'y pouvoit passer que deux hommes de front. Mes amis , s'écria-t-il , arrêtons-nous ici , & gardons ce pont , je vous promets que d'une heure les ennemis ne le gagneront sur nous. Il envoya en toute diligence un homme de sa troupe vers Chabannes , lui donner avis du poste où il étoit , & qui arrêteroit les ennemis assez de temps pour qu'il lui amenât du secours ; & que , dans le désordre où ils étoient , ils seroient aisés à défaire. Les Bourgui-

---

(c) M. de Voltaire, dans son histoire générale, qualifie la journée des éperons de *viçtoire complète*. Il nous permettra d'en appeller à tous les écrivains contemporains, qui disent unanimement que la retraite des François étoit d'ordonnance , qu'il n'y eut point , ou très-peu de sang répandu , & qu'en la regardant comme une fuite , il conviendra lui-même qu'elle étoit volontaire & même très-sage.

gnons & ceux du Hainaut y furent bientôt, & , surpris de se voir arrêtés par si peu d'hommes , les chargerent de toutes leurs forces ; mais Bayard fit des prodiges à son ordinaire , & auroit donné aux François le temps de se rallier & de venir à lui , lorsqu'il apperçut une troupe de deux cents chevaux qui gagnèrent le dessous du courant , & le passerent auprès d'un moulin. Alors se voyant enfermé devant & derriere , sans moyen d'échapper , il dit à ses camarades : Rendons - nous , voici de trop grandes forces & nous sommes trop peu , ils sont au moins dix contre un , & toute notre prouesse ne nous serviroit de rien ; car nos chevaux sont rendus de lassitude , nos gens sont trop loin pour nous secourir , & si ces archers Anglois nous gagnent , ils nous mettront en pieces. Son avis fut suivi , & chacun se rendit aux plus apparens de la troupe ennemie. Bayard , que la présence d'esprit n'abandonnoit jamais , apperçut un officier bien équipé , qui s'étoit retiré sous des arbres pour se reposer & se rafraîchir ; il s'étoit désarmé , & son épée étoit à côté de lui ; notre chevalier courut à lui à pointe de cheval , & lui portant son épée à la gorge , lui dit : Rends - toi , homme d'armes , ou je te tue. Le cavalier , bien étonné d'être pris au dépourvu , n'avoit pas envie de mourir là ; il se rendit en disant : Puisque je suis sans défense , je vous remets mon épée

& ma personne ; mais apprenez-moi à qui je me suis rendu : Au capitaine Bayard , répondit le chevalier , qui est lui-même votre prisonnier , & voilà mon épée. Le gentilhomme ne comprenoit encore rien à l'aventure ; mais Bayard le mit au fait , & fit sa condition que s'il arrivoit que les Anglois voulussent le tuer , il lui rendît ses armes. L'officier s'y engagea & lui tint parole ; car ils eurent à se défendre contre des coureurs qui tuoient les prisonniers , quand ils ne trouvoient pas de butin à faire. Enfin ils arriverent au camp du roi d'Angleterre , où l'officier logea son prisonnier dans sa tente , & le traita en homme qui honoroit la vertu même dans son ennemi. Cela dura quatre ou cinq jours , au bout desquels Bayard lui dit un matin , d'un air fort sérieux : Mon gentilhomme , je commence à m'ennuyer d'être ici à rien faire ; vous m'obligeriez beaucoup , si vous vouliez me faire conduire au camp du roi mon maître. Comment ! dit le Bourguignon , hé , vous n'avez pas encore parlé de votre rançon ! Ni vous de la vôtre , reprit Bayard , n'êtes-vous pas mon prisonnier ? N'ai je pas été le maître de vous tuer ? Et si je me suis rendu à vous , ai-je eu d'autre raison que de sauver ma vie ? J'ai votre parole , & vous me la tiendrez , sinon tôt ou tard je vous combattrai. Le gentilhomme , plus étonné qu'auparavant , ne savoit que lui répondre ,

il le connoissoit trop bien par son nom pour vouloir avoir affaire à lui; cependant il se remit, & lui dit: Mon capitaine, je ne veux que ce qui sera trouvé juste par ceux à qui nous nous en rapporterons.

L'empereur ayant appris que Bayard étoit dans le camp, & témoin de la joie que sa prise caufoit à tout le monde, comme si c'eût été le gain d'une bataille, l'envoya quérir, & le reçut avec des bontés & des caresses extraordinaires: *Capitaine Bayard, mon ami*, lui dit-il, *j'ai très-grande joie de vous voir; plutôt à Dieu que j'eusse beaucoup de tels hommes que vous, il me semble qu'avant qu'il fût guerre de temps je me saurois bien venger des bons tours que le roi votre maître m'a faits par le passé.* Mais, ajouta-t-il, il me semble que nous nous sommes vus quelque part à la guerre ensemble, & que j'avois ouï dire que Bayard ne fuyoit point. Sire, répondit le chevalier, si j'eusse fui je ne serois pas ici; ensuite il rendit compte à l'empereur des occasions où il avoit eu l'honneur de se trouver avec lui. En ce moment arriva le roi d'Angleterre, à qui l'empereur fit connoître Bayard, & qui lui fit aussi l'accueil le plus gracieux; ensuite badina sur la retraite précipitée des François, & dit qu'il n'avoit jamais vu si bien courir. L'empereur en fit aussi quelques railleries; mais Bayard les interrompit, en



disant que les hommes d'armes de France n'étoient point à blâmer, parce qu'ils avoient ordre exprès de ne point combattre; ils n'avoient, ajouta-t-il, ni gens de pied, ni artillerie; & il étoit indubitable que vos majestés auroient amené là toutes leurs forces, comme en effet il est arrivé, & elles savent que la noblesse Françoisse jouit d'une réputation faite, non pas cependant que je me mette du nombre. *Vous*, reprit le roi d'Angleterre, *je crois que si tous les gentilshommes François étoient vos pareils, le siege que j'ai mis devant Tervouenne me seroit bientôt levé : mais enfin vous êtes notre prisonnier.* Sauf le respect que je dois à vos majestés, dit Bayard, je ne puis convenir d'être prisonnier, & je les supplie d'en être les juges; & tout de suite, en présence du gentilhomme, il raconta le fait, exactement comme nous l'avons rapporté, à quoi l'officier ne put rien opposer. Les deux princes se regarderent comme pour se consulter, & l'empereur prononça que Bayard n'étoit point prisonnier, & que le Bourguignon seroit plutôt le sien; mais que, toutes choses considérées, ils demeureroient quittes l'un envers l'autre, & que le chevalier auroit la liberté de s'en retourner, quand le roi d'Angleterre le lui permettroit. Ce prince fut obligé de ratifier le jugement; mais il exigea que Bayard demeurât six semaines sur sa parole sans porter les armes, & il lui

lui donna dans cet intervalle la liberté d'aller se promener dans toutes les villès de la Flandre. Le chevalier, un genou en terre, remercia les deux princes de leur décision, & peu de jours après prit congé d'eux, & partit pour visiter ce beau pays. Le roi d'Angleterre lui fit sec étement proposer d'entrer à son service, & qu'il le combleroit de biens & d'honneurs. Le pape Jules lui avoit fait proposer la même chose à la fin de 1503, après l'affaire de Garillan, avec promesse de le faire capitaine général de l'église; mais il n'eut qu'une même réponse à faire à l'un & à l'autre : *savoir, qu'il n'avoit qu'un maître au ciel, qui étoit Dieu; & un maître sur terre, qui étoit le roi de France, & qu'il n'en serviroit jamais d'autre.*

Nous avons déjà dit que, quoique Bayard ne fût pas riche, il avoit le talent de tenir bonne table par-tout où il se trouvoit. Dès qu'il fut arrivé en Flandre, il donna des fêtes aux dames, & régala les sujets de l'empereur si bien & si souvent, & sur-tout, quoique le vin fût cher, leur en faisoit boire de si bon, que le soir il les renvoyoit contents, & quand ils le quitoient, rien ne leur manquoit que leur lit. Ils auroient bien voulu que cela eût pu durer long-temps; mais, le terme expiré, Bayard prit congé d'eux, & fut reconduit avec sûreté à peu de distance du camp François.

La ville de Terouenne continuoit d'être canonnée sans relâche , & ne pouvant être secourue d'hommes ni de vivres , fut enfin réduite à capituler. Les articles furent que tous les gens de guerre sortiroient vie & bagues sauvés ; qu'il ne seroit fait aucun tort aux habitants , & que la ville ne seroit pas démolie. Le premier article fut aussi bien observé que les deux autres le furent mal ; car le roi d'Angleterre , après avoir fait abattre les murailles , fit mettre le feu en divers endroits. Cette ville fut achevée de ruiner sous le regne de Henri II , en 1553 , par Charles-Quint , & aujourd'hui à peine en reste-t-il des vestiges.

La ville de Tournai suivit celle de Terouenne , & tomba dans les mains de l'Anglois , par la faute de la garnison qui refusa de recevoir un renfort de troupes Françoises , se croyant assez forte pour se garder elle-même. L'hiver sépara les armées , le roi d'Angleterre & l'empereur s'en retournerent dans leurs états , & les François furent distribués en garnisons , tant en Picardie que dans les provinces voisines.

Dans le cours de cette même année 1513 , les Suisses , commandés par le seigneur de Vergi , & accompagnés d'un corps de lansquenets , descendirent au nombre de trente mille hommes en Bourgogne , où se trouva le gouverneur de la province , le brave Louis de la Trimouille ,

qui, n'ayant pas de forces à leur opposer, fut contraint de se renfermer dans Dijon, où il espéroit d'arrêter cette grande armée; mais la ville fut bientôt investie, canonnée avec fureur, & assiégée par deux côtés. Le gouverneur fit son devoir en grand homme, se trouvant jour & nuit sur les remparts; mais enfin les breches étant faites, & se voyant lui-même avoir très-peu de monde, & sans espérance d'être secouru, il comprit non-seulement que sa ville étoit perdue s'il persistoit à la défendre, mais le danger où alloit se trouver tout le royaume par cette perte, n'y ayant depuis Dijon jusqu'à Paris aucune place de défense, il eut l'habileté de traiter secrètement avec les Suisses. Il leur remontra les biens qu'ils avoient déjà reçus des rois de France, & les grands avantages qu'ils trouveroient toujours dans l'alliance de cette couronne, leur fit de belles promesses, & se chargea de porter le roi à s'allier avec eux, pour rester plus amis que jamais; il leur fit comprendre qu'il y avoit tout à perdre pour eux, & rien à gagner à désoler le royaume: enfin il négocia si bien & si habilement, après être sur-tout convenu d'une grande somme d'argent (*d*), qu'ils s'en retournerent, emme-

---

(*d*) Buffendorff dit cent mille écus, qui vaudroient aujourd'hui plus d'un million de notre monnoie.

nant avec eux les ôtages que le gouverneur leur donna de ses promesses, le seigneur de Maizieres, son neveu ; le jeune Rochefort, fils de Guy de Rochefort, chancelier de France, & quelques notables de la ville.

Ce traité du seigneur de la Triunoille ne fut pas approuvé de tout le monde à la cour, où souvent la jalousie empoisonne les plus belles choses ; mais le blâme ne tarda pas à se changer en éloges, & dès-lors, comme depuis, tous les historiens ont rapporté ce fait comme un des plus grands services qui aient été rendus à aucun de nos rois.

Pendant le séjour de Louis XII à Amiens, il eut le chagrin d'apprendre la défaite & la mort de son parent & allié Jacques IV, roi d'Ecosse, qui, essayant d'entrer à main armée en Angleterre, fut vaincu en bataille rangée par le duc de Nortfolc, & resta sur la place parmi les morts. Les quartiers d'hiver pris, le roi se rendit à Blois, qu'il aimoit comme étant le lieu de sa naissance, & où il espéroit se débarrasser des fatigues & des chagrins qu'il avoit effuyés pendant toute l'année ; mais le contraire arriva.

A peine la cour étoit-elle à Blois, que la reine de France, Anne, duchesse de Bretagne, fut saisie d'une maladie qui se déclara mortelle dès les premiers jours, en sorte que tout l'art de la médecine ne

pût la préserver de payer le tribut en moins de huit jours, au commencement de janvier 1513 (e), ayant à peine trente-huit ans. Elle laissa au roi deux princesses, madame Claude, qui, peu de jours après, épousa François, comte d'Angoulême, lequel succéda dans la suite à la couronne; & madame Renée, femme d'Hercule II, duc de Ferrare (f).

(1514.) Au mois d'octobre suivant, le roi le remaria avec Marie, sœur du roi d'Angleterre. Ce fut le duc de Longueville, fait prisonnier devant Terouenne, & mené en Angleterre, qui négocia cette affaire, pour laquelle le roi ne montrait pas grand empressement; mais il vouloit la paix, ses finances étoient épuisées, ses troupes étoient diminuées, & il craignoit sur toutes choses de fouler son peuple. La princesse

---

(e) Le mois de janvier étoit alors le dixième mois de l'année. Nous avons fait observer dans la préface qu'alors l'année commençoit à Paques, à quelque date qu'il tombât, & que l'on n'a commencé à dater l'année au premier de janvier, qu'à pareil jour de l'année, 1564, par ordonnance de Charles IX.

(f) Elle embrassa les erreurs de Calvin, qui alla exprès à Ferrare pour achever de la pervertir. Son changement de religion ne lui permettant pas de rester en Italie, elle repassa en France sous le regne suivant. François I lui donna pour apanage le duché de Montargis. Elle y mourut en 1568, sans s'être réconciliée à l'église Romaine.

fut amenée à Abbeville, & de là conduite à Paris, où on lui fit une entrée d'une magnificence étonnante (g). Le roi eut la complaisance de changer son régime de vie en faveur de sa jeune femme, de partager avec elle les plaisirs & les fêtes, & souvent de les pousser bien avant dans la nuit; en sorte qu'au lieu qu'il étoit accoutumé à se lever de grand matin & se coucher de bonne heure, il se prêta à un dérangement qui lui coûta la vie, après un an de viduité & trois mois de son second mariage, le premier janvier 1514. Si on avoit donné des larmes à la reine, il n'y avoit qu'un an, on eut bien encore un autre sujet d'en verser sur le tombeau d'un si bon prince, dont la mémoire est à jamais consacrée par le surnom de pere du peuple.

Par cette mort, la couronne passa de droit au comte d'Angoulême (h), âgé de

---

(g) C'étoit alors un usage de faire aux rois & reines des entrées, qui étoient très-somptueuses, & même très-magnifiques pour ces temps-là. L'usage en a cessé sous Henri II. La marche de ces entrées étoit toujours par la porte & la rue Saint-Denis.

(h) Il étoit petit-fils de Jean duc d'Orléans, lequel étoit fils de Louis I, aussi duc d'Orléans, & de Valentine de Milan. Louis I étoit frere du roi Charles VI : il fut assassiné par ordre du duc de Bourgogne.

François I, comme arriere-petit-fils de Valentine de Milan, avoit les mêmes droits que Louis XII tenoit d'elle sur ce duché.

vingt ans, gendre de Louis. Il fut conduit à Rheims, & sacré avec une pompe dont il n'y avoit pas encore eu d'exemple avant lui. Les fêtes recommencerent à son entrée dans Paris, où il séjourna jusqu'à Pâque, & pendant cet intervalle il fit son traité de paix par la médiation de Charles, archiduc d'Autriche, comte de Flandre, lequel devoit épouser madame Renée, sœur de la reine. Ce mariage fut rompu avec la paix peu après, & elle épousa le duc de Ferrare, comme nous l'avons dit. La reine de France, veuve de Louis XII, épousa le duc de Suffolc, & retourna en Angleterre. Le duc de Bourbon fut fait connétable de France n'étant âgé que de vingt-six ans; & sa sœur épousa le duc de Lorraine, Antoine I.

(1515.) Le nouveau roi ne se livroit pas tant à ses plaisirs, qu'il ne méditât de conquérir son duché de Milan, que les Sforces continuoient de tenir en souveraineté. Il faisoit défilier secrètement des troupes par le Lyonnois en Dauphiné, où il avoit fait prendre les devants à Bayard, avec qualité de lieutenant-général de la province, & ordre d'aller en avant jusque sur les terres du marquisat de Saluces, où le seigneur Prosper Colonne étoit avec les troupes & le titre de lieutenant-général du pape, & traitoit ces terres en pays conquis, excepté une place nommée Ravel, assez forte pour s'être soutenue contre lui.



On a vu dans toute cette histoire que Bayard étoit toujours le premier aux opérations, & le dernier aux retraites; voici son premier coup d'essai dans le pays. Il fut d'abord que ce Prosper Colonne avoit avec lui trois cents hommes d'armes, & un nombre de chevaux-légers, tous parfaitement montés; il fut aussi où il logeoit ordinairement, & résolut de l'y surprendre. Il avoit avec lui sa compagnie de cent hommes d'armes, & trois à quatre mille hommes de pied; mais il n'avoit pas assez de cavalerie pour exécuter son projet, auquel l'infanterie ne pouvoit servir. Il en écrivit au connétable de Bourbon à Briançon; & celui-ci le manda au roi qui étoit déjà à Grenoble, & qui commanda sur le champ à trois de ses plus braves capitaines d'aller joindre Bayard, & de lui mener leurs compagnies; savoir, Chabannes (i), Humbercourt & d'Aubigny.

---

(i) Le même dont il a déjà été fait mention plusieurs fois. C'est à cette époque que les historiens commencent à le nommer le maréchal de Chabannes. Il eut cette dignité en se démettant de celle de grand-maître, en faveur d'Artus de Gouffier de Boisy, l'un des favoris de François I. Il mourut en 1524 aux pieds de ce prince à la bataille de Pavie, donnée contre son sentiment.

L'anecdote dont il s'agit ici, présente une observation, à laquelle on ne peut se refuser. Chabannes, Humbercourt & d'Aubigny, l'un maréchal de France, les deux autres officiers généraux,

Dès que Bayard les fut en chemin , il entra en Piémont avec ses cent hommes d'armes seulement ; mais Colonne instruit du petit nombre , ne s'en étonna pas , & resta tranquille. Le chevalier communiqua son dessein à deux gentilshommes Piémontois , dont l'un étoit de la maison de Solara , & portoit le nom de Morete ; & l'autre étoit son cousin ; & il fut conclu entr'eux que dès que les gendarmes de France seroient arrivés , on iroit unanimement surprendre Prosper Colonne dans la ville de Carmagnole. En effet , dès que le renfort eut joint , Bayard assembla les capitaines , & leur remontra qu'il ne falloit pas différer d'un moment , parce que si Colonne étoit informé de leur nombre , il ne les attendroit pas , ou bien il appelleroit à son secours les Suisses , qui sont , dit-il , en grand nombre à Pignerol & à Saluces. C'est pourquoi , mon avis est que vous donniez cette nuit à vos chevaux le temps de se reposer & de se rafraîchir , & demain nous marcherons au point du jour : nous aurons , il est vrai , un courant d'eau à

---

& par conséquent tous supérieurs à Bayard , & de beaucoup plus anciens que lui dans le service , lui cedent ici l'honneur de la conduite , & même du commandement dans une opération dont il étoit l'auteur , & y servent sans répugnance sous ses ordres. Admirable leçon , mais dont les exemples sont bien rares !

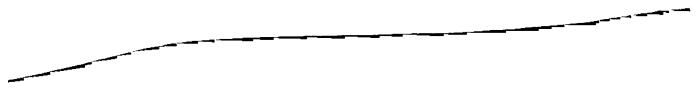
passer; mais le seigneur de Morete, qui est ici présent, & qui connoît le pays, nous enseignera un gué que nous passerons sans péril. Chacun alla prendre quelques heures de repos, & entre deux & trois heures du matin tout le monde fut à cheval, & marcha avec le moindre bruit qu'il fût possible.

Colonne étoit dans Carmagnole; mais croyant toujours que Bayard n'avoit que sa compagnie, il n'en seroit pas sorti si-tôt sans un événement, qui fut que le même soir que les François faisoient leurs dispositions pour le surprendre au point du jour, il eut avis de se rendre à Pignerol, pour assister à un conseil qui devoit s'y tenir, sur les nouvelles que l'on avoit de la marche des troupes de France. Il partit donc sans défiance, d'assez bonne heure, & bien accompagné, pour aller dîner à une petite ville nommée Villefranche, sur le Pô, à sept ou huit milles de Carmagnole. Quand la troupe de Bayard fut arrivée au château de cette dernière ville, elle apprit qu'il n'y avoit qu'un quart-d'heure que Prosper en étoit parti, & la route qu'il avoit prise.

Il se fit difficile d'exprimer le dépit que chacun eut d'avoir manqué un si beau coup. Les capitaines délibérèrent sur le parti qu'ils avoient à prendre; les uns vouloient aller en avant, les autres balançoient; mais Bayard les décida en disant:

Puisque nous sommes venus jusqu'ici, mon avis est que nous poursuivions; & si nous les trouvons en plaine, il y aura bien du malheur s'il ne nous en reste pas quelqu'un. Tous s'écrierent qu'il avoit raison, & qu'il falloit marcher sur l'heure; mais qu'avant tout il falloit que le seigneur de Morete, seul & déguisé, allât devant pour découvrir l'état de l'ennemi. Morete s'en acquitta très-bien & très-promptement, & vint leur rendre compte que Colonne & toute son escorte alloient dîner à Villefranche dans la plus grande sécurité. Aussi-tôt ils concerterent l'ordonnance de leur marche en cette sorte: Que Hubercourt iroit devant avec cent archers; qu'à un trait d'arc de lui marcheroit Bayard avec cent hommes d'armes, & ensuite Chabaînes & d'Aubigny avec le reste de la troupe. Cependant Prosper Colonne eut avis par un de ses espions, que les François étoient aux champs en grand nombre: Je sais ce que c'est, répondit-il; ce ne peut être que le capitaine Bayard & sa compagnie, à moins que d'autres n'aient volé par-dessus les montagnes. Un moment après, un autre espion vint lui dire: Monseigneur, je vous avertis que les François sont tout près d'ici avec plus de mille chevaux. Ce second avis l'étourdit un peu, & il appella un de ses gentilshommes, auquel il dit: Prenez vingt cavaliers avec vous, & allez sur le chemin de Carmagnole voir de quoi

THE  
HISTORY  
OF  
THE  
CITY  
OF  
NEW  
YORK  
FROM  
THE  
FIRST  
SETTLEMENT  
TO  
THE  
PRESENT  
TIME  
BY  
JOHN  
B. HENRY  
NEW  
YORK  
1896



de la seconde, (car il n'y en avoit que deux) pour empêcher que personne ne fortît; mais malgré eux, deux Albanois passèrent par-dessus la petite planche du pont-levis, & coururent avertir un corps de quatre mille Suisses, qui étoient à un mille & demi de la ville, du danger où se trouvoit Prosper, lequel fut aussi-tôt investi & attaqué dans la maison où il dînoit. Il tenta d'abord de se défendre; mais quand il vit le grand nombre des assaillants, & qu'il entendit nommer les capitaines à qui il avoit affaire, il reconnut que la résistance étoit inutile, & se rendit avec le plus grand regret du monde, désespéré d'avoir été surpris, & de n'avoir pas attendu les François dans la plaine. Bayard, qui étoit aussi bon dans la victoire qu'il étoit brave dans l'action, lui disoit, pour le consoler: Seigneur Prosper, c'est le sort des armes; on gagne un jour, on perd le lendemain: mais vous dites que vous auriez souhaité nous trouver dans la plaine; remerciez Dieu de ce qu'il ne l'a pas permis, car je vous assure qu'à voir le courage de nos gens, vous auriez eu, vous & les vôtres, bien de la peine à vous tirer de nos mains. Plut à Dieu, répondit-il froidement, que cela fût arrivé, quand j'aurois dû rester sur la place! Avec lui furent pris encore trois capitaines de gens de guerre, le comte de Policastro, Pierre Morgant & Charles

Cadamaſto. Enſuite les François ſe mirent à piller leurs équipages & leurs effets.

Le butin fut conſidérable pour le peu de gens qui furent pris , & ſi on l'eût fait en bon ordre , il auroit été au-delà de cent cinquante mille ducats ; mais il y eut beaucoup de choſes brifées & perdues. Le principal objet fut en chevaux , qui étoient au nombre de près de ſept cents , & dans ce nombre quatre cents chevaux d'Eſpagne de la premiere beauté. Proſper leur avoua que pour ſa part il y perdoit plus de cinquante mille ducats en vaiſſelle d'or & d'argent , bijoux & argent monnoyé. Les François ne purent tout'emporter , car ils furent avertis que les Suiffes venoient au trot les attaquer , & qu'ils n'étoient pas loin , c'eſt pourquoi ils firent ſonner la retraite ; chacun prit ce qu'il put emporter de meilleur , on fit marcher les prifonniers devant la troupe , & on ſe retira. Comme ils ſortoient de la ville par une porte , les Suiffes entroient par l'autre , tant à pied qu'à cheval ; mais ils ne paſſerent pas outre. Ainſi ſe paſſa cette expédition , dont Bayard eut l'honneur de l'invention & du ſuccès , & où ce ſeigneur Proſper Colonne ſe vit prifonnier d'un homme qu'il s'étoit vanté de prendre tôt ou tard comme dans une cage.

Le roi , cependant , à la tête de ſon

armée , étoit déjà fort avancé dans des montagnes où jamais armée n'avoit passé. Il reçut à Saint-Paul la nouvelle de la prise de Prosper , qui lui fit d'autant plus de plaisir , qu'il le connoissoit pour vaillant homme de guerre , & que s'il se fût trouvé à la bataille qui se donna peu de temps après , il auroit eu avec lui au moins mille hommes d'armes , tant d'Espagne que du pape , qui auroient été capables de balancer la victoire.

Les montagnes passées , le roi descendit dans le Piémont , traversa Turin , où le duc de Savoie le reçut comme un proche parent & allié , & comme il lui convengit de recevoir un roi de France. Les Suisses , qui s'étoient postés pour disputer les passages , ayant appris la disgrâce de Prosper Colonne , prirent la route de Milan , ayant toujours les François à leur suite.

Sur ces entrefaites , il fut proposé une suspension d'armes , que l'on regardoit même comme déjà conclue. Cela donna lieu au duc de Gueldres , allié de la France , qui avoit amené au roi dix mille Lansquenets , de s'en retourner en son pays , laissant ses troupes aux ordres du duc de Guise , ( Claude de Lorraine , frère du duc régnant ) , & de son lieutenant le capitaine Michel. Le roi s'approcha jusqu'à douze ou quinze milles de Milan où les Suisses s'étoient renfermés. Mais les négociations furent rompues par la méchanceté du cardinal de



Sion (k), ennemi juré de la France, & qui donna alors une preuve bien funeste de sa passion. Il se trouvoit à Milan, & craignoit que par le traité qui se négocioit, ce duché ne tombât entre les mains du roi. Pendant que l'Autrec étoit allé à Galeras porter l'argent dont on étoit convenu par les préliminaires, il s'avisa d'assembler les Suisses, & de les haranguer avec tant de fureur & d'emportement, qu'il prirent d'abord les armes, sortirent de la ville, & coururent comme des enragés attaquer le camp du roi, où on ne s'attendoit pas à cette violente incursion. Le connétable, qui étoit à l'avant-garde, se mit promptement en défense, & le roi, qui venoit de se mettre à table, la quitta pour aller au secours des siens. L'escarmouche étoit déjà commencée, & il y avoit bien des morts de part & d'autre. Les Lansquenets du roi voulant se signaler par un coup de hardiesse, & fondre sur les Suisses, essayèrent de passer un fossé qui étoit au-devant du camp François, mais quand ils l'eurent passé au nombre de sept à huit cents, les Suisses les prirent en flanc, & les précipiterent la plupart dans le fossé, & le carnage en auroit été très-grand, si le duc de Guise,

---

(k) Mathieu Schiner, ou selon d'autres Schaner, évêque de Sion dans le Valais, ennemi mortel du nom François. Il mourut peu de temps après ce trait de fureur.

le connétable comte de Saint-Pol (1), Bayard, & plusieurs autres ne fussent accourus à leur secours, & n'eussent repoussés les Suisses. Le duc de Guise fut laissé pour mort dans cette action. L'avant-garde acheva la déroute des ennemis, lesquels en fuyant vinrent passer au nombre de deux mille devant le roi, qui les chargea vivement & en tua beaucoup; mais il courut danger de sa vie, car son buffle fut percé à jour d'un coup de pertuisanne. La nuit sépara les combattants qui ne se voyoient plus, chacun se retira de son côté, & l'on resta jusqu'au jour sous les armes, le roi comme les autres.

Dans la dernière charge sur les Suisses, il arriva une étrange aventure à Bayard, qui devoit naturellement y périr. Il montoit un cheval très vigoureux, lequel se sentant blessé de plusieurs coups de piques, & s'agitant, se débrida, & ne sentant plus son mors, prit sa course tout à travers les Suisses, & alloit précipiter son cavalier dans une autre troupe qui ne lui auroit pas

---

(1) François de Bourbon, frère puîné de Charles duc de Vendôme, aïeul de Henri IV. Il eut le comté pairie de Saint-Pol, quand il fut réuni à la couronne, par la mort du connétable Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, exécuté à Paris en 1475 pour crime de félonie. Le comte de Saint-Pol, dont il s'agit ici, mourut sans laisser d'enfants mâles.

fait de quartier. Par bonheur le cheval s'embarraffa dans des sèps de vignes attachés d'un arbre à l'autre , suivant l'usage d'Italie , & là il fut forcé de s'arrêter. Si Bayard eut une fois en sa vie peur de mourir , ce fut dans ce moment-là ; cependant il conserva sa présence d'esprit ordinaire , il se coula de son cheval à terre , quitta toute son armure ; & rampant sur les pieds & sur les mains pour n'être point vu , il tourna du côté où il entendit crier *France , France* , & arriva sans malheur au camp du roi , rendant grace à Dieu de tout son cœur de l'avoir délivré d'un si grand danger.

Le premier homme qu'il rencontra fut le duc de Lorraine , dont il étoit singulièrement aimé & estimé , & qui fut bien étonné de le voir à pied , sans armes & en si mauvais état. Bayard lui raconta son aventure , & le prince lui fit donner à l'instant un très-beau cheval , dont le chevalier lui-même lui avoit autrefois fait présent , l'ayant gagné à la première prise de Bresse.

Bayard remonté étoit fâché d'être sans armet , tant parce que s'étant fort échauffé à marcher , il lui étoit dangereux de se refroidir , que parce qu'il ne regardoit pas la bataille comme finie. Dans ce moment il apperçut près de là un gentilhomme , son ami , qui faisoit porter son armet par son page ; il le lui emprunta , bien résolu de ne le rendre qu'après la bataille , qui , en

effet , recommença au point du jour , & ne finit encore qu'environ midi. Les Suisses donnerent d'abord dans l'artillerie Françoisé , qui en détruisit un grand nombre. Le combat fut vif & sanglant des deux côtés ; enfin ils furent entièrement défaits , & laisserent , sur la place dix ou douze mille des leurs. Le reste se retira vers Milan toujours combattant & en assez bon ordre , pour suivis tant par les François , que par les Vénitiens que la seigneurie avoit envoyés au roi , commandés par le noble Barthelemy d'Alviane , qui perdit plusieurs de ses meilleurs officiers , entr'autres le jeune de Petiliane (m). Les François en perdirent aussi des plus illustres , tels que le comte de Saint-Pol , le brave Humbercourt , le comte de Sancere & le seigneur de Muy ; le prince de Talmont (cadet de Louis de la Trimouille) & le comte Bussi , frere du défunt grand-maître de Chaumont , qui y furent blessés , & moururent peu après.

Les Suisses ne séjournèrent à Milan que le jour de leur défaite , & reprirent dès le lendemain le chemin de leur pays. Le roi balança s'il enverroit après eux pour les achever ; mais il jugea plus à propos de les laisser aller , prévoyant qu'il pourroit

---

(m) Il étoit , comme celui dont il a été plusieurs fois mention dans cette histoire , de l'illustre maison des Ursins à Rome.

dans la suite avoir besoin d'eux ; & s'il eût voulu , il n'en seroit pas retourné un seul. Voilà quel fut le succès de la charitable harangue du cardinal de Sion.

Le même jour au soir , le roi à son souper parla beaucoup de cette bataille , & de ceux qui s'y étoit distingués , & toutes les voix se réunirent à donner la palme au chevalier Bayard , qui y avoit fait , comme par-tout ailleurs , des prodiges , & qui reçut du roi la plus glorieuse récompense qu'un sujet puisse espérer de la part de son prince , car le roi voulut recevoir de sa main l'ordre de chevalerie. Bayard s'en excusa avec sa modestie ordinaire , lui représentant que tant d'honneur ne lui appartenoit pas , mais plutôt aux princes du sang , ou autres grands seigneurs qui s'étoient signalés plus que lui. Le roi le voulut absolument , & le lui ordonna en ces termes : *avant que de créer chevaliers ceux qui ont bien fait à la bataille , il faut que soie moi-même créé chevalier par quelqu'un qui le soit ; pourquoi , Bayard , mon ami , je veux qu'aujourd'hui soie fait chevalier par vos mains ; parce que celui qui a combattu à pied & à cheval entre tous autres , est tenu & réputé le digne chevalier. Or est ainsi de vous , qu'avez en plusieurs batailles combattu contre plusieurs nations. Ainsi , Bayard , dépêchez-vous ; il ne faut ici alléguer ni loix , ni canons , faites mon vouloir & commandement , si vous voulez être du nombre de mes bons serviteurs*

*& sujets. Je n'ai plus qu'à obéir , répondit Bayard ; & prenant son épée , il dit : Sire , autant vaille que si c'étoit Roland ou Olivier , Godefroy ou Paudouin son frere ; puis il fit la cérémonie , & ajouta : certes , vous êtes le premier prince que oncques fis chevalier. Dieu veuille qu'en guerre ne fuyiez jamais. Ensuite ayant baillé son épée , & la tenant de la main droite , il dit : Glorieuse épée , qui aujourd'hui as eu l'honneur de faire chevalier le plus grand roi du monde , je ne t'emploierai jamais que contre les infideles , ennemis du nom chrétien. Certes , ma bonne épée , tu seras moult bien comme relique gardée , & sur toutes autres honorée. Enfin il fit deux sauts , & l. remit au fourreau. ( Cette épée a été perdue ) : Charles Emmanuel , duc de Savoie , souhaita de l'avoir comme une piece de grande valeur , & la fit demander aux héritiers de Bayard après sa mort ; & au défaut il obtint la masse d'armes de Charles du Motet , seigneur de Chichilianne , l'un d'eux , à qui il écrivit en l'en remerciant , que parmi le contentement qu'il auroit de voir cette piece au lieu plus digne de sa galerie , il étoit déplaissant de quoi elle ne seroit pas en si bonnes mains que celles de son premier maître (n).*

---

(n) Les historiens rapportent que Bayard passant par Moulins , rendit visite au duc de Bourbon , & qu'il en fut reçu avec toutes les démonstrations possibles d'estime & d'amitié , & que ce

Maximilien Sforce , qui se prétendoit légitime duc de Milan , comme héritier de son pere , se retira dans le château après la défaite des Suisses ; mais dès qu'il vit faire les préparatifs pour l'y assiéger , il le rendit , & en sortit lui & les siens vie & bagues sauvés. Le roi devenu tranquille , alla à Boulogne voir le pape Léon X , qui lui fit une réception magnifique , & après quelque séjour & beaucoup de conférences où furent jetés les fondemens du concordat , le roi retourna à Milan , d'où il reprit peu après la route de son royaume , laissant pour son lieutenant-général le connétable duc de Bourbon.

François I entra dans son royaume par la Provence , où il trouva à sa rencontre la reine sa femme , & madame de Baujeu sa mere , qu'il avoit nommée régente en partant pour l'Italie.

Dans le même temps , ( le 23 janvier 1515 ) mourut Ferdinand , roi d'Aragon ,

prince , pour lui en donner une marque essentielle , le pria de faire chevalier son fils aîné , encore dans les bras des nourrices , disant que c'étoit le plus grand honneur que cet enfant pût recevoir , & l'augure le plus avantageux de sa gloire à venir. ( On ne sait à quelle époque fixer cet événement , qui fut au retour d'une campagne au Milanez : ce ne peut être celle-ci , puisque le duc de Bourbon y étoit resté en qualité de lieutenant-général pour le roi. )

veuf de l'incomparable Isabelle , reine de Castille. Ils ne laisserent qu'une fille , connue sous le nom de Jeanne-la-Folle , alors veuve de Philippe-le-Beau , archiduc d'Autriche , & mere de Charles-Quint , & de Ferdinand I , tous deux empereurs.

Peu après Ferdinand , mourut aussi Jean d'Albret , roi de Navarre , dont Ferdinand avoit usurpé le royaume , comme on l'a vu dans cette histoire (o).

(1516.) L'Empereur , jaloux de la victoire que le roi venoit de remporter , & qui le rendoit maître de Milan , rassembla un très-grand nombre de Lansquenets , avec des Suisses du canton de Zurich & des ligues Grise , & marcha en personne vers le Milanez. Le Connétable n'ayant pas assez de forces pour aller à sa rencontre , se renferma dans la ville avec son armée ; mais ayant reçu peu de jours après un secours de huit ou dix mille Suisses , l'empereur ne lui donna pas le temps de l'aller chercher en plaine , & se retira plus vite qu'il n'étoit venu , laissant un bon nombre des siens prisonniers de guerre ; & l'année suivante

---

(o) Il ordonna par son testament , que son corps seroit porté dans le tombeau de la maison royale à Pampelune , quoique cette ville fût au pouvoir du roi d'Espagne ; non qu'il comptât en être obéi , mais pour conserver le ton de souverain sur cette ville , & sur son royaume de Navarre usurpé.



il mourut , & eut pour successeur son petit-fils , Charles-Quint , déjà roi d'Espagne , du chef de sa mere Jeanne-la-Folle.

Le roi de France eut la satisfaction de se voir pere d'un Dauphin , né dans la ville d'Amboise le dernier jour de février , qui fut reçu de tout le royaume avec des réjouissances infinies , & qui mourut Dauphin en l'année 1536.

( 1519. ) François I , n'ayant rien à démêler avec le nouvel empereur , se tenoit tranquille & jouissoit des plaisirs de la cour , lorsqu'un événement , qui ne se pouvoit prévoir , vint troubler son repos. Le seigneur de Sedan , Robert de la Marck , dont il a été parlé ci-devant , & qui étoit au service de France , fit quelques courses sur les terres de Charles , sans qu'on ait jamais su la cause d'une tentative si inégale. L'empereur eut bientôt mis sur pied plus de troupes qu'il n'en falloit pour réduire un si foible ennemi , & se rendre maître de la campagne. Son armée étoit de quarante mille hommes , sous les ordres de deux vaillants chefs , Henri , comte de Nassau , & le seigneur de Sickengen , avec cent dix pieces de canon. Cette armée courut les terres du seigneur de Sedan , lui prit quatre places , Floranges , Bouillon , Messancourt & Loignes ; quelques autres se défendirent , mais Sedan & Jametz ne furent point assiégées , étant presque imprenables. Cette expédition donna de l'ombrage au roi François I.

Il ne voyoit pas tranquillement les frontieres de la province de Champagne à la merci d'une armée si formidable ; c'est pourquoi il envoya son beau-frere , le duc d'Alençon , avec quelque nombre de cavalerie sur cette frontiere , & lui-même se rendit à Rheims. Les impériaux affectoient de ne donner aucun signe d'hostilité , payant exactement tout ce qu'ils achetoient sur les terres de France , & leur général , le comte de Nassaw , y tenant la main , comme en ayant l'ordre exprès de l'empereur , qui vouloit , disoit-il , se maintenir en paix avec le roi.

Cependant tout à coup , & sans aucune déclaration de guerre , les impériaux mirent le siege devant Mouzon , dont étoit gouverneur le seigneur de Montmort , grand-écuyer de Bretagne , & qui n'ayant que sa compagnie & quelque peu de gens de pied , n'étoit pas en état de défendre une place surprise & dénuée de vivres & d'artillerie. Ce qu'il y eut encote de plus fâcheux pour lui , c'est que , quoiqu'il eût bon courage à la défendre jusqu'au dernier soupir , ses gens lui refuserent le service , & le forcerent à la rendre aux conditions d'en sortir vies sauvées. Quelques-uns voulurent lui en faire un crime auprès du roi , comme n'ayant pas fait son devoir ; mais ceux qui entendoient la guerre lui rendirent justice , sur-tout ceux qui le connoissoient capable de s'enfouir sous les ruines.

Cet événement ne fit qu'inquiéter le roi pour la Champagne ; & comme la ville de Mezieres étoit la plus proche de Mouzon , il jugea qu'elle étoit aussi la première à garder , d'autant plus que si elle eût été prise , la Champagne étoit sans défense. Il manda aussi-tôt le chevalier Bayard , comme l'homme de son royaume en qui il avoit le plus de confiance , & le plus capable de défendre la place assez long-temps pour le mettre en état d'assembler une armée , & faire tête à celle de l'empereur. Bayard étant arrivé , il fut tenu un conseil de guerre auquel il assista. On y considéra l'état de la ville de Mezieres , la proximité de l'armée ennemie , l'impossibilité de mettre dans l'instant des troupes sur pied , de les faire partir , & de les munir de vivres & d'artillerie. Le résultat de ce conseil fut donc de brûler Mezieres & de dévaster tous les environs pour affamer l'armée ennemie. Mais Bayard s'y opposa , & dit au roi : *Site , il n'y a point de place foible , là où il y a des gens de bien pour la défendre , & il s'offrit de s'en charger , & d'en rendre bon compte.*

Le roi l'en chargea , & donna ordre au duc d'Alençon , gouverneur de la province , de lui fournir tout ce qu'il demanderoit , en hommes , artillerie , vivres & munitions.

Bayard n'avoit en sa vie reçu de com-

mission qui lui fit autant de plaisir que celle-là, ni de plus belle occasion de servir son maître & d'acquérir de l'honneur. Il se rendit en diligence dans Mezieres, avec la compagnie de cent hommes d'armes du duc de Lorraine, qu'il commandoit en qualité de son lieutenant, & avec des capitaines de son choix, Charles Alleman, seigneur Laval, & Pierre Terrail, seigneur de Bernin, ses cousins, Antoine de Clermont, vicomte de Tallard, François de Sassenage, Eynard, Guiffrey, Beaumont, & autres (p), tous du Dauphiné, & de l'élite de la noblesse, qui y menerent leurs Compagnies. Anne de Montmorency, alors âgé de vingt-huit ans, & depuis grand-maître & connétable de France, voulut l'y suivre, avec sa compagnie d'hommes d'armes, *se faisant honneur de servir*, disoit-il, *sous un si grand & renommé capitaine*. Plusieurs autres jeunes gentils-hommes imiterent ce vertueux exemple, & se rendirent auprès de Bayard pour apprendre sous lui le métier de la guerre; entr'autres le capitaine Boccard, de la maison de Reffuge, & le seigneur de Montmoreau, qui lui menerent chacun mille hommes de pied.

A son arrivée, il trouva la place hors

---

(p) Voyez à la fin du liere, note sixieme.

d'état de soutenir le siège auquel il s'attendoit du jour au lendemain. Son premier soin fut de faire sortir par le pont de la Meuse toutes les bouches inutiles, & de faire rompre le pont sitôt que tout fut dehors ; ensuite il rassembla tous les chefs de la ville, & ceux de la garnison qu'il y avoit trouvés, leur fit jurer de ne jamais parler de rendre la place, mais de la défendre jusqu'à la mort ; & si les vivres nous manquent, ajouta-t-il en riant, nous mangerons nos chevaux & nos bottes. Puis il ordonna de réparer les endroits fortifiés, de fortifier ceux qui ne l'étoient pas ; & pour donner courage aux travailleurs, il mit le premier la main à l'œuvre, & leur distribua plus de six mille écus de son argent : *camarades*, leur disoit-il, *nous sera-t-il reproché que cette ville soit perdue par notre faute, vu que nous sommes si belle compagnie ensemble, & de si gens de bien ? Il me semble que si nous étions dans un pré, n'ayant devant nous qu'un fossé de quatre pieds, encore combattrions-nous un jour entier avant que d'être défaits ; Dieu merci, nous avons fossés, murailles & rempart, où je crois, avant que les ennemis mettent le pied, beaucoup des leurs dormiront aux fossés.* Enfin il encourageoit tellement les gens que tous pensoient qu'il leur suffisoit de l'avoir pour chef, & qu'ils étoient invincibles.

Deux jours après qu'il fut dans la place,

Le siege y fut mis de deux côtés , en-deçà de la Meuse par le capitaine Sickengen , avec quatorze ou quinze mille hommes , & au-delà par le comte de Nassaw , avec plus de vingt mille. Le lendemain ils envoyèrent un héraut sommer Bayard de leur remettre la place. Le héraut introduit dans la ville , fit sa commission , qui étoit de remontrer de leur part au commandant qu'elle n'étoit pas pour leur résister longtemps , qu'ils estimoient *la grande & louable chevalerie qui étoit en lui , & seroit merveilleusement déplaisant s'il étoit pris d'assaut , car son honneur en amoindriroit , & par aventure lui coûteroit il la vie :* qu'enfin s'il vouloit se rendre , ils lui feroient telle composition qu'il voudroit. Bayard , à ces propositions , répondit en souriant : " qu'il ne  
» savoit pas avoir l'honneur d'être connu des  
» seigneurs de Nassaw & de Sickengen ,  
» qu'il les remercioit de leurs offres gracieuses ; mais que le roi l'ayant choisi pour  
» garder la place , il la conserveroit si  
» bien qu'ils s'ennuieroient du siege avant  
» lui , & qu'avant que d'entendre à en  
» sortir , il espéroit faire dans les fossés un  
» pont de corps morts , sur lesquels il pour-  
» roit passer. " Le héraut congédié avec cette vaillante réponse , la rendit à ses maîtres , en présence d'un capitaine François nommé Jean Picard , qui leur dit : Messieurs , je connois ce capitaine Bayard , &

j'ai servi sous lui ; ne vous attendez pas d'entrer dans cette place tant qu'il sera vivant ; c'est un homme qui donne du cœur aux plus lâches ; je vous assure que lui & les siens mourront sur la breche avant que nous y mettions le pied , & que pour moi je voudrois qu'il y eût dans la ville deux mille hommes de plus , & que sa personne n'y fût point. Capitaine Picard , répondit le comte de Nassaw , ce seigneur de Bayard est-il de bronze ou d'acier ? S'il est si brave , qu'il se prepare à nous le faire voir , car d'ici à quatre jours je lui enverrai tant de coups de canon , qu'il ne saura de quel côté se tourner. *A la bonne heure ,* dit Picard , *mais vous ne l'aurez pas comme vous croyez.*

Cela dit , les deux généraux ordonnerent les batteries de canon , chacun de leur côté , & furent si bien obéis , qu'en moins de quatre jours il en fut tiré plus de cinq mille coups contre la ville ; ceux de dedans répondoient très-bien pour l'artillerie qu'ils avoient. Si-tôt que les mille hommes du seigneur de Montmoreau entendirent le premier jeu de ces batteries , ils s'enfuirent malgré lui , les uns par la porte , les autres par dessus les murailles. Cela fut rapporté à Bayard , qui répondit : *Tant mieux , j'aime mieux de tels coquins dehors que dedans , pareille canaille n'étoit pas digne d'acquiescer de l'honneur avec nous.*

Cependant la place étoit grandement incommodée du quartier de Sickengen, parce qu'étant placé sur une colline, il tiroit à son avantage. Bayard qui, non-seulement étoit le plus hardi & le plus vigilant homme de son siècle, mais qui n'avoit pas son pareil pour les expédients, en imagina un bien singulier pour faire déloger Sickengen de son poste, & cet expédient lui réussit. Ce fut d'écrire au seigneur Robert de la Marck, qui étoit à Sedan, une lettre par laquelle, après lui avoir mandé qu'il étoit assiégé de deux côtés, il ajoutoit : *il me semble que depuis un an vous m'avez dit que vous vous proposiez d'attirer le comte de Nassau au service du roi notre maître, & qu'il est votre parent ; je le désirerois autant que vous, sur la réputation qu'il a d'être gentil galant. Si vous croyez que cela puisse se faire, je vous donne avis d'y travailler plutôt aujourd'hui que demain ; parce qu'avant qu'il soit vingt-quatre heures, lui & tout son camp sera mis en pieces. J'ai avis que deux mille Suisses, & huit cents hommes d'armes doivent coucher ce soir à trois lieues d'ici, qui demain au point du jour fondront sur lui, pendant que de mon côté je ferai une vigoureuse sortie, & sera bienheureux celui qui en échappera. J'ai cru devoir vous en prévenir ; mais il faut me garder le secret. La lettre écrite, il en chargea un paysan, à qui il donna un écu, & lui dit : va-t-en*



porter cette lettre au seigneur de la Marck ; qui est à Sedan , à trois lieues d'ici , & tu lui feras les recommandations du capitaine Bayard qui lui écrit. Bayard savoit bien que le payfan seroit infailliblement arrêté en chemin , comme il le fut en effet à deux jets d'arc de la ville , & mené à Sickengen , qui le questionna. Le pauvre homme se crut à son dernier moment , aussi étoit-il en grand danger d'être pendu. Monseigneur , lui dit-il , le grand capitaine qui est dans notre ville m'envoie porter cette lettre au seigneur de Sedan ; & la tirant d'une bourse , il la lui remit. Sickengen l'ouvrit , & fut étrangement étonné de ce qu'elle contenoit , & crut que le comte de Nassaw , avec lequel il avoit eu de vives paroles depuis peu au sujet du commandement , & à qui il avoit refusé d'obéir , vouloit par vengeance lui faire un mauvais tour ; mais , dit-il en jurant , je l'en empêcherai bien ; ensuite il appella cinq ou six de ses capitaines , & leur donna la lettre à lire ; ils en furent aussi indignés que lui , pensant , comme leur chef , que le comte n'avoit mis leur camp de l'autre côté de la Meuse que pour les sacrifier. Aussitôt Sickengen , sans prendre leur avis , fit battre le tambour & sonner à l'étendard , plier bagages & passer la rivière. Le comte qui , de son camp , entendoit le mouvement , envoya un gentilhomme savoir ce

que c'étoit. Celui-ci trouva le corps d'armée en armes , & en train de passer la Meuse , & retourna en rendre compte à Nassaw , dont la surprise redoubla d'autant plus que s'éloigner c'étoit lever le siege. Il renvoya une seconde fois prier Sickengen de ne pas lever le camp qu'ils n'eussent conféré ensemble , qu'autrement ce seroit faire contre son devoir & contre le service de l'empereur. Sickengen répondit durement : allez dire au comte de Nassaw que je ne suis pas sa dupe , & que pour son plaisir je ne me tiendrai pas à la boucherie , & que s'il veut m'empêcher de déloger d'ici , nous verrons de lui à moi à qui le camp demeurera. Nassaw , qui comprit encore moins cette dernière réponse que la première , & qui crut que Sickengen passoit pour l'attaquer , mit son armée en bataille ; Sickengen en fit autant dès qu'il eut passé la rivière , les tambours & trompettes faisoient des deux côtés un bruit épouvantable , & il sembloit que les deux armées allassent fondre l'une sur l'autre. Cependant on s'apaisa ; mais les deux généraux irrités ne voulurent ni se voir , ni se parler de plus de huit jours , & par provision décampèrent tous les deux , chacun de leur côté ; (Sickengen entra en Picardie , poussa jusqu'à Guise , mettant le feu par-tout où il passoit.) Avec le temps , ils se raccommodèrent quand ils eurent découvert qu'ils avoient été également dupés.

Ce fut un miracle que le porteur de la lettre échappât du danger qu'il avoit couru ; mais il eut le bonheur de rentrer dans Mezieres , où il rendit compte à Bayard de ce qui lui étoit arrivé , qu'il avoit été arrêté & sa lettre prise , qu'elle avoit occasionné bien du bruit , & qu'enfin les ennemis avoient décampé. Bayard rit à gorge déployée du succès de son stratagème , & dans l'excès de sa joie il dit : puisqu'ils n'ont pas voulu commencer le jeu , ce sera donc moi , & dans l'instant il leur envoya cinq ou six volées de canon tout à la fois. Ainsi fut levé le siege de Mezieres , après avoir duré trois semaines (q) , pendant lesquelles les assiégeants avoient perdu beaucoup de monde , sans avoir osé donner un assaut.

Quand le roi apprit la levée du siege de Mezieres , & l'artifice dont Bayard s'étoit servi , il en ressentit beaucoup de joie. Il n'avoit souhaité que d'avoir le temps de rassembler une armée qu'il pût opposer à celle de l'empereur , & Bayard avoit doublé ses espérances en lui procurant cette satisfaction , & en délivrant la Champagne ; si bien que l'armée royale étoit déjà sur la frontiere , & campée à

---

(q) Plusieurs écrivains disent six semaines ; mais , suivant les circonstances que nous rapportons , cet espace de temps n'est pas vraisemblable.

Pervagues. Le roi alla la joindre , & le chevalier s'y rendit pour lui rendre compte de son opération , & , chemin faisant , reprit Mouzon. Il fut reçu de son prince avec des caresses & des éloges incroyables. Le roi le fit chevalier de son ordre , & lui donna , par une distinction sans exemple , une compagnie de cent hommes d'armes en chef , honneur qui n'appartenoit qu'aux princes du sang. Toute la France retentit des louanges de Bayard , tout le monde convenant que sans sa belle résistance à Mezieres , l'armée de Charles-Quint auroit pu pénétrer jusqu'au cœur du royaume , d'autant plus aisément que dans la sécurité où étoit le roi sur la foi de la paix , il n'avoit point d'armée sur pied en état d'arrêter quarante mille hommes ; mais il en tira vengeance en suivant cette armée jusque dans Valenciennes. Et si les Allemands , aux ordres de Sickengen , avoient fait beaucoup de dégât en Picardie , les François le leur rendirent au double dans le Hainaut.

Ce fut un spectacle touchant que la sortie de Bayard & de ses troupes de la ville de Mezieres ; les habitants les reconduisirent fort loin avec des actions de grâces & des acclamations ; ils les nommoient leurs défenseurs , leurs libérateurs , & baisoient les armes & les casques des soldats. Cet heureux événement y est encore célébré tous

les ans , par une fête pompeuse dont la principale cérémonie est l'éloge , de notre chevalier.

Aux approches de l'hiver le roi revint à Paris , & Bayard l'y accompagna. Les éloges publics recommencerent à son arrivée : c'étoit tous les jours un concours des grands & des petits pour le voir & le féliciter. Enfin , le parlement de Paris mit le comble à la gloire de notre héros , en lui faisant une députation de présidents & de conseillers , pour le complimenter sur le grand service qu'il venoit de rendre au roi & à tout le royaume.

Après qu'il eut fait quelque séjour à Paris , il alla passer l'hiver à Grenoble , où il y auroit du superflu à raconter la réception qui l'y attendoit , & les fêtes qu'on lui fit. Outre sa qualité de lieutenant-général de la province , il appartenoit à la plus haute noblesse du Dauphiné , & cette noblesse se faisoit un honneur de partager des lauriers dont il étoit couronné ; c'étoit à qui l'auroit à son tour , & l'on venoit de l'extrémité de la province pour le voir & pour l'admirer.

Au printemps suivant , le roi étant à Compiègne , reçut quelques nouvelles que les Gènois vouloient remuer , & qu'il feroit bon de leur envoyer , pour les contenir dans le devoir , un officier sage & prudent. François I. ne balança pas

sur le choix ; il manda d'abord Bayard , dont il connoissoit l'attachement pour ses maîtres , & son empressement à leur être utile : quand il fut arrivé , il le chargea de cette commission & de ses ordres , & finit par ces propres termes : *Je vous prie , tant que je puis vous prier , de faire ce voyage pour l'amour de moi , ayant grand espoir en votre personne.* Bayard , sans délai reprit la route de Grenoble , & tout de suite celle de Gênes , où , pendant son séjour non-seulement tout fut tranquille , mais il fut se faire estimer & respecter de tous , tant du gouvernement , que de la noblesse & du peuple. Il avoit amené avec lui sa compagnie de cent hommes d'armes & celle de cinq cents hommes de pied , & il étoit accompagné de quantité de gentils-hommes de la province , entr'autres de Charles Alleman , de Baltazar de Beaumont & du Seigneur de Romanèche. Ayant passé quelque temps à Gênes , il alla joindre le maréchal de Foix (r) & le seigneur dom Pedro de Navarre , dont il a déjà été parlé , & qui avoit passé du service d'Espagne à celui du roi , & ils se rendirent ensemble à l'armée Française devant

---

(r) Thomas de Foix , connu auparavant & cité dans cette histoire sous le nom du seigneur de Lescun.

Milan , sous les ordres du fameux *Lantrec* , aussi maréchal de France (s). Cette campagne ne fut pas heureuse , parce que les Suisses ayant été repoussés à la première attaque à l'affaire de la Bicoque , refusèrent de retourner à la charge , & peu de jours après regagnerent leur pays , ce qui fut cause que l'on mit le reste des troupes en garnison.

Bayard revint sur la frontière du marquisat de Saluces avec sa compagnie & deux mille hommes de pied , commandés par deux seigneurs Dauphinois , *Herculeys* & *Vantillier* , & là ils attendirent que les ennemis eussent pareillement pris leurs garnisons ; ensuite il repassa les monts & se rendit à Grenoble , où il trouva que la peste commençoit à se déclarer. Il eut lieu d'exercer-là ses deux vertus favorites , la vigilance & la charité. Il pourvut à tout , nourrit à ses dépens les pauvres , malades ou suspects de maladie , les fit assister de médecins , de chirurgiens & de médicaments. Il étendit ses soins & ses bienfaits jusque sur les monastères des deux sexes , enfin , on eut obligation au chevalier Bayard

---

(s) *Odet de Foix* , frere du précédent. Nous en avons parlé plusieurs fois , & tous les historiens l'ont représenté comme un des plus grands hommes de guerre de ce siècle.

de la cessation très-prompte de ce redoutable fléau.

(1523.) L'année suivante, le roi qui vouloit absolument rentrer dans son duché de Milan, résolut d'y aller commander une armée en personne, mais l'évasion de Charles duc de Bourbon, connétable de France, qui s'étoit jetté dans le parti de l'empereur, fit qu'il changea d'avis, & qu'il envoya pour commander à sa place Guillaume Gouffier, seigneur de Bonivet, amiral de France, l'un de ses favoris, & sous lui plusieurs officiers, & sur-tout Bayard, qu'il n'avoit garde d'oublier.

Tandis que l'amiral mit le siege devant Milan, le chevalier marcha du côté de Lodi avec huit mille hommes de pied, quatre cents hommes d'armes & huit pieces de canon; son dessein étoit d'y surprendre le duc de Mantoue, Frédéric de Gonzagues qui s'y étoit jeté; mais ce prince ne l'attendit pas, ce fut assez pour lui d'entendre nommer Bayard, & de savoir qu'il n'étoit pas loin pour qu'il prît le parti de sortir précipitamment de la ville par la porte opposée. Bayard entra dans Lodi sans difficulté, y mit garnison, & tout de suite se rendit devant Cremonne, qu'il assiégea & canonna à la barbe des troupes du pape & de Venise, qui n'osèrent s'y opposer, & il s'en seroit rendu maître, sans des pluies continuelles & des orages



qui durèrent quatre ou cinq jours sans interruption ; en sorte qu'il fut obligé de se retirer , tant parce qu'il avoit les ennemis tout autour de lui , que parce qu'il craignoit de manquer de vivres ; mais si peu qu'il en eut , il en rafraîchit la garnison du château qui tenoit pour le roi , aussi-bien que d'hommes & de munitions.

Au commencement de l'année 1524 , l'armée du roi devant Milan s'affoiblissoit de jour en jour , pendant que celle de l'empereur se renforçoit. L'amiral Bonivet vint établir son quartier dans une petite ville nommée Biagras , & chargea Bayard de s'avancer jusqu'à un petit village tout proche de Milan , nommé Rébec , qui n'avoit ni murailles , ni fossés , ni barricades , & qui touchoit au camp des ennemis. Il lui donna deux cents hommes d'armes , & les deux mille hommes de pied du seigneur de Lorges , pour inquiéter ceux de la ville , leur couper les vivres & savoir de leurs nouvelles. Bayard , qui toute sa vie n'avoit cherché que les occasions de servir le roi , étoit trop éclairé pour ne pas appercevoir le danger évident de la commission. Il s'en expliqua assez vivement au général , lui remontra que la place n'étoit pas tenable , que la moitié de l'armée ne suffiroit pas pour la garder ; qu'ainsi n'y ayant que de la honte à y gagner , il le prioit de faire ses réflexions. Mais Bonivet ,

pour le résoudre, lui promit de lui envoyer un secours de gens de pied, l'assurant qu'il ne sortiroit pas de Milan une *souris* sans qu'il en fût averti par ses espions. Enfin, soit par belles paroles ou d'autorité, il le détermina à se rendre avec son monde dans ce misérable village de Rébec, où non-seulement il n'y avoit aucune fortifications, mais encore où il étoit impossible d'en faire, sinon quelques barrières aux entrées. Quand Bayard y fut arrivé, & qu'il connut par ses yeux le danger du poste où il étoit, il écrivit lettres sur lettres pour avoir le renfort que l'amiral lui avoit promis, & qu'il ne lui envoya point. Alors il ne douta plus que ce général ne l'eût envoyé-là pour le faire périr, par jalousie, ou par quelque autre motif, dont il se promit bien de le combattre tôt ou tard d'homme à homme.

Le général Espagnol, don Ferdinand-François d'Avalos, marquis de Pescaire, avoit un soldat nommé Lupon, d'une force & d'une vitesse extraordinaire à la course, qui se chargea de lui donner des nouvelles sûres de l'état des François à Rébec. Ce soldat accompagné d'un seul arquebusier, se coula, sans être apperçu, jusqu'à une sentinelle Françoisé; il prit l'homme à brasse-corps, le chargea sur ses épaules, & s'en fut aussi légèrement que s'il n'eût rien porté. On lui tira quel-

ques coups d'arquebuses , mais son carreau rade empêcha qu'on ne le suivît. Lupon apporta le François au marquis de Pescaire , & le mit à ses pieds , si effrayé qu'il ne pouvoit encore parler. C'étoit un fou & un jureur , qui se donnoit cent fois le jour au diable , & qui crut dans ce moment avoir été pris au mot , & que le diable l'emportoit. Enfin revenu de sa frayeur , avec bien du temps & de la peine , il instruisit le marquis de la situation où se trouvoit Bayard , & du nombre de son monde ; sur ce rapport , le marquis se détermina à surprendre les François dès la nuit suivante , & d'avoir le chevalier mort ou vif.

Il mit aux champs , entre minuit & une heure , environ sept mille hommes de pied & quinze cents hommes d'armes , guidés par des gens du village même , & qui en connoissoient toutes les avenues. Bayard , qui ne pouvoit être tranquille dans un si mauvais poste , faisoit faire le guet la nuit par la moitié de ses gens , & lui-même en avoit déjà passé trois sans se reposer. Il tomba malade de froid , de fatigues & de peines d'esprit , en sorte que , forcé de rester à la chambre , il chargea quelques-uns de ses capitaines de faire le guet , & de se relever les uns les autres ; mais ils n'en firent rien , & s'allèrent coucher , ne laissant pour leur garde que trois ou quatre

misérables archers. Les Espagnols, qui, pour se reconnoître, avoient tous une chemise par-dessus leurs habits s'approchèrent du village, bien étonnés de ne rensontrer personne. Leur première idée fut que Bayard, instruit de leur projet, s'étoit retiré à Biagras; mais ayant fait encore environ cent pas, ils trouverent ces archers faisant le guet, lesquels s'enfuirent criant: alarme, alarme. Les Espagnols les suivirent, & furent aussi-tôt qu'eux aux barrières. Bayard, qui connoissoit tout le danger où il étoit, se reposoit tout vêtu: il fut bientôt sur pied & à cheval, & vint à la barrière où étoit l'alarme, accompagné de cinq ou six de ses hommes d'armes. Un moment après arriva à son secours le capitaine de Lorges avec sa troupe de gens de pied, qui firent des merveilles.

Pendant ce choc, les Espagnols parcouroient tout le village, cherchant le logis de Bayard; car ils ne vouloient autre chose que la personne, & s'ils eussent pu le prendre, ils s'en seroient retournés contents comme d'une victoire complète. Tandis qu'il le cherchoient, il étoit à la défense de la barrière, & de là il entendit le bruit du tambour, & jugea du nombre des gens de pied ennemis. Il prit son parti de se retirer le mieux qu'il pourroit, & dit au capitaine de Lorges: com-

pagnon , mon ami , la partie n'est pas égale , s'ils passent les barrières , nous sommes tous perdus ; laissons - leur nos équipages & sauvons les hommes ; faites retirer les vôtres , & marchez serrez tant que vous pourrez , & moi avec mes hommes d'armes , je ferai l'arrière-garde. Tout cela fut bien & heureusement exécuté , sans qu'il y fût perdu que neuf ou dix hommes , & environ cent cinquante chevaux qui restèrent aux ennemis avec quelques valets.

La barrière forcée , les Espagnols parcoururent toutes les maisons croyant y trouver ce qu'ils cherchoient , mais Bayard étoit déjà à Biagras , où il eut de très-vives paroles avec l'amiral , & s'il eût vécu , il lui auroit très-certainement fait mettre l'épée à la main.

Peu après cet échec , l'amiral , qui n'avoit pas assez de force pour résister à celles de l'empereur , & qui au contraire , voyoit tous les jours son armée diminuer par les maladies , assembla le conseil de guerre , dont le résultat fut qu'il n'y avoit rien de mieux à faire , en l'état où ils étoient , que de se retirer. L'ordonnance de la retraite y fut réglé , suivant laquelle l'amiral & Bayard se tinrent à l'arrière-garde , & intimidèrent tellement les ennemis , qu'ils n'osoient les approcher ; mais les saluoient de loin à coups de

mousquets, d'arquebuses & de fauconneaux. Le lendemain les François continuerent à se retirer, & les ennemis à les suivre. Ceux-ci avoient jeté sur les deux bords du chemin un nombre d'arquebusiers, à la faveur desquels, sur les huit heures du matin, ils firent une furieuse charge, en laquelle fut blessé le seigneur de Vandenesse, lequel mourut peu après de sa blessure, regretté de toute l'armée. L'amiral reçut aussi un coup dans le bras, & fut obligé de se mettre dans une litiere & de se retirer, laissant toutes la charge à Bayard, auquel il dit : *Je vous prie & conjure pour l'honneur & la gloire du nom François, que vous défendiez aujourd'hui l'artillerie & les enseignes que je vous remets & consigne entièrement à votre fidélité, valeur & sage conduite, puisqu'il n'y a personne dans l'armée du roi qui en soit plus capable que vous, soit pour la valeur, l'expérience & le conseil.* A quoi Bayard répondit en homme encore piqué, qu'il auroit souhaité qu'il lui eût fait cet honneur dans une autre occasion plus favorable & moins dangereuse ; mais, ajouta-t-il, *quoiqu'il en soit, je vous assure que je les défendrai si bien, que tant que je serai vivant, elles ne viendront jamais au pouvoir des ennemis.* En effet, il fit pendant deux heures tant & de si vigoureuses charges sur les Espagnols, qu'il les obligeoit à se rejoindre d'abord au corps de leur armée.

& puis il revenoit avec ses hommes d'armes d'un air aussi tranquille que s'il eût été dans un jardin , & tout au petit pas. Il avoit auprès de lui le jeune prince de Vaudemont (i), qui pour son coup d'essai à la guerre , alloit à la charge en homme consommé dans le métier.

L'artillerie & les enseignes étoient passées & en sûreté, lorsqu'enfin , sur les dix heures du matin , il fut tiré un coup d'arquebuse à croc , dont la pierre vint frapper Bayard au côté droit , & lui rompit l'épine du dos. Quand il sentit le coup , son premier cri fut : *Jésus ! ah , mon Dieu , je suis mort* ; ensuite il baïsa la croisée de son épée , en guise de croix ; il changea de couleur , & les gens le voyant chanceler , allèrent à lui , & voulurent le retirer de la mêlée : son ami d'Alegre l'en pressa beaucoup , mais il ne voulut pas le permettre. C'est fait de moi , leur disoit-il , je suis mort , & ne veux pas dans mes derniers moments tourner le dos à l'ennemi pour la première fois de ma vie. Il eut encore la force d'ordonner que l'on allât à la charge , voyant que les Espagnols commen-

---

(i) Louis de Lorraine , second fils du duc René. Il avoit deux frères , l'aîné étoit Antoine , duc de Lorraine , & son cadet , Claude , duc de Guise.

coient à s'avancer , puis il se fit descendre , à l'aide de quelques Suisses , au pied d'un arbre ; *en sorte* , disoit-il , *que j'aie la face regardant les ennemis*. Son maître-d'hôtel , qui étoit un jeune gentilhomme Dauphinois , nommé Jacques Joffrey de Milieu , fondeoit en larmes auprès de lui , ainsi que ses autres domestiques. Bayard les consoloit lui-même , c'est , disoit-il , la volonté de Dieu de me retirer à lui , il m'a conservé en ce monde assez long-temps , & m'a fait plus de bien & de graces que je n'en ai jamais mérité. Ensuite , faute de prêtre , il se confessa à son gentilhomme , à qui il recommanda qu'on le laissât en la place où il étoit , parce qu'il ne pouvoit se remuer sans ressentir des douleurs insupportables. Le seigneur d'Alegre , prévôt de Paris , lui demanda & reçut ses dernières volontés , & un capitaine Suisse , ( Jean Diesbac ) , s'offrit à le faire enlever de là , de peur qu'il ne tombât au pouvoir des ennemis ; mais il lui répondit , & à tous les officiers qui environnoient : Laissez-moi le peu que j'ai à vivre pour penser à ma conscience ; je vous supplie vous-même de vous retirer , de peur d'être faits prisonniers , & ce seroit pour moi un surcroît de douleur si cela arrivoit ; c'est fait de moi , vous ne sauriez me soulager en rien ; tout ce que je vous demande , seigneur d'Alegre , c'est d'assurer le roi que je meurs son serviteur , sans autre



regret que de ne lui pouvoir plus rendre mes services ; présentez mes respects à tous messeigneurs les princes de France & à tous les gentilshommes & capitaines , & adieu , mes bons amis , je vous recommande ma pauvre ame. Alors tous se retirèrent ; & prirent de lui le dernier congé , avec des cris & des gémissements qui furent entendus de l'armée ennemie , au pouvoit de la laquelle il demeura.

Dans le moment arriva auprès de lui le marquis de Pescaire (u) , qui , les larmes aux yeux , lui dit ces belles paroles : *Plût à Dieu , seigneur de Bayard , avoir donné de mon sang ce que j'en pourrois perdre sans mourir , & vous avoir mon prisonnier en bonne santé , vous connoîtriez bientôt combien j'ai toujours estimé votre personne , votre bravoure , & toutes les vertus qui sont en vous , & que depuis que je me mêle des armes , je n'ai jamais connu votre pareil.*

Aussi-tôt ce seigneur fit apporter son propre pavillon avec son lit , le fit tendre autour du mourant , & lui-même aida à l'y coucher en lui baissant les mains. Il lui

---

(u) Ferdinand-François d'Avalos ; marquis de Pescaire , au royaume de Naples , du chef de sa mere Antoinette d'Aquino , femme d'Inigo d'Avalos , lequel étoit fils de Ruis Lopes d'Avalos , connétable de Castille , vivant en 1390.

donna une garde pour qu'il ne fût ni fouillé , ni pressé , ni offensé , & lui-même amena un prêtre , auquel Bayard se confessa avec une connoissance parfaite & une piété édifiante. ( Oh , généreux marquis , digne d'une mémoire éternelle ! la postérité dira de vous , tant que le nom de Bayard subsistera , que la vertu a ses droits sur les grands cœurs , même ennemis. )

Toute l'armée Espagnole s'empressa , depuis le plus grand jusqu'au plus petit , à venir admirer ce héros expirant. Le connétable de Bourbon , qui , comme nous l'avons dit , étoit passé au service de l'empereur , y vint comme les autres , & lui dit : *Ah ! capitaine Bayard , que je suis marri & déplaisant de vous voir en cet état ; je vous ai toujours aimé & honoré pour la grande prouesse & sagesse qui est en vous ; ah ! que j'ai grande pitié de vous. Bayard , rappella ses forces , & lui dit d'une voix assurée : Monseigneur , je vous remercie , il n'y a point de pitié en moi qui meurs en homme de bien , servant mon roi ; il faut avoir pitié de vous qui portez les armes contre votre prince , votre patrie & votre serment. Le connétable restât un peu de temps avec lui , & l'entretint des raisons qu'il avoit eues de sortir du royaume ; mais Bayard l'exhorta à rechercher les bonnes grâces du roi , qu'autrement il resteroit toute sa vie sans biens & sans honneur.*

Bayard demeuré seul , ne pensa plus qu'à mourir ; il récita dévotement le Pseaume *Miserere mei , Deus* ; après lequel il prononça à haute voix cette priere : *Mon Dieu , qui avez promis un asile dans votre miséricorde aux plus grands pécheurs qui retourneroient à vous sincèrement & de tout leur cœur ; je mets en vous toute ma confiance , & toute mon espérance dans vos promesses. Vous êtes mon Dieu, mon Créateur, mon Rédempteur.. Je confesse vous avoir mortellement offensé , & que mille ans de jeûne au pain & à l'eau dans le désert ne pourroient acquitter mes fautes ; mais , mon Dieu , vous savez que j'étois résolu d'en faire pénitence , si vous m'eussiez conservé la vie ; je sens toute ma foiblesse , & que par moi-même je n'aurois jamais pu mériter l'entrée en votre paradis , & que nulle créature ne peut l'obtenir que de votre infinie miséricorde..... Mon Dieu , mon Pere , oubliez mes fautes, n'écoutez que votre clémence..... Que votre justice se laisse fléchir par les mérites du sang de JESUS-CHRIST....* La mort lui coupa la parole. Son premier cri , quand il se sentit blessé à mort , fut le nom de JESUS , & ce fut en invoquant ce nom adorable que le héros rendit son ame à son Créateur le 30 avril 1524 , âgé de quarante-huit ans.

Les Espagnols lui donnerent des larmes aussi sinceres que s'il les avoit méritées de leur part , comme il avoit méritées celles

de toute la France. Dès qu'il fut mort , la garde que le marquis de Pescaire lui avoit donnée , le transporta , suivant les ordres de ce seigneur , dans l'église la plus prochaine , où il lui fit faire des services pendant deux jours , ensuite on remit le corps à son gentilhomme & à ses domestiques , avec des passe-ports pour le transporter en France.

Quand le roi apprit la mort de Bayard , il en fut vivement affligé pendant plusieurs jours , & lui rendit ce témoignage , *qu'on avoit perdu un grand capitaine , dont le nom seul faisoit honorer & craindre ses armes ; que véritablement il méritoit de plus hautes charges & bienfaits qu'il n'en avoit possédés.* Mais il sentit bien autrement combien il avoit perdu , au mois de février suivant , quand , après la bataille de Pavie , il se vit prisonnier de l'empereur & conduit en Espagne : *Si le chevalier Bayard , disoit-il au seigneur de Montchenu , qui le suivit dans la prison en Espagne , si le chevalier Bayard , qui étoit vaillant & expérimenté , eût été vivant & près de moi , mes affaires , sans doute , auroient pris un meilleur train ; j'aurois pris & cru son conseil , je n'aurois séparé mon armée , & je ne serois sorti de mon retranchement , & puis sa présence m'auroit valu cent capitaines , tant il avoit gagné de créance parmi les miens , & de crainte parmi mes ennemis , Ah ! chevalier Bayard ,*

que vous me faites grande faute , ah ! je ne serois pas ici.

Le corps de notre héros fut apporté en France , dans sa province natale , pour y être déposé , suivant ses dernières volontés , auprès de ceux de ses ancêtres dans l'église de Grenion. Son convoi passa par le Piémont & la Savoie , & par-tout il y avoit ordre du duc de Savoie , de le recevoir avec les mêmes honneurs qu'on auroit rendus à un prince de son sang , & de lui faire des services solennels dans toutes les églises de la route , & de l'y déposer les nuits.

Quand il fut arrivé en Dauphiné , les larmes & les gémissements que l'on avoit donnés à la nouvelle de sa mort , recommencerent & furent universels. Il seroit impossible d'exprimer les regrets de toute cette province. Les prélats , le clergé , la robe & la noblesse , les riches & les pauvres , tous sembloient avoir perdu ce qu'ils avoient de plus cher , & peut-être n'y avoit-il jamais eu avant lui un deuil aussi général. La cour de parlement , la chambre des comptes , avec la noblesse & la bourgeoisie de Grenoble allèrent au-devant du convoi jusqu'à demi-lieue de la ville , & le conduisirent en l'église cathédrale , où le lendemain ils assistèrent au service qui fut fait pour lui , *non ducali modo , sed regio apparatu* , avec l'appareil dû aux princes ; lequel fini , le corps fut

transporté, non à Grenion, comme il l'avoit ordonné, mais à demi-lieue de la ville, en un couvent de minimes fondé par son oncle Laurent Alleman, évêque de Grenoble, & il fut accompagné du même cortège qui avoit honoré son arrivée. Là il repose sous une grande pierre au pied des marches du sanctuaire, & à main droite, au-dessus d'une porte qui entre dans le monastère; on voit son buste en marbre blanc ayant le collier de l'ordre, & sur une autre marbre blanc au-dessous, on lit une épitaphe latine, que le lecteur trouvera à la fin de ce volume.

Il y a ici une observation à faire, qui est que ce buste paroît fait au hasard, & sans aucune ressemblance; ou bien que le portrait de Bayard, que l'on voit dans la galerie du palais royal à Paris, est un ouvrage d'imagination. Je les ai vus tous les deux, & ne leur ai trouvé aucune conformité. Mais je trouve le tableau plus conforme que le buste, selon la description que plusieurs auteurs nous ont laissé de la personne & des traits de Bayard. Quoi qu'il en soit, la ville de Grenoble fit un fonds de mille livres pour ériger un mausolée à ce héros. Henri IV, étant en Dauphiné, ordonna une somme de trois mille livres pour le même sujet; mais ces deux projets sont restés sans exécution; & un gentilhomme, son compatriote,

dont le nom mérite d'être conservé à la postérité, Scipion de Polloud, seigneur de Saint-Agnin, sans être son parent ni son allié, lui a rendu ce devoir, en lui érigeant ce buste & l'épithaphe dont nous venons de parler.

Tous les écrivains qui ont eu lieu de parler de Bayard, soit de son temps ou depuis sa mort, François, Allemands, Espagnols, Italiens ou autres, amis ou ennemis, se sont accordés sans aucune exception à le louer de toutes les vertus qu'il peuvent décorer l'humanité, & qu'il a toutes réunies; la piété, la charité, la modestie, la générosité, la valeur, la grandeur d'ame dans le péril, l'invincible, la bonté dans la victoire, le désintéressement, le talent d'obéir, & celui de commander, la justesse du conseil, la fécondité pour les expédients, la fidélité pour ses rois, pour sa patrie & pour ses devoirs; il avoit tout, & ces vertus ne peuvent être mieux exprimées que par le surnom que son siècle même lui a décerné, de chevalier sans peur & sans reproche.

Ceux qui auront le loisir ou la curiosité de consulter les auteurs que nous citons, doivent lire *le Loyal Serviteur*, Codefroy, Champier, Martin du Bellay, Jean d'Auton, abbé d'Angle, l'histoire de Louis XII, celle de Charles, dernier duc

de Bourgogne , par Marillac , Etienne Pasquier , livre 5 , chapitre 20.

Quant à nous , nous ne pouvions nous refuser d'analyser succinctement l'éloge qui termine le supplément du président d'Expilly. Bayard étoit né avec toutes les vertus & sans aucun vice ; il aimoit & craignoit Dieu , avoit toujours recours à lui , dans ses peines , & le prioit assidument le matin & le soir , & pour cela vouloit toujours être seul. Il ne refusa jamais de secourir le prochain soit en rendant service , soit en assistant de son argent , ce qu'il faisoit toujours dans le secret & de bonne grace. Les pauvres nobles sur-tout n'ont jamais essuyé de refus de sa part , quelque chose qu'ils souhaitassent de lui. On a estimé qu'il avoit marié pendant sa vie plus de cent pauvres orphelins , nobles & autres. Les veuves étoient assurées de trouver chez lui de la consolation & des secours. A la guerre , il remontoit un homme d'armes , donnoit des habits à un autre , en aidait un autre de ses deniers , & leur persuadoit encore que c'étoit lui qui leur devoit de la reconnoissance. Il eut de grandes & nombreuses occasions de gagner de l'argent , soit en rançons ou autrement ; mais il distribuoit tout & ne se réservoir rien. Jamais il ne sortit d'un logement en pays conquis sans payer ce que lui ou ses gens y avoient pris ; & quand il se trouvoit



avec certaines nations qui , pour l'ordinaire , mettoient le feu aux lieux qu'ils abandonnoient , il restoit le dernier à la garde de la maison qu'il quittoit , & la préservoit de l'incendie. Il étoit ennemi juré des flatteurs & de la flatterie , & à quelque grand prince qu'il eût à parler , il ne lui a jamais dit que la vérité. La médisance lui étoit odieuse , & jamais il n'y a pris part ; au contraire , il la réprimoit autant qu'il lui appartenoit de le faire. Il méprisa toute sa vie les richesses , & fit toujours peu d'estime des riches , s'ils étoient sans vertus. Il haïssoit également l'hypocrite & le faux brave , & punissoit avec sévérité ceux qui quittoient leurs enseignes pour piller. Pour ce qui est de sa bravoure , de sa sagesse dans le conseil , de sa prudence dans l'action , nous ne pourrions que répéter ce que l'on a vu dans son histoire. Il avoit fait son apprentissage des armes sous le célèbre capitaine Louis d'Ars ; aussi lui porta-t-il toute sa vie respect & obéissance comme à son maître , ou plutôt comme à un roi. Enfin , nous terminons cet éloge par observer que Bayard n'a pas été de ceux qui , ayant bien commencé , se ralentissent , ni de ceux qui terminent leur carrière plus honorablement qu'ils ne l'ont commencée ; ses vertus se sont montrées dès l'enfance , elles se sont développées avec l'âge ; les honneurs ne les ont pas

altérées , & elles ont été couronnées par la mort la plus glorieuse , & par un renom que la postérité la plus reculée respectera.

Bayard ne fut point marié , mais il en avoit contracté verbalement & par lettres l'engagement avec une belle & noble demoiselle de la maison de Treque dans le Milanéz , de laquelle il avoit eu une fille naturelle , nommée Jeanne Terrail , digne fille du plus vertueux de tous les peres. Il lui fit donner la plus belle éducation , & elle y répondit si bien , qu'on ne la regarda jamais dans la famille du chevalier comme une fille naturelle ; elle y étoit traitée de niece , & , comme telle , fut mariée un an après la mort de son pere , à François de Bocsozel , seigneur de Chastelart , & dotée par ses oncles comme leur héritiere ; & tout le monde , tant qu'elle vécut , reconnut & honora en elle la vive image du chevalier sans peur & sans reproche.

Bayard avoit la taille élevée , droite & peu d'embonpoint ; il étoit blanc de visage , avoit de belles couleurs , les yeux noirs & pleins de feu (x). Il étoit extrêmement

---

(x) Suivant ce portrait , d'après d'Expilly & Champier , j'ai dit que le tableau de la galerie du Palais Royal doit mieux ressembler à Bayard que le buste de son tombeau ; néanmoins je les crois tous deux faits d'idée & sans modele.

gai , toujours égal , & ses propos , même dans les occasions les plus sérieuses , étoient accompagnés de saillies. Quoique ses avis prévalussent presque toujours , jamais on ne le vit prendre le ton sur personne , ni dépriser l'avis d'autrui.

Il haïssoit mortellement l'usage des arquebuses , comme s'il eût prévu qu'il dût en mourir ; c'est une honte , disoit-il , qu'un homme de cœur soit exposé à périr par une misérable friquennele , dont il ne peut se défendre. Aussi faisoit-il peu de quartier à ceux qui lui tomboient dans les mains avec cette arme.

Si la mort vérifia exactement l'horoscope de l'astrologue de Carpy , qui lui avoit prédit en 1512 qu'il avoit encore douze ans à vivre , & qu'il mourroit d'un coup d'artillerie , le surplus de la prédiction ne fut pas moins vrai : *Tu seras riche d'honneur & de vertus.... des biens de la fortune , tu n'en auras guere..... Ton roi t'aimera & t'estimera , mais les envieux l'empêcheront de te faire de grands biens & de te mettre aux honneurs que tu as mérités.*

Il n'étoit pas né riche , & n'augmenta son bien que de l'acquisition qu'il fit du domaine du roi d'un droit honorifique ; ce fut une portion de la terre d'Avalon qu'il acheta quatre mille livres pour décorer sa seigneurie de Bayard d'une juridiction : mais avec cette augmentation , tout ce qu'il laissa en

mourant ne valoit pas plus de quatre cents livres de rente. Exemple admirable de délintéressement dans un homme qui avoit été neuf ans lieutenant-général pour le roi dans une grande province, & qui avoit touché des sommes immenses en rançons ; aussi disoit-il souvent, *ce que le gantelet amasse, le gorgerin le dépense.*

Le président d'Expilly dit que le général des chartreux ordonna, pour le repos de l'ame de Bayard, un anniversaire à perpétuité dans tout son ordre ; mais il doit avoir été abrogé, puisqu'il ne s'exécute plus. J'ai vu les rituels des chartreux en plusieurs de leurs maisons, où il n'en est fait aucune mention ; soit que l'écrivain ait hasardé cette anecdote, soit que l'ordonnance du général ait été révoquée depuis.

Un auteur moderne (*M. d'Auvigny*) a cru qu'il auroit manqué quelque chose à la gloire de Bayard, s'il n'en eût pas fait un homme de lettres. On ne fait d'après quel historien il lui a donné ce mérite, nous n'en voyons aucun qui en ait fourni une seule autorité. Il auroit dû, au contraire, mettre en parallèle le siècle d'ignorance où est né notre héros, avec le siècle de Louis XIV, & le nôtre, & comparer ce que Bayard a été dans un temps où les sciences existant à peine, il n'a dû ses talents qu'à lui-même, avec ce qu'il auroit été, si à ses talents, qu'il ne tenoit que de la nature, il eût ajouté

l'étude des sciences militaires, & cultivé toutes les autres; s'il eût vécu enfin dans un siècle où la plus haute naissance, & les plus grandes dignités ne peuvent sauver l'ignorance du mépris qu'elle mérite.

*Fin du sixième & dernier Livre.*

# ÉPITAPHE

## DU CHEVALIER BAYARD,

Dans l'église des Minimes , près Grenoble.

*Lapis hic superbit tumulo , non titulo.....  
Ubi sepultus est hēros maximus , suo  
ipse mei sepulchro monumentum.*

D. O. M.

**P**ETRUS TERRAELIUS, Bayardus, vix puer, additus castrensibus operis, præclare factis tempora eluxit, virtutis miraculo præludit, primo ferme militiæ tyrocinio magnus, prodigiosæ fortitudinis, quæ domi, quæ foris, spectacula juvenis dedit; sed illustri præsertim Italiæ theatro, lauris adtexta litia geminum in fronte honorem divisere. Ubi virum animosa maturitas & experientia tulerunt, quæ finxit fortia facta vetustas, fecit. Bayardum Alcidi confudit impavidi & inculpatis Equitis cognomentum: constantis famæ vulgatu, virtutis appellationem suo nomine occupavit. Tres illum reges, lustris ferè septem, gravibus gerendi belli institutis, suæ militiæ præfectum habuerunt. Illi honorem stipendio potiozem emerito, victori triumphalia decora virtus decreverat, sed honoris currus, tot

*vicloriis onustus , nutavit ; virtutis magnitu-  
 dine laboravit. Regiæ vicis , in Delphinatûs  
 provinciâ præfecto , ingens honor fuit , honore  
 eo non egere ; non concessum regni insigne ,  
 sed præmium ; regem suum , gladii succinctu ,  
 militiæ inauguravit. Illud tandem Duci semper  
 victori deerat , ut lethum vinceret : vicit.  
 Attonitæ mortis , nec auscæ ludari , serien-  
 dum se fulmineo telo objecit. Erubuit hæc , &  
 quod victa , & quod immatura. Ille equo de-  
 scilens , victoriis fessus , sub arbore resedit ,  
 & vultu in hostem converso , placide oculos &  
 diem clausit 1524 , ætatis 48.*

*Moriturum monumentum non mortuoris  
 cineribus , N. Scipio de Polloud , D. de  
 Saint-Agnin , suis sumptibus accuravit.*



---

## TRADUCTION

*De l'Építaphe du chevalier Bayard.*

**P**IERRE TERRAIL , seigneur de Bayard , à peine hors de l'enfance , porta les armes. Ses beaux faits devancèrent ses années. Ses coups d'essais furent les chefs-d'œuvres d'un guerrier consommé. Il se signala dans sa patrie & dans les pays étrangers. Mais l'Italie fut le théâtre où il parut avec plus de gloire , & où les lis & les lauriers partagèrent l'honneur de le couronner. Devenu homme par la vigueur de l'âge & par l'expérience , il égala tout ce que l'antiquité fabuleuse a raconté de ses Héros. Le surnom de Chevalier sans peur & sans reproche lui fut commun avec Hercule. Sa réputation répandue généralement avoit attaché à son nom seul l'idée de toutes les vertus réunies. Il servit & commanda sous trois rois pendant près de trente cinq ans. La vertu lui avoit décerné l'honneur du triomphe , qu'il estimoit plus que les richesses ; mais le char plia sous le poids des lauriers & des victoires dont il étoit surchargé. Nommé lieutenant-général pour le roi en Dauphiné , ce qu'il y eut de plus glorieux pour lui fut d'être supérieur à sa dignité. Chevalier de l'ordre du roi , il reçut



moins une grace que le prix de ses exploits ; & il eut l'honneur de donner à son tour l'ordre de chevalerie à son souverain. Enfin , il ne manquoit aux victoires d'un si grand capitaine que de triompher de la mort. Il en triompha : elle fut étonnée elle-même du courage avec lequel il s'offrit au coup mortel. Elle rougit de sa défaite & d'un trait si précipité. Si-tôt qu'il l'eut reçu , il se fit descendre de son cheval au pied d'un arbre : là succombant sous ses trophées , & le regard encore tourné vers l'ennemi , il ferma les yeux à la lumière, en l'année 1524, âgé de quarante-huit ans.

Le temps pourra détruire ce monument ; mais les dépouilles qu'il renferme seront immortelles. Il fut érigé aux dépens de Scipion Polloud , seigneur de Saint-Agnin.





## N O T E S.

**L**IVRE PREMIER (1). Jacques de Chabannes, l'un des plus grands officiers de son siècle. Il fut grand-maître de France, & s'en démit en faveur d'Artus Gouffier, seigneur de Boisy, favori de Louis XII, qui l'en récompensa par le bâton de maréchal de France.

La maison de Chabannes, l'une des plus anciennes du royaume, a de tous temps été fécondée en guerriers illustres. Elle a eu trois grands-maîtres en France, sous Charles VI & ses quatre successeurs : mais une distinction unique & bien honorable, c'est d'avoir contracté six alliances avec la maison de Bourbon, trois seigneurs de Chabannes ayant épousé des princesses du sang royal, & trois demoiselles de Chabannes des princes du sang sous différents noms. ( On voit leurs portraits au château de Palisse. )

Mademoiselle de Montpensier écrit dans ses mémoires, tome III, page 20, qu'elle a fait rechercher dans les archives du duché de Saint-Fargeau, comment cette belle terre lui appartenoit, ayant été bâtie par Jacques Cœur, argentier & favori de Charles VII. Voici ses termes :

« Il est bon de dire comment cette terre m'est venue, parce que de Jacques Cœur à moi il y a que'que distance. Comme il fut disgracié, on décréta son bien ; Antoine de Chabannes l'acheta. Depuis, sous le regne de Louis XI, où il fut lui-même disgracié, on voulut lui imputer de s'être prévalu de sa faveur, & de la disgrâce de Jacques Cœur, pour avoir son bien à bon marché ; il l'acheta une seconde

« fois , ne voulant pas qu'il lui fût reproché  
 « d'avoir pour rien le bien d'un homme disgracié.  
 « Les contrats sont au trésor de Saint-Fargeau ,  
 « ce qui m'a bien réjouie ; j'aurois été en fort  
 « grand scrupule d'avoir du bien d'autrui.... Ce  
 « grand-maître de Chabannes eut de Marie de  
 « Nanteuil un fils , Jean de Chabannes , comte  
 « de Dammartin , qui épousa Susanne de Bour-  
 « bon , comtesse de Roussillon ; leur fille Antoinette  
 « de Chabannes , épousa René d'Anjou , mar-  
 « quis de Maizieres , & ils eurent un fils ,  
 « Nicolas d'Anjou , qui , de Gabriel de Marcuillé  
 « eut Rénée d'Anjou , femme de François de  
 « Bourbon , dit Montpensier , pere & mere de  
 « mon aïeul.... Les armes de Chabannes étoient  
 « par toute la maison ; & comme je les avois  
 « fait abbattre quand je la rebâtois , je crus de-  
 « voir faire honneur à des gens dont je tenois  
 « beaucoup de bien : ainsi j'ai fait peindre express-  
 « une chambre des alliances de cette maison ,  
 « qui est très-bonne & très-illustre , & j'ai beau-  
 « coup de joie d'en être descendue. »

( Je me suis un peu étendu dans cette note ,  
 tant pour rendre témoignage à la gloire d'une  
 maison si illustrée , que pour opposer une autorité  
 aussi authentique que respectable , à la témérité  
 d'un auteur décrié du dernier siècle , qui a dé-  
 chiré insolemment la mémoire du grand-maître  
 Antoine de Chabannes , dont mademoiselle se  
 faisoit presque honneur d'être issue ). Les armes  
 de cette maison sont de gueules au lion herminé ,  
 armé , couronné & lampassé d'or.

II. ( *m* ). [ Aymond de Salvaing , son cousin ,  
 seigneur de Boissieu. ] Il étoit petit-fils de Cathe-  
 rine Terrail , tante de Bayard. Cette maison à  
 laquelle tous les écrivains Dauphinois ont prodi-  
 gué les éloges , tiroit son origine , dès l'an 1012 ,

D'un seigneur de Salvaing, d'Allinges & de Boissieu. La branche aînée subsiste encore en Savoie, sous le nom de marquis d'Allings. Elle s'étoit divisée en un très-grand nombre de branches, toutes fécondes en guerriers illustres, & alliées aux plus grandes maisons du Dauphiné & des provinces voisines. Valsou de la Colombière en a donné une généalogie, & rien n'est si glorieux que ce qu'en disent le président d'Expilly, Guy Allard & Godefroy, dans l'histoire de Bayard. Voilà tout ce que j'en savois, & ce qui me faisoit passer si légèrement une maison que je croyois éteinte, lorsque le hasard me fit découvrir qu'une branche, sous le nom de Salvaing de Boissieu, s'étoit transplantée en Auvergne dans l'année 1430. Cette découverte excita ma curiosité, je me suis instruit, j'ai même recouvré une filiation généalogique de cette branche jusqu'aujourd'hui; & c'est avec un plaisir que je vais mettre ici quelque détail sur cette maison dès son origine connue, & avec d'autant plus d'assurance, que je suis instruit que les seigneurs de Boissieu d'Auvergne ont dans leurs mains les titres sur lesquels ils doivent faire travailler à une généalogie qui démontrera l'identité de leur nom de Salvaing de Boissieu, avec les grands hommes qui l'ont porté en Dauphiné.

La maison de Salvaing de Boissieu tient de tout temps un rang distingué parmi la plus haute noblesse de cette province, que l'on a nommée par excellence l'écarlate de la noblesse. Son ancienneté se perd dans les temps les plus reculés, & on voit dès l'an 1012 un Aymond de Salvaing, Chevalier, posséder des fiefs & des seigneuries par indivis avec les comtes de Savoie, & transiger d'égal à égal avec ces princes, & avec les souverains du Dauphiné. (Les actes en sont en grand nombre, où pendent les sceaux des uns &

des autres , au dépôt de la chambre des comptes de Grenoble.) L'un de ses descendants, Guiffrey de Salvaing, étoit grand-maître de l'ordre des templiers en 1285.

La postérité d'Aymond s'est perpétuée jusqu'à la personne de Denis Salvaing, seigneur de Boissieu, premier président en ladite chambre des comptes, homme aussi recommandable par ses vertus & son savoir, que par sa naissance. D'Elisabeth de Villiers, sa seconde femme, il ne laissa qu'une fille, Christine de Salvaing, mariée à Charles-Louis Alphonse, marquis de Sassenage, &c. auquel elle porta tout le bien de la maison de Boissieu. Elle eut un fils Joseph-Louis Alphonse, marié à Justine de Prunier-Saint-André, de laquelle il eut Gabriel-Louis Alphonse, marquis de Sassenage, pere d'une fille unique, Marie-Françoise Camille de Sassenage, femme de Charles-François de Sassenage cousin-germain de son pere, devenu marquis de Sassenage, Pont-à-Royan, &c., chevalier d'honneur de madame la Dauphine & des ordres du roi. Ils ont cinq filles, les marquises de Maugiron, de Talbau, de Beranger, & deux autres.

Ce Denis de Salvaing étoit sixieme petit-fils de Pierre I, marié en 1380 à Sibille de Poitiers; ils eurent deux fils, Aymond VIII, cinquieme aïeul de Denis, en qui la branche aînée s'est éteinte, & GASPARD, lequel, vers l'an 1430, passa en Auvergne, s'y établit, y épousa une héritiere de grande maison, Jacqueline d'Oreille, & bâtit dans la paroisse de la Chapelle-Geneste, au diocèse de Clermont, un château qui subsiste encore, auquel il donna le nom de Boissieu, que ses descendants, divisés en plusieurs branches, ont continué de porter, quoique ce château ait été vendu lors de l'extinction de la branche aînée tombée en quenouille.

Il en existe encore trois en Auvergne, l'aînée sous le nom de Boissieu de Maison-Neuve ; la seconde, sous le nom de Serviere, & la troisième. Sortie de la seconde, est celle des seigneurs de Rochelaure. Nous ne pouvons nous refuser de faire mention de cette dernière, tant en général, parce que tout ce qui porte le nom de Salvaing de Boissieu est issu du même sang que notre héros, que parce que cet ouvrage est dédié à l'école-militaire, où Henri-Louis-Augustin de Salvaing, dit le chevalier de Boissieu, a été l'un des premiers gentilshommes admis par sa majesté dès l'établissement de cette maison royale. Il y a rempli les exercices de ses premières années, comme Bayard a illustré les siennes, avec l'avantage d'une éducation bien supérieure, ayant réuni l'étude des langues à celle des mathématiques & du génie ; \* & il a été compris avec éloges dans la première nomination d'officiers sortis de cette école. Il a un frère aîné, marié & résident en Auvergne, & une sœur, Marguerite de Boissieu, élève de Saint-Cyr, dame de compagnie de madame la comtesse de Toulouse. Ils sont enfants de Joseph Clair de Boissieu, mort en 1749, âgé de cinquante-sept ans, chevalier de Saint-Louis ; commandant du fort de Landau, après quarante-quatre ans de service, & de dame Marie-Anne de Brun, de la maison de ce nom en Provence.

La généalogie que j'ai dit avoir dans les mains remonte à huit siècles de filiation suivie, sans aucune dérogeance, & les seigneurs subsistants du nom de Boissieu ont un intérêt singulier de constater par les titres qu'ils possèdent, qu'ils sont réellement de l'ancienne maison de Boissieu,

---

\* Voyez l'Ann. Littéraire, ann. 1759, tom. II Let, 52.

& de faire revivre un nom si illustré avec tout l'éclat de ceux qui l'ont porté.

Les armes de cette maison sont de l'empire à la bordure de France , par deux concessions , l'une de temps immémorial accordée par un empereur , l'autre par Philippe de Valois à Pierre de Salvaing , en reconnaissance de ce qu'il fut l'un des seigneurs Dauphinois qui contribuèrent le plus à la démission que fit le dauphin Humbert II , de ses états en faveur de la couronne de France , par actes des années 1343 & 1349. Leur devise est *à Salvaing le plus gorgias*. ( C'est-à-dire , le plus triomphant. )

III. LIVRE TROISIÈME. (fg) [ Le chevalier Blanc & le capitaine Imbault. ] Le premier se nommoit Antoine d'Arces , dit le chevalier Blanc , parce qu'il portoit toujours des armes de cette couleur. Le second , Imbault de Rivoire : l'un & l'autre des premières maisons du Dauphiné , aujourd'hui éteintes.

Du Rival rapporte de ces deux gentilshommes un trait d'histoire digne d'être conservé , tant pour faire connoître les mœurs de leur siècle , & la folie alors dominante des Tournois , que parce que ce trait paroît avoir été en France le dernier en son genre , & que depuis eux on n'en trouve plus d'exemples.

Antoine d'Arces & Imbault de Rivoire s'affoierent deux autres gentilshommes de la même qualité qu'eux , Aymond de Salvaing , dont nous avons déjà parlé , & Gaspard , baron de Mont-Maure. Ils firent en ensemble , depuis 1505 jusqu'en 1507 , diverses courses dans les royaumes étrangers , pour y défier les plus vaillants chevaliers au combat à fer émoulu & à lance mornée , pour leur propre honneur , ou à la gloire de leurs dames ; ils allèrent d'abord en Espagne , en Por-

tugal & en Angleterre , où les souverains leur refusèrent la permission de combattre. Le roi d'Ecosse , Jacques IV , qui avoit du goût pour ce plaisir , leur permit de publier leurs cartels. Un cousin-germain du prince , homme le plus redoutable de sa cour , combattit contre d'Arces , & fut vaincu ; ce qui donna au roi tant d'estime pour lui , & tant d'amitié , qu'il le retint à sa cour le plus long-temps qu'il put , & le combla de présents quand il repassa en France.

Buchanan ajoute , que quelque temps après d'Arces retourna en Ecosse avec sa femme , il parvint à la plus grande faveur auprès du même roi , qui en mourant le nomma régent , tuteur de son fils , conjointement avec plusieurs autres seigneurs & prélats ; il gouverna avec beaucoup de sagesse , maintint ou rétablit l'ordre dans les troupes , dans les finances & dans les tribunaux. Mais la jalousie de quelques seigneurs , qui souffroient impatiemment l'autorité dans les mains d'un François , excita une révolte ; on en vint aux mains , & d'Arces , pendant une action ayant été renversé de son cheval , fut tué par Daniel de Humes de Wederburn en 1517. Le vainqueur lui coupa la tête , & l'exposa au bout d'une lance au lieu le plus élevé de son château de Humes.

Arees laissa un fils , nommé Jean , lequel fut pere du célèbre Livarot , qui tua Schomberg , sous le regne d'Henri III , dans ce fameux combat , dont tous les historiens ont parlé de trois contre trois.

IV. LIVRE TROISIEME. (p) [ Le palais de la reine de Cypre. ] On est étonné de voir le palais de la reine de Cypre dans le territoire de la république de Venise. Voici le trait d'histoire qui regarde cette princesse , que je n'ai trouvé que dans Puffendorff.



Charlotte , fille unique & héritière de Jean , roi de Cypre , veuve en premières noccs de Jean , infant de Portugal , duc de Coimbre , & en secondes noccs de Louis , prince de Savoie , sans enfans de l'un & de l'autre , avoit , suivant le testament de son pere , transporté à son second mari ses droits sur ce royaume. Jean , son pere , avoit laissé un fils naturel , nommé Jacques , qu'il avoit fait archevêque de Nicose. Jacques , malgré son état ecclésiastique , le vice de sa naissance , & le soupçon violent d'avoir avancé les jours de son pere , s'empara de la couronne , secondé par le soudan d'Egypte , duquel il se rendit tributaire de huit mille ducats d'or par an ; il épousa Charlotte Cornaro , Vénitienne , & de l'une des plus nobles maisons de l'état ; il en eut un fils qu'il déclara son successeur , lui substitua sa mere Charlotte Cornaro , & mourut. Le jeune prince le suivit de près , & par sa mort laissa sa mere en possession du trône de Cypre. Les Vénitiens eurent l'adresse d'engager cette princesse , par les sollicitations de Georges Cornaro son frere , à abdiquer en faveur de la république ; Georges la persécuta si vivement , que plus par importunité que de bon gré , elle y consentit , & se retira à Venise. En reconnaissance , les Vénitiens l'adoptèrent fille de Saint-Marc , & lui donnerent la ville & le territoire d'Azola , dans la marche Trévisanne , avec un revenu très-considérable suivant leur traité. Ce fut sur ce territoire qu'elle bâtit une maison de plaisance , qui fut nommée tant qu'elle subsista , *le palais de la reine de Cypre*.

V. (2) [ Guigues Guiffrey ] Il étoit fils de Sébastien Guiffrey ou Guiffrey , seigneur de Boutieres , mort en 1511 , & neveu de Pierre Guiffrey , dont il est parlé ci-devant , & sortoit d'une

une de ces anciennes maisons du Dauphiné, que l'on honoroit dans cette province du nom de l'Ecarlate de la noblesse. Tous ses ancêtres, qualifiés chevaliers dès l'an 1280, avoient porté les armes avec éclat; mais Guigues les surpassa tous. Quelques années après le trait de valeur dont il s'agit ici, Bayard, dont il ne s'étoit jamais séparé, le fit son lieutenant. Après la mort de celui-ci, il eut une compagnie de cinquante hommes d'armes, qu'il composa de tous gentilshommes, la plupart Dauphinois, à la tête desquels il se signala si glorieusement à la bataille de Cérizoles en 1544, que de l'aveu des officiers-généraux, ce fut lui qui décida la victoire. (Le marquis du Guast, général de l'empereur, comptoit tellement battre l'armée Française, qu'il s'étoit pourvu de quantité de colliers & de menottes de fer, pour enchaîner deux à deux les prisonniers qu'il devoit faire, & les envoyer ainsi en triomphe à son maître. L'événement le prompa, il laissa douze mille hommes sur la place, quinze piéces d'artillerie, sa caisse militaire, armes, bagages, munitions, &c. Enfin, la victoire du comte d'Enghien fut complète.) Guiffrey soutint sa réputation par un grand nombre d'autres exploits rapportés dans l'histoire, & que nous omettons comme étrangers à notre sujet. Le roi, pour le récompenser, le fit enfin prévôt de son hôtel, chevalier de son ordre, son lieutenant-général de là les monts, & gouverneur de Turin. Il eut une sœur, Jeanne Guiffrey, femme de Georges de Beaumont, baron des Adrets, & mère du célèbre baron de ce nom, François de Beaumont.

La maison de Guiffrey est éteinte. On ne peut sans regret voir disparaître un sang si beau; le nom seulement en est conservé par alliances ou adoption dans quelques familles entr'autres

dans celles des seigneurs de Marcieu, dont le nom propre est Émé, originaires de la ville de Romans, ennoblis par le dauphin Louis, vers l'an 1444.

*LETTRE du chevalier BAYARD, à Laurent Alleman, son oncle, sur la bataille de Ravenne.*

VI. (g). MONSIEUR, si très-humblement que faire puis à votre bonne grace me recommande.

Depuis que dernièrement vous ai écrit, avons eu, comme j'aurez pu savoir, la bataille contre vos ennemis. Mais pour vous en avertir bien au long, la chose fut telle. C'est que notre armée vint loger auprès de cette ville de Ravenne: nos ennemis y furent aussi-tôt que nous; afin de donner cœur à ladite ville; & au moyen, tant d'aucunes nouvelles qui couroient chaque jour de la descente des Suisses, qu'aussi la faure de vivres qu'avions en notre camp, monsieur de Nemours se délibéra de donner bataille; & dimanche dernier passa une petite rivière, qui étoit entre nosdits ennemis & nous. Si les vîmes rencontrer, ils marchèrent en très-bel ordre, & étoient plus de 1700 hommes d'armes les plus gorgias (les plus fiers) & triomphants qu'on vit jamais; & bien 14000 de pied, aussi gentils galants qu'on sauroit dire. Si vinrent environ mille hommes d'armes des leurs, comme gens désespérés de ce que notre artillerie les affoloit, tuer sur notre bataille, en laquelle étoit monsieur de Nemours en personne, sa compagnie, celle de monsieur de Lorraine, de M. d'Ar, & autres, jusqu'au nombre de 400 hommes d'armes, ou environ, qui reçurent lesdits ennemis de si grand cœur qu'on ne vit jamais mieux combattre. Entre notre avant-garde, qui étoit de mille hommes d'armes, & nous; il

Y avoit de grands fossés , & aussi elle avoit affaire ailleurs que nous pouvoir secourir. Si convint à ladite bataille de porter le faix desdits mille hommes d'armes des ennemis , ou environ. En cet endroit , monsieur de Nemours rompit sa lance , & perça un homme d'armes des leurs , tout au travers , & demi brassée davantage. Si furent lesdits mille hommes d'armes défaits & mis en fuite ; & ainsi que leur donnions la chasse , vinsmes rencontrer leurs gens de pied auprès de leur artillerie avec cinq ou six cents hommes d'armes qui s'y étoient parqués ; & au devant d'eux avoient mis des charrettes à deux roues , sur lesquelles il y avoit un grand fer à deux ailes , de la longueur de deux ou trois brassées ; & étoient nos gens de pied combattus main à main. Leursdits gens de pied avoient tant d'arquebuses , que quand ce vint à l'aborder , ils tuerent quasi tous nos capitaines de gens de pied , en voie d'ébranler & tourner le dos. Mais ils furent si bien secourus des gens d'armes , qu'après bien combattre , nosdits ennemis furent défaits , perdirent leur artillerie , & sept ou huit cents hommes d'armes , qui leur furent tués ; & la plupart de leurs capitaines , avec sept ou huit mille hommes de pied. Et ne fait-on point qu'il se soit sauvé aucun capitaine que le vicé-roi : car nous avons prisonniers le seigneur Fabrice Colonne , le cardinal de Medicis , légat du pape , Petro Navarre , le marquis de Pescquierre , le marquis de Padale , le fils du prince de Melse , don Jean de Cardonne , le fils du marquis de Bélonde , & d'autres dont je ne fais les noms ; ceux qui se sauverent furent chassés huit ou dix milles , & s'en vont par les montagnes écartées ; & encore dit-on que les vilains ( payfans ) les ont mis en pièces.

Monsieur , si le roi a gagné la bataille , je vous

jure que les pauvres gentilshommes l'ont bien perdue ; car ainsi que nous donnions la chasse , monsieur de Nemours vint trouver quelques gens de pied qui se rallioient ; si voulut donner dedans : mais le gentil prince se trouva si mal accompagné qu'il y fut tué : dont de toutes les déplaisances & deuils qui furent jamais faits , ce fut pareil que celui qu'on a démené , & qu'on démene encore en notre camp : car il semble que nous ayons perdu la bataille. Bien vous promets-je , Monsieur , que c'est le plus grand dommage que de prince qui mourut de cent ans à : & s'il eût vécu âge d'homme , il eût fait des choses que oncques prince ne fit. Et peuvent bien dire , les soldats qu'ils ont perdu leur pere : & de moi , Monsieur , je ne saurois vivre qu'en mélancolie : car j'ai tant perdu que je ne le saurois écrire.

En d'autres lieux furent tués monsieur d'Alegre & son fils , monsieur de Molard , six capitaines Allemands & le capitaine Jacob , leur colonel , le capitaine Maugiron , le baron de Grand-Mont , & plus de deux cents gentilshommes de nom & tous d'estime : sans plus de deux mille hommes de pied des nôtres : & vous assure que de cent ans le royaume de France ne recouvrera la perte qu'il a faite.

Hier matin fut amené le corps de feu monsieur à Milan , avec deux cents hommes d'armes , au plus grand honneur qu'on a su aviser : car on porte devant lui dix-huit ou vingt enseignes les plus triomphantes qu'on vît jamais , qui ont été en cette bataille gagnées. Il demeurera à Milan jusqu'à ce que le roi ait mandé s'il veut qu'il soit porté en France , ou non.

Monsieur , notre armée s'en va temporisant par cette Romagne , prenant toutes les villes pour le concile. ( de Pise ). Ils ne se font point prier

d'eux rendre , au moyen de ce qu'ils ont peur d'être pillés , comme a été cette ville de Ravenne , en laquelle n'est rien demeuré. Et ne bougerons de ce quartier , que le roi n'ait mandé ce qu'il veut que son armée fasse.

Monsieur , touchant le frere du Poste , dont vous m'avez écrit , incontinent que l'enverrez , il n'y aura point de faute que je ne le pourvoie. Puisque ceci est dépêché , je crois qu'aurons abstinence de guerres : toutefois les Suisses font quelque bruit toujours : mais quand ils sauront cette défaite , peut-être ils mettront quelque peu d'eau en leur vin. Incontinent que les choses seront un peu apaisées , je vous irai voir. Priant Dieu , Monsieur , qu'il vous donne très-bonne vie & longue. Ecrit au Carap de Ravenne , ce 14 jour d'avril. Votre très-humble serviteur , BAYARD.

VII. LIVRE SIXIEME (p). [ Eynard , Guiffrey , Beaumont ]. Trois grandes maisons du Dauphiné , & des plus anciennes. Voyez sur celle de Guiffrey la note précédente. Celle d'Eynard , ou Mont-Eynard , est conque depuis l'an 1170. Elle a toujours été militaire & très-illustre , & subsiste aujourd'hui dans la personne du comte de Mont-Eynard , enseigne des mousquetaires de la garde du roi , dont la sœur est femme du marquis de Mont-Eynard , son cousin au cinquieme degré , lieutenant-général des armées du roi \* , qui a un frere cadet , nommé aussi le comte de Mont-Eynard , tous officiers dignes de leur nom & du sang dont ils sortent.

Balthazar de Beaumont , dont il s'agit ici , sortoit de la maison de Beaumont , qui , comme les

---

\* Il a été nommé , en 1771 , ministre d'état au département de la guerre.

deux précédentes ; étoit de celles que nous avons dit ailleurs avoir été qualifiées par excellence. Pécariate de la noblesse du Dauphiné ; & que les anciens auteurs nomment très-noble & très-ancienne chevalerie. Elle étoit connue dès l'an 1080, sous le nom de *Bellemonte*, à cause du château de Beaumont qu'elle possédoit dans la vallée de Graisivaudan ; & qu'elle a possédé jusqu'en l'année 1617.

Elle étoit divisée en un très-grand nombre de branches, dont quelques-unes se sont transplantées en différentes provinces, comme le Languedoc, le Périgord, le Limousin, &c. Il est constaté par une généalogie imprimée en 1757 ; qu'elle ne s'est alliée qu'aux plus grandes maisons de ces provinces ; & qu'elle a produit de grands hommes d'état & de guerre. \*

Il n'est point de notre sujet d'entrer dans le détail de près de sept siècles de générations ; nous nous bornerons à dire ici qu'il subsiste encore deux branches en Dauphiné, dont l'une porte le nom d'Autichamp, une dans le Quercy, une en Anjou, une en Languedoc, sous le nom de Pompignan, & une en Périgord, sous celui du Repaire-la-Roque.

Quelques auteurs \*\* ont écrit mal-à-propos que la maison de Beaumont reconnoissoit pour branche aînée celle de Pompignan, fondée sur

\* Amblard de Beaumont, grand homme d'état, fut le premier & principal instrument de la donation du Dauphiné à la France. Je trouve sous le règne de Louis XII-seul, trois guerriers de cette maison, capitaines d'hommes d'armes ou de gens de pied. Laurent, Jean & Balthazar, seigneur de Saint-Quentin, qui donne lieu à cette note, & dont il a été fait mention.

\*\* Castelnau, Lelaboureur, Guy Allard, &c.

et que le célèbre baron des Adrets, qu'ils prenoient pour l'aîné de toute la maison, n'avoit eu que des filles, & que par là l'aînesse avoit passé à la branche de Pompignan. Ils n'ont pas su que ce baron n'étoit pas lui-même l'aîné, & que les seigneurs d'Autichamp & de Montfort avoient le degré sur lui.

La branche du Repaire, dont est M. l'archevêque de Paris, sort au quatorzième degré d'Arnaud I, seigneur de Beaumont & de la Freyte, vivant en 1240, & de sa femme Ambrosie. On voit par un acte de ladite année une donation qu'il fit à la grande chartreuse; où il est qualifié de chevalier; de lui sont sorties toutes les branches subsistantes, & celle du Repaire sort de Pompignan-Peyrac.

Christophe de Beaumont-du-Repaire, né le 26 juillet 1703, comte de Lyon en 1732, évêque de Bayonne, en 1741, archevêque de Vienne en 1745, & de Paris en 1746, commandeur des ordres du roi, proviseur de Sorbonne, a pour frère aîné Armand, comte de la Roque, &c. marié en 1724, à Marie-Anne de Faurie, fille de Jean-Baptiste, seigneur de la Guillone, coseigneur de Saint-Gery, &c. & de Jeanne de Calmont, de laquelle il a trois fils dans le service. Ils sont enfants de François de Beaumont, comte de la Roque, seigneur de Meyrals, Castel, le Repaire, Nabirac & Saint-Aubin, guidon des gendarmes de feu Monsieur, frère de Louis XIV, mort en 1710, & de Marie-Anne de Lostanges-Saint-Alvere, dame du Vignan, du chef de sa mère, Claude-Simone-d'Ebrard de Saint-Sulpice, fille d'Emmanuel de Lostanges, marquis de Saint-Alvero.

La généalogie imprimée en 1757, que nous avons citée, & que l'on trouvera à la bibliothé-



que du roi, \* n'est faite que par *extraits*, ces  
pendant les curieux y trouveront de quoi se satis-  
faire, & juger de l'ancienneté & des illustrations  
de la maison de Beaumont; ils y trouveront aussi  
un très-grand nombre d'anecdotes intéressantes  
pour d'autres maisons illustres.

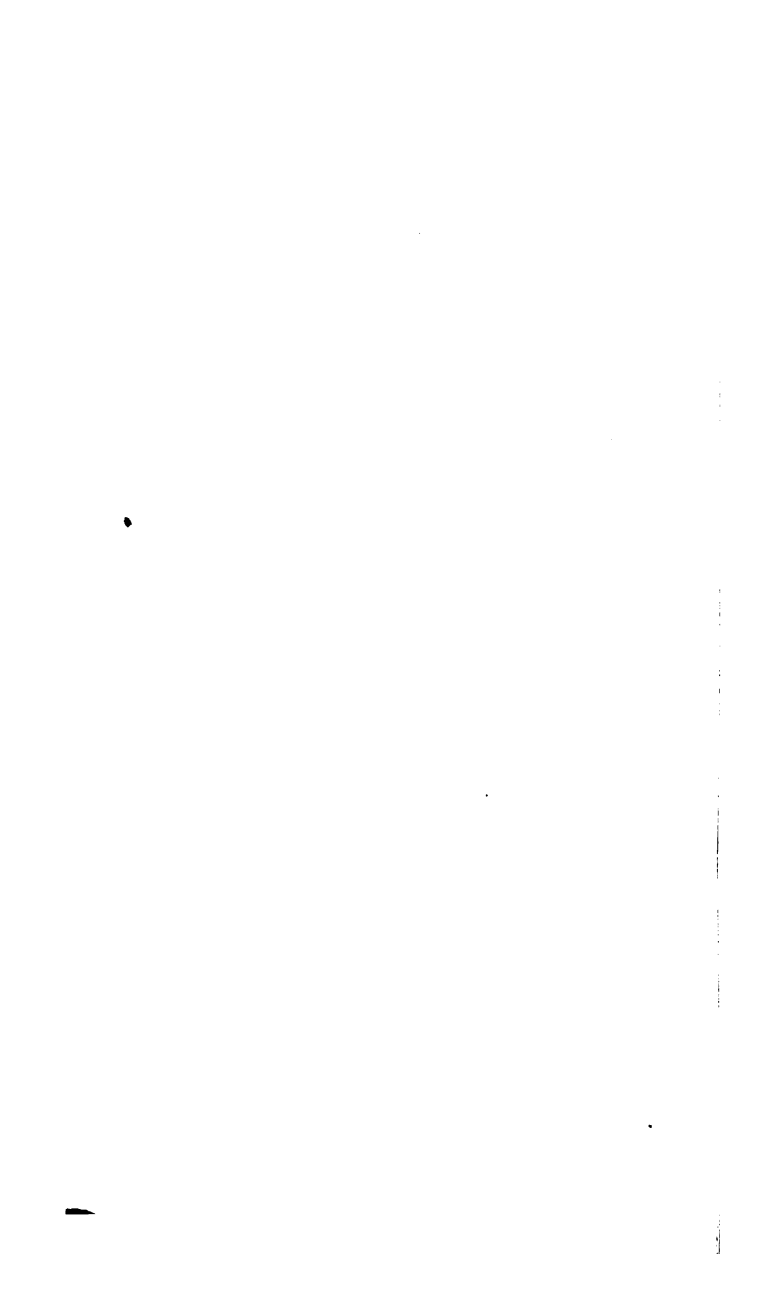
Les armes de Beaumont, sont de gueules à la  
face d'argent, chargée de trois fleurs de lis  
d'azur.

---

\* Voyez aussi Moreau, édition de 1760.

**F I N.**







THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY  
540 EAST 57TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637  
TEL: 773-936-5000  
FAX: 773-936-5001  
WWW.CHICAGO.EDU

NOV 11 1931 .

